OLIVIER MAUGANT

DEUXIÈME PARTIE (1).

VI.

M. et Mme Valtreux étaient enchantés de leur futur gendre. Ce jeune homme providentiel, à qui venaient toutes les bonnes idées, s'était chargé non-seulement de les débarrasser de leur fille, mais de trouver une place à son beau-père. Ils le caressaient, le cajolaient, ne savaient lui témoigner assez tout le bien qu'ils pensaient de lui ; jamais saint ne fut plus fêté. On partit pour Fornay, le cœur partagé entre les grandes espérances et les grandes inquiétudes. Fornay, c'était l'inconnu. Quoiqu'il y eût alliance entre les deux familles, elles n'avaient eu ensemble aucun rapport, et depuis la mort de Mme Maresquel, on ne s'était pas donné signe de vie. Mme Valtreux n'avait vu son beau-frère qu'une seule fois et en gardait une fâcheuse impression. Olivier, qui s'était réconcilié avec le second mari de sa mère et lui trouvait du bon, combattait les craintes de sa tante. Il l'assurait que ce porc-épic était dans le fond un bourru bienfaisant, qu'il y avait manière de le prendre, que tout irait bien. Pour mener à bonne fin cette négociation, il comptait sur l'adresse, sur les grâces de Georgine, à qui il disait : « Pro-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

mets-moi d'être très aimable ; il ne pourra rien refuser à tes beaux yeux. » Elle ne répondait ni oui ni non. Tout cela intéressait fort peu son profond égoïsme. Chacun pour soi ; elle s'était tirée d'affaire, elle laissait barboter les autres et se souciait peu de leur tendre une corde. Elle allait à Fornay parce qu'il fallait y aller ; mais elle craignait que ce voyage n'apportât des retards à son bonheur, ou, pour mieux dire, à sa délivrance.

Ils devaient arriver à Fornay avant le coucher du soleil ; un train de marchandises qui avait déraillé et obstruait la voie les retint longtemps en chemin. Si on avait demandé à l'amoureux Olivier l'heure qu'il était, il n'aurait pas su la dire ; mais M. Maresquel la savait toujours. On le faisait attendre, il n'attendit pas, dîna tout seul et retourna à ses affaires sans plus s'inquiéter de ses hôtes. Il ne pensait pas comme Georgine que le malheur fût une maladie contagieuse ; mais il avait pour lui un secret mépris, il le traitait avec un certain sans-gêne. Les retardataires furent reçus par deux laquais en culotte courte et, l'instant d'après, par la gouvernante de Mlle Mélie, qui les avertit d'un ton gourmé qu'ils ne verraient M. Maresquel que le lendemain. Elle insinua aussi que les gens bien élevés arrivent toujours à l'heure où on les attend. Quoique M. Valtreux ne se sentît point coupable, il accepta cette leçon d'un air soumis, résigné, comme il convient aux gens qui ont besoin des autres. Le château était vaste, les pièces étaient immenses. On avait préparé pour un père, une mère et leur fille un appartement où trois familles eussent tenu à l'aise. La première impression de Georgine fut de le trouver très nu. M. Maresquel se souciait beaucoup du confort, très peu de la décoration, de ce qu'il appelait le *fla-fla*, et il avait horreur du bibelot, dont Georgine faisait grand cas. Elle dit à Olivier :

— Comme on voit bien, en entrant ici, que le propriétaire n'a pas de goût ! Passe encore s'il était poli.

— C'est égal, tu m'as promis d'être aimable.

— Donnant donnant. Je serai ce qu'il sera.

On leur annonça que le dîner était servi ; il ne sentait pas le réchauffé et faisait honneur au chef illustre qui gouvernait les cuisines de Fornay et dont les talens étaient fort appréciés de tous les usiniers des environs. La vaisselle était riche, l'argenterie avait une solidité imposante. M. Maresquel était un homme de poids, il aimait le massif en tout genre, il voulait que ses fourchettes pesassent à la main. On prenait le café quand il entra. Après un accès d'humeur, il s'était ravisé. Il tendit trois doigts à Olivier ; souvent il n'en donnait que deux. Il salua rapidement M. et Mme Valtreux. Georgine détournait la tête ; il fit le tour de la table pour rencon-

trer ce regard qui le fuyait. S'il méprisait le malheur, il admirait la beauté. Il fut frappé, saisi. Il s'inclina gracieusement et dit :

— Tous mes complimens, mademoiselle, et à toi, Olivier, toutes mes félicitations !

Il s'assit, l'entretien s'engagea. Mme Valtreux prodigua ses sourires et l'ex-préfet toutes les grâces de son esprit pour amadouer le porc-épic. Georgine demeura impassible et muette ; malgré les regards supplians que lui jetait Olivier, elle ne désarmait pas. Elle se retira bientôt en alléguant les fatigues du voyage. M. Maresquel fit mine de lui offrir le bras pour la conduire jusqu'à sa porte ; elle se déroba à ses empressemens, en accompagnant son refus d'un geste d'impératrice. Ses parens ne tardèrent pas à la suivre. Demeuré seul avec Olivier, M. Maresquel lui fit conter en détail l'histoire de ses amours, auxquelles il parut prendre un vif intérêt. Olivier profita des bonnes dispositions où il le voyait pour plaider chaleureusement la cause de son futur beau-père.

— En voilà assez ! ne t'échauffe pas, interrompit-il. J'ai une enquête à faire ; je tiens à m'assurer que l'honneur est aussi sauf que tu le dis, que ce monsieur n'a pas mérité son désastre, qu'il n'y a rien de louche dans son cas. J'ai peu de penchant pour les gens tarés et le malheur de ne croire ni au repentir ni à la conversion des pécheurs. Et puis, la question est de savoir s'il peut me servir à quelque chose. Un agent d'exportation est à la fois un fournisseur de renseignemens et un placier. Nous sommes, nous autres Français, de bons fabricans et de détestables marchands. Nous nous occupons de nous plaire à nous-mêmes, de satisfaire notre propre goût, et c'est le goût de l'acheteur qu'il faudrait contenter. Nous avons aussi la funeste manie de vouloir qu'on vienne à nous quand il faut provoquer la demande, aller la chercher au bout du monde. Ce qui nous manque le plus, c'est l'esprit commercial. Nous nous croyons des phénix, et tous nos voisins, sans exception, nous surpassent dans le grand art du boniment.

Georgine, à son ordinaire, fit la grasse matinée. Olivier l'attendait impatiemment pour lui montrer le château et ses appartenances. A quoi bon ? Son jugement était fait. Elle jugeait vite et bien ; sa première impression n'avait pas été favorable, elle en était revenue. Elle savait qu'à Fornay la cuisine était exquise, que les lits étaient fort tendres, les tapis moelleux, les meubles commodes, les domestiques bien dressés, bien stylés, que le service se faisait rapidement et sans bruit, qu'il régnait partout une propreté hollandaise, que la salle de bains ne laissait rien à désirer, que c'était une de ces maisons où l'on n'a qu'à étendre la main et à pousser un bouton pour se procurer les facilités, les douceurs nécessaires à l'existence d'une femme qui se respecte; il n'y manquait que le bibelot. Elle voulut

visiter les remises, les écuries; voitures et chevaux lui parurent irréprochables, et elle se piquait de s'y connaître. Elle ne laissa pas de faire plusieurs critiques. Elle en voulait encore à M. Maresquel, elle ne pouvait lui pardonner d'avoir dîné seul, elle était résolue à lui en témoigner son déplaisir jusqu'à la dernière heure de son séjour chez lui. En sortant de la sellerie elle dit à Olivier:

— Cette maison n'est pas trop mal; mais le propriétaire est un sot personnage, un vilain homme, sa figure est repoussante, elle m'est insupportable, elle m'est odieuse, et j'entends le lui prouver.

Olivier la conjurait de s'observer beaucoup, lorsque le sot personnage parut.

— A chacun son tour! dit-il. Je veux faire moi-même à ces dames les honneurs de mon parc. Suivez-nous, monsieur Valtreux, et toi, Olivier, va-t'en trouver notre chef de service des hauts fourneaux, qui a quelque chose à te demander.

On se promena dans le parc. La silencieuse Georgine affecta de ne rien admirer. Elle avait un nouveau grief contre M. Maresquel : il s'était permis, en sa présence, de donner un ordre à Olivier, qui n'en avait à recevoir que de Mlle Georgine Valtreux. Elle regrettait que son futur eût obéi : « Je lui apprendrai, pensait-elle, à se redresser devant cet homme, à n'être plus si petit garçon. » Pendant que la fille boudait, M. Maresquel causait avec le père et la mère. Il eut bientôt fait de prendre leur mesure ; lui aussi jugeait vite et bien. Il ne lui fallut que dix minutes pour se convaincre qu'ils appartenaient à cette classe d'honnêtes gens peu délicats, dont l'honneur ne s'effarouche pas sottement. Leur conscience est une bonne personne, d'un caractère facile ; elle ne court pas après les aventures, mais quand les aventures viennent la chercher, elle se laisse faire sans qu'il soit besoin de lui mettre le pistolet sur la gorge. M. Maresquel parut satisfait de son enquête.

— Je ne saurais trop vous féliciter de l'excellente éducation que vous avez donnée à Mlle votre fille, dit-il gaîment à Mme Valtreux. J'admire son courage. Épouser un ingénieur et l'accompagner dans un pays perdu, c'est une vaillante entreprise. Ce n'est pas que, pour les amateurs de pittoresque, les Ardennes n'aient leurs beautés, et dans la belle saison, il y a Spa. Mais, en hiver, c'est autre chose. Il faut se condamner à la privation de tous les plaisirs.

Georgine boudait toujours, mais elle écoutait. Elle fut prise d'un léger frisson; le pittoresque ne suffisait pas à son bonheur.

— Je ne sais, poursuivit-il, qui m'a fait une réputation de férocité. Cette nuit, j'ai passé deux heures à me demander comment je pourrais m'y prendre pour épargner à la jeune personne que voici le chagrin d'aller enfouir sa beauté dans ce triste Luxembourg. Je voudrais garder notre jeune couple auprès de moi.

Assurément Fornay n'est pas l'endroit le plus gai de la terre. Mais nous avons des voisins, notre baraque est assez habitable, et puis nous ne sommes pas très loin de Paris... Ma femme, à qui je laissais la bride sur le cou, y passait deux ou trois mois chaque hiver, ajouta-t-il négligemment.

— Fornay est un délicieux séjour, répondit Mme Valtreux en minaudant, et si par votre bonne grâce mon gendre et ma fille pouvaient y rester...

— Impossible, interrompit-il brusquement. Olivier m'est nécessaire là-bas, et je ne saurais à quoi l'employer ici... Il est vrai qu'après tout il a des rentes; libre à lui de renoncer à sa carrière et d'aller vivre où il lui plaira.

— Il n'est pas assez riche pour ne rien faire, dirent à la fois la mère et la fille d'un ton décisif.

— Eh! mon Dieu, reprit M. Maresquel, quand on s'aime, quand on s'adore, l'imagination se charge d'égayer les endroits les plus moroses. La solitude, le désert, les sacrifices, les privations, tout devient agréable.

Il regardait la fille et la mère, qui elles-mêmes se regardaient sans rien dire. Cette fois encore, il sut ce qu'il voulait savoir.

— Je me hâte d'ajouter qu'Olivier est un bon, un excellent garçon. Il a peut-être l'entretien un peu sec, mais il possède toutes les qualités essentielles, toutes celles qui font le bonheur d'une femme, pourvu toutefois que cette femme n'aspire pas à un bonheur trop compliqué.

Ici M. Valtreux intervint. Il se crut obligé de faire l'éloge de son gendre, de vanter, non les agrémens de sa personne, mais la noblesse de son caractère, l'excellence de son cœur, la délicatesse de ses sentimens. C'était un naufragé célébrant les vertus de son sauveur.

— Vraiment, vous m'étonnez, monsieur, répliqua vivement M. Maresquel, les yeux fixés sur Georgine. Si Olivier croyait faire un acte de vertu en épousant Mlle votre fille, il ne serait, à mon avis, qu'un sot ou un misérable. La beauté de Mlle Valtreux est d'une espèce si rare qu'un homme qui aurait trois ou quatre cent mille livres de rente à lui offrir se sentirait pauvre et souhaiterait d'être roi pour pouvoir mettre à ses pieds une couronne et un royaume.

Ayant dit ces mots, il se tut, parce qu'il n'avait plus rien à dire; il venait d'attacher le grelot. De leur côté, les trois personnes à qui il avait adressé son éloquent discours se taisaient aussi. Il nous arrive parfois en dormant de rêver que nous fuyons un danger et qu'un mur nous barre le chemin; on voudrait passer, on ne peut, et tout à coup le mur s'ouvre et l'on passe. C'est un rêve

qu'on ne fait jamais sans éprouver quelque émotion. Les trois Valtreux étaient émus; leur silence en témoignait. Machinalement, Georgine ôta son chapeau; sa fière beauté, d'une espèce rare, aimait à affronter l'éclat du jour; elle était si sûre de la victoire que cette bataille lui plaisait. Machinalement aussi, sa mère, qui tenait une fleur à la main, la lui mit dans les cheveux. L'acheteur était là, la bourse à la ceinture, et il regardait. On ne pouvait trop parer la marchandise. Cependant, il pouvait se faire qu'on eût rêvé, et aussi longtemps qu'on a des doutes, on a des scrupules.

Olivier parut au bout d'une allée; Georgine courut au-devant de lui et se pendit tendrement à son bras.

— Eh bien! comment vont les affaires? demanda-t-il en la dévorant des yeux.

— Pas trop mal, mais j'en suis pour ce que j'ai dit, c'est un vilain homme, répondit-elle d'un ton fort doux.

Le déjeuner fut très gai. M. Maresquel parla beaucoup; il lançait la balle, Georgine la renvoyait. Olivier n'avait pas à se plaindre, elle ne l'oubliait point, elle faisait les parts égales. Cette blonde n'était heureuse qu'en présence de deux hommes uniquement occupés d'elle; un seul ne suffisait pas, il en fallait au moins deux: l'un éperdument épris, l'autre en train de le devenir. Inquiéter le premier, encourager le second, les tenir l'un et l'autre en haleine, distribuer à tour de rôle les espérances et les angoisses, c'était le souverain bien, le parfait bonheur.

M. Valtreux craignait qu'Olivier ne s'offensât d'une audace de coquetterie qui couvrait si peu son jeu. Il lui dit en sortant de table :

— Elle est presque trop gaie. C'est votre faute, mon cher Olivier; après tant de tristesses, vous lui avez rendu toute sa belle humeur.

— Ne vous en plaignez pas, répondit le bon Olivier; elle travaille pour vous.

M. Maresquel conduisit ses hôtes au jardin, leur montra son champ de roses, qui commençaient à fleurir. Georgine les moissonna, en cueillit trente, n'en garda que dix; les autres jonchèrent le gazon de leurs pétales. Elle voulut savoir si les serres étaient bien tenues. M. Maresquel lui offrit le plus beau de ses camélias; elle le passa incontinent à la boutonnière d'Olivier, qu'elle pria de lui en cueillir un autre pour elle-même. Olivier ne savait que faire; il adorait sa Georgine, mais il respectait beaucoup le directeur de Fornay. Il finit par s'exécuter, et M. Maresquel se mordit la lèvre.

— N'est-ce pas que je suis insupportable? lui dit Georgine.

Le regard qu'elle lui jetait eût fait tourner la tête la plus solide; il en garda l'éblouissement dans ses yeux. En sortant des serres,

on fut surpris par une ondée, on se réfugia dans la salle de billard. L'ex-préfet, à qui M. Maresquel proposait de faire une poule, répondit que sa fille jouait beaucoup mieux que lui, et c'était vrai.

— Prenez garde, monsieur, s'écria-t-elle. Je n'aime pas à perdre et je n'aime pas non plus qu'on me fasse gagner. Arrangez-vous.

M. Maresquel s'arrangea, il ne l'aida pas, mais il lui permit de s'attribuer un point fort contestable. Quand elle eut gagné :

— Que vous êtes innocent ! dit-elle. J'ai triché.

Jamais on n'avait traité ce puissant directeur avec un tel sans-façon. Le lion se laissait faire, rentrait ses griffes, et sa crinière ne se hérissait point; mais il avait la gorge sèche, les dents longues, et, par instans, il bâillait de faim. Il se disait : Je lui pardonne tout, pourvu que je la mange.

On avait réservé pour la soirée les plus beaux spectacles que puisse offrir une usine. Quand eut sonné l'heure de la coulée, M. Maresquel offrit son bras à Georgine, et ils partirent en avant-garde. A grands coups de marteau, trois ouvriers enfoncèrent le tampon, et, comme un taureau à qui on ouvre les barrières, la fonte liquide sortit d'un bond et prit sa course. On eut bien vite fait de la calmer. Amoncelant tour à tour ou creusant le sable devant elle, on l'obligea de suivre tranquillement le chemin qu'on lui marquait, et on l'envoya remplir l'une après l'autre les auges de la lingotière. A mesure qu'elle poussait son torrent de feu, l'intense chaleur devenait insupportable. Bientôt les auges furent pleines. Une clarté rouge envahit tout le hangar, et, à cette étrange lumière, les chevrons de la toiture, les piliers, les figures humaines prenaient un air de fantômes.

Quoique très incurieuse de tout ce qui ne la concernait pas, Georgine questionnait beaucoup M. Maresquel; elle paraissait apprendre avec un intérêt extrême la différence de la fonte blanche, de la fonte grise, de la noire et de la truitée. Tout en causant, ils s'étaient un peu éloignés, et leur conversation était si animée qu'Olivier, qui donnait le bras à sa tante, la quitta pour s'approcher d'eux. Il entendit ces mots, prononcés par Georgine :

— Ce serait bien mal à moi ! Ce pauvre Olivier !

— Quel mal veut-on faire à ce pauvre Olivier ? demanda-t-il.

— Je disais à Mlle Valtreux, répondit M. Maresquel, qu'à mon vif étonnement elle a de merveilleuses dispositions pour la métallurgie, et que j'ai grande envie de te la voler.

— Oh ! je suis bien tranquille, elle ne se laissera pas voler, répliqua-t-il avec un sourire placide qui témoignait de l'intrépidité de sa confiance.

Elle lui tendit sa main droite pour le remercier de la bonne opinion qu'il avait d'elle, et il l'eût portée à ses lèvres si elle ne lui avait dit de sa voix la plus caressante :

— Prenez garde, nous ne sommes pas seuls.

— Et maintenant, s'écria M. Maresquel, nous allons tirer en l'honneur de cette jeune personne le plus beau feu d'artifice qu'elle ait jamais vu. Ce sera le bouquet.

Ils se rendirent à l'aciérie, où les attendait un spectacle plus bruyant. La ruse a toujours dompté la force, et, par les artifices de son industrie, l'homme a toujours raison de la matière; mais elle s'indigne quelquefois des violences qu'il lui fait, et la bête cherche à dévorer son dompteur. Du cubilot la fonte à acier fut amenée dans un convertisseur chauffé à blanc, qui s'inclinait sur ses deux tourillons pour la recevoir et l'engloutir; puis il se relevait, et, par ses tuyères, une machine soufflante de cinq cents chevaux l'emplissait de vent. Le métal roulait tumultueusement dans l'appareil; on entendait gronder sa tempête, et ses fureurs s'exhalaient en une gerbe d'étincelles qui crépitaient dans l'air, menaçant d'embraser tout ce qu'elles touchaient. Le bouillonnement s'accrut, le bassin de coulée fut couvert d'une pluie de feu, d'un rejaillissement de scories en fusion. La flamme, d'abord jaunâtre, avait blanchi par degrés; on la vit pâlir et bleuir. La grande cornue s'inclina de nouveau pour recevoir encore un peu de fonte, un coup de vent fut rendu jusqu'à ce que le métal, sortant d'une poche, se répandît enfin dans les formes. De quoi lui avaient servi ses frémissantes colères? Convaincu d'impuissance, il coulait silencieusement dans les sillons ouverts à son passage, il y promenait sa lassitude et sa défaite.

M. Maresquel expliquait à Georgine les avantages de la fabrication de l'acier par le procédé Bessemer, qu'il était plus homogène que les autres aciers, qu'on pouvait le produire à la houille, que la fonte entrant en ébullition, un simple courant d'air tenait lieu du brassage. Sans doute il lui parlait aussi d'autre chose, car, tout à coup, elle se boucha les deux oreilles, en disant :

— Plus un mot. Je n'écoute plus rien.

— Qu'est-ce encore? dit Olivier. Vous aimez à vous quereller.

— J'épouse tes intérêts, répondit M. Maresquel. Mlle Valtreux me parlait de vos deux fameuses listes... Tu sais, il y a la colonne des plaisirs nécessaires au bonheur et la colonne des choses dont on peut se passer. Je lui disais, moi, que quand on s'aime, on peut se passer de tout, même d'un landau à deux chevaux et à huit ressorts.

— Vous avez raison, monsieur, repartit Olivier. Aussi avons-nous inscrit les landaus dans la liste des choses qui ne sont pas

rigoureusement nécessaires. Cela ne nous empêchera pas d'avoir dans notre Luxembourg un joli petit cabriolet; je sais déjà où nous trouverons un cheval à louer.

— C'est possible, mon garçon, reprit M. Maresquel. Mais l'espérance est un cabriolet qui nous verse quelquefois en beau chemin.

Cela dit, s'emparant du bras de Georgine, il l'entraîna au pas de charge. Le reste de la compagnie les suivit, en disant : « Où vont-ils donc? » On les aperçut gravissant l'escalier qui conduisait à la passerelle d'un haut fourneau, sur laquelle allaient et venaient des ouvriers occupés à vider alternativement dans le gueulard des wagons entiers de houille, de minerai et de fondans. Le monstre avalait tout; il ne disait jamais : C'est assez! La lune, entourée d'un halo et voilée par une mince couche de nuages, ne répandait qu'une clarté diffuse. Elle mêlait de vagues pâleurs aux flammes blanches, jaunes, rouges, violettes, que de toutes parts vomissait l'usine. On entendait des bruits confus et discordans de machines, des sons aigus et criards, des ronflemens de roues, des gémissemens de courroies, le tapage cadencé des marteaux, le sifflement des jets de vapeur, les expirations subites d'une toux haletante, des soupirs étranges auxquels s'unissaient, par intervalles, les abois inquiets d'un chien de garde à la chaîne. Appuyée contre la balustrade de la passerelle, Georgine contemplait cette immense ville noire, ce royaume infernal. Elle n'avait pas lu les *Métamorphoses* d'Ovide; autrement, comme jadis Olivier, elle eût trouvé que M. Maresquel ressemblait à Pluton. En ce moment, ses robustes épaules semblaient plus larges, plus épaisses qu'à l'ordinaire; il avait les cheveux tombant sur le front, l'air d'un dieu qui ne rit pas; une émotion mystérieuse gonflait ses narines, plissait sa lèvre, et la nuit de ses pensées était répandue dans ses yeux, qu'habitait une sinistre espérance. Devant lui se tenait immobile, rêveuse, la svelte Proserpine, dont les coquetteries étaient remplacées par une grâce un peu farouche. Elle portait à son corsage quelques-unes des fleurs qu'elle avait moissonnées dans les prairies d'Enna.

— Vraiment, dit-elle, c'est tout un empire que vous gouvernez.

Elle sentit courir sur son frais visage un souffle brûlant. Pluton s'était penché sur elle et lui disait :

— Oui, c'est un empire, et vous n'avez qu'un petit mot à prononcer pour en devenir l'impératrice.

Elle se recula loin de lui, pas très loin : — Savez-vous que vous êtes un homme bien dangereux?

— Le métier des femmes est de succomber, et je vous crois très femme.

— Arrière, tentateur! fit-elle avec une colère jouée.

On entendit dans l'escalier le bruit d'un pas inégal et pénible, et la tête d'Olivier apparut.

— Mlle Valtreux se moque de moi, lui dit M. Maresquel. Elle a le front de me soutenir que cette lune borgne fait tort à mon éclairage électrique. Dieu sait pourtant s'il me coûte cher !

Et il essaya de faire comprendre à Olivier ce que lui coûtait son éclairage. Mlle Valtreux n'écoutait pas. Elle songeait à un délicieux cheval de selle noir qu'elle avait vu le matin dans l'écurie du château. Ce cheval avait le poil luisant, la queue bien fournie, les jambes très fines et une façon toute particulière et capricieuse de relever la tête. Il semblait à Georgine qu'elle tenait à la main une balance invisible. L'un des bassins contenait un boiteux, petit ingénieur, petit rentier ; mais avec lui, dans ce même bassin, il y avait la foi jurée, la sainteté d'un engagement, un cœur plein d'elle, une confiance si touchante qu'il était impie de la tromper, et quelques autres bagatelles du même genre. Dans l'autre plateau, elle voyait quatre cent mille livres de rente et un joli cheval noir. Tour à tour les deux plateaux montaient ou descendaient ; le fléau de la balance trébuchait sans cesse, la main qui la tenait était agitée de mouvemens fébriles.

M. Maresquel, qui continuait de causer avec Olivier, finit par lui dire, en jetant à Georgine un regard oblique :

— Oui, mon éclairage me coûte gros, mais je suis toujours pour le progrès, et j'ai l'habitude de me décider vite. Je connais des gens qui ont tué leur avenir à force de le discuter.

A ces mots, il gagna l'escalier, qu'il descendit rapidement. Olivier passa le bras de sa cousine sous le sien, et ils descendirent aussi. Il boitait assez bas ce jour-là ; pour ne pas tomber, de sa main gauche, qui restait libre, il s'appuyait à la balustrade, et ainsi, de marche en marche, tour à tour plongeant ou se redressant, il imprimait à sa compagne une secousse qui lui était désagréable. Ce n'était qu'une sensation, mais nos sensations se convertissent quelquefois en idées, et nos idées influent sur nos sentimens. Quand ils furent dans la cour :

— Mon Dieu ! que je t'aime ! dit-il ; et que tu as été gentille aujourd'hui ! J'espère que tu n'es pas trop mécontente de ta journée.

— Mais non, mais non, répondit-elle d'une voix languissante.

Il était si heureux qu'il en devenait bavard ; il ne déparlait plus. Elle entendait à peine les histoires qu'il lui contait. Elle flottait dans les incertitudes, et elle était furieuse d'être incertaine, furieuse non contre elle-même, mais contre lui. Elle se disait :

— Pourtant, s'il n'existait pas, l'affaire irait toute seule.

VII.

Le lendemain, vers le milieu de la matinée, Georgine reposait encore sur la plume. Les grands rideaux de mousseline ne laissaient arriver jusqu'à elle qu'un jour discret. Sa joue dans sa main, les yeux à demi fermés, elle songeait à certaines choses, à certaines personnes, et particulièrement à sa sœur Béatrice, devenue Mme Courlize. Elle ne l'avait jamais aimée bien tendrement, elle l'aimait encore moins depuis qu'au mépris de toutes les convenances, cette insignifiante petite fille, dotée par une marraine, avait fait la conquête d'un notaire et s'était mariée à dix-huit ans, tandis qu'elle-même en avait vingt-trois et s'appelait encore Mlle Georgine Valtreux. Elle avait dû avaler ce mariage et ce notaire, et voilà qu'un enchaînement mystérieux de circonstances lui préparait une revanche inespérée. Si certains événemens venaient à se réaliser, quel coup terrible pour Mme Courlize ! Elle et son notaire ne seraient plus rien, il ne lui resterait qu'à se prosterner, qu'à s'anéantir devant l'éclatante fortune de son aînée. Beau rêve à caresser ! Malheureusement, il y avait une difficulté, un obstacle, et cet obstacle, c'étaient les yeux gris d'Olivier Maugant, auxquels Georgine ne pouvait s'empêcher de penser et qui la hantaient comme des revenans. Ces yeux-là ne ressemblaient pas à tous les yeux; ils étaient si désespérément honnêtes, si candides et si convaincus de la bonne foi des autres que cette audacieuse en avait peur.

M. Maresquel avait-il deviné ses secrètes préoccupations? A la même heure, il faisait prier Olivier de venir le trouver à l'usine, dans le pavillon du directeur.

— Tu es un plaisant garçon, lui dit-il. Je reçois à l'instant une lettre de M. Lebon, qui est fort surpris de ton procédé. Je ne veux pas te la montrer, elle contient quelques expressions un peu vives qui te chagrineraient. Comment donc! tu pars en lui disant que tu prends dix jours de congé, en voilà quinze que tu cours le monde et tu n'as pas daigné lui écrire un mot. Il faut croire que le bonheur te trouble l'esprit. Mon garçon, quand on a eu des torts, il faut les réparer. Il m'en coûte de t'arracher à ta Capoue, mais ne fais qu'un saut de Fornay dans le Luxembourg, va t'expliquer en personne avec ton chef; c'est une marque de déférence que tu lui dois. Tu seras revenu dans trois ou quatre jours.

Olivier se soumit à ce déplaisant arrêt avec une facilité d'humeur et de résignation qui étonna M. Maresquel. Qu'importent trois jours

d'ennui quand on a devant soi toute une vie de délire, une Georgine à perpétuité? Il se contenta de dire :

— Promettez-moi, du moins, que pendant mon absence vous vous occuperez de M. Valtreux. Il attend votre décision avec une anxiété bien naturelle. Je serais si charmé qu'elle fût favorable!

— Rassure-toi, je m'occuperai de ce monsieur. Nous aurons ensemble, aujourd'hui même, une longue conversation, et j'espère qu'elle aura de bons résultats pour lui comme pour moi. Mais si tu veux m'en croire, va-t'en bien vite sans faire tes adieux à personne. Tu t'attendrirais, et les attendrissemens sont la chose du monde la plus fastidieuse et la plus inutile. Je me charge d'expliquer moi-même à ces dames que je suis un affreux tyran.

En arrivant dans le Luxembourg, Olivier eut la surprise de trouver M. Lebon beaucoup moins fâché qu'il ne s'y attendait. Le surlendemain, il eut une autre surprise, qui lui fut moins agréable. Il reçut un mot de M. Maresquel, qui lui annonçait qu'une affaire importante l'appelait à Paris, qu'il le priait de s'y rendre directement, qu'il désirait l'employer à quelques courses, que ce ne serait pas long, qu'ils retourneraient ensemble à Fornay. Olivier maudit secrètement la tyrannie des affaires; elles sont toujours cruelles aux amoureux. Si pénible que lui fût ce contretemps, il n'en partit pas moins pour Paris, et, à peine débarqué, il courut à la rue de Berri dans l'espérance d'y trouver M. Maresquel. La concierge lui montra une dépêche par laquelle le directeur de Fornay remettait son arrivée au lendemain. Olivier laissa son adresse, et, fidèle à ses habitudes, il alla dîner dans un restaurant du quartier latin.

Il se proposait de passer sa soirée dans quelque théâtre. Mais, comme il sortait de son cabaret, il avisa une petite affiche couleur sang de bœuf, qui attira son attention. Cette affiche annonçait que, dans un local de la rive gauche, une conférence serait faite le soir même sur la question ouvrière et que l'orateur conférencier serait le citoyen Aristide Laventie. Olivier crut rêver, se frotta les yeux; c'était écrit, il avait bien lu. Quelle année, quel jour, à quelle heure et par quelle conjonction extraordinaire des astres ce cher ami, ce bon vivant, ce superbe contempteur des humbles et des faibles, cet homme peu démocrate et souverainement pratique était-il devenu le citoyen Laventie? C'était bien plus fort que les métamorphoses d'Ovide. Olivier, l'ayant perdu de vue depuis longtemps, ignorait que ce cher ami avait eu des défilés à traverser. L'agent d'affaires qui lui avait donné le jour se plaignait que les mains de son héritier versaient l'or; il l'avait mis en demeure de quitter Babylone, ses œuvres et ses pompes et de venir travailler dans son bureau, à Limoges. Babylone était chère à Aristide, il estimait que l'air qu'on

y respire est le seul respirable, et, d'ailleurs, une ville de province ne pouvait suffire à ses vastes ambitions. On s'était brouillé, la pension avait été supprimée, Aristide avait vécu d'expédiens. Il n'était pas homme à s'abandonner. Un an plus tard, il était devenu le rédacteur en chef d'un petit journal, qui, grâce aux vivacités fringantes de sa plume, prenait son essor. Mais il se piquait aussi d'être orateur; il se promettait de briller avant peu dans les réunions électorales, et, pour s'y préparer, il faisait des conférences. Olivier, qui ne savait rien de cette histoire, demeura convaincu qu'il y avait deux Laventie, qui, par miracle, s'appelaient l'un et l'autre Aristide. Il voulut en avoir le cœur net, et, à huit heures sonnantes, il se présentait au local désigné.

Laventie en était à ses débuts; Charonne et Ménilmontant ignoraient son nom, sa gloire n'avait pas encore gravi les escarpemens du mont Aventin. Beaucoup plus connu sur la rive gauche, il était sûr d'y trouver un auditoire, et, dans le fait, la salle était presque pleine. L'assistance se composait de badauds, de curieux et d'un bon nombre de ces étudians qui n'étudient pas, auxquels s'étaient joints quelques-uns de ces travailleurs qui ne travaillent guère. Il y avait parmi ces derniers des possibilistes et des anarchistes; les uns comme les autres étaient décidés d'avance à trouver que le citoyen conférencier n'était pas un vrai citoyen, qu'il n'était, à le bien prendre, qu'un bourgeois fortement suspect d'orléanisme. Ils étaient venus parce qu'il n'y avait pas ce soir-là d'autre endroit où ils pussent aller et que, faute d'absinthe, on se contente du vermouth.

L'orateur parut. Olivier n'en pouvait plus douter, c'était le vrai Laventie, le sien, quoique un peu changé. Depuis le temps où Mlle Georgine Valtreux lui reprochait la mollesse de ses chairs, son visage s'était encore bouffi; sa taille s'était épaissie, il avait pris du ventre et perdu la bonne moitié du peu de cheveux qui lui restaient. Son gros corps était étroitement serré dans une longue redingote noire, boutonnée jusqu'au menton. Il avait conservé son air d'assurance impérieuse, son miraculeux aplomb; mais sa figure s'était creusée, sa physionomie était grave, méditative, sévère, il roulait des yeux pleins d'un feu sombre. Était-ce le feu d'une âme de missionnaire, travaillée par le désir de répandre sa foi sur le monde? Il y a des sceptiques qui ont l'enthousiasme de leur scepticisme. Quoi qu'il en soit, ce n'était plus un talon rouge de brasserie; cependant le vieil homme perçait sous le nouveau, et cela faisait un mélange assez bizarre, une sorte d'austère bon vivant ou de quaker qui semblait disposé à terminer ses oraisons par une pantalonnade. Il gravit impétueusement les degrés de la tribune; on eût dit qu'il la prenait d'assaut, et à peine eut-il prononcé trois paroles, il s'était emparé de son auditoire.

On pouvait l'aimer ou ne pas l'aimer, il fallait lui reconnaître le don fatal de l'éloquence, de celle qui consiste à communiquer aux autres les convictions qu'on n'a pas. C'était une éloquence commune, vulgaire, incorrecte et débraillée; mais les poumons étaient puissans, la voix était pleine, moelleuse, chaude, et il la modulait avec art. Il avait étudié la science des ombres et des lumières. Aux grands éclats, aux coups de tonnerre succédaient les notes sourdes et voilées ou flûtées et tendres, et le flageolet à la grosse caisse. Depuis qu'il y a des orateurs, on n'en peut citer qu'un seul qui n'ait jamais fait une phrase; il était né l'an 385 avant l'ère chrétienne, et Philippe de Macédoine ne l'aimait pas. Laventie, qui n'était pas un Démosthène, faisait beaucoup de phrases, le plus souvent banales, mais la musique en était agréable, et il accompagnait la cadence de ses périodes d'un grand geste de semeur qui lance sa graine au vent. Cette graine arrivait jusqu'en Chine.

Il employa la première partie de son discours à fulminer des anathèmes contre la grande injustice sociale. Il démontra que la nature veut l'égalité, que l'inégalité est l'ouvrage des tyrans, que la société est tenue d'outiller chaque citoyen pour le dur métier de la vie, que les deux outils indispensables sont l'éducation et le capital, que tant que le capital et l'éducation seront l'apanage exclusif des classes possédantes, leur lutte avec les classes souffrantes sera l'inégal duel d'un homme armé de pied en cap avec un homme nu. Il partit de là pour comparer les châtelains des temps féodaux à des tigres dévorans, les barons de l'industrie et de la banque moderne à des renards pleins d'hypocrisie et d'astuce; renards et tigres, il les maudissait tous au nom de la sainte fraternité dont il était l'apôtre. En l'écoutant, la pensée d'Olivier se reportait au club des hommes d'avenir, à qui leur président enseignait qu'il n'y a pas d'autre justice que la force, que tous les droits sont d'un côté, tous les devoirs de l'autre, que les peuples doivent se sentir très honorés de travailler au bonheur polygame des grands hommes et de faciliter à ces sultans le recrutement de leurs harems.

Après avoir tonné, l'orateur se jeta dans le pathétique, dans les notes émues et dans les sons tremblés. Il s'attendrit avec des larmes dans la voix sur les souffrances de ses frères, qui, disait-il, troublaient le repos de ses nuits; il n'osa pas affirmer pourtant qu'elles le fissent maigrir. Il avait dénoncé le mal, il en vint aux remèdes et n'en proposa que de fort anodins. C'était le point délicat de sa harangue, et il le savait; il était trop intelligent pour ne pas sentir le vide de certaines utopies, mais il sentait aussi que sa raison compromettait son succès, qu'on lui ferait un crime d'avoir le sens commun. Il se tira d'affaire en sauvant la faiblesse de ses conclusions par la violence inouïe de son langage. Quand on allait au fond,

ses grandes phrases signifiaient que la parole est la vraie dynamite, que ses discours étaient des événemens et que tout irait bien le jour où il serait élu député. Mais il disait ou insinuait tout cela sur un ton d'énergumène. Cette modération gesticulante et convulsive fit illusion à tout l'auditoire, à cela près qu'un anarchiste lui cria :

— Tu n'es qu'un radical, mon petit !

— Un radical socialiste, répliqua l'orateur. Je vous crois assez perspicace, mon ami, pour en sentir la différence.

Et croisant ses bras, le sourcil hérissé, il écrasa l'interrupteur sous son regard olympien, après quoi il entama sa péroraison, qui fut une sorte de serment d'Annibal. Cet ouvrier de la pensée déclara que sa plume et sa voix, son corps et son âme, il ne s'était rien réservé, que Laventie tout entier appartenait au service du peuple, qu'il répandrait pour cette sainte cause jusqu'à la dernière goutte de son encre et que si on lui demandait son sang, il était prêt à s'ouvrir les quatre veines. On l'applaudit, on l'acclama. Il n'y avait qu'un mécontent, c'était l'anarchiste qui l'avait interrompu et qui disait en s'en allant qu'on ne guérit pas la fièvre typhoïde avec du jujube et de la guimauve, que la vraie solution de la question sociale était « de tailler des boutonnières dans des endroits gras. » Heureusement Laventie n'entendit pas ce dernier propos, qu'il eût considéré peut-être comme une personnalité offensante et dangereuse. Pendant ce temps, on faisait une collecte en faveur des ouvriers sans travail, et pour l'amour des pauvres et de Georgine, Olivier donna autant que toute la salle. Puis, se retirant avec la foule qui s'écoulait, il s'arrêta dans une petite cour pavée pour y attendre Laventie. Ce n'était pas assez de l'avoir vu ; il voulait le toucher, le palper.

Enfin Laventie sortit. Tel que le sophiste Protagoras le jour où Socrate lui rendit visite avec le fils d'Apollodore, il était escorté d'une douzaine de jeunes gens qui étaient sa séquelle, ses gardes de la manche et se tenaient devant lui dans une humble attitude. Ils croyaient tout ce qu'il leur disait, et pleins de foi dans son avenir, dans sa fortune, ils se promettaient de se cramponner un jour aux pans de son habit pour atteindre les sommets dont ils rêvaient. Le tribun traversa la cour, le nez au vent, épongeant avec son mouchoir la sueur de son vaste front et de sa tête fumante. Olivier lui tendit ses deux mains ; il les prit sans étonnement, il ne s'étonnait de rien. Les deux amis se promenèrent de long en large, suivis des douze disciples, qui, aussi bien élevés que ceux de Protagoras, chaque fois que le maître faisait volte-face pour revenir sur ses pas, se rangeaient de côté dans le plus bel ordre et se remettaient derrière lui avec respect.

— Que je suis content de te retrouver, dit Olivier, et de t'avoir

entendu ! Je ne te félicite pas de ton talent; tu en avais déjà beaucoup au lycée. Ce sont tes idées qui me paraissent singulières; je ne te les connaissais pas.

Il s'était flatté que, dans le tête-à-tête, Laventie redeviendrait l'Aristide d'autrefois, dépouillerait sa majesté, lui conterait ses petites affaires. Mais Laventie, qui s'était fait une réputation d'homme grave, n'avait garde de la compromettre; il la protégeait contre les hasards, et d'ailleurs, par l'effet de l'habitude, une grimace finit par devenir un visage. Il répondit vaguement qu'il avait beaucoup souffert, que la souffrance est le vrai chemin de Damas; il insinua qu'Olivier trouverait peut-être un jour le sien. Après cela, il ne parla plus que par monosyllabes, et Olivier, qui ne pouvait rien tirer de cet apôtre gras, pensa que la présence des douze disciples le gênait dans ses expansions. Il lui témoigna son désir de le revoir, de déjeuner avec lui au café Riche; on avait tant de choses à se dire ! Aristide, qui pensait qu'on avait encore plus de choses à ne pas se dire, déclina froidement cette proposition; mais, vaincu par ses instances, il accepta pour le surlendemain. Dès qu'Olivier fut parti, les disciples, se rapprochant du maître, lui demandèrent avec curiosité quel était ce jeune homme qui le traitait si familièrement.

— C'est le petit Olivier Maugant, leur dit-il, un petit rentier doublé d'un grand dadais. Mais ne méprisons rien, mes enfans; tout peut servir au sage.

Olivier, en regagnant son hôtel, faisait de profondes réflexions sur ce qu'il venait de voir et d'entendre. Il se demandait si Laventie était absolument sincère dans sa conversion, si c'était lui faire tort que de le soupçonner d'y avoir trouvé son compte. Quant à la conférence, il était disposé à croire qu'il y avait un peu d'emphase, de déclamation, de rhétorique dans l'éloquence de son ami. Il lui semblait que, somme toute, les souffrans méritaient quelquefois leur souffrance et les heureux leur bonheur. Quand on est très épris de sa cousine Georgine, très sûr d'en être aimé et de l'épouser dans quinze jours, on croit difficilement à la grande injustice sociale.

Le lendemain, quoiqu'il ne fût pas grand clerc en matière de correspondance, Olivier écrivit à sa fiancée une longue lettre où son cœur se fondait : il y avait des siècles qu'il ne l'avait vue. Il lui parlait d'elle, de lui, de leur longue séparation, de son impatience de la revoir et de ne plus la quitter, de leur avenir, du bonheur qui les attendait, de tout ce qu'il inventerait pour lui rendre la vie agréable et douce. Cet innocent ne savait pas qu'il lui écrivait dans une langue qu'elle ne comprenait point et qu'elle était résolue à ne jamais apprendre. Sans qu'il s'en doutât, sa lettre était plus éloquente que la conférence de Laventie. Tout y était vrai, sincère; il y avait

mis son âme, et cette âme était un métal sans tare, un diamant sans paille. Quand il eut terminé ses écritures, auxquelles il employa toute la matinée et une partie de l'après-midi, il alla se promener dans Paris. Il s'arrêtait devant les magasins, il examinait les devantures avec une curiosité qui lui était venue tout récemment. Il se disait : « Voilà les couleurs qu'elle aime; voilà une étoffe qui lui plairait; voilà un petit meuble comme il lui en faut un; voilà un bracelet que je lui achèterai; il doit être bien cher, mais faisons des folies pour qu'elle soit contente. » Il ne l'achetait pas encore, il voulait s'assurer qu'il n'en trouverait pas ailleurs un plus beau. Le cœur léger, l'âme en fête, il reprenait sa marche. Il y avait comme un bonheur mêlé à tout ce qu'il voyait, car Georgine était partout, jusque dans l'air qu'il respirait. De magasin en magasin, de quartier en quartier, il atteignit enfin la rue de Berri. Il y apprit qu'à peine arrivé de Fornay, on s'était mis en course, qu'on rentrerait vers huit heures du soir. Il alla dîner aux Champs-Élysées et, à huit heures, il se présentait devant M. Maresquel, qui causait affaires avec deux Américains et les quitta, après les avoir priés d'attendre quelques momens. Puis il emmena Olivier dans la pièce voisine, lui offrit une chaise, s'adossa contre la cheminée, et il le regardait comme un bourreau miséricordieux regarde le condamné qu'il se dispose à exécuter, en se disant : « Faisons vite, il souffrira moins, c'est tout ce que je puis faire pour son service. »

Ce fut Olivier qui parla le premier.

— J'espère, monsieur, dit-il d'un air réjoui, que vous m'apportez de bonnes nouvelles de Fornay, que vous y avez laissé tout le monde en bon état et que M. Valtreux est content de vous.

— Oui, mon garçon, Fornay est toujours à la même place, et je n'ai de mauvaises nouvelles à te donner que de certain projet de mariage, qui était absurde.

— De quel mariage s'agit-il? demanda tranquillement Olivier.

— Du tien, mon ami.

— Et vous dites?

— Je dis et je répète que ton projet n'avait pas le sens commun, que le voilà dans l'eau, pour le plus grand bonheur de tout le monde. Vrai, je suis fâché de te faire du chagrin, mais tu es un garçon raisonnable, tu feras bonne mine à mauvais jeu.

Olivier persistait à ne pas comprendre.

— Vous devez me trouver l'esprit bien lent, répondit-il, mais je vous jure que je ne comprends pas.

— Et moi, je te jure que, de toutes les femmes que tu pourrais épouser, tu as été choisir précisément celle qui te convenait le moins. Représente-toi un petit médecin de campagne, qui s'en va trottinant

de ferme en ferme, dans sa petite calèche à soufflet, et qui aurait l'idée bizarre d'y atteler un pur-sang, la fine fleur d'une écurie de courses. Tu le trouverais fort ridicule, n'est-ce pas? et tu blâmerais son acquisition, et pourtant, c'est ton cas. Ce qu'il te faut, c'est une bonne petite jument bien tranquille, ayant le trot bien égal et sachant se contenter d'un demi-picotin d'avoine. Je t'aiderai à la chercher, si tu veux, mais renonce à ta chimère. Tu étais en train de faire une imprudence, une folie, dont tu n'aurais pas tardé à te repentir. Par bonheur, il s'est trouvé quelqu'un pour te crier casse-cou.

Olivier se leva de sa chaise. Oubliant ses déférences accoutumées pour l'homme qui lui parlait, il dit sur un ton résolu :

— Monsieur, vous êtes mille fois trop bon. Vous aviez promis à ma mère de vous intéresser à moi, de m'aider à faire mon chemin, et je vous suis reconnaissant des marques de bienveillance que vous m'avez données. Mais, en ce qui concerne mon mariage, vous vous occupez trop de m'épargner des repentirs. Ma folie me plaît, je veux la faire, je la ferai.

— Peste! voilà parler, repartit M. Maresquel, irrité de trouver dans ce docile jeune homme une fierté de résistance à laquelle il ne s'attendait pas. Malheureusement, quand on s'épouse, on est deux, et ton mariage ressemble à celui d'Arlequin, qui était à moitié fait, attendu qu'il ne manquait que le consentement de la future.

— Oseriez-vous dire, monsieur, répliqua Olivier, prêt à s'emporter, que M[lle] Georgine Valtreux, ma cousine, ne consent pas à m'épouser?

— Elle y consentait, elle n'y consent plus, dit M. Maresquel d'un ton bref.

Olivier demeura un instant sans voix, sans souffle, le regard immobile, fixé sur une barbe fauve qui lui semblait effrayante. Il se rappelait tout à coup certaines choses qu'il avait vues sans les voir, certaines paroles qui avaient frappé ses oreilles et n'étaient pas arrivées jusqu'à son esprit. Il se souvenait d'une lingotière où coulait un ruisseau de fonte toute rouge. Il y avait dans un coin du hangar deux personnes qui causaient en riant, et l'une avait dit à l'autre : « Ce serait bien mal! Ce pauvre Olivier! » Il s'était approché, il avait demandé de quoi il s'agissait, et l'homme à la barbe fauve, qu'il voyait en ce moment adossé contre une cheminée sans feu, s'était écrié : « J'ai bien envie de te la voler! » Olivier avait cru qu'il plaisantait. Eh! oui, les chats plaisantent en étranglant leur souris; elle est déjà à demi morte qu'ils lui proposent encore de jouer, et si elle refuse, ils se plaignent de son humeur maussade.

Il étendit le bras et dit :

— Convenez, monsieur, que vous voulez me la prendre.

— Tu n'en dis pas assez, je te l'ai prise.

Olivier traversait la chambre en courant et s'élançait vers la porte. M. Maresquel lui barra le passage.

— Où vas-tu donc?

— A Fornay.

— Qu'y veux-tu faire? Elle refusera de te voir.

A ces mots, saisissant le jeune homme par les deux épaules, il leur fit sentir toute la pesanteur de ses puissantes mains et l'obligea de se rasseoir. Mais, en voyant son visage bouleversé, ses lèvres blanches qui tremblaient, il en eut pitié. Il voulait bien lui prendre sa femme, il ne voulait pas le tuer.

— Vraiment, reprit-il d'un ton plus humain, je suis aussi brutal qu'un dentiste. Mais, tu peux m'en croire, ce n'est qu'un mauvais quart d'heure à passer. Si on t'avait laissé faire, tu te mettais la corde au cou; avant six mois d'ici, tu me remercieras comme ton sauveur. Ce n'est pas que je ne trouve mon procédé fort vilain. Traite-le de trahison, de perfidie, de guet-apens; je n'y contredirai point. Que veux-tu? j'ai l'imagination trop inflammable, je n'ai jamais su résister aux tentations de la chair; c'est mon péché mignon. Du premier instant que je l'ai vue, cette ravissante créature m'a comme ensorcelé. Pourtant, je te l'affirme, la main sur la conscience, si j'avais découvert qu'elle t'aimât, je me serais abstenu. Mais elle ne t'aime pas, elle ne t'a jamais aimé. Elle sentait mieux que personne que vous ne vous conveniez guère, tu étais pour elle un pis-aller. Tu ne sais pas tout ce qu'il faut à ce genre de femmes pour leur rendre la vie supportable; il aurait manqué un billet de mille francs à chaque plaisir que tu lui aurais procuré en saignant ta bourse. Et puis, quel caractère! que vous auriez eu de peine à vous entendre! Elle a tous les défauts dangereux. Ce sera affaire à moi de la mater et cela m'amusera; je suis l'homme qu'il faut pour la gouverner. Tu le vois, je ne me fais point d'illusions, je n'ai garde de m'imaginer qu'elle m'épouse pour mes beaux yeux. Sauf une légère infirmité, tu es un fort joli garçon et tu n'as pas vingt-cinq ans. J'en ai cinquante-six; elle me les pardonne en faveur de ma caisse, qui est mieux garnie que la tienne. Tu n'avais à offrir à ce beau poisson qu'une toute petite flaque d'eau, dans laquelle il aurait tristement langui; il a vu un vivier, il y a sauté... Je ne veux pas dire pourtant qu'elle ait cédé au premier mot. C'est une grande coquette, elle a fait quelques façons; mais en vingt-quatre heures, tout était réglé, et quand tu aurais été là pour te défendre, le juge était gagné et ta cause perdue d'avance. Pour ce qui est des parens, ce sont gens de bonne composition, d'une vertu peu farouche. Ils m'ont tout de suite ouvert leurs bras. Je doute qu'ils emportent

leur belle action en paradis, mais ils comptent bien en toucher ici-bas la récompense. Je te le dis franchement, c'est le mauvais côté de mon affaire, me voilà obligé de faire un sort à un homme qui n'a pas mon estime. Comme tu vois, nous avons tous nos chagrins, et que sait-on? de nous deux, c'est peut-être toi qui fais le meilleur marché.

Olivier ne savait que penser, que croire; il se sentait comme suspendu entre le rêve et la veille; il lui semblait par instans qu'il n'y avait rien de réel dans la monstrueuse histoire qu'on lui racontait, et, quoique M. Maresquel lui parlât de très près, sa voix lui arrivait comme un bruit vague et lointain. M. Maresquel trouvait que cet amant trahi et dépouillé devait lui savoir beaucoup de gré des peines qu'il s'était données pour le convaincre et des excellentes raisons qu'il lui avait présentées. Il augurait bien de son air d'accablement, qu'il prenait pour une résignation muette, pour un abandonnement à son malheur.

— Allons, mon garçon, reprit-il, soyons philosophe; pardonne-moi et embrassons-nous.

Cette prodigieuse proposition fit sortir Olivier de son silence et de son rêve. Il se leva de nouveau si brusquement qu'il renversa son fauteuil, et il cria :

— Monsieur, vous mentez! Georgine est incapable d'une si lâche trahison.

M. Maresquel fut aussi surpris que si une bombe lui avait éclaté sous les pieds. Il n'aimait pas ce genre d'étonnement; il fronça ses énormes sourcils.

— Là, tu n'es pas poli. Prends ce petit papier, tu verras si je mens.

Et il lui tendit une lettre qui sentait l'iris et dont l'écriture était une charmante anglaise, élégamment penchée. Cette lettre n'était pas bien longue; vingt lignes avaient suffi à Mlle Valtreux pour expliquer à son cher cousin qu'elle était désolée, navrée du chagrin qu'elle lui causait, qu'elle avait cru l'aimer, qu'elle s'était trompée, qu'ils s'étaient l'un et l'autre imprudemment engagés, que leurs caractères s'accordaient mal! que l'union qu'ils avaient rêvée aurait fait deux malheureux, qu'elle le conjurait de lui pardonner et de lui conserver un peu d'amitié. Olivier ne lut pas jusqu'au bout; quoiqu'elle sentît l'iris, cette lettre lui faisait l'effet de quelque chose de vilain et de sale, d'une araignée venimeuse. Il la jeta sur le plancher, mit le pied dessus et dit à M. Maresquel :

— Monsieur, vous m'avez pris Georgine, gardez-la; mais votre conduite a été si odieuse que je crois pouvoir exiger de vous une satisfaction, et je compte que vous voudrez bien me l'accorder.

M. Maresquel allait d'étonnement en étonnement; on lui avait

changé son Olivier, il ne s'y reconnaissait plus. Mais, cette fois, il parut plus amusé que fâché. La provocation que lui adressait ce curieux jeune homme lui sembla aussi plaisante qu'un cartel adressé au plus gros des requins par une modeste sardine.

— Ma parole! il m'appelle sur le terrain! s'écria-t-il en posant ses deux poings sur ses hanches. Es-tu fou? As-tu oublié que jadis j'ai épousé ta mère?

— Excusez-moi, répondit Olivier, je m'en souviens à présent, et il faut avouer que vous êtes pour moi un bien excellent père.

M. Maresquel aimait beaucoup sa propre ironie; il goûtait moins celle des autres. Le visage gonflé de colère, jetant à Olivier un de ces regards qui écrasaient un homme aussi facilement que ses gros marteaux-pilons aplatissaient une loupe de fonte, il lui dit :

— Trêve de paroles inutiles! J'aime Mlle Valtreux, je la veux, il me la faut et je l'aurai. Quoi que tu dises, quoi que tu fasses ou ne fasses pas, elle est perdue pour toi, il en faut prendre ton parti. Choisis ou d'entendre raison ou de te brouiller avec moi. Eh bien! je veux te donner un bon conseil, ne te brouille pas avec moi. Si tu te résignes de bonne grâce, je me croirai tenu de te dédommager, je prendrai tes intérêts à cœur, je ferai ta fortune... Pas un mot! tu as la tête montée; n'engage pas l'avenir par une parole imprudente. On a vingt-quatre heures pour maudire ses juges; après quoi, on réfléchit. Donne-toi le temps de la réflexion, et reviens ici demain soir. Mais tu peux te vanter de me faire perdre ma soirée; sans doute, mes deux Américains s'impatientent. A demain! Puisse la nuit te porter conseil!

L'instant d'après, il avait disparu, et Olivier, resté seul, l'air égaré, allait de meuble en meuble, comme pour chercher sous les chaises, sous les tables quelque chose qu'il avait apporté dans cette chambre et qu'il ne voulait pas y laisser; mais il ne savait pas quoi. Était-ce son bonheur? Non, c'était tout simplement son chapeau, et il finit par découvrir qu'il le tenait à sa main. Il s'aperçut aussi qu'il était dans un endroit d'où il avait hâte de sortir, qu'il y avait une porte qui donnait sur un corridor, et qu'après avoir suivi ce corridor et ouvert une seconde porte, on atteignait un escalier qui conduisait à la rue.

VIII.

En arrivant dans la rue, Olivier Maugant fut confondu d'y retrouver tout en ordre, tout à sa place. Quoi! après ce qui venait de se passer! On ne savait donc rien; on n'avait pas appris cette chose inouïe, monstrueuse, cet événement qui prouvait que la probité, l'honneur, l'amour sincère, loyal sont de vains noms, qu'il n'y a plus

rien de sacré dans le monde, que les puissans y tiennent les petits à leur discrétion et que, dans l'insolence de leur injustice, ils marchent sur eux comme un éléphant sur une fourmi. Non, on ne savait rien. Il apercevait devant lui deux longues rangées de maisons qui étaient vraiment fort tranquilles et dont le silence ne pensait à rien. L'une d'elles cependant avait son premier étage très éclairé; les fenêtres étaient entr'ouvertes; il en sortait un bourdonnement de voix et de rires; il y avait là des gens qui s'amusaient. Devant la porte s'étaient alignés des fiacres. Un vieux cocher, sa pipe aux dents, rajustait une mèche à son fouet; un autre dormait sur son siège, et son cheval dormait aussi, le nez dans sa musette. Il rencontra quelques passans; ils passaient, et c'était tout. Le ciel était plein d'étoiles; elles vivaient si haut que les événemens n'arrivaient pas jusqu'à elles, et elles abaissaient sur la terre des yeux d'une implacable limpidité. Olivier courba la tête et ne regarda plus rien. Personne n'avait répondu aux appels désespérés de son cœur meurtri, dont la blessure saignait. Il lui semblait que son malheur ignoré traversait une immense solitude, et à la pesanteur de son chagrin une autre pesanteur s'ajoutait : c'était l'indifférence des choses, qui de partout tombait lourdement sur lui.

Pendant qu'il descendait les Champs-Élysées, un vent du nord-est se leva brusquement et souffla quelque temps par bouffées. Ce lui fut une occupation. Ce vent qui le frappait au visage et empêchait sa marche était quelqu'un avec qui il se battait. Il lui prêtait des yeux, une barbe fauve, une bouche qui, en s'ouvrant, laissait voir des incisives de carnassier, une voix gutturale qui disait :

— Je l'aime, je la veux, il me la faut, je l'aurai.

La tête en avant, les mains crispées, il lui rendait soufflet pour soufflet. Dans les momens où la rafale venait à s'apaiser, c'était avec lui-même qu'il se battait. Il se reprochait son aveuglement, son incurable niaiserie. Il n'avait rien vu, rien soupçonné, rien deviné; il avait cru tout ce que lui disaient des yeux pleins de mensonge. Toutes les fois qu'il dépassait un réverbère et voyait son ombre s'allonger devant lui sur l'asphalte, il la prenait en pitié; c'était l'ombre d'un sot, et il la regardait avec indignation, en balbutiant des injures.

A mesure qu'il avançait, il marchait plus vite, doublait le pas; il avait hâte d'arriver chez lui. Dès qu'il y fut, il jeta son chapeau sur son lit, se jeta lui-même dans un fauteuil, couvrit son visage de ses deux mains et pleura comme un enfant. C'était là ce qu'il avait à faire de si pressé; il avait senti son cœur se gonfler et les sanglots qui montaient; on ne pleure pas dans la rue. Mais il eut bientôt honte de ses larmes, et pourtant elles ne lui avaient pas été inutiles; il lui parut qu'il y avait noyé son indigne amour, qu'il ne

lui restait que sa rage. Il tira d'un petit écrin en velours rouge une miniature sur émail, qui lui avait été donnée quinze jours auparavant. Il la contempla une minute ou deux, la lèvre contractée, avec un sourd ricanement; puis il la posa sur le plancher, et ces cheveux d'un blond si doux, cette bouche dont le sourire l'avait affolé, ces yeux bruns, pleins de mensonge, d'un coup sec, il broya tout sous son talon.

Cette exécution ne lui procura qu'une joie bien courte, après laquelle le sentiment cruel de sa solitude lui revint. Il étouffait, l'air lui manquait; il avait ouvert sa fenêtre pour respirer la fraîcheur de la nuit. Il entendait au loin des roulemens de voitures, de vagues rumeurs, auxquelles succédaient de longs silences, et Paris lui semblait effrayant, parce qu'il ne s'y trouvait personne à qui son chagrin pût se plaindre et se raconter. Il se rappela tout à coup que, le matin suivant, il devait déjeuner dans un café du boulevard avec Aristide Laventie. C'était un confident que lui envoyait sa destinée, et le meilleur de tous; il l'eût choisi entre cent mille. Il se souvint aussi de la conférence de la veille, et, la repassant point par point dans son esprit, il s'étonnait, il s'indignait d'avoir pu reprocher à l'orateur de gâter son éloquence par un peu d'emphase, de rhétorique. Les écailles lui étaient tombées brusquement des yeux; la grande iniquité sociale s'était révélée à lui; à la lueur d'un éclair, il avait aperçu le monde tel qu'il est; c'était comme une vision; il avait vu passer les lions, les renards, les éléphans qui marchent sur les fourmis. Quel tort il avait fait à Laventie en doutant de son chemin de Damas, de la sincérité de sa conversion! Il lui demandait grâce pour ses soupçons injurieux. Il lui tardait de le revoir, de répandre ses peines et sa colère dans le cœur de cet apôtre.

Il arriva au rendez-vous longtemps avant l'heure indiquée. Il s'établit sur la terrasse du café et il attendit, guettant son homme comme un naufragé cramponné à sa planche guette une voile à l'horizon. Enfin Laventie parut; Olivier courut à sa rencontre sans que sa préoccupation lui permît de s'apercevoir que ce cher ami ressemblait fort peu à l'austère Laventie de la conférence. Son air fringant, sa toilette un peu tapageuse, sa cravate flamboyante et sa boutonnière fleurie rappelaient les beaux jours d'autrefois; quand on a du goût, on n'est pas quaker dans toutes les circonstances de la vie. S'il y avait beaucoup de choses qu'Olivier ne voyait pas, Laventie voyait tout.

— Comme te voilà pâle, mon petit! lui dit-il. Que signifient ces yeux battus? Es-tu malade? Qu'as-tu donc?

— Rien, ou plutôt quelque chose que je te raconterai tout à l'heure.

Ils entrèrent dans le café, ils demandèrent un cabinet, et Olivier laissa à son invité le soin de régler le menu.

— Tu plaisantes, dit Aristide. Un œuf, une côtelette et une carafe d'eau claire, voilà mon déjeuner.

Toutefois il ne se fit pas prier longtemps pour remplacer l'eau claire par une bouteille de clos-vougeot, qui était son vin favori, pourvu qu'il sentît la framboise. L'œuf et la côtelette furent changés en deux petits plats très compliqués, au sujet desquels le tribun fit au garçon les recommandations les plus minutieuses. On mit du temps à les servir, et les deux amis commençaient à peine de déjeuner qu'Olivier avait déjà raconté toute sa funeste aventure. Aristide n'écoutait d'abord que d'une oreille; il pensait à un article qu'il devait écrire dans l'après-midi. Il cherchait le mot de la fin; il le trouva et devint plus attentif. Il fit quelques questions, témoigna sa sympathie par des roulemens d'yeux, des hochemens de tête, des interjections. Gesticulant de sa fourchette, il s'écriait :

— Peuh! les vilaines gens! Pauvre garçon! Pauvre agneau du bon Dieu!

Après quoi, pour réparer le temps perdu, il mettait les morceaux doubles. Olivier, possédé de son idée, la tête en feu, l'estomac serré, mangeait du bout des dents, grignotait par bon procédé. Laventie vida les plats et la bouteille; quand il eut fini, il poussa un de ces bruyans soupirs particuliers aux gastronomes et qui signifient : « J'ai bien déjeuné et me voilà repu. C'est bien peu de chose que l'homme; quoi qu'il fasse, il en trouve bientôt le bout. » Ce soupir résumait toute la sagesse de l'Ecclésiaste.

— Se figure-t-on une telle infamie! disait Olivier pour la centième fois. Quelle insolence! quelle brutalité!.. Et, en me quittant, il est retourné vers ses Américains, il leur a parlé de ses petites affaires. Se figure-t-on un homme pareil!

— Eh! oui; eh! oui, répondait Laventie, qui trouvait que décidément Olivier se répétait. Mais quand tu dirais la même chose deux ans de suite, cela n'y changerait rien. C'est une aventure très commune que la tienne. Ils sont tous les mêmes, ces pourris!

Puis, roulant sa serviette en bouchon, il la modela de son large pouce, lui fit des yeux, un front carré de buffle, un grand nez busqué, une grande bouche ricaneuse. C'était un art où il excellait.

— Regarde un peu; n'est-ce pas ton homme?

Il est certain que la serviette de Laventie offrait en ce moment une vague ressemblance avec le visage de M. Maresquel. Mais Olivier ne songea pas à féliciter de son talent ce sculpteur en linge. Il se faisait comme une religion de sa tristesse farouche et toute distraction lui semblait impie. Le gros Aristide, pour qui le fanatisme de la douleur était un ordre de sentimens tout à fait incom-

préhensible, se souvint qu'il avait donné rendez-vous à un député de l'extrême gauche dans les bureaux de son journal. On ne fait pas attendre les députés. Il avait pris son café et deux verres de fine champagne; il ne pensait plus qu'à s'en aller.

— Mon petit vieux, dit-il, je suis désolé de ce qui t'arrive. Mais, après tout, ton affaire n'est pas si mauvaise que tu le crois. Ce vilain homme t'a pris ta blonde; qu'il l'épouse! Il s'est chargé de la dépense, de l'entretien; après quoi, il n'est plus de la première fraîcheur, tu es frais et charmant; un jour ou l'autre, tu la lui reprendras, et ce ne sera pas difficile; tu auras pour elle l'attrait du fruit défendu.

Et chiffonnant de nouveau sa serviette, il compléta le portrait qu'il avait ébauché en couronnant le front carré d'une énorme ramure de cerf.

— Tiens, dit-il, voilà ta consolation.

Il allait s'esquiver sur ce beau mot; mais Olivier le contemplait d'un air si navré qu'il regretta sa plaisanterie et se crut tenu d'en réparer le désastreux effet. Dans le fond, il était bon diable; il n'aimait pas à désobliger les gens, à moins qu'il ne fût certain d'y trouver son profit. Il voulut laisser Olivier sur une bonne impression; comme il l'avait dit un soir à ses disciples assemblés, il ne faut mépriser personne, tout peut servir. Il s'était levé; au risque de faire attendre un député, il se rassit sur le divan, croisa ses bras sur sa poitrine, fronça le sourcil, prit un air grave, oraculaire. C'était presque le Laventie de la conférence.

— Mon fils, dit-il, tu ne peux douter de l'intérêt que je te porte. Nous avons longtemps mangé dans la même gamelle, et les vieilles amitiés sont sacrées. Il est possible que je connaisse la vie un peu mieux que toi. Veux-tu que je te donne un bon conseil?.. Parlons peu, mais parlons bien, et dis-moi la vérité vraie. Aimes-tu encore Mlle Georgine Valtreux?

— Quand je te dis que je la méprise!

— Ce n'est pas une raison.

— Quand je te dis qu'hier soir j'ai broyé son portrait sous mon talon!

— Ce n'est pas une raison, répéta Laventie en mâchonnant son cure-dents. Mais, je te prie, à qui en veux-tu le plus, à elle ou à l'autre?

— A l'autre, à lui seul. C'est lui qui a tout fait... Ah! vois-tu, Aristide, je donnerais ma vie pour me venger de lui.

— Eh bien! là, mon fils, tu me plais. Te voilà en colère, dans une belle colère rouge, et je t'en sais gré. Soit dit entre nous, je te trouvais jadis un peu veule, un peu mollasse; c'était ton seul défaut. La colère, vois-tu, il n'y a que ça. C'est elle qui a fait

toutes les grandes choses de l'histoire; c'est elle qui détrône les Tarquins et qui fonde les républiques... J'aime les gens qui se fâchent, et, je te le répète, tu me plais beaucoup... Ainsi, tu as juré de te venger?

— Je l'ai juré; oh! certes, je l'ai juré.

— Et comment te vengeras-tu?

— Ah! si je le savais, quelle joie! quelle ivresse!

— Dis-moi, mon fils, es-tu capable de garder longtemps ta haine, de l'entretenir, de la nourrir, de lui donner chaque matin et chaque soir sa pitance, comme à un lionceau encagé dont on veut faire un lion? Oui, lui donneras-tu chaque jour ton cœur à manger?.. Les haines qui ne sont pas patientes, les haines qui ne savent pas attendre et guetter leur moment ne sont pas des haines sérieuses. Sauras-tu haïr pendant deux ans, trois ans s'il le faut?

— Je voudrais me venger dès aujourd'hui; mais s'il faut attendre, j'attendrai.

— Je t'en crois capable. Tu as la mémoire tenace; on y entre difficilement, mais, quand on y est, on y reste. Gageons que tu n'as pas oublié un seul des vers latins que tu avais tant de peine à ânonner, parce qu'il y avait devant toi un monsieur qui te regardait. Quant à moi, il y en a un dont je me souviens : *Ultricesque sedent in limine Diræ.* Que dis-tu de celui-là?.. Je t'ai promis un bon conseil, le voici. Mon fils, écoute-moi bien : ce soir même, tu iras trouver M. Maresquel, tu diras à ce galant homme que tu lui as tout pardonné, et tu lui donneras un baiser de Judas sur les deux joues.

Olivier crut qu'il plaisantait et le regarda d'un air interdit.

— Aurais-tu des scrupules, par hasard? Tu serais bien bon, ma foi! C'est pain bénit de tromper un homme qui t'a pris ton bien, un homme qui lui-même t'a vilainement trompé en t'envoyant croquer le marmot dans le Luxembourg pour avoir le champ libre en ton absence, un monsieur qui, par-dessus le marché, t'a refusé la satisfaction que tu lui demandais sous prétexte qu'il a jadis épousé ta mère. Un joli coco de père, en vérité!.. Embrasse-le, te dis-je, quoi qu'il t'en coûte.

— Il m'en coûterait trop : impossible! répondit Olivier, qui secouait tristement la tête.

— Alors renonce à te venger, reprit Laventie, en avalant un troisième verre de fine champagne, qu'il pensait avoir bien gagné. Iras-tu mettre le feu aux quatre coins de l'usine de Fornay, ou lanceras-tu un flacon de vitriol à la figure de M[lle] Valtreux? Ce serait bête, et il ne faut jamais être bête. Que peux-tu faire à cet homme, si tu ne le trompes pas? Il est hors d'atteinte, hors d'insulte; c'est Jupiter sur son Olympe. Tu auras beau lui montrer le poing, tes

petits bras n'arriveront jamais jusqu'à son cou pour l'étrangler. Il faut gagner sa confiance, t'insinuer dans ses bonnes grâces. A renard renard et demi, et il faudra bien qu'il te paie sa dette.

— Mais comment cela se fera-t-il? Si j'étais sûr, absolument sûr qu'un jour ou l'autre...

— Il faut croire à la destinée, interrompit Aristide sur un ton d'autorité. Pour ma part, j'y crois de toute mon âme; c'est la foi qui sauve. Au surplus, j'ai eu des nouvelles de ton voleur par des gens qui le connaissent bien. Il est très fort, très habile, mais très audacieux et brutal jusqu'à l'imprudence. Ses ouvriers le craignent comme la gale, son conseil d'administration le déteste cordialement. Il en fera tant qu'à force de tirer sur la corde, la corde cassera, surtout si, au moment décisif, il se trouve quelqu'un pour la scier tout doucement... Enfin, que veux-tu? Je ne sais pas exactement ce qui arrivera; je n'ai pas mes poches pleines de vengeances à distribuer aux petits garçons bien sages en guise de dragées; mais je te déclare sur mon honneur que l'occasion ne manque jamais à qui sait s'y prendre et attendre.

— Allons, je ferai ce que tu me dis. J'irai trouver ce soir M. Maresquel.

— A la bonne heure! Et sois très souple, très humble, très soumis. Ne crains pas de ramper, de t'aplatir. Un jour, tu te redresseras en essuyant tes genoux et en disant : « Monseigneur, à nous deux! » Brutus a fait l'idiot, fais le chien couchant, et, aidé de mes conseils, tu mettras à la raison ce pourri.

Puis, prenant son grand air de pontife, Laventie se leva et posa ses deux mains sur la tête d'Olivier. On aurait pu croire qu'il lui administrait le sacrement de la confirmation. Cependant il ne trempa point son pouce dans le saint-chrême pour lui marquer le front du signe de la croix, il ne lui appliqua pas un léger soufflet sur la joue gauche. Il se contenta de lui dire sur un ton plein d'onction :

— Mon fils, n'oublie pas que ton malheur est un cas particulier de la grande iniquité sociale. Je lis dans tes yeux que tu seras un ouvrier de la sainte cause et l'un des vengeurs du peuple.

On dit qu'Arlequin se déguisa un jour en évêque, mais qu'on le reconnut à la façon dont il donnait la bénédiction. Laventie était plus fort qu'Arlequin, et Olivier se sentit béni de la tête aux pieds. Là-dessus, ils se firent leurs adieux, se séparèrent, après s'être promis de se donner souvent de leurs nouvelles. Le blême néophyte, ayant soldé l'addition, s'en alla cacher sa pâleur au fond du quartier latin, tandis que le rubicond pontife hêlait un fiacre et s'y élançait en se disant :

— Peu s'en faut que cet animal ne m'ait fait manquer mon rendez-vous avec ses histoires dont je me soucie comme de turlu-

rette. Mais il faut avoir pour lui quelque indulgence; son clos-vougeot sentait la framboise.

Un peu plus tard, Olivier s'acheminait à pied vers la rue de Berri. Il lui fallut plus de deux heures pour y arriver. Il s'arrêtait à chaque instant; plus d'une fois, il fit volte-face, retournait sur ses pas. L'action qu'il allait commettre lui semblait si dégradante, si peu conforme à son caractère qu'il eût préféré qu'on le conduisît à l'échafaud. Mais Laventie avait recouvré par l'effet des circonstances tout son empire sur lui; il entendait la voix chaude de ce tribun qui lui criait : « Tu n'as pas autre chose à faire; embrasse cet homme; sois bas, sois rampant. » Après avoir parlementé avec sa conscience, avec son honneur qui lui demandait grâce, il se remettait en route, et il tâchait de se persuader qu'il s'immolait à la sainte cause; il priait ses nouveaux dieux d'accepter comme une offrande agréable l'horrible violence qu'il se faisait à lui-même.

Il arriva enfin. Que cet escalier lui parut dur à gravir! Quel effort il dut s'imposer pour franchir le seuil de cette porte! Il trouva M. Maresquel dans son cabinet de travail. Assis devant une table, il écrivait une lettre d'affaires. « Ah! c'est toi! » dit-il sans se déranger, — et il continua d'écrire. Il tournait le dos à Olivier, et Olivier contemplait ce dos, qui était large, escarpé, hautain, terminé par deux épaules capables de porter une usine et un monde. C'était un dos inattaquable, et M. Maresquel ne songeait pas à le défendre. Il posa enfin sa plume, baissa la mèche de sa lampe qui filait et murmura : « Sacrée lampe! » Puis, faisant pivoter sa chaise sur elle-même, ses deux mains posées sur ses genoux, la tête portée en avant, comme celle d'un bélier qui se dispose à cosser, il dit tranquillement :

— En un mot, mon garçon, est-ce la paix ou la guerre que tu m'apportes?

Olivier ne répondit rien, mais sa figure répondit pour lui, et M. Maresquel reprit :

— C'est la paix, je crois?

— Oui, soupira le jeune homme, la paix, la résignation.

— Je m'en doutais, et je m'en félicite pour toi comme pour moi. Ainsi cette grande colère s'est apaisée, et nous nous sommes ravisé! Mais avoue que tu as été fort ridicule hier au soir.

— Je l'avoue, dit Olivier.

— Conviens que cette lubie qui t'était venue de t'aligner avec moi sur le terrain...

— N'en parlons plus, monsieur; mais à votre tour, convenez que votre procédé était un peu... comment dirai-je?

— Un peu désobligeant; j'en suis déjà convenu, et j'ai passé

condamnation. Un moment, tu m'as fait peur; ma parole, j'ai cru que tu allais me manger. Je t'aime mieux comme te voilà, je suis tout à fait rassuré. Il paraît que, décidément, la nuit porte conseil. Mais peut-on savoir quelles réflexions tu as faites, d'où est venue cette petite pluie qui a subitement abattu un si grand vent?

— Je me suis dit, monsieur, qu'après tout, vous aviez raison, que j'avais agi fort à la légère, que Georgine n'est pas une femme qui me convienne, que je me serais ruiné sans réussir à la satisfaire, que son bonheur, comme vous le disiez, est trop compliqué pour moi.

— Voilà ce qui s'appelle être un garçon raisonnable. Je crois qu'à ta place et à ton âge, je l'aurais été un peu moins; mais le monde devient beau-fils et la jeunesse se perfectionne.

— Je me suis dit aussi qu'il y a bien des femmes dans ce monde, que j'en trouverai peut-être une autre qui me conviendra davantage.

— A merveille! et voilà ce que c'est d'avoir l'esprit bien fait.

— Je me suis dit surtout que j'aurais grand tort de me brouiller avec vous, que vous pouviez m'être utile.

— Mon garçon, j'augure bien de ton avenir. Quand on a le souci de ses intérêts, qu'on est de facile composition, on est sûr de faire son chemin dans le monde.

— Mais, monsieur, n'oubliez pas vos promesses. Vous m'avez assuré que si j'étais sage...

— Je n'oublie rien, je ne rétracte rien, et puisque tu prends si galamment les choses, tu n'auras pas à te plaindre de moi. Tu vas retourner dans ton Luxembourg. Travaille bien, rends-toi utile et même nécessaire, et tu succéderas un jour à ton directeur.

— Le Luxembourg est un endroit un peu triste, répliqua Olivier du ton d'un enfant gâté à qui on offre du pain bis et qui pense avoir mérité la brioche qu'on lui refuse. Je ne voudrais pas y finir mes jours.

— Peste! tu deviens difficile, ou plutôt tu es un habile homme, tu as barres sur moi et tu profites de tes avantages pour me faire chanter. Soit, je trouverai un jour ou l'autre à t'employer à Fornay, et si je suis content, très content de toi, peut-être t'intéresserai-je dans l'usine. Je pousserai même l'obligeance jusqu'à te chercher une femme dont le bonheur ne soit pas trop compliqué. Mais je ne te ferai venir là-bas que quand nous aurons eu le temps de tout oublier, dans deux ans, dans trois ans d'ici, si tu le veux bien.

Olivier se souvint des recommandations de Laventie et répondit :

— Dans deux ans, dans trois ans, comme il vous plaira.

— Et là-dessus, laisse-moi finir ma lettre, dit M. Maresquel, qui

se leva... A propos, ajouta-t-il en riant, as-tu quelque message dont tu veuilles me charger pour cette belle infidèle?

Olivier eut un frisson dans tout son corps : — Vous lui direz, vous lui direz...

Il ne put achever sa phrase. Mais apaisant aussitôt son visage et sa voix : — Monsieur, vous lui direz que je la mets en tête de la liste des choses dont je peux me passer.

— Prends-y garde, il y a encore un peu de pique là-dedans.

— Vous m'avez donné vingt-quatre heures pour maudire mes juges, j'en prends quarante-huit.

— Et soixante-douze, si tu le veux... Touche là, homme raisonnable, et va-t'en.

A ces mots, il lui tendit sa grande main osseuse et velue. Prendre cette main! serrer cette main! Olivier la prit, il la serra; mais il crut en mourir. Cependant on voyait trembler à ses lèvres un demi-sourire presque agréable. Saint Laventie, vous opériez un miracle!

M. Maresquel eut la bonne grâce de le reconduire jusqu'au palier et le regarda descendre les marches de l'étage, en se disant :

— Mon Dieu! qu'il est débonnaire! Et cela se croit amoureux!

Au même instant, Olivier se disait : — Que le mépris est quelquefois bête! Cet homme se croit clairvoyant!

IX.

Un vent de tempête qui couche les blés, fracasse les chênes, ne fait pas plus de ravages dans les champs et dans les forêts que n'en peut faire dans notre esprit une grande iniquité dont nous sommes les victimes, car tôt ou tard nous nous modelons sur l'image du monde tel qu'il apparaît à nos rancunes. Si nous venions à découvrir que les astronomes ont menti, que les soleils qui peuplent l'espace, se dérobant à toute loi, règlent leur course au hasard de leurs fantaisies, notre intelligence en révolte se déroberait elle-même à toute règle, et notre raison ne croirait plus à la raison. Quand nous venons à nous convaincre que nos destinées sont pesées dans des balances fausses, notre conscience, qui nous semblait une émanation de la souveraine justice, une lampe allumée à l'éternel foyer, n'est plus pour nous qu'une exception dans l'univers, et nous refusons d'être plus longtemps la dupe de ce témoin suborné.

L'homme qui consent à être le seul juste dans un monde d'injustice, Platon l'a connu, il s'appelait Socrate. Plus tard, il s'est appelé Spinoza. Quelquefois, il n'a pas de nom, et à peine a-t-il un visage.

C'est un petit, un obscur, un ignoré, un être sans forme et sans apparence, vil insecte, rebut de la terre. Le monde ne l'aperçoit pas; il habite dans la nuit comme un malfaiteur, cachant sa vertu comme un crime. Que ces justes sont rares, et combien sont laborieux de tels enfantemens! Après un si grand effort, la nature est lasse et se repose. Le secret de ces grands cœurs est le saint mépris des choses fortuites, ce renoncement universel qui dispense de toutes les résignations particulières. D'autres sont des martyrs chrétiens, qui préfèrent l'espérance à la joie et s'écrient : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés! » Infiniment plus nombreux sont les opprimés qui concluent de leur aventure qu'il n'y a de sacré que la force et que les faibles doivent se procurer à tout prix de la moelle de lions pour se mettre en état de faire l'injustice au lieu de la souffrir. Le ressentiment de leur infortune les presse comme un aiguillon et, dans leurs nuits d'insomnie, ils croient déjà tenir la revanche, elle chatouille délicieusement et leurs doigts et leur cœur. A vrai dire, ils n'en veulent pas trop à l'oppresseur dont l'iniquité les a affranchis des scrupules qui les gênaient. Ils lui font grâce comme un joueur malheureux pardonne au grec qui, en le ruinant, lui enseigna le bel art de tricher. Mais pour tirer de ses déconvenues de si utiles instructions, il faut avoir le sang chaud, les reins solides, le tempérament des grands ambitieux et cette gaîté de l'esprit qui leur garantit le succès.

Olivier Maugant n'était pas de la race des ambitieux sanguins; il se souciait peu de la gloire et ne souhaitait d'autre fortune que celle qui pouvait convenir à la médiocrité de ses désirs. Il n'était pas non plus du bois dont on fait les martyrs chrétiens. On lui avait enseigné dans sa jeunesse que la vie a été inventée par un Dieu très bon, qui veut le bien de sa créature. Cette croyance et celles qui en dépendent étaient subitement tombées de son esprit comme tombent d'un arbre malade des fruits gâtés avant d'être mûrs. Les consolations qu'on peut trouver dans les maximes de Marc Aurèle ou dans l'*Éthique* de Spinoza n'étaient point à sa portée. La philosophie suppose l'absolu détachement, ce qu'on pourrait appeler l'ascétisme de la pensée. Le vrai philosophe fait abstraction de sa personne, il se met hors de cause, il n'a point de procès avec Dieu; il adore la vérité jusque dans ses tristesses et dans ses cruautés, il a le divin plaisir de la comprendre et l'ineffable douceur de sa possession; mais c'est une fête où nul profane n'est admis.

Olivier était le moins philosophe des hommes; il avait un cœur excellent et un esprit fort personnel, il rapportait tout à lui, il jugeait des choses par l'heur et le malheur de sa vie, il les voyait au travers de son aventure. Son incurable mélancolie lui faisait

prendre en déplaisance comme en dégoût un monde où personne ne l'aimait, et dans lequel il avait rencontré, au premier détour du chemin, la trahison embusquée derrière un buisson fleuri. Le pessimiste est un homme qui s'indigne de ce que l'univers n'est pas un immense magasin de bonheur à son usage. Quoi qu'en ait dit Copernic, il n'est pas bien convaincu que le soleil ne tourne pas autour de la terre et la terre autour de son petit moi. Toutes ses déceptions, toutes ses aigreurs lui viennent de l'importance excessive et de la situation privilégiée qu'il s'attribue parmi les êtres; pour voir les choses telles qu'elles sont, il suffit quelquefois de changer de place. Si aujourd'hui le pessimisme est à la mode, c'est que, faute de grandes choses à aimer, on s'aime beaucoup soi-même. La fatuité est une religion triste. Quelque part d'attention que le monde accorde au fat, son amour-propre se plaint qu'on ne lui fait pas assez bonne mesure; il entend qu'il n'y en ait que pour lui. Il se considère de bonne foi comme le plus intéressant des spectacles, comme le centre de l'humanité, dont il voudrait être la seule occupation et qui malheureusement en a beaucoup d'autres. Certains moines d'Orient, à force de contempler et d'admirer leur nombril, le voyaient resplendir de toute la lumière du Thabor. Ils l'affirmaient du moins à l'univers, mais l'univers n'en croyait rien.

Olivier n'était pas un philosophe, mais il n'y avait point de fatuité dans son pessimisme. Il ne se regardait pas comme un être à part, digne d'être offert en spectacle. Il avait l'âme généreuse, et son malheur lui apparaissait, selon le mot de Laventie, comme un cas particulier de la grande iniquité sociale. Son imagination échauffée lui représentait toutes les oppressions qui pèsent sur les humbles et les petits; il rassemblait autour de lui toutes ces souffrances imméritées, et son chagrin s'y sentait comme en famille. On voisinait, on se donnait la main, on s'asseyait tous devant un foyer mort, et on se promettait de ne pas s'oublier les uns les autres au jour de la vengeance. Il y a des paroles qui décident d'une destinée; peu importe qui les prononce. Voilà une terre où il n'y avait rien; depuis hier il y pousse un arbre. Il a suffi pour cela d'un pépin que le vent apporta ou qu'un sansonnet a laissé tomber de son bec. Laventie avait dit à Olivier : « Je lis dans tes yeux que tu seras un ouvrier de la bonne cause et un vengeur du peuple. » Comme si une voix d'en haut lui avait parlé, Olivier se répétait sans cesse cette parole prophétique, qui faisait germer en lui de mystérieuses espérances. C'était le pépin tombé du bec d'un sansonnet.

En attendant, il se faisait adorer de tous les ouvriers qui l'approchaient. Il avait résolu, en arrivant dans le Luxembourg, de ne pas se réserver un sou de son traitement. Il le dépensait, ainsi

qu'une grosse partie de ses rentes en libéralités, en gratifications, en aumônes plus ou moins bien placées. Sa charité n'était pas toujours intelligente; il croyait sans difficulté à toutes les histoires qu'on lui contait, à toutes les doléances dont on le régalait, à tous les ulcères menteurs qui imploraient sa pitié. Il ne demandait pas à les tâter, il ne demandait pas même à les voir; il vidait sa boîte à onguens et se fâchait quand on se permettait de lui représenter que les vrais malheureux sont discrets, qu'il faut souvent les aller chercher. Il partait du principe que tous ceux qui se plaignent ont sujet de se plaindre, que les millionnaires et les puissans sont tous des drôles, que les pauvres diables n'ont jamais de torts, que c'est la faute des Maresquel s'il y a des paresseux qui crèvent de faim et des ivrognes qui succombent à une attaque de *delirium tremens.* Il donnait beaucoup, il donnait sans discernement et sans se douter que ses obligés riaient sous cape de sa candeur, le traitaient parfois de jobard. Fausse ou vraie, toute misère lui était sacrée. Ce boiteux n'avait plus de sympathie que pour ceux dont la vie cloche; il avait élevé dans son cœur un autel à la sainte miséricorde : c'était la seule religion qui lui restât.

Pour se plaire dans l'abondance de ses aumônes, qui dilataient ses entrailles et flattaient un peu sa vanité, il n'avait qu'à s'abandonner à ses penchans naturels; il devait les violenter au contraire, pour conserver à ses rancunes tout leur emportement, tout leur venin. Il se défiait de la mansuétude de son caractère, de la douceur de son âme et de ses habitudes; il s'appliquait à s'endurcir, à se défaire des scrupules qui pouvaient lui rester et qu'il traitait de coupables faiblesses. Il entendait devenir un de ces hommes qui n'ont qu'une idée et qui sont prêts à tout lui sacrifier, jusqu'à leur vertu. Il avait juré qu'il ne pardonnerait jamais; cet excellent garçon, qui avait toujours envisagé comme des scélératesses les innocences de la perversité, se promettait que le moment venu, il serait terrible, qu'il n'aurait ni ménagemens ni remords. Une sainte religieuse disait que « sa vocation la sollicitait avec l'insistance d'un péché. » Olivier souhaitait que la sienne eût la beauté d'un crime, et il tenait pour certain qu'il ne serait en état de grâce que le jour où il se sentirait capable d'être méchant. Quand cette grande passion qui couvait en lui semblait par intervalles s'apaiser et s'alanguir, il en ressentait une mortelle inquiétude comme un dévot qui a mis en péril le salut de son âme. Aussitôt il recourait aux grands moyens. L'indignité des avanies qu'on lui avait faites, la foi violée, les perfidies, les brutalités de M. Maresquel, les mensonges et les cheveux blonds de M[lle] Georgine Valtreux, le souvenir obsédant de sa beauté, la rhétorique de Laventie et ses hyperboles empanachées,

les iniquités des grands du monde, les misères, les blessures dont il avait entendu la plainte, les afflictions des petits, les épines dont on couronne la justice et les croix qu'on l'oblige à porter, il jetait pêle-mêle tout ce combustible dans le brasier de sa colère qui commençait à se couvrir de cendres, il en irritait la braise, il en faisait jaillir de dévorantes étincelles, et ce débonnaire goûtait une joie candide à voir flamber sa haine.

Comment se vengerait-il? Quand et par quel enchaînement de circonstances verrait-il venir à lui l'occasion désirée? Il ne le savait pas. Mais Laventie lui avait enseigné que les haines sérieuses sont patientes; il était patient. Laventie lui avait dit aussi qu'il faut croire à la destinée, et malgré son pessimisme, il y croyait. S'il n'y avait pas cru, il serait tombé dans le désespoir, et les pessimistes s'arrangent toujours pour avoir quelque raison de tenir à la vie; quand on a la foi qui tue, à moins d'être un héros, on se sauve par l'inconséquence. Il y avait, tout près de l'usine, un petit bois, et à la lisière de ce bois, un grand chêne, frappé naguère de la foudre, qui l'avait à demi consumé. Il protestait contre l'insulte; il s'obstinait à vivre par le pied et dressait encore vers le ciel son front dévasté. Mais ses grosses branches étaient mortes; de place en place son énorme tronc rugueux se crevassait et se vidait. Olivier aimait à contempler cette royauté déchue et soufflletée, cette défaite, cet orgueil qui avait trouvé son maître. Quand il avait quelques momens à lui, il les passait volontiers dans cet endroit. Il s'asseyait dans l'herbe, pour peu qu'elle fût sèche, et tirait de sa poche un petit journal qui lui arrivait chaque matin de Paris et dont le titre lui plaisait infiniment. Ce journal s'appelait *le Vengeur*, et c'était l'ami Laventie qui en rédigeait les articles de fond. Ils étaient écrits de bonne encre; Laventie mettait dans sa salade beaucoup de poivre et de vinaigre. Parmi les nombreux abonnés du *Vengeur*, aucun ne le lisait avec autant de soin, de conscience qu'Olivier. Il commençait par le titre, qui lui était toujours nouveau, et il ne s'arrêtait qu'à la dernière ligne; il se repaissait, il se gavait.

Cependant il n'était pas absolument content de son journal, dont la lecture laissait quelquefois des plis sur son front comme dans son esprit. Il aurait voulu s'en expliquer avec Laventie, soumettre respectueusement à ce grand homme ses objections et ses doutes. Quoique *le Vengeur* fît profession de principes très avancés, il était plus radical que socialiste, et Olivier l'aurait voulu plus socialiste que radical. Laventie s'occupait souvent dans ses articles de la question sociale. C'était pour lui un prétexte à roulades; ce beau chanteur aimait les airs de bravoure où il pouvait déployer toutes les ressources de sa voix; mais sa musique manquait de convic-

tion. Les inventeurs de panacées qui guérissent toutes les misères n'étaient pas ses hommes. Il leur témoignait une indulgence où perçait l'ironie, en ayant soin de ne pas se brouiller avec eux. Ce sage ménageait beaucoup les fous, race très susceptible. Il leur accordait le bénéfice des interprétations bénignes, il les représentait comme de nobles rêveurs, que l'excès de la logique faisait quelquefois divaguer, mais dont les erreurs mêmes étaient utiles au genre humain. Quand les fous se fâchaient et le traitaient de faux frère, de vil bourgeois, il s'appliquait à les désarmer par sa bonne grâce, par ses sourires patelins, par ses gambades, et il avalait leurs injures comme du lait riche en sucre. C'était sur les modérés, les opportunistes, les ministériels qu'il prenait sa revanche et que sa bile s'épanchait. Il les rangeait tous dans la grande tribu des pourris. Il ne pouvait leur pardonner d'être devenus raisonnables par l'expérience et la pratique des affaires; il se mêlait une secrète envie à sa feinte indignation, qui n'était que du dépit. Laventie regardait la raison comme le luxe des gens arrivés, et ce luxe insolent, il n'osait encore se l'accorder. Il comptait bien arriver un jour, et il se promettait que si jamais il devenait ministre, il jetterait sa marotte aux orties, dirait leur fait aux aliénés et se donnerait le plaisir d'avoir publiquement du bon sens. Jusque-là, il fallait déraisonner, rechercher l'amitié des fous et dire pis que pendre de tous ceux qui ont des nuances dans l'esprit. Il lui en coûtait quelquefois; aussi ne faut-il pas s'étonner que sa musique manquât de conviction.

Pour se consoler des dures contraintes de son métier, des dégoûts que lui causaient ce qu'il appelait lui-même ses tartines, il écrivait de petits articles amusans qu'il avait soin de ne pas signer. Chroniques du monde et du demi-monde, historiettes bouffonnes et souvent perfides, anecdotes de coulisses ou de boudoirs, *le Vengeur* abondait en racontars de tout genre et leur devait la meilleure partie de son succès. Il est bon d'affriander son lecteur, la bonne cause y trouve son compte; il n'est que de savoir s'y prendre pour faire avaler aux enfans une pilule dans une dragée. Olivier n'était pas de cet avis. Les historiettes du *Vengeur* lui paraissaient un peu légères; la vie lui semblait si sérieuse, si triste qu'il ne comprenait pas qu'on se permît d'être gai. S'il avait été roi, le rire eût été prohibé comme un exercice dangereux dans toute l'étendue de ses états. Il s'étonnait aussi de trouver à la fin de chaque numéro de son journal le menu d'un déjeuner et d'un dîner. Ces menus, où ne figurait pas le brouet des Spartiates, le scandalisaient, lui faisaient l'effet d'un air de gigue joué dans une église au moment de l'élévation. Il n'admettait pas ces alliages adultères ni qu'on mêlât des

frivolités à d'austères réquisitoires contre les pourris. Il s'était proposé d'en écrire à Laventie, de lui faire de modestes représentations à ce sujet; mais il s'était dit qu'après tout Laventie avait peut-être ses raisons, qui lui échappaient, que Gros-Jean doit beaucoup réfléchir avant d'en remontrer à son curé. Malgré les étonnemens, les petits scandales qu'il éprouvait et quelques réserves qu'il pût faire, il considérait *le Vengeur* comme une école de haute sagesse, le grand philosophe qui le rédigeait comme un puits de science et d'édifiante doctrine, sans se douter qu'au fond de ce puits il n'y avait peut-être qu'un polichinelle. M. Maresquel le lui avait dit un jour; c'était une raison de plus pour n'en rien croire: il ne sortait de cette bouche impure que des calomnies et des blasphèmes.

Il put mesurer son affection pour Laventie à la vivacité des inquiétudes qu'il ressentit pour lui pendant quarante-huit heures. Au cours d'une véhémente polémique avec *le Vengeur,* le plus acrimonieux des journaux intransigeans publia un article intitulé: *un Champignon vénéneux*. C'était le portrait en pied d'un ex-habitué de brasseries miraculeusement transformé en Gracque, qui, à force d'industrie, d'audace, d'impudence, était devenu en peu de temps une manière de personnage. On peignait ce soi-disant ami du peuple, ce tribun d'opérette, ce justicier des grands de la terre, comme un ambitieux sans vergogne et sans principes, qui ne croyait sérieusement qu'à la truffe et à la fille et, chaque soir, en descendant du mont Aventin, s'embarquait pour Cythère. L'article se terminait ainsi: « Triple farceur, quand nous direz-vous votre secret? » Laventie n'était pas nommé; mais quelques détails d'une insultante précision lui permettaient de se reconnaître. Il se reconnut et envoya ses témoins au journaliste intransigeant. Olivier fut deux nuits sans dormir. Il ne respira qu'en lisant dans *le Vengeur* qu'après deux balles échangées sans résultat, les témoins avaient déclaré l'honneur satisfait. Cette heureuse nouvelle lui mit du baume dans le sang. Il aurait bien voulu embrasser Laventie, le presser sur son cœur; il n'avait pas les bras assez longs. Il se contenta de lui écrire et répandit dans sa lettre toute l'abondance de sa joie. Il ne reçut pas de réponse; les grands hommes sont fort occupés.

A quelques jours de là, ce garçon qui avait le cœur sur la main eut l'occasion de prouver à quel point le malheur l'avait rendu dissimulé comme un diplomate, sournois comme un conspirateur. M. Lebon l'avait invité à dîner. Au dessert, la conversation tomba sur le duel de Laventie, qui faisait quelque bruit. Quelqu'un s'avisa de demander à Olivier pourquoi il était abonné au *Vengeur,* quel

charme il pouvait trouver dans la lecture de cette venimeuse petite feuille. Il répondit que Laventie avait été son camarade d'études, qu'on doit à ses amis la complaisance de lire ce qu'ils écrivent, qu'au surplus ce qui l'intéressait dans *le Vengeur,* c'étaient les chroniques, les faits divers, qu'il ne parcourait les articles de fond que par acquit de conscience, qu'ils lui semblaient fort ennuyeux quand ils n'étaient pas absurdes. Là-dessus, on parla de Laventie. Un des convives, qui goûtait son style, avança que ce journaliste de grand talent ferait parler de lui, qu'il irait loin. Un autre s'étonna qu'un homme de tant d'esprit eût des opinions extravagantes.

— Extravagantes ou autres, je soutiens qu'il n'en a point du tout, repartit M. Lebon. Je n'ai lu que deux numéros de son journal, cela m'a suffi. Votre ancien camarade, mon cher Olivier, est un faux violent qui s'amuse à jouer au croquemitaine. Il se flatte sans doute qu'il épouvantera les gens tranquilles par les éclats de sa grosse voix et qu'ils se cotiseront pour le décider à se taire. Mais je ne crois pas à son avenir. Plus radical que socialiste, plus ambitieux que radical, plus intéressé qu'ambitieux et peut-être encore plus jouisseur qu'intéressé, il n'est pas de la race des grands coquins, et les petits finissent toujours mal.

M. Lebon, qui était Belge, ingénieur et clérical, avait trois raisons pour une de ne pas ménager ses termes, et il traitait volontiers de coquins tous ceux qui n'étaient pas de son avis.

— Voilà le monde! pensait Olivier, qui s'efforçait de réprimer les bouillonnemens de son indignation. Voilà le monde et ses jugemens! Il a de tout temps lapidé ses prophètes.

M. Lebon ni personne ne pouvait soupçonner ce que cachait cette âme limpide et transparente, devenue trouble par un méchant caprice de la destinée et qui s'étonnait elle-même d'avoir un secret. Pourtant M. Lebon savait à peu près ce qui s'était passé; il se permit un jour d'en parler à Olivier, qui répondit avec un sourire placide : « Ma cousine et moi, nous ne nous convenions guère, et c'est un grand service que m'a rendu M. Maresquel. » M. Lebon admirait sa résignation et au demeurant faisait grand cas de lui. Ce jeune homme résigné s'acquittait de ses devoirs avec une religieuse ponctualité; il faisait consciencieusement son ouvrage et quelquefois celui des autres; il avait juré d'apprendre son métier, et aucune fatigue ne le rebutait. Avec cela, d'humeur douce, obligeant, serviable, on ne lui reprochait que ses longs silences. Son chef lui rendait les meilleurs témoignages dans ses lettres à M. Maresquel : « Il n'a pas inventé l'esprit de conversation, écrivait-il un jour; mais quel bon et intelligent travailleur et quel excellent garçon! »

X.

Et la blonde Georgine, y pensait-il souvent? On n'est jamais sûr de son indifférence, on ne l'est que de son infidélité, et il n'est permis de croire qu'on n'aime plus que le jour où l'on commence à aimer ailleurs. Ce fut une expérience que fit Olivier près d'un an après être revenu dans le Luxembourg.

Il s'était surmené et il se rongeait. La fatigue s'ajoutant au chagrin avait pris sur sa santé; il perdait l'appétit, le sommeil. Vers le milieu de juillet, M. Lebon lui imposa quelques semaines de vacances, en l'engageant à aller se refaire à Spa. Le jour qu'il y arriva, il entra au casino. On y donnait un concert, l'assistance était nombreuse, et il décida une fois de plus que l'humanité, à la réserve de tout ce qui travaille de ses mains, de tout ce qui est vêtu d'une veste de futaine ou d'une limousine, ou d'un sarrau, ou d'un bourgeron, est une bien misérable espèce. Gens polis, gens bien élevés, oisifs, mondains et mondaines, il les regardait tous avec des yeux d'aversion et de mépris. Il n'avait pas besoin de les questionner pour découvrir qui ils étaient, il avait fait depuis longtemps son enquête et il ne croyait plus aux étiquettes, il ne savait que trop ce que valait toute cette marchandise. Il y avait là d'aimables étrangères venues du Nord et du Midi, oiseaux jaseurs qui gazouillaient dans toutes les langues. Quelques-unes étaient fort jolies. Il épluchait avec aigreur leur beauté, ne leur faisait grâce sur rien. L'une était trop grasse, l'autre trop maigre; celle-ci avait une vilaine bouche, celle-là une tournure prétentieuse et ridicule, et toutes avaient des yeux qui mentaient. L'instant d'après, il aperçut debout, dans l'embrasure d'une porte, une jeune femme très brune à laquelle, par miracle, il ne trouva rien à reprendre. Il fallait qu'elle fût charmante, on la regardait beaucoup. Elle promenait dans tous les coins de la salle de grands yeux noirs qui s'informaient de tout avec une curiosité sans malice; ils n'étaient jamais en repos, elle les employait à amuser sa vie, qui était un peu triste, et ils réussissaient à lui faire oublier ses ennuis, car son visage, dans ce moment, exprimait une gaîté sans mensonge. Olivier ne la vit pas longtemps. Elle était sous la garde d'un petit homme à lunettes d'or, agité, nerveux, qui ne pouvait tenir en place et qui l'emmena en disant : « On étouffe dans leur casino et leur musique m'agace. »

Le lendemain, dans l'après-midi, Olivier, à qui on avait recommandé de se promener beaucoup, prit une voiture pour faire le

tour des Fontaines. A mi-chemin, au bas d'une côte en pente douce, il voulut marcher un peu, pria son cocher de prendre les devans, d'aller l'attendre à La Sauvenière. Au bout de quelques minutes, il fut rejoint par une calèche découverte qui contenait deux personnes. Absorbé dans ses pensées, il ne s'aperçut pas que l'une de ces personnes était la jeune femme très brune qu'il avait rencontrée la veille au casino. Il ne s'avisa pas non plus qu'elle le regardait avec insistance. La calèche l'eut bientôt distancé. Il la retrouva à La Sauvenière. L'homme aux lunettes d'or en était descendu et se dirigeait vers la porte du restaurant. La dame aux grands yeux noirs le suivait; mais, en voyant venir Olivier, elle se retourna, marcha ou plutôt courut à sa rencontre. Ne sachant ce qu'elle lui voulait et intimidé par cette brusque attaque, il fit un détour pour l'éviter. Elle lui barra le chemin, en le menaçant de son ombrelle, et elle s'écria :

— Eh! quoi, monsieur, on ne me reconnaît pas !

Elle avait la vue très longue, très perçante, et quand elle regardait quelqu'un de près, comme si elle en eût éprouvé quelque fatigue, il lui arrivait quelquefois de fermer à moitié les yeux, avec un léger clignotement des cils accompagné d'un froncement des narines. Ce fut à ce signe qu'Olivier la reconnut, ainsi qu'à son teint de noiraude, à l'impétueuse franchise de son regard, à la fraîcheur de sa voix et à son léger zézaiement. Mais qu'elle avait changé depuis six ou sept ans! Il se souvenait que jadis elle avait le cou dans les épaules, qu'elle était trapue, ramassée dans sa taille. Il se rappelait aussi qu'on lui reprochait d'avoir des creux dans les joues, le nez trop fort, la bouche trop grande. La taille s'était amincie, allongée, le cou s'était élancé, les joues s'étaient remplies, le nez ne paraissait plus trop fort ni la bouche trop grande. Après de longs débats, après un long procès, on s'était mis d'accord et d'ensemble, tout avait fini par s'arranger. Son père avait toujours pensé qu'à vingt ans elle serait aussi belle que sa sœur. Il s'en fallait bien, elle était plus jolie que belle; mais il y avait dans cette figure changeante et mobile quelque chose d'inachevé qui plaisait beaucoup à ceux qui préfèrent les esquisses aux tableaux. Elle ne ressemblait à personne; en la voyant, on était frappé. Elle étonnait comme une apparition, et la légèreté de sa démarche, la vivacité de ses mouvemens faisaient craindre qu'elle ne s'envolât.

Olivier l'examinait, le chapeau à la main, avec une sorte de stupeur. Il se disait : « Est-ce elle? n'est-ce pas elle? » Il comparait le passé au présent, ce qu'il voyait à ses souvenirs; il se demandait comment ceci avait pu sortir de cela, ce papillon de cette chrysalide, cette charmante créature de cette bonne fille qui semblait née

pour les rôles de confidente. Il croyait rêver, comme le prince des contes orientaux qui entendit un bourdonnement au fond d'un étui de carton et qui, l'ayant ouvert, en vit sortir une fée.

Elle s'impatientait.

— Vous décidez-vous à me reconnaître? reprit-elle.

— Je crois bien que c'est à ma cousine Béatrice que j'ai l'honneur de parler.

— Enfin! c'est heureux. Vous y mettiez de la mauvaise volonté... Cependant, mon cousin, il n'est pas juste que les innocens paient pour les coupables. Il y a cousine et cousine; pourquoi les fourrer toutes dans le même sac?

— Je vous assure que vous vous trompez, que je suis charmé de vous voir. Vous avez reconnu tout de suite le boiteux, et moi, j'hésitais à vous reconnaître parce que vous êtes devenue...

Il n'acheva pas sa phrase, mais ses yeux parlaient, ils étaient fort éloquens.

— Mais achevez donc! dit-elle. Vous ne m'avez jamais fait de compliment; c'est le premier, et j'y tiens beaucoup. Vous vouliez dire qu'autrefois j'étais fort laide et que je suis devenue... comment dirai-je?.. presque une jolie femme. Je vous l'avais prédit, vous n'avez pas voulu me croire... Ainsi je vous plais? Allons, tant mieux!

Puis, changeant de visage et de ton :

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc? Au milieu de vos cheveux bruns j'aperçois une petite mèche blanche... Pauvre garçon, comme vous avez souffert!

— Oh! c'est fini, je vous assure que c'est fini, répondit-il vivement. Je ne m'en souviens plus.

— Bien sûr? bien vrai?.. Vous ne la regrettez plus, cette méchante fille? Vous l'avez oubliée?

— Je me soucie d'elle comme de la poussière des grands chemins.

— Bien sûr? bien vrai?

— Je vous en donne ma parole.

— Cela me fait plaisir de vous entendre parler ainsi. Mais, voyez-vous, il faut l'excuser. Elle est de ces personnes à qui on doit tout pardonner, parce qu'elles n'ont pas une idée très nette du bien et du mal. Il y a quelques semaines, je lui ai reproché sa conduite en passant à Fornay. Elle m'a répondu qu'elle avait consulté avant tout votre intérêt, qu'elle aurait été un paquet trop lourd pour vos épaules. Je lui ai répliqué qu'il n'aurait tenu qu'à elle de vous alléger le fardeau. Elle a pirouetté sur ses talons en me priant de ne pas lui faire de la morale, et il est certain que ce n'est pas toujours amusant, la morale, mais elle empêche quelquefois de faire de la

peine aux autres... Enfin, vous n'en êtes pas mort, Olivier, c'est l'essentiel, et sauf la petite mèche blanche... Mais il y a dans votre conduite quelque chose qui m'étonne, qui me choque. Je me disais toujours : « La première fois que je le verrai, il faudra qu'il m'explique comment il a pu, après ce qui s'était passé, accepter la place que lui offrait M. Maresquel?.. » Olivier, je vous avais toujours pris pour un garçon très fier.

— Vous vous trompiez, je ne suis qu'un pied-plat.

— Oh! je ne vous lâche pas. Vous m'expliquerez pourquoi vous avez accepté cette place.

— J'aurais eu de la peine à en trouver une autre, et je voulais travailler. Il n'y a de bon dans ce monde que le travail.

— C'est une raison; mais je soupçonne aussi qu'en prouvant à M. Maresquel que vous n'aviez pas de rancune, vous avez voulu prouver à Georgine qu'elle vous était devenue parfaitement indifférente. Ai-je deviné?

— Ne parlons plus de moi, dit-il; parlons un peu de vous.

— Tout à l'heure; il faut d'abord que je vous présente à M. Courlize, qui ne doit pas savoir ce que je deviens.

Et lui prenant le bras, elle l'entraîna dans le jardin du restaurant où ils trouvèrent M. Courlize se promenant d'un pas agité le long d'une tonnelle.

— Cyprien, lui dit-elle, je vous présente mon cousin germain, M. Olivier Maugant.

Le petit homme ôta ses lunettes d'or, en essuya les verres, les remit sur son nez, et dit à Olivier en le regardant de côté :

— C'est vous, monsieur, qui avez failli épouser ma belle-sœur? Bénissez votre étoile; quelle chance vous avez eue de ne pas entrer dans cette affreuse famille des Valtreux!

— Ah! Cyprien, toujours des exagérations! lui dit sa femme. Nous ne sommes pas si affreux que vous le dites.

— Une affreuse famille! répéta M. Courlize. Plût au ciel que moi-même!..

— Ne le croyez pas, Olivier, interrompit-elle; dans le fond, il m'adore... Voyons, Cyprien, dites bien vite à mon cousin que vous m'adorez. Il va croire que je suis une mauvaise femme, et je tiens beaucoup à son estime.

— Votre cousine, monsieur, reprit-il, sera un ange le jour où elle ne s'entendra plus avec mes ennemis.

Là-dessus, il fit un grand geste qui signifiait : Laissez-moi tranquille! — et sortant de la tonnelle, il alla promener son agitation dans le potager entre deux rangées de pois ramés.

— Et c'est toujours comme cela? demanda Olivier, en regardant sa cousine d'un air navré.

— Pas toujours, malheureusement. Demain peut-être, il sera abattu, taciturne, il passera des heures dans son fauteuil, il faudra tour à tour se fâcher et s'attendrir pour l'en faire bouger. Je l'aime mieux agité. Mais asseyons-nous là, sur ce banc. Vous ne sauriez croire, Olivier, combien je suis contente de vous avoir retrouvé. Cela me rajeunit de sept ans, je redeviens petite fille. J'ai l'âge où l'on pêche des ablettes dans la Seine. Hélas! nous ne sommes pas de fameux pêcheurs, vous et moi. Nous avons jeté notre ligne dans les grandes eaux; quels poissons nous avons ramenés! On devrait toujours rester petit.

— Et dire, s'écria-t-il, en revenant à son idée, qu'il y a des gens qui trouvent que le monde est bien organisé, que la société est une superbe invention!

— Oh! bien, dit-elle, en ce qui me concerne, je n'ai le droit de me plaindre de personne. J'ai fait une sottise, je l'expie; c'est moi qui ai choisi mon mari. Voulez-vous savoir comment cela s'est passé? J'appris le même jour que ma marraine était morte en me laissant quatre cent mille francs et qu'un jeune fat, que je ne pouvais souffrir, s'était mis en tête de demander ma main. Mes parens trouvaient que c'était un beau parti, que je serais folle de le refuser. Je fis cette folie, ou plutôt j'exigeai qu'on me laissât le temps de réfléchir. On me pressait beaucoup et quand, à son tour, M. Courlize fit sa demande, je l'acceptai tout de suite, pour échapper à l'autre. Tout allait bien lorsque survint la catastrophe. En apprenant que mon pauvre père était ruiné, M. Courlize entra dans une violente colère. Il avait compté qu'avec ma dot je lui apportais des espérances; il se regardait comme un homme volé, et c'est toujours humiliant d'être volé, surtout pour un notaire. Il s'en prit à moi; chaque jour, il me faisait des reproches, des scènes. Le pis est que son regret de m'avoir épousée prit par degrés le caractère d'une idée fixe. Il devint morose, bizarre; on l'engagea à vendre sa charge, et je l'y poussai; c'est pour cela qu'il m'accuse d'être liguée avec ses ennemis. Bref, me voilà garde-malade, et mon malade n'est pas commode. Il a beaucoup de caprices; ce qui lui plaît aujourd'hui lui déplaira demain. Il a voulu venir à Spa, nous sommes arrivés hier, et il a décidé dès ce matin que les eaux ne lui convenaient pas, que c'est de l'air des montagnes qu'il a besoin. Nous partirons demain pour la Suisse, dont il ne tardera pas à se dégoûter, et nous finirons par faire le tour du monde. Quand on n'est pas content de soi, il n'y a pas de beaux pays.

Olivier la plaignait de tout son cœur et la trouvait trop résignée.

— Votre malade est non-seulement peu commode, lui dit-il; je crains qu'il ne devienne dangereux.

— Les médecins m'ont prévenue en effet que sa mélancolie pourrait bien tourner à la monomanie furieuse.

— Et vous ne pensez pas à le mettre dans quelque maison de santé ?

— Ah ! le pauvre homme ! Ce serait cruel, et je ne m'y résoudrai qu'à la dernière extrémité. Mais rassurez-vous; si jamais il en veut à ma vie, je saurai me défendre; je suis parfaitement décidée à ne pas me laisser étrangler. Dans ma petite jeunesse, j'avais des épaules et une tête, mais point de cou; il m'en est venu un, non sans peine; il a une certaine tournure et j'entends le garder.

Elle lui faisait l'effet d'une plante miraculeuse qui fleurit malgré les intempéries, la grêle et les gelées. Il s'écria sur un ton d'indignation :

— Quelle vie que la vôtre ! Et vous trouvez moyen d'être gaie !

— Excusez-moi, c'est un défaut de naissance, on m'a faite comme cela et je n'en suis pas fâchée ; les gens tristes ne sont bons à rien. Et puis j'ai toujours eu du goût pour les choses difficiles, et je n'ai jamais compris qu'on pût vivre sans rien faire. M. Courlize m'occupe beaucoup. Si un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, on me condamne à me séparer de lui, je serai cruellement désœuvrée. Tâchez de tomber malade dans ce temps-là, c'est moi qui vous soignerai.

Elle attachait sur lui ses yeux d'un éclat humide et chaud, qui lui fondaient le cœur.

— Soignez-moi dès à présent, répondit-il, j'en ai besoin.

— Vous m'aviez dit que vous étiez consolé, répliqua-t-elle avec un accent de reproche. J'avais eu la naïveté de vous croire.

Il rougit, pâlit et fut sur le point de lui faire un aveu qui l'eût embarrassée; mais les paroles ne venaient pas et il se contenta de dire :

— Je suis consolé de tout, excepté du chagrin que j'aurai tout à l'heure en vous disant adieu.

— Qu'il est galant, ce beau monsieur qui ne voulait pas me reconnaître ! Cette pauvre bonne Béatrice d'autrefois, on ne se mettait pas en frais de complimens avec elle, on la traitait comme une personne sans conséquence, on lui parlait toujours de l'autre, de cette incomparable Georgine, et voilà qu'aujourd'hui... Décidément, vous me trouvez à votre goût ? Ah ! mon cousin, mon cousin... Mais je ne vous dirai pas ce que je voulais vous dire.

Ils furent interrompus dans leurs propos par M. Courlize, qui déclara à sa femme d'un air furibond qu'il avait renoncé à son projet de dîner à La Sauvenière, qu'il voulait repartir sur-le-champ pour Spa :

— Faites bien vite avancer la voiture, lui dit-il. Mais Dieu sait si vous retrouverez votre cocher ! Il n'est jamais là, votre cocher.

— Il faudrait d'abord prouver qu'il est à moi! répondit-elle d'une voix caressante.

Et, lui prenant les deux mains, elle essaya de l'amadouer par sa bonne grâce, à laquelle il demeura tout à fait insensible. Accompagnée de son cousin, elle se mit à la recherche du cocher. Quand ils revinrent, ils trouvèrent l'irascible petit homme dans une violente querelle avec le maître d'hôtel du restaurant, qui lui représentait que le dîner était prêt, qu'il l'avait commandé en arrivant, qu'il était tenu de le payer. Olivier arrangea les choses en s'offrant à le manger, par pur dévoûment, car il se sentait peu d'appétit. Mais avant de se mettre à table, malgré les yeux féroces que M. Courlize braquait sur lui, il reconduisit sa cousine jusqu'à la voiture, lui donna la main pour l'y faire monter. Il voulait lui faire ses adieux.

— Non, pas encore! dit-elle tout bas. Venez nous voir demain à l'hôtel de Flandres; nous déjeunerons ensemble.

Le cocher toucha, la voiture emmena cette jeunesse chargée de garder cette folie. — Quel aimable petit homme! se disait Olivier en regardant tourner les roues. Il a épousé une délicieuse créature qui lui apportait quatre cent mille francs; mais il espérait un million et son mécompte lui a détraqué le peu de cervelle qu'il avait. Elle le soigne comme si elle l'aimait, et elle ne peut pas l'estimer. Voilà sa gaîté rivée à jamais aux sombres chagrins de ce sot personnage, qui ne voit à travers ses lunettes d'or que les billets de banque dont on l'a frustré. Les verres en sont si troubles qu'il ne s'aperçoit pas même qu'elle est charmante et qu'elle lui sacrifie les grâces et la fleur de ses plus belles années. Combien de temps durera ce funeste accouplement? Malgré ses airs vieillots, il n'a guère dépassé la quarantaine, et on prétend que les fous ont souvent la vie dure. Quel avenir attend cette jeune femme! quel boulet à traîner! quelle destinée! et que ce monde est bien arrangé!

Pendant et après son dîner et durant toute la soirée, Olivier ne cessa de penser à Béatrice, à son étonnante métamorphose, à ses vingt-deux ans prisonniers d'un triste devoir, à son sourire, à ses cruelles épreuves, à ce malheur qui chantait comme un rouge-gorge. Il lui parut en y réfléchissant qu'il avait tort de s'indigner contre M. Courlize, que le vrai coupable dans cette affaire était Olivier Maugant : — Il ne tenait qu'à moi! se disait-il. Si je l'avais voulu, elle serait aujourd'hui ma femme. Que nous serions heureux! — A cette pensée que Béatrice pût être à lui, il lui entrait au cœur quelque chose de doux et de frais, et il voyait se répandre sur sa vie cette lumière dorée qui fait chanter les coqs, après quoi le rêve s'évanouissait, il se retrouvait dans ses ténèbres. Il en vint à se dire des injures, à se reprocher comme un crime son stupide

aveuglement. Il avait préféré la magie noire à la magie blanche, la femme qui ensorcelle à la femme qui repose, et il n'avait pas su deviner qu'il y a des chrysalides d'où sortent des papillons. Puis, renonçant à s'accuser, il fit retomber tout le poids de sa colère sur la destinée qui nous trompe, sur le monde qui est un lieu plein d'embûches. Le bonheur se cache, on passe près de lui sans le voir. Le malheur nous appelle, nous siffle les airs que nous aimons, comme un chasseur pipe des oiseaux; on s'élance, on accourt, on est pris.

— Oui, pensait-il, le fond de la vie est un malheur qui nous attire, nous prend et nous garde.

Le lendemain, il se présenta de si bon matin à l'hôtel de Flandres qu'on le pria de repasser, Mme Courlize n'étant pas encore visible. Son malade lui donnait ce jour-là beaucoup d'occupation. Comme elle l'avait prévu, il n'avait plus la fièvre; il était dans une de ses crises d'abattement profond, de prostration. Ses bras, ses jambes, sa tête, sa volonté, tout lui manquait; il lui en coûtait de faire un geste, d'articuler trois paroles. Sa femme et son valet de chambre avaient dû l'habiller et s'épuiser en discours pour obtenir qu'il les laissât faire. Mais quoique Béatrice l'engageât à prolonger son séjour à Spa, il s'obstinait à partir, tout en assurant qu'il n'en aurait jamais la force.

Quand Olivier revint, sa cousine l'attendait et lui dit :

— Mon Dieu! qu'il est aimable! qu'il est gentil, ce cher garçon! Je n'ai que de l'ennui à lui offrir, et il vient le chercher. Il est vrai que, si amère que soit la soupe, un bon cousin et une bonne cousine ont toujours du plaisir à la manger ensemble.

Il répondit d'un ton pénétré: — Je vous assure, Béatrice, que je voudrais avoir ce plaisir tous les jours de ma vie.

Il avait résolu d'être audacieux, de l'appeler par son petit nom, de lui dire ce qu'il avait dans le cœur, et il avait passé la matinée à chauffer son courage. Il ajouta :

— Savez-vous à quoi j'ai pensé hier soir en m'endormant et ce matin à mon réveil?

— A quoi donc?

— A la seule lettre que j'aie reçue de vous. Mais sûrement il ne vous en souvient plus.

— Au contraire, dit-elle en rougissant un peu, il ne m'en souvient que trop. Cette lettre est la honte de ma vie et le déshonneur de mon sexe. Je m'offrais à vous sans vergogne; je vous écrivais comme une sotte : « Prenez-moi, je vous aime beaucoup. » Mais vous n'avez pas été bon prince, vous n'avez pas daigné me répondre, et j'en ai eu bien du dépit. Ah! ma pauvre lettre, j'aurais bien voulu

la ravoir. Hier, en vous revoyant, j'y ai pensé plus d'une fois, et j'allais vous en parler quand M. Courlize m'a interrompue dans mon discours. Je tenais à vous dire que depuis lors, nous avons fait des progrès, que nous savons nous conduire, que nous ne disons plus aux messieurs : Prenez-moi.

Olivier n'eut pas le temps de répondre, on annonça que le déjeuner était servi. Il fallut la croix et la bannière pour décider M. Courlize à se mettre à table. Il y avait des jours où il mangeait comme un loup, d'autres où Béatrice devait prodiguer son éloquence pour lui faire grignoter une côtelette. C'est à cela qu'elle fut occupée tout le temps du repas, lui adressant de petites paroles encourageantes et mignardes comme une mère en emploie pour persuader son enfant.

Après le déjeuner, Olivier eut encore un moment de tête-à-tête avec elle. Il avait formé l'héroïque projet de lui prendre les deux mains et de les baiser l'une après l'autre. Il n'osa pas ; cependant il poussa l'audace jusqu'à lui dire :

— Béatrice, j'ai une proposition à vous faire. Je suis prêt à vous accompagner en Suisse, en Italie, partout où vous irez. Voulez-vous m'emmener?

Elle l'interrogea du regard pour s'assurer s'il parlait sérieusement :

— Moi, vous emmener ! dit-elle en riant. Serait-ce pour m'aider à soigner M. Courlize ou à titre de second malade?

— Je vous aiderai, je vous rendrai toute sorte de petits services.

— Je ne doute pas de vos excellentes intentions. Mais je me ferais un scrupule de vous enlever à votre minière. J'entends, Olivier, que vous deveniez un grand ingénieur, et on m'a assuré que vous en preniez le chemin. Non, je ne vous emmène pas. Tout bien considéré, vous m'empêcheriez peut être de vaquer à mes petits devoirs, vous me donneriez de fâcheuses distractions.

— Emmenez-moi. Si jamais M. Courlize devenait dangereux...

— Là, qu'il est bon ! s'écria-t-elle. S'il faut tout vous dire, mon pauvre ami, c'est M. Courlize qui vous regarde comme un danger. Hier soir, en revenant de La Sauvenière, il m'a appris, affirmé, soutenu, démontré que vous étiez amoureux de moi.

Il eut un tressaillement et dit :

— M. Courlize a la tête plus saine que je ne croyais. Béatrice, s'il avait dit vrai?..

Elle s'était approchée de lui, elle recula de deux pas et, selon son habitude, elle ferma à moitié les yeux, fronça légèrement ses narines et répondit de sa voix chantante :

— Il est trop tard, mon bon monsieur. Adieu, paniers! vendanges sont faites.

Après cela, elle ne songea plus qu'à ses préparatifs de départ. On réussit à force de bras à transporter M. Courlize dans sa voiture. Olivier en prit une autre et se fit conduire à la gare pour revoir une fois encore celle qui ne voulait pas l'emmener. Il était dans cette disposition d'esprit où un homme goûte un charme amer à prolonger sa souffrance. Il aida Béatrice à s'installer dans son wagon, à caser ses petits paquets; il retarda tant qu'il put le moment de la quitter. Elle lui dit en recevant ses adieux :

— C'est pourtant dommage d'avoir un cousin et de ne pouvoir s'en servir!

Il resta sur le quai jusqu'à ce que le train s'ébranlât. Il vit une main qui sortait d'une portière en agitant un mouchoir, puis une tête qui s'avançait, une bouche qui lui envoyait un sourire, après quoi il ne vit plus rien.

— Bah! se dit-il avec colère, elles se ressemblent toutes. Celle-ci, à sa manière, est aussi coquette que sa sœur. L'air est différent, la chanson est toute pareille.

Pendant les semaines qui suivirent, il employa son temps à récriminer contre lui-même. Il maudissait sa faiblesse, le charme qui l'avait entraîné et rendu infidèle à ses résolutions. Il avait juré de se faire un cœur d'airain, et ce Gracque s'était laissé reprendre au piège, attendrir, abuser par un sourire de femme. Au mépris de ses principes et de son austère pessimisme, un nouvel amour, encore plus enveloppant que le premier, lui avait fait croire durant quelques heures que ce triste monde est un paradis méconnu. Il rougissait de son illusion, et il cherchait à oublier. Mais l'enchanteresse ne le lâchait pas, elle était restée dans son cœur et dans ses yeux, ce n'était pas l'affaire d'un jour que de l'en chasser. Il ne s'en obstinait que davantage à ce rebutant travail. Il avait une façon de cultiver son jardin bien différente de celle des jardiniers. Comme eux, il émondait, il essartait, il arrachait; mais, tandis qu'ils font la guerre aux mauvaises herbes, il entendait qu'il n'y eût place dans ses plates-bandes que pour les orties de la rancune, pour la ciguë de la vengeance, pour les ronces de la colère. Par aventure, une rose venait d'y pousser; il lui semblait qu'elle déshonorait son enclos, il lui tardait de ne plus la voir, de ne plus respirer les poisons de son parfum; mais la rose se défendait, elle recroissait toujours. Il était naïf, c'était sa seule excuse, et il croyait travailler au bonheur de la sainte humanité. Comme la philosophie et la religion, les passions farouches ont leur ascétisme, il voulait devenir un ascète de la haine.

Cependant les mois succédaient aux mois sans amener aucun changement dans sa destinée, sans lui procurer ni lui promettre l'occasion après laquelle il soupirait. M. Maresquel ne lui donnait aucun signe de vie et paraissait avoir oublié les clauses de leur contrat. Ne le rappellerait-on jamais à Fornay? Était-il condamné à végéter éternellement dans le Luxembourg, où il se trouvait comme en exil? Laventie l'avait engagé à croire à la destinée; il commençait à en douter, et il doutait même un peu de l'amitié de Laventie, à qui il avait écrit trois fois sans obtenir, malgré ses vives instances, la faveur d'un mot de réponse. Il se sentait envahir de jour en jour par une morne tristesse, par une désolante langueur. L'amour n'est pas seul à connaître la douleur des éternelles séparations. C'est un supplice de se croire condamné à ne plus revoir un visage qu'on hait et de rester avec la rougeur de son soufflet en désespérant de le rendre jamais.

Laventie avait raison, il faut se fier quelquefois à la destinée; il lui arrive, dans ses bons jours, de nous aider sans que nous nous aidions nous-même. Il survint un déplorable incident qui consterna Olivier et auquel il dut pourtant sa délivrance. Une galerie de mine qu'on venait d'ouvrir à l'exploitation s'effondra subitement; vingt ouvriers demeurèrent enfouis sous les décombres, deux périrent; les autres furent sauvés par d'énergiques efforts, et ce sauvetage fit grand honneur à Olivier. Il resta sur les lieux durant trente-six heures, très anxieux, très tourmenté, mais, malgré son émotion, dirigeant le travail avec une grande sûreté de jugement, mettant lui-même la main à l'œuvre, infatigable, oubliant de manger et de dormir, et, cette fois, travaillant vraiment pour la sainte humanité. Il fut admiré, loué, félicité.

Après le sauvetage, on procéda à l'enquête, et le ministère public s'en mêla. La galerie éboulée avait été percée en partie dans une roche argileuse, sujette à se déliter. Des fissures s'étaient produites; la poussée des terrains avait resserré les parois. Olivier en avait conféré avec M. Lebon, et il fut décidé qu'on s'occuperait, toute affaire cessante, de consolider les boisages, qu'on suspendrait momentanément l'abattage du minerai. Le contremaître à qui Olivier transmit cet ordre affirma qu'il n'y avait rien à craindre, qu'il répondait de ses boisages. Il ne laissa pas de faire ce qu'on lui disait, à cela près qu'il autorisa une vingtaine d'abatteurs à poursuivre leur travail. Ce contremaître était un assez brave homme à qui Olivier s'intéressait et avait rendu quelques services. Après la catastrophe, la peur des conséquences et des poursuites l'emporta sur ses scrupules, et il déclara à M. Lebon qu'il n'était pas en faute, que M. Maugant s'était mal expliqué ou ne s'était pas

expliqué du tout. Mais, se doutant bien qu'il ne pourrait soutenir son mensonge contre le témoignage décisif d'Olivier, il alla le trouver en secret, le supplia en pleurant de ne pas le perdre. Olivier fut saisi de pitié pour ce malheureux, qui était chargé de famille et voyait son avenir détruit. A la pitié se joignit peut-être une forfanterie d'abnégation, un emportement d'orgueilleuse générosité, peut-être aussi cette joie féroce que goûte un homme injustement frappé à aggraver son cas, à s'enfoncer dans sa misère, à noyer sa dernière espérance et à prouver à la justice humaine qu'elle est la souveraine injustice. On aime à barbouiller un laid visage pour l'enlaidir encore; c'est un plaisir pour un pessimiste d'ajouter à ses iniques malheurs d'autres malheurs volontaires et de pouvoir dire : « Voilà ce qu'est la vie! je ne la calomniais pas. »

Le fait est que, sans prendre le temps de réfléchir, il répondit au suppliant :

— Je ne peux vous justifier qu'en m'accusant; je le veux bien.

Il le voulut si bien qu'il prit sur lui toute la faute. M. Lebon, qui le savait très attentif, presque méticuleux dans l'exécution des ordres qu'on lui donnait, eut beaucoup de peine à l'en croire. Mais il persista à se charger, disant qu'il n'avait pas cru à l'imminence du danger, que sans doute, comme l'affirmait le contremaître, il n'avait pas été assez pressant dans ses injonctions. Sur ces entrefaites arriva une lettre de Fornay. M. Maresquel ne badinait pas en matière de catastrophes; il avait la sainte horreur des accidens qui causent mort d'homme et obligent les compagnies à payer des pensions ou des indemnités. Il demandait qu'on l'informât exactement de ce qui s'était passé et qu'on fût sans pitié pour le coupable. M. Lebon lui répondit qu'Olivier était pour quelque chose dans ce malheur, mais qu'il avait droit à l'indulgence, qu'il avait racheté son étourderie par son admirable conduite dans les opérations du sauvetage. M. Maresquel considérait une étourderie comme un péché mortel; il n'admettait pas qu'on pût la racheter par les plus beaux dévoûmens. Dans la première émotion de sa colère, il envoya une dépêche qui portait ceci :

« Mettez tout de suite à pied l'imbécile, et envoyez-le-moi le plus tôt possible pour que je lui dise son fait. »

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

LES

DERNIÈRES ANNÉES D'UN RÊVEUR

Fragmens d'un Journal intime, par Henri Amiel, tome II, 1884.

Quand le premier volume de ce *Journal intime* parut, il y a quelques mois, ce fut pour nous une occasion toute naturelle d'étudier, dans une intelligence d'élite, ce que nous appelâmes alors, d'un mot qui sembla juste, *la maladie de l'idéal* (1). Des confidences douloureuses montraient comment l'analyse à outrance peut stériliser les plus riches dons de l'esprit et quelle amertume remplissait cette âme qui se sentait née pour produire des œuvres viriles et qui s'était arrêtée à moitié chemin dans la volupté inerte de la contemplation. Il s'en fallait d'ailleurs que j'eusse épuisé cet attachant et inquiétant modèle, et j'espérais bien le reprendre un jour, quand la fin du journal nous aurait été donnée. Ce jour est arrivé, et il me paraît que le second volume appelle et justifie un complément d'études. Sans que nous ayons rien à retrancher à l'image déjà tracée du rêveur genevois, il est d'autres traits intéressans, bien dignes d'être mis en lumière et qui achèveront, non pas seulement le portrait d'un homme, mais celui d'un groupe d'esprits plus nombreux qu'on ne peut croire dans la génération à laquelle il appartient.

I.

Cette dernière partie du *Journal intime* (ou plutôt des fragmens qu'on en a extraits) va de l'année 1867 à 1881. A mesure que la

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1883.

vie lui échappe, Amiel regrette davantage la réalité qu'il a désertée et dans l'action et dans la pensée, qui est de l'action aussi quand elle se produit sous une forme ordonnée et logique. Il sent qu'il est trop tard pour ressaisir son moi, dispersé, dissous dans les ombres du rêve, à travers le crépuscule de cette vie qui va s'éteindre. Le voilà qui fait le procès aux chimères où il s'est perdu : « L'idéal ne doit pas se mettre tellement au-dessus du réel, qui, lui, a l'incomparable avantage d'exister. L'idéal tue la jouissance et le contentement en faisant dénigrer le présent et le réel. Il est la voix qui dit : « Non! » comme Méphistophélès. Non, tu n'as pas réussi; non, cette œuvre n'est pas belle; non, tu n'es pas heureux; non, tu ne trouveras pas le repos; tout ce que tu vois, tout ce que tu fais, tout est insuffisant, insignifiant, surfait, contrefait, imparfait. » — La pensée est mauvaise sans l'action et l'action est mauvaise sans la pensée... L'examen de soi est dangereux s'il usurpe sur la dépense de soi; la rêverie est nuisible quand elle endort la volonté; la douceur est mauvaise quand elle ôte la force; la contemplation est fatale quand elle détruit le caractère. » Et, résumant toute l'expérience de sa vie, il constate, en termes singulièrement expressifs, que « le réel se vicie quand l'idéal n'y ajoute pas son parfum, mais que l'idéal lui-même, s'il ne s'intègre pas avec le réel, devient un poison (1). » Aveu tardif et inutile; il s'est enivré de ce poison, il est trop tard pour rentrer dans l'ordre, pour rétablir en soi l'équilibre.

Amiel continuera donc l'œuvre tout intérieure et subjective de son journal sans se faire illusion, sans même se masquer l'impuissance désormais contractée et incurable de faire un livre : « Je n'ai jamais suivi méthodiquement l'apprentissage d'auteur, dit-il; cela m'eût été utile et j'avais honte de l'utile... Quand je pense que j'ai toujours ajourné l'étude sérieuse de l'art d'écrire, par tremblement devant lui et par amour secret pour sa beauté, je suis furieux de ma bêtise et de mon respect. L'aguerrissement et la routine m'auraient donné l'aisance, l'assurance, la gaîté, sans lesquelles la verve s'éteint... Tout au contraire, j'ai pris deux habitudes d'esprit opposées : l'analyse scientifique qui épuise la matière et la notation immédiate des impressions mobiles. L'art de la composition était entre deux : il veut l'unité vivante de la chose et la gestation soutenue de la pensée (2). » Le *Journal intime* n'a pas de procédés; son charme et son péril sont dans sa liberté même. Il faut bien dire ce qu'il est : c'est *un oreiller de paresse* (3); il dispense de

(1) Page 267.
(2) Page 194.
(3) Page 204.

faire le tour des idées, il s'arrange de toutes les redites, il accompagne tous les caprices de la vie intérieure, il suit tous les méandres de la pensée et ne se propose aucun but. « Ce journal-ci représente la matière de bien des volumes. Quel prodigieux gaspillage de temps, de pensée et de force! Il ne sera utile à personne, et même pour moi il m'aura plutôt servi à esquiver la vie qu'à la pratiquer... Ce parlage de vingt-neuf années se résume peut-être en rien du tout, chacun ne s'intéressant qu'à son roman et à sa vie personnelle. » On trouvera ce jugement bien sévère. Il serait regrettable que ce journal n'eût pas été écrit, au moins dans quelques-unes de ses parties. Il nous manquerait l'histoire d'une âme qui est celle de beaucoup d'autres. On la chercherait en vain dans le petit nombre de livres qu'Amiel a publiés, où il se montre laborieusement subtil, raffiné avec effort, byzantin même. La littérature régulière n'aurait pas gagné grand'chose à une plus abondante production dans ce genre d'œuvres où les sujets lui auraient été imposés du dehors. Ici, il n'a pas d'autre sujet que lui-même, et c'est, au fond, le seul auquel il s'intéresse, auquel il puisse nous intéresser. Il nous révèle une manière de sentir la vie, à la fois très personnelle et pleine d'enseignemens sur l'état de conscience de quelques-uns de nos contemporains, touchés de la même contagion secrète d'un idéal presque maladif, hantés par la chimère, révoltés contre le réel. Mais il a bien deviné à quel prix cette histoire pourrait prendre de l'intérêt pour les autres; il faut qu'on la dégage de ses matériaux, qu'on la simplifie, qu'on la distille. « Ces milliers de pages ne sont que le monceau des feuilles et des écorces de l'arbre dont il s'agirait d'extraire l'essence. Une forêt de cinchonas ne vaut qu'une barrique de quinine. Toute une roseraie de Smyrne se condense dans un flacon de parfum. » C'est ce que nous avons essayé de faire pour Amiel, comme nous l'avons tenté autrefois pour Doudan (1), avec lequel notre Genevois a plus d'une analogie et dont la correspondance était un véritable journal intime, avec plus de variété et de vie extérieure. D'Amiel on pourrait dire ce qu'il dit de Doudan : c'est un délicat qui s'est dérobé au public par un trop vif amour de la perfection et à qui il n'a guère manqué que « la dose de *matière*, de brutalité et d'ambition nécessaires pour prendre sa place au soleil. »

La comparaison entre ces deux délicats ne s'étendrait pas au style. La langue de Doudan est puisée aux meilleures sources : latine et gauloise à la fois. Celle d'Amiel est expressive, pittoresque, ingénieuse, créée; elle n'est pas toujours nette, elle n'est pas très pure. Elle est hésitante; elle a, comme il le dit, *ses tics* et

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1876.

ses routines. Son défaut principal, c'est le tâtonnement; il a recours à des locutions multiples qui sont autant de retouches et d'approximations successives. Il se gourmande à ce sujet : « Il conviendrait, dit-il, en s'apostrophant lui-même, de t'exercer au mot unique, c'est-à-dire au trait à main levée, sans repentir. Mais, pour cela, il faudrait te guérir de l'hésitation. Tu vois trop de manières de dire; un esprit plus décidé tombe directement sur la note juste. Pour arriver à la touche décisive, il faut ne pas douter, et tu doutes toujours. *L'expression unique est une intrépidité qui implique la confiance en soi et la clairvoyance.* » Il s'excuse sur le genre du journal, qui, étant une rêverie, bat les buissons à l'aventure. C'est aussi une causerie du moi avec le moi, c'est un éclaircissement graduel de la pensée : de là les synonymies, les retours, les reprises, les ondulations. L'auteur tourne et retourne en tout sens son idée afin de la mieux connaître, d'en prendre conscience. Il pense plume en main, il se débrouille et se dévide. Chaque genre a sa forme de style correspondante : le journal observe, tâtonne, analyse, contemple; l'article veut faire réfléchir, le livre doit démontrer (1).

On aurait d'autres reproches, et plus sérieux, à faire à l'écrivain. Son style abonde en abstractions germaniques. Il parlera sans sourciller, au milieu de pages charmantes, et sans souffrir du contraste, de sa faculté de métamorphose ascendante ou descendante à travers les règnes de la nature, de son extrême facilité de *déplication* et de *réimplication*, d'*objectivation impersonnelle*; il s'apparaît à lui-même comme *déterminabilité et formalité pures*. Cela est allemand; mais combien on pourrait citer aussi de ces mots émigrés depuis deux siècles, qui ont perdu leur saveur et qui n'ont plus que leur étrangeté, ou bien encore des néologismes maladroits, des inventions malheureuses, comme celles-ci, la *suite soubresautée des événemens*, la *crucifixion*, un *élixir roboratif!* De pareilles choses sont cruelles à entendre. Trop souvent aussi l'esprit s'alambique et s'obscurcit. On est tout surpris (sans doute notre auteur a sommeillé à la façon d'Homère) de rencontrer des phrases qui ne sont pas sorties du brouillard et du rêve : « La langue française ne peut rien exprimer de naissant, de germant; elle ne peint que les effets, le *caput mortuum*, mais non la cause... Elle ne fait voir les commencemens et la formation de rien. La cristallisation n'est pas, chez elle, l'acte mystérieux par lequel une substance passe de l'état fluide à l'état solide, elle est le produit de cet acte (2). » J'imagine Doudan lisant cela. Quelle torture d'esprit et quelle grimace! — En revanche, et tout à côté, com-

(1) Page 230-232, etc.
(2) Page 184.

bien de détails ingénieux d'observation morale, de bonnes fortunes psychologiques! quelle variété de tours et quelle nouveauté d'expressions pour peindre l'invisible, pour saisir l'impalpable, étreindre ce qui fuit, fixer ce qui disparaît! Je ne doute pas que, si Amiel avait passé les premières années de sa jeunesse à Paris, au lieu de Berlin, tout ce limon germanique ne fût tombé au fond du vase; le philtre de l'esprit français aurait opéré; le style se serait purifié avec le goût. A supposer que le penseur y eût perdu, assurément l'écrivain y eût gagné, et ce n'était pas chose indifférente ou médiocre, puisqu'il s'agissait d'écrire, non dans la langue de Hegel, mais dans la nôtre.

Peut-être aussi, s'il avait vécu davantage parmi nous, aurait-il modifié quelques jugemens ou plutôt rectifié quelques illusions d'optique littéraire, explicables par des circonstances momentanées ou des incidens dénaturés dans la perspective. Sans nier le tort que peuvent faire à notre littérature et à sa bonne renommée à l'étranger certaine excentricité voulue, une désinvolture de mauvais goût, des engouemens inexplicables, une frivolité de mode qui s'attache à des œuvres superficielles et bruyantes, est-il juste de généraliser le mal? Est-il équitable de dire d'une manière si dure, sans nuances, que l'esprit français prend l'ombre pour la proie, le mot pour la chose, l'apparence pour la réalité; qu'il *ne sort pas des assignats intellectuels?* « Si l'on parle avec un Français de l'art, du langage, de la religion, du devoir, de la famille, on sent à sa manière de parler qu'il reste en dehors du sujet, qu'il n'entre pas dans la substance, dans la moelle; il est satisfait s'il en dit quelque chose de spécieux; il veut jouir de lui-même à propos des choses; mais il n'a pas le respect, le désintéressement, la patience et l'oubli de soi qui sont nécessaires pour contempler les choses telles qu'elles sont; l'abstraction est son vice originel, la présomption son travers incurable, la *spéciosité* sa limite fatale. La soif du vrai n'est pas une passion française; le centre de gravité du Français est toujours hors de lui, dans les autres, dans la galerie; les individus sont des zéros; l'unité, qui fait d'eux un nombre, leur vient du dehors; c'est le souverain, l'écrivain du jour, le journal favori, en un mot, le maître momentané de la mode (1). » Vérité accidentelle, pure boutade de dépit amoureux chez cet humoriste, au fond si épris de notre langue et de nos écrivains. On pourrait presque dire, en rapprochant les dates du journal de tel ou tel événement littéraire, sous quelle impression ces lignes et d'autres semblables ont été écrites; elles portent la trace irrécusable d'une révolte ou d'une colère momentanée. Mais combien d'autres pages on pourrait citer en regard de celle-ci et

(1) Pages 183-184, etc.

dans lesquelles Amiel se montre mieux inspiré pour notre littérature, où éclate non-seulement sa justice, mais sa sympathie pour l'esprit français dans ses œuvres les meilleures et ses représentans les plus sérieux! Personne alors ne s'entend mieux que lui à faire valoir nos vraies qualités nationales. Un jour, il lit un gros volume d'esthétique allemande; en le fermant, il prend sa plume; il constate que l'attrait initial a été décroissant et a fini par l'ennui. Pourquoi cela? Parce que le bruit du moulin endort. Ces pages sans alinéa, ces chapitres interminables, ce ronron dialectique lui fait l'effet d'un moulin à paroles: « L'érudition et même la pensée ne sont pas tout. Un peu d'esprit, de trait, de vivacité, d'imagination, de grâce ne gâterait rien. Vous reste-t-il dans la mémoire une image, une formule, un fait frappant ou neuf quand on pose ces livres pédantesques? Non, il vous reste de la fatigue et du brouillard. O la clarté, la netteté, la brièveté! ô Voltaire!.. Les Allemands entassent les fagots du bûcher; les Français apportent les étincelles... Épargnez-moi les élucubrations; servez-moi des faits ou des idées. Gardez vos cuves, votre moût, votre marc; je désire du vin tout fait qui pétille dans mon verre et stimule mes esprits (1). » Une telle page rachète bien des erreurs et des injustices même. Celui qui écrivait ainsi était digne de goûter l'esprit français dans ses qualités géniales et la langue si bien appropriée qui l'exprime, dans sa clarté souveraine, qui est la bonne foi de la pensée, et dans sa grâce, qui n'exclut pas la force, mais qui cache l'effort.

Ce qui prouve mieux que des citations le goût d'Amiel pour notre littérature, c'est le cours de ses préoccupations constantes, c'est sa pensée toujours tournée vers nous. Comme il est au courant de tout ce qui se dit et se fait en France dans l'ordre de l'esprit! Comme il est à l'affût de toutes les nouveautés d'idée ou de talent qui paraissent! Son *Journal intime* est en même temps un journal littéraire où Paris est au premier rang. On pourrait extraire de ces deux volumes une série de jugemens très étudiés sur Sainte-Beuve, Doudan, About, Renan, Taine, Cherbuliez, Mme Ackermann, vingt autres encore (sans parler de ceux que contenaient sans doute les fragmens supprimés), tous marqués d'une empreinte très vive. On voit qu'il vit dans la même patrie intellectuelle que ces écrivains, desquels il parle avec une curiosité toujours renouvelée et en éveil; il est du même climat moral, il a respiré la même atmosphère d'idées, il a senti les mêmes courans, il a subi les mêmes crises; il est un des leurs, relégué dans un coin de Genève, mais n'ignorant rien de ce qui se passe là-bas sur le théâtre plus large où la scène se joue et devant un auditoire plus retentissant. Parfois

(1) Pages 26, 110, etc.

même, il semble avoir la nostalgie de ce Paris dont l'idée le hante comme une vision, et l'on devine qu'il échangerait volontiers sa promenade accoutumée au Salève contre une longue flânerie sur les boulevards ou aux Champs-Élysées avec son ami Scherer, qui lui expliquerait à sa manière (une manière un peu noire peut-être) les hommes et les choses.

Bien qu'homme de goût et critique excellent, il est plutôt encore un moraliste d'instinct et de race. Que pense-t-il de la société où il vit, des femmes qu'il y a rencontrées, de l'esprit qui s'y échange, des caractères qui s'y révèlent? La vie du monde l'attire, mais ne le retient pas; il en sort chaque fois plus triste. Un jour cependant, il a gardé d'une de ces excursions dans un salon ami une impression qu'il note soigneusement sur son journal, à la date du 8 mars 1871. Il a rencontré deux jeunes filles, deux sœurs charmantes : « Il a caressé ses yeux à ces frais visages où riait la jeunesse en fleur. » Il analyse l'influence ressentie dans ce voisinage de la santé, de la beauté, de l'esprit, ce qu'il appelle « une sorte d'électrisation esthétique. » Ses idées, ses perceptions en sont comme doucement remuées; sa *sensitivité* est devenue toute sympathie. Ce n'est là qu'un bonheur fugitif. Le monde, qu'il ne fait que traverser par de rares échappées, le blesse par ses côtés les plus vulnérables. D'abord, c'est une construction tout artificielle que le monde lui-même, une fiction consentie et prolongée. L'homme vrai ne s'y montre pas, n'a pas le droit de s'y montrer; c'est un personnage qui laisse à la porte, en entrant, sa nature intime, ses douleurs, ses joies mêmes et qui ne montre, dans ce milieu choisi, que les surfaces polies d'un être de convention. La peinture est fine, forte et rend tout son effet. « Dans le monde, il faut avoir l'air de vivre d'ambroisie et de ne connaître que les préoccupations nobles. Le souci, le besoin, la passion n'existent pas. Ce qu'on appelle le grand monde se paie momentanément une illusion flatteuse, celle d'être dans l'état éthéré et de respirer la vie mythologique. » C'est une sorte de concert des yeux et des oreilles, une œuvre d'art improvisée à laquelle chacun travaille : « C'est pourquoi tout cri de la nature, toute souffrance vraie, toute familiarité irréfléchie, toute marque franche de passion choquent et détonnent dans ce milieu délicat et détruisent à l'instant l'œuvre collective, le palais de nuages, l'architecture prestigieuse élevée du consentement de tous. C'est à peu près comme l'aigre chant du coq qui fait évanouir tous les enchantemens et met en fuite les féeries (1). » Encore si c'était réellement une fête de l'esprit et du goût! Ce n'en est que l'illusion. Il ne faudrait pas écouter longtemps ce qui s'y dit pour continuer à être dupe. La conversation du

(1) Pages 112-113, etc.

monde n'est trop souvent que du *psittacisme*. « Pour faire entendre une parole sensée, il faut se livrer à un véritable tournoi avec des *verbosités* impétueuses et intarissables, qui ont l'air de savoir les choses parce qu'elles en parlent, l'air de croire, de penser, d'aimer, de chercher, tandis que tout cela n'est qu'apparence et babil. Le pis est que l'amour-propre étant derrière ce babil, ces ignorances d'ordinaire sont féroces d'affirmation ; les caquetages se prennent pour des opinions, les préjugés se posent comme des principes. Les perroquets se tiennent pour des êtres pensans, les imitations se donnent pour des originaux ; et la politesse exige qu'on entre dans cette convention. C'est fastidieux (1). »

Et ici quelques types joliment tracés. L'homme intelligent a mille façons de souffrir dans le monde, qui ne comporte que des affirmations réglées d'avance selon les milieux où l'on se trouve : c'est le doute d'abord, et ensuite la conscience même de la science, la conscience de l'incertitude et de l'ignorance, la conscience des limites, des nuances, des degrés, des possibles. Tout cela fait souffrir ; le mieux est de s'en passer. L'homme vulgaire ne doute de rien, parce qu'il ne se doute de rien (2). — « Bienheureux les sûrs d'esprit ! » disait un jour devant nous un délicat railleur. L'homme médiocre a pour lui les facilités mêmes du langage, les formules toutes faites, l'élément banal de chaque science mis à sa portée par l'instruction universelle, par la presse périodique et tous les procédés de vulgarisation actuellement répandus qui dispensent chacun de penser par soi. « Chacun remue des liasses de papier-monnaie ; peu ont palpé l'or. On vit sur les signes et même sur les signes des signes, et l'on n'a jamais tenu, vérifié les choses. On juge de tout et l'on ne sait rien... Qu'il y a peu d'êtres originaux, individuels, sincères, valant la peine d'être écoutés ! Le vrai *moi*, chez la plupart, est englouti dans une atmosphère d'emprunt... L'immense majorité de notre espèce représente la candidature à l'humanité, pas davantage (3). » D'ailleurs, on sait que le monde ne cherche pas la lumière, et que, s'il la trouve par hasard, il s'en effraie. Il y a en lui comme une quiétude intéressée qui ne veut pas être dérangée. « Le nombre des êtres qui veulent voir vrai est extraordinairement petit. Ce qui domine les hommes, c'est la peur de la vérité, à moins que la vérité ne leur soit utile (4). »

Au milieu de ces vulgarités qui s'étalent, de ces illusions complaisantes et de ces complicités d'erreur, que fera le timide ? que fera le sincère ? Il souffrira, il s'isolera, il se taira ; il faudra même

(1) Pages 236-237.
(2) Page 137.
(3) Pages 236-237, etc.
(4) Page 45.

qu'il se résigne à être cruellement méconnu. On ne s'exile pas impunément de la société des hommes. Un jour, Amiel s'interroge avec amertume sur l'inanité apparente des résultats qu'il a obtenus : « Qu'est-ce qui s'est interposé entre la vie réelle et toi ? C'est la mauvaise honte. Tu as rougi de désirer... » Il s'est comme interdit volontairement la jouissance, la possession, le contact des choses en n'en gardant que la vision et le regret. « Funeste effet de la timidité aggravée par une chimère. Cette démission par avance de toutes les ambitions naturelles, cette mise à l'écart systématique de toutes les convoitises et de tous les désirs était peut-être une idée fausse; elle ressemble à une mutilation insensée. Cette idée fausse est aussi une peur.

La peur de ce que j'aime est ma fatalité!

De très bonne heure, j'ai découvert qu'il était plus simple d'abdiquer une prétention que de la satisfaire (1). » Le monde est sans pitié pour les boudeurs qui se retirent sous leur tente et ne lui demandent rien. « On se déconsidère en s'émancipant de la considération... Le monde, acharné à vous faire taire quand vous parlez, se courrouce de votre silence quand il vous a ôté le désir de la parole (2). »

Chemin faisant, que d'observations fines sur les mœurs, sur les diverses façons d'être, sur les caractères, et particulièrement sur les femmes ! Qui dirait que ce solitaire ait, du fond de sa retraite, si finement jugé la femme, et saisi en traits incisifs sa mobile et fuyante nature ? Prenons-en quelques-uns au hasard dans cette diversité des ébauches semées à travers le journal. « Si l'homme se trompe toujours plus ou moins sur la femme, c'est qu'il oublie qu'elle et lui ne parlent pas tout à fait la même langue et que les mots n'ont pas pour eux le même poids et la même signification, surtout dans les questions de sentiment. Que ce soit sous la forme de la pudeur, de la précaution ou de l'artifice, une femme ne dit jamais toute sa pensée, et ce qu'elle en sait n'est encore qu'une partie de ce qui est. La complète franchise semble lui être impossible et la complète connaissance d'elle-même paraît lui être interdite. Si elle est sphinx, c'est qu'elle est en même temps énigme; elle n'a nul besoin d'être perfide, car elle est le mystère... (3). » C'est sans doute pour cette même raison que la femme ne veut pas, quand on l'aime, qu'on dissipe brutalement l'ombre où elle se plaît

(1) Page 154.
(2) Page 189.
(3) Page 40.

et qu'on jette trop de clartés dans son propre mystère. « La femme veut être aimée sans raison, sans pourquoi ; non parce qu'elle est jolie ou bonne, ou bien élevée, ou gracieuse, ou spirituelle, mais parce qu'elle est. Toute analyse lui paraît un amoindrissement et une subordination de sa personnalité à quelque chose qui la domine ou la mesure. Elle s'y refuse donc, et son instinct est juste. Dès qu'on peut dire un *parce que*, on n'est plus sous le prestige, on apprécie, on pèse, on est libre au moins en principe. Or l'amour doit rester une fascination, un ensorcellement, pour que l'empire de la femme subsiste. Mystère disparu, puissance évanouie (1) ! » On dirait le commentaire du mot célèbre de Pascal sur les exigences du *moi* qui veut être aimé en dehors de toutes ses qualités et comme dans l'abstraction pure. Ce mot appliqué au *moi féminin* prend, sous la plume d'Amiel, une justesse pratique et un relief inattendu. Il voit là d'ailleurs un raffinement d'égoïsme qui lui déplaît ; c'est moins un amour véritable que la joie orgueilleuse d'un triomphe. A de pareils artifices, toujours puérils, il oppose l'amour profond dont les signes sont à ses yeux une lumière et un calme, une sorte de révélation qui méprise ces victoires inférieures de la vanité.

Ce timide n'a pas mis dans le monde l'esprit qu'il avait, mais il en avait beaucoup ; il en faut, et du meilleur, pour comprendre et définir l'esprit des autres, comme il l'a fait. — Il y en a de deux sortes : celui qui suggère, qui se plaît à éveiller des idées chez les autres, ou à les insinuer dans une conversation par l'image, par l'allusion, par la colère feinte, l'humilité jouée, la malice aimable, à satisfaire l'amour-propre d'autrui en lui donnant deux plaisirs à la fois : celui d'entendre une chose et d'en deviner une autre. Cette manière subtile et charmante de s'exprimer permet de tout enseigner sans pédanterie et de tout oser sans blesser : cet enjoûment délicat n'appartient qu'aux natures exquises, dont la supériorité se cache dans la finesse et se révèle par le goût ; il a quelque chose d'aérien et d'attique, mêlant le sérieux et le badin, la fiction et la vérité avec une grâce légère (2). Ce genre d'esprit est l'honneur et les délices de la bonne compagnie. Quel équilibre de facultés et de culture il réclame ! De quelle distinction il témoigne ! — Mais il est un autre esprit, guerroyant à travers le monde et qui s'en fait redouter. Voici son signalement : malignité incoercible, moquerie lumineuse, joie dans le décochement perpétuel de flèches sans nombre et qui n'épuisent jamais le carquois ; le rire inextinguible d'un petit démon élémentaire ; l'intarissable gaîté, l'épigramme rayonnante. Ajoutez à toute cette malice les ailes,

(1) Page 20.
(2) Page 208.

l'aisance cavalière sur un fond de subtile ironie, et une liberté intérieure qui permet à l'homme d'esprit de se jouer de tout, de se moquer des autres et de lui-même, tout en s'amusant de ses idées et de ses fictions. « *Stulti sunt innumerabiles*, disait Érasme, le patron de ces fins railleurs; les sots, les vaniteux, les fats, les niais, les gourmés, les cuistres, les grimauds, les pédans de tout pelage, de tout rang et de toute forme; tout ce qui pose, perche, piaffe, se rengorge, se grime, se farde, se pavane, s'écoute et s'impose : tout cela, c'est le gibier du satirique; autant de cibles fournies à ses dards, autant de proies offertes à ses coups... Et comme il fourrage à cœur-joie dans ses domaines! Quels abatis et quelles jonchées autour du grand chasseur! La meurtrissure universelle fait sa santé à lui. Ses balles sont enchantées et il est invulnérable. Sa main est infaillible comme son regard, et il brave ripostes et représailles parce qu'il est l'éclair et le vide, parce qu'il est sans corps, parce qu'il est *fée* (1). » A ceux qui doutent encore qu'Amiel soit un écrivain, nous offrons cette page avec confiance; après l'avoir lue, ils ne douteront plus. — Pour laquelle de ces deux sortes d'esprit sont les préférences d'Amiel, cela ne fait pas l'objet d'un doute. Il aurait aimé à être le Joubert d'une société choisie, l'homme de goût écouté dans un cercle intime de femmes distinguées, d'esprits cultivés, les inspirant et les dirigeant. Mais les circonstances de sa vie l'ont retenu loin de cet idéal d'une félicité dont l'image seule le fait pleurer de tendresse. On peut choisir théoriquement sa destinée; de fait on la subit, et celle que subit Amiel ne contribua pas médiocrement à le jeter dans le découragement, qui finit par prendre chez lui l'apparence d'un système philosophique.

II.

Le *Journal intime* nous a conservé quelques traces brillantes des excursions d'Amiel à travers le monde, et des observations qu'il y a recueillies. Mais il ne s'y attarda jamais. Bien qu'observateur clairvoyant des dehors agités de la vie, très avisé sur les ressorts des personnages qui s'y jouent et sur les mobiles du bruit qui s'y fait, la pente secrète de son esprit le ramenait toujours vers la contemplation de la nature, où tout bruit humain disparaît, et de l'homme intérieur, qui ne peut s'écouter lui-même que dans le silence des autres.

Celui qui a dit ce mot charmant et profond : « Un paysage est un état de l'âme » est inépuisable à peindre les impressions intimes

(1) Page 16.

par lesquelles il se sent en communication avec la nature. Quelle belle matinée que celle du 22 mai 1879 qu'il nous décrit, et comme nous en jouissons avec lui! « Lumière caressante, bleu limpide de l'air, gazouillemens d'oiseaux, il n'est pas jusqu'aux bruits lointains qui n'aient quelque chose de jeune et de printanier... Je me sens renaître. Mon âme regarde par toutes ses fenêtres. Les formes, les contours, les teintes, les reflets, les timbres, les contrastes et les accords, les jeux et les harmonies le frappent et le ravissent. *Il y a de la joie dissoute dans l'atmosphère.* Mai est en beauté. » — Les paysages se multiplient sous sa plume avec des nuances infinies; son âme vibre à chaque sensation qu'il reçoit du dehors. Parfois il lui prend une sorte d'épouvante devant ces tentations de la beauté des choses, de la vie qui éclate partout au dehors et qui jette ses appels et son défi dans la solitude où il s'est réfugié : « Ah ! que le printemps est redoutable pour les solitaires! Tous les besoins endormis se réveillent, toutes les douleurs disparues renaissent; les cicatrices redeviennent blessures saignantes, et ces blessures se lamentent à qui mieux mieux... On ne songeait plus à rien, on avait réussi à s'étourdir par le travail, et tout d'un coup le cœur, ce prisonnier mis au secret, se plaint dans son cachot, et cette plainte fait chanceler tout le palais au fond duquel on l'avait muré (1). » De quel style ardent, confus, tumultueux, il nous décrit l'ivresse où le plonge cette résurrection des forces vives de la nature : « Délices de la promenade au soleil levant, nostalgie du voyage, soif de joie, d'émotions et de vie, rêves de bonheur, songes d'amour,.. soudain réveil d'adolescence, pétillement de vie, *repoussée* des ailes du désir; aspirations conquérantes, vagabondes, aventureuses; oubli de l'âge, des chaînes, des devoirs, des ennuis; élans de jeunesse comme si la vie recommençait... Notre âme se disperse aux quatre vents... On voudrait dévorer le monde, tout éprouver, tout voir... Ambition de Faust, convoitise universelle; horreur de sa cellule; on jette le froc aux orties, et l'on voudrait serrer toute la nature dans ses bras et sur son cœur. O passions, il suffit d'un rayon de soleil pour vous rallumer toutes ensemble (2). » La vie de nature le reprend tout entier, l'arrache à ses paperasses et à ses livres, fait frissonner et bouillonner en lui toutes les sèves; il sent éclater comme des envies impétueuses et des fureurs de vie imprévues et inextinguibles.

A ces traits et à mille autres qui éclatent presque à chaque page, on reconnaît qu'Amiel vit dans une profonde harmonie avec la nature, qu'il vit de sa vie, mourant de sa mort apparente l'hiver, renais-

(1) Page 47.
(2) Page 51.

sant dans sa résurrection lumineuse au printemps. C'est à cette intime communication avec elle qu'il doit d'être un grand peintre de. paysage, — du paysage tel qu'il le définissait, mêlé à l'âme et la réfléchissant dans ses nuances les plus mobiles. Voyez, par exemple la description de cette journée de pluie. Comme l'impression physique tourne vite au sentiment! « Temps pluvieux. Grisaille générale. J'aime ces journées où l'on reprend langue avec soi-même et où l'on rentre dans sa vie intérieure. Elles sont paisibles, elles tintent en bémol et chantent en mineur... On n'est que pensée, mais l'on se sent être jusqu'au centre. Les sensations ellesmêmes se transforment en rêveries. C'est un état d'âme étrange; il ressemble aux silences dans le culte, qui sont, non pas les momens vides de la dévotion, mais les momens pleins, et qui le sont, parce qu'au lieu d'être polarisée, dispersée, localisée dans une impression ou une pensée particulière, l'âme est alors dans sa totalité et en a la conscience. Elle goûte sa propre substance. Elle n'est plus teintée, colorée, affectée par le dehors, elle est en équilibre (1). » Voyez, au contraire, l'effet produit sur l'âme par le plein soleil, par un après-midi ruisselant de lumière : « Jamais je ne sens plus qu'alors le vide effrayant de la vie, l'anxiété intérieure et la soif douloureuse du bonheur. Cette torture de la lumière est un phénomène étrange. Le soleil, qui fait ressortir les rides du visage, éclaire-t-il d'un jour inexorable les déchirures et les cicatrices du cœur? Donne-t-il honte d'être? En tout cas, l'heure éclatante peut inonder l'âme de tristesse, donner goût à la mort, au suicide et à l'anéantissement, ou à leur diminutif, l'étourdissement par la volupté... On parle des tentations de l'heure ténébreuse du crime; il faut y ajouter les désolations muettes de l'heure resplendissante du jour (2). » Chaque poète a son clair de lune. Amiel a le sien, qui est très particulier, bien à lui, tout psychologique : « Rêvé longtemps cette nuit sous les rayons qui noient ma chambre... L'état d'âme où nous plonge cette lumière fantastique est tellement crépusculaire lui-même que l'analyse y tâtonne et balbutie. C'est l'indéfini, l'insaisissable, à peu près comme le bruit des flots formé de mille sons mélangés et fondus. C'est le retentissement de tous les désirs non satisfaits de l'âme, de toutes les peines sourdes du cœur, s'unissant dans une sonorité vague qui expire en vaporeux murmure. Toutes ces plaintes imperceptibles qui n'arrivent pas à la conscience donnent en s'additionnant un résultat, elles traduisent un sentiment de vide et d'aspiration; elles résonnent mélancolie. Dans la jeunesse, ces vibrations éoliennes résonnent espérance :

(1) Page 158.
(2) Page 148.

preuve que ces mille accens indiscernables composent bien la note fondamentale de notre être et donnent le timbre de notre situation d'ensemble (1). »

La nature l'attire; elle est sa grande tentation; elle le fascine, mais en même temps elle lui fait peur. C'est qu'il y a chez lui un bouddhiste qui se développe de plus en plus à travers la vie, et qui, vers la fin, tend à dominer, sous l'influence de certaines circonstances personnelles et sociales. Son éducation germanique, son initiation à l'école de Schelling et l'empreinte qu'il en avait reçue le disposaient à une sorte d'idéalisme et même de quiétisme. La nature, au point de vue de la physiologie, pourrait bien n'être qu'une illusion forcée, une *hallucination constitutionnelle*. Et ici la conception allemande de *la Philosophie de la nature* rejoint sans peine la vieille sagesse hindoue, qui fait du monde le rêve de Brahma. Maya, l'éternelle illusion, serait-elle donc le vrai nom de la nature? Serait-ce la vraie déesse? Maya, c'est-à-dire un phénoménisme incessant, fugitif et indifférent, l'apparition de tous les possibles, le jeu inépuisable de toutes les combinaisons. Et alors, pourquoi ce jeu? Qui doit-il amuser? Pour qui cette artiste équivoque travaille-t-elle? Pour qui, comme disent les poésies philosophiques de l'Inde, cette danseuse fardée s'agite-t-elle sur la scène? La nature est-elle même le rêve d'un dieu? Ne serait-elle par hasard, comme le voulait Fichte, que le rêve solitaire de chaque moi? « Le moindre imbécile serait donc un poète cosmogonique projetant de son cerveau le feu d'artifice de l'univers sous la coupole de l'infini? » Il y a des heures, de plus en plus nombreuses dans sa vie déclinante, où Amiel est tenté de croire à une grande et universelle mystification, où il s'écrie : « Oui, la nature est bien pour moi une maya. Aussi ne la regardé-je qu'avec des yeux d'artiste. Mon intelligence reste sceptique (2). »

Et voilà les grands problèmes qui s'éveillent et s'agitent. Tous les systèmes opposés se heurtent dans sa tête : stoïcisme, bouddhisme, christianisme. On a donné au stoïcisme et au bouddhisme des noms nouveaux, mais qui n'ont rien changé à leur essence. La question reste la même de Bouddha à Schopenhauer. Y a-t-il un dernier pourquoi de la vie? L'existence est-elle un leurre? « L'individu est-il une dupe éternelle qui n'obtient jamais ce qu'elle cherche et que son espérance trompe toujours? »

Bien des raisons diverses l'inclinaient vers les doctrines tristes. C'était d'abord une sorte d'indolence orientale, d'inertie voulue, de contemplation paresseuse, telle que la pratiquent les sages de l'Inde. Il

(1) Page 164.
(2) Pages 11, 70, 98, etc.

se joue et se perd dans cette extase naturaliste par laquelle l'homme se dépossède de lui-même et se répand, se verse tout entier dans les choses, abdiquant l'action, l'effort, la vie même, qui est un effort perpétuel tendu vers l'être, pour se transporter dans l'existence universelle et s'y bercer dans le rythme d'une force qui n'est plus la sienne, mais celle de la nature, où il devient successivement tout être sans aucune forme déterminée, vivant la vie de l'animal, de la plante, du minéral, sentant à chaque degré décroître la volonté, le sentiment, la sensation, l'impression enfin, qui s'obscurcit et qui s'achève dans je ne sais quel voluptueux néant. — C'était aussi le sentiment douloureux d'une santé précaire, de plus en plus menacée, et qui lui imposait des idées noires. Quand l'homme extérieur se détruit et qu'il assiste à sa propre destruction, s'il ne se rattache pas à des espérances immortelles, s'il ne peut pas jeter l'ancre dans un dogme, s'il ne se prend pas tout entier à la foi, « qui est une certitude sans preuve, » la vie de chacun de nous n'est plus que « le démembrement forcé de son petit empire, le démantèlement successif de son être par l'inexorable destin. Et quoi de plus dur que d'assister à cette longue mort, dont les étapes sont lugubres et le terme inévitable? »

Certaines de ses qualités mêmes se retournaient contre Amiel: je veux parler de ce sentiment passionné de l'idéal qui l'agitait stérilement et le brisait contre tous les obstacles. Il avait conçu une idée trop haute, irréalisable, de la vie, de la société humaine, de la destinée, du progrès. Il s'était forgé une utopie de ce qui devait être ici-bas; il se désolait d'assister, jour par jour, à la ruine de ses belles chimères. Il y a des révoltes d'âme et de doctrine qui sont le résultat d'un grand espoir trompé, la protestation de la conscience contre le réel. L'idéal, pour Amiel, c'était l'anticipation de l'ordre par l'esprit. En voyant l'ordre, tel qu'il le concevait, si cruellement troublé par les événemens et par les hommes, il s'attristait et s'enfuyait; il devenait le transfuge de la vie. Non-seulement il faut que nous assistions aux triomphes scandaleux de la force et de la ruse; mais si l'on cherche les signes du prétendu progrès qui doivent consoler un philosophe du mal présent par la lente conquête du mieux, on ne les trouvera pas. Si l'humanité s'améliore, c'est malgré elle. Le seul progrès voulu par elle, c'est l'accroissement des jouissances. Tous les progrès en justice, en moralité, en sainteté, lui ont été imposés ou arrachés par l'effort de quelques justes, par quelque noble violence. Le sacrifice, qui est la volupté des grandes âmes, n'a jamais été et ne sera jamais la loi des sociétés. Le monde humain est encore sous la loi de la nature, il reste réfractaire, comme au premier jour, à la loi de l'esprit. Le perfectionnement dont nous sommes si fiers pourrait

bien n'être qu'une imperfection prétentieuse. Le devoir lui-même est le mal s'amoindrissant, mais il n'est pas le bien; pour celui qui le pratique, il est le mécontentement généreux, mais non le bonheur. Absolument il y a progrès, et relativement il n'y en a pas. Les circonstances ont l'air de s'améliorer, le mérite ne grandit pas. Le capital de la bonne volonté n'augmente pas dans le monde. Tout est mieux, à ce que l'on assure, mais l'homme n'est pas positivement meilleur, il n'est qu'autre. Ses défauts et ses vertus changent de forme; mais le bilan total n'établit pas un enrichissement. Mille choses avancent, neuf cent quatre-vingt-dix-huit reculent (1). Est-ce bien la peine de faire tant d'efforts, de tant espérer, de mener à travers le monde des ambitions si hautes?

Et puis, il y a cette terrible loi d'ironie qui vient à chaque instant tout bouleverser, les résultats qui semblaient le mieux acquis et les espérances les plus certaines. La loi d'ironie, c'est la duperie inconsciente, la réfutation de soi par soi-même, la réalisation concrète de l'absurde. Et, avec le règne de cette loi insensée, que peut-on attendre et que peut-on réaliser? Les inventions modernes suppriment quelques causes de souffrance, cela est vrai; l'humanité se croit sur le point d'être plus heureuse, elle ne le sera pas; avec quelques améliorations physiques réalisées, de nouvelles causes de souffrir sont nées, plus d'exigences de bien-être, une conscience plus aiguisée de la douleur, un système nerveux saturé de civilisation, exaspéré par cela même. Tout cela, loi d'ironie. — Zénon, fataliste en théorie, rend ses disciples des héros; Épicure, qui affirme la liberté, rend ses disciples nonchalans et mous. — Les jansénistes, et avant eux les réformateurs, sont pour le serf arbitre; les jésuites pour le libre arbitre; et cependant les premiers ont fondé la liberté, les seconds l'asservissement de la conscience. Encore la loi d'ironie! — Chaque époque a ainsi deux aspirations contradictoires qui se repoussent logiquement et quelquefois vont au rebours de ce que chacune d'elles poursuit. Au siècle dernier, le matérialisme philosophique était partisan de la liberté. Maintenant les darwiniens sont égalitaires, tandis que le darwinisme prouve le droit du plus fort. Toujours la même loi! L'absurde est le caractère de la vie; les êtres réels sont des contre-sens en action, des paralogismes animés. La vie est un éternel combat qui veut ce qu'il ne veut pas et ne veut pas ce qu'il veut (2). Et si vous élargissez le sens de cette loi, vous trouverez qu'une ironie suprême semble se jouer de l'homme en l'opposant à la nature,

(1) Pages 45, 107, 165, etc.
(2) Pages 212-268, etc.

de la morale en l'opposant au déterminisme universel qui la nie, des causes finales en les éliminant de la science au profit des causes efficientes, de Dieu lui-même en opposant à l'idée que nous nous faisons de lui son antinomie éternelle, le mal, qui semble partager avec lui l'empire du monde, comme si la Puissance et la Bonté divines étaient condamnées à trouver là une sorte de fatalité extérieure et la limite où elles expirent !

De semblables méditations Amiel sortait profondément troublé. D'autres circonstances, philosophiques ou sociales, aidaient à son découragement. Le triomphe croissant du darwinisme lui paraissait être en morale le triomphe de la force et menacer la notion de justice, la dernière qui marque le niveau de l'homme. Il s'épouvantait de voir emprunter à l'animalité la loi humaine supérieure, qui consacre le respect de l'homme et, à ce titre, le respect du faible et de l'humble. Il voyait disparaître ainsi, dans un avenir indéterminé, en dépit des protestations de quelques darwinistes éclairés, si toutes les conséquences de la morale zoologique s'accomplissent, les dernières garanties de la personnalité humaine, en même temps que les garanties des minorités politiques et des états les plus faibles. C'était tout le contraire de ce qu'il avait rêvé : la libération croissante de l'individu, l'extension de la justice et de l'harmonie, l'ascension de l'être vers la vie, vers le bonheur, vers la justice, vers la sagesse (1). L'invasion de la démocratie offensait en même temps et alarmait sur bien des points cette nature fine, aristocratique par les goûts, par la délicatesse, par le discernement des nuances. Le jour de Pâques de l'année 1868, il note avec tristesse l'impression que lui a causée « une grosse joie populaire, blousée de bleu, avec fifre et tambour, qui vient de faire escale pendant une heure devant sa fenêtre. Cette troupe a chanté une multitude de choses, chants bachiques, refrains, romances, tous avec lourdeur et laideur... La muse n'a pas touché la race de ce pays, et quand cette race est en gaîté, elle n'en a pas plus de grâce. » Et dans ce cours d'idées, il rencontre la démocratie et la traite sévèrement; elle a contribué, selon lui, à tuer la véritable gaîté populaire; elle fait paraître les travailleurs plus médiocres qu'auparavant en les fondant avec les autres classes; en ne faisant plus qu'une seule classe de tous les hommes, elle a fait tort à tout ce qui n'est pas de premier choix. Mais elle fait tort en même temps aux autres; elle les abaisse. « Si l'égalitarisme élève virtuellement la moyenne, il dégrade réellement les dix-neuf vingtièmes des individus au-dessous de leur situation antérieure. Progrès juridique, recul esthétique. Aussi les artistes voient-ils se multiplier leur bête noire, le bourgeois, le phi-

(1) Pages 233-234, etc.

listin, l'ignare présomptueux, le cuistre qui fait l'entendu, l'imbécile qui s'estime l'égal de l'intelligent. « La vulgarité prévaudra, » comme le disait de Candolle en parlant des graminées. L'ère égalitaire est le triomphe des médiocrités (1). » Voilà son opinion au point de vue esthétique. Son jugement n'est pas moins sévère au point de vue social. Il pense que, par l'excès de la démocratie, les peuples vont plutôt à leur châtiment qu'à la sagesse. La démocratie, faisant dominer les masses, donne la prépondérance à l'instinct, à la nature, aux passions, c'est-à-dire à l'impulsion aveugle, à la gravitation élémentaire à la fatalité générique. Il ne nie pas le droit de la démocratie; mais (et c'est là un des exemples de la fameuse loi d'ironie) il n'a pas d'illusion sur l'emploi qu'elle fera de son droit. Le nombre fait la loi, mais le bien n'a rien à faire avec le chiffre. Toute fiction s'expie, et les sociétés modernes reposent sur cette fiction que la majorité légale a non-seulement la force, mais la raison. Il faut tenir compte aussi des Cléons qui flattent la foule pour se faire de la foule un instrument, qui fabriquent l'oracle duquel ils feignent d'adorer les révélations, qui dictent la loi qu'ils prétendent recevoir et proclament que la foule se crée un cerveau, tandis que l'habile est le cerveau qui pense pour la foule et lui suggère ce qu'elle est censée inventer. — Ainsi pensait, ainsi écrivait Amiel dans une cité républicaine, en plein siècle démocratique. Évidemment son existence à cette date et en ce lieu était un anachronisme; il le sentait et en souffrait.

Cet ensemble de circonstances explique, sinon le système d'Amiel (car, de fait, il n'en eut pas), du moins la tendance philosophique qui faillit prédominer dans sa pensée. A travers toutes ces impressions mêlées d'une vie solitaire, d'une nature rêveuse, d'un tempérament mélancolique, d'une santé précaire, d'une souffrance presque continue, au terme de ses réflexions sur la société humaine, sur le progrès illusoire qu'elle poursuit, sur le peu de bien, ou plutôt de mieux qui s'y réalise, sur les dangers de tout genre qui la menacent, sur l'espèce de barbarie scientifique qui semble y prévaloir, il ne faut pas s'étonner s'il arrive à se réfugier dans le rêve d'une sorte d'anéantissement qui n'est chez lui qu'une façon de fuir momentanément la vie. Ce que l'on est tenté de prendre pour une doctrine est tout simplement une crise cérébrale. Un jour, en regardant les berges du Rhône, qui ont vu couler le fleuve depuis dix ou vingt mille ans, il aura l'âpre sensation de l'inanité de la vie et de la fuite des choses, et il écrira cette belle page qui en résume vingt autres : « J'ai senti flotter en moi l'ombre du mancenillier.

(1) Pages 29, 30, 118, 163, etc.

J'ai aperçu le grand abîme implacable où s'engouffrent toutes ces illusions qui s'appellent les êtres. J'ai vu que les vivans n'étaient que des fantômes voltigeant un instant sur la terre, faite de la cendre des morts, et rentrant bien vite dans la nuit éternelle, comme des feux follets dans le sol. Le néant de nos joies, le vide de l'existence, la futilité de nos ambitions me remplissaient d'un dégoût paisible. De regret en désenchantement, j'ai dérivé jusqu'au bouddhisme, jusqu'à la lassitude universelle... L'Égypte et la Judée avaient constaté le fait, Bouddha en a donné la clé : la vie individuelle est un néant qui s'ignore, et aussitôt que ce néant se connaît, la vie individuelle est abolie en principe. Sitôt l'illusion évanouie, le néant reprend son règne éternel, la souffrance de la vie est terminée, l'erreur est disparue, le temps et la forme ont cessé d'être pour cette individualité affranchie; la bulle d'air colorée a crevé dans l'espace infini et la misère de la pensée s'est dissoute dans l'immuable repos du Rien illimité (1). »

Pessimisme, diront ceux qui voient le pessimisme partout et qui veulent en faire le signe authentique de tout ce qui pense ou qui souffre dans la génération présente. Il faut s'entendre. J'estime que ce mot-là est bien prodigué aujourd'hui et appliqué à tort et à travers. On devrait réserver ce nom pour ceux qui scientifiquement déclarent que la vie est mauvaise, que la douleur est un élément positif, que le plaisir est un élément négatif, qu'il est seulement une moindre douleur, et que le but unique de l'homme doit être d'anéantir la nature, de détruire le monde et, avant tout, de se détruire soi-même en frappant à la racine le *vouloir-vivre*, source de tous maux. Voilà le bouddhisme conséquent et le pessimisme logique. En dehors de cela, il y a des tristesses accidentelles ou chroniques, de grandes douleurs, des mélancolies de tempérament ou des fantaisies de système. Encore, chez Schopenhauer et Hartmann eux-mêmes, ce ne sont que des théories pures, où l'homme n'a qu'une faible part. Le système n'a empêché ni l'un de vivre aussi longtemps et aussi bien qu'il a pu, en jouissant avidement de la gloire tardive, ni l'autre d'avoir cédé au génie de l'espèce, de s'être marié, d'avoir eu des enfans, et de vivre, comme un philosophe optimiste, dans un foyer heureux et respecté. Dans des conditions pareilles, que vient-on nous parler de pessimisme? Si une théorie aussi formidable que celle-là ne déracine pas la vie, n'arrache pas du cœur le désir tyrannique et insensé de vivre, ne précipite pas même ses premiers apôtres dans le suicide, s'ils ne font aucun effort sérieux pour convier les autres, par leur exemple

(1) Pages 48, 91, etc.

à l'appui de leurs doctrines, à ne pas perpétuer la folie de l'existence en la transmettant à des enfans condamnés d'avance, ou à s'associer dans une conspiration superbe pour éteindre d'un seul coup dans l'humanité, par un consentement unanime, le désir et la volonté d'exister, qu'est-ce alors que cette phraséologie vide et sonore d'un désespoir qui n'aboutit pas et d'une logique de la mort universelle, qui ne conclut pas même pour un individu? Non, je ne reconnais pas pour pessimistes ces aimables désespérés de doctrine qui ne se refusent ni aucune des élégances de l'art, ni aucune des joies de l'amitié, ni aucun des conforts de la vie. Ce sont des virtuoses et, si l'on veut, des poètes du désespoir, ce sont des bouddhistes de salon ou de boudoir, comme on a dit spirituellement que Schopenhauer était un bouddhiste de table d'hôte. J'admets même, si l'on veut, la souffrance cosmique que beaucoup de nos jeunes ou vieux pessimistes ressentent, à ce qu'ils assurent; ils souffrent pour l'humanité, pour le monde, pour tout ce qui existe; mais, qu'ils me permettent de le leur dire, c'est une souffrance de cerveau; l'imagination y est pour quelque chose, le cœur n'y est pour rien. Et les seules douleurs auxquelles je compatis, ce sont celles où le cœur saigne. Celles-là, moins célébrées dans la poésie moderne, comme elles sont plus touchantes! Le reste est objet de discussions spéculatives, de conversations galantes et magnifiques, de sonnets en deuil et de lamentations littéraires.

Quant à Henri Amiel, il n'est pas tombé dans cette affectation, ou du moins il n'y demeurait pas. Il a souffert réellement de son doute, de ses désenchantemens, de ses lassitudes; il s'en relevait avec courage, un courage triste souvent; il ne s'est jamais laissé abattre sans un effort qui se répète constamment et qui le maintient au niveau de la vie morale. Les affections et le devoir, voilà son viatique dans les tentations qui le jettent au bord de l'abîme. Et encore, les affections! elles périssent ou du moins leurs objets sont mortels; un ami, une femme, un enfant, une patrie, une église, peuvent nous précéder dans la tombe; le devoir seul dure autant que nous. — Le mystère est partout. N'importe, pourvu que le monde soit l'œuvre du bien et que la conscience du devoir ne nous ait pas trompés. Donner du bonheur et faire du bien, voilà notre aurore de salut, notre phare, notre raison d'être. Tant que cette religion subsiste, nous avons encore un idéal, et il vaut la peine de vivre (1). Oui, il lui arrive souvent de s'endormir dans le doute universel. Chaque fois il se réveille comme en sursaut d'un mauvais rêve; il se ressaisit dans sa réalité vivante,

(1) Pages 2, 49, etc.

dans sa conscience morale, dans sa vraie nature, qui est noble et pure : « Erreur que tout cela, se dit-il à lui-même. Tu crois en la bonté et tu sais que le bien prévaudra. Dans ton être ironique et désabusé, il y a un enfant, un simple, un génie attristé et candide, qui croit à l'idéal, à l'amour, à la sainteté. Tu es un faux sceptique ! »

Voilà l'homme, et jusqu'à son dernier jour, à travers ses crises les plus extrêmes, il reste fidèle à ce grand mot de devoir, qui résumait pour lui toutes les certitudes de l'ordre moral, et auquel il tenait suspendue toute son âme. Attiré par les doctrines du désespoir, il n'y céda jamais entièrement et sut toujours, à un moment donné, s'en affranchir. Malade, découragé, averti par les médecins, il s'écoutait vivre, ou plutôt il s'écoutait mourir, non sans regret pour la vie, qu'il aimait malgré tout, et qui avait même pour lui une douceur surprenante, à mesure qu'il la sentait fuir et « qu'il l'entendait distinctement tomber goutte à goutte dans le gouffre, » mais il gardait le sang-froid de l'analyse. Sans suivre les notations exactes du mal implacable qui le déchire, pendant les sept dernières années qui s'écoulèrent depuis le verdict fatal jusqu'à la dernière heure, sans étudier jour par jour cette douloureuse psychologie de la mort, disons que la préoccupation et le souci moral de ce patient héroïque et doux furent d'obtenir de lui-même un renoncement graduel à ses travaux, à ses livres, à ses souvenirs, à ses amis, un acquiescement à l'arrêt qui le retranche du nombre des vivans, et de s'appliquer cette règle très belle et très haute qu'il s'était posée à lui-même dans un intervalle de souffrance : « La mort elle-même peut devenir un consentement, donc un acte moral. L'animal expire, l'homme doit remettre son âme à l'auteur de l'âme. »

De cette étude consciencieuse d'un homme qui vécut beaucoup de la vie intérieure et qui en a noté les événemens grands ou médiocres avec tant de fidélité, quelle impression dernière avons-nous retirée? Il est temps de conclure, et peut-être est-il nécessaire de le faire, chaque vie humaine, ainsi montrée, ayant son enseignement et sa moralité. Malgré toute la sympathie que celle-ci nous inspire, et dont nous n'avons pas ménagé les témoignages, nous ne pouvons dissimuler un autre sentiment qu'a produit insensiblement en nous la lecture prolongée de ce *Journal intime,* d'où tout incident extérieur est soigneusement écarté, où toute l'attention est concentrée sur un point unique, central, le moi, ce pauvre moi, sujet unique et objet à la fois de cette longue contemplation. On finit par s'étonner que toute une vie ait été ainsi exclusivement appliquée à s'analyser et à se raconter elle-même. On s'en étonne, on en souffre

presque. Ce qui nous gâte un peu toutes ces fines et vives sensations qui abondent sous cette plume infatigable, c'est précisément qu'elles soient recueillies avec tant d'amour, notées avec tant de soin, exprimées avec le choix de mots le plus heureux et le plus brillant; chacune de ces impressions, quelques-unes joyeuses, la plupart tristes, a été ciselée, burinée, mise en son plus beau relief, le soir, dans le cabinet de travail, à la clarté de la lampe. Ce n'est plus la vie même que nous saisissons directement dans son mouvement spontané, c'est la vie réfléchie dans la mémoire, fixée sur le papier, frémissante encore, mais à travers des phrases littéraires. L'homme et le lettré s'unissent ici et se confondent au point qu'il est bien difficile de faire la part de l'un et celle de l'autre. Conçoit-on qu'un homme ait vécu ainsi toute une vie en tête-à-tête avec lui-même sans se fatiguer de ces trente ou quarante années de contemplation assidue, pendant lesquelles il n'a pas cessé un seul jour, après s'être regardé avec complaisance, de se raconter avec art? C'est peut-être là un regret bien subtil que nous exprimons, mais nous l'exprimons comme nous l'avons ressenti. C'est d'ailleurs l'inconvénient de ce genre littéraire. La correspondance et le roman y échappent, bien qu'ils soient des œuvres très personnelles. La lettre échappe à ce péril, parce qu'elle ne répond qu'à un seul moment de notre vie, parce qu'elle est l'expression instantanée d'un état de conscience et qu'on l'oublie ou qu'on feint de l'oublier après l'avoir écrite. Le roman se soustrait au même inconvénient parce que l'auteur, en transférant ses propres sensations dans une autre personne, les dépayse légèrement, les modifie en les mêlant à la fiction, et leur ôte ce caractère de personnalité trop directe et je dirais trop aiguë qu'elles ont dans le journal. On souffre ici d'une analyse intime si prolongée comme de l'abus d'une sorte d'égoïsme intellectuel. Il ne faudrait pas pousser cette remarque trop loin; mais, quelle que soit la beauté de certaines pages, la profondeur ou la vivacité nuancée de certaines analyses, on est tenté de dire à l'auteur : « Et maintenant, occupez-vous un peu des autres, sous peine de trouver le châtiment de cette exclusive attention à vous-même dans une sorte d'incapacité de vivre et d'énervement. » Ce fut, en effet, là l'expiation de cette vie consumée dans l'analyse, et, malgré de belles facultés, inféconde pour elle-même. Quel est le moraliste qui a dit que, pour retrouver son moi actif, vivant, fécond, il faut savoir le perdre, ou tout au moins l'oublier? Ce moraliste avait raison, et sa maxime s'applique à l'art comme à la vie.

E. CARO.

MARGUERITE DE VALOIS

I.

SA JEUNESSSE ET SON MARIAGE.

I.

Aux jours de son printemps, quelle est la femme qui n'a pas ressenti un besoin impérieux d'aimer? Le premier homme sur lequel ses regards de jeune fille se sont arrêtés laissera toujours dans son cœur une image adorée. L'âge et les déceptions auraient-ils blanchi ses cheveux, elle y reviendra plus d'une fois par la pensée: c'est que, dans ce souvenir, elle respirera le parfum de sa jeunesse, c'est qu'elle ressaisira, ne fût-ce que pour une heure, l'idéal de ses illusions évanouies; et ce sera l'unique bonheur de ses dernières années ici-bas.

Celui qu'une femme n'oublie jamais, pour Marguerite de Valois, ce fut Henri de Guise, le grand Henri de Guise le Balafré. Tallemant des Réaux nous dit bien qu'elle portait dans la vaste poche de son vertugadin le cœur embaumé de l'un de ses amans; ce n'est pas là de l'amour, mais une de ces superstitions dont l'époque était coutumière; et nous ne lui connaissons d'attachement sérieux que celui qu'elle eut pour le duc de Guise. Nous en appellerons au témoignage le moins suspect, à celui de Dupleix, resté si longtemps à ses gages, et qui, cependant, dans son *Histoire de Henri IV*, ne l'épargne guère:

« Elle avoit logé si avant toutes les affections de son cœur en ce prince, qui avoit des qualités si attrayantes, qu'elle n'aima jamais le roi de Navarre. » Plus tard elle-même en fera le triste aveu : « J'ai reçu du mariage tout le mal que j'ai jamais eu, et je le tiens pour le seul fléau de ma vie. Que l'on ne me dise pas que les mariages se font au ciel ; les cieux ne commirent pas une si grande injustice. »

A bien des années de distance, le soir, aux heures de la rêverie, accoudée sur la terrasse de son donjon d'Usson, ayant à ses pieds la Limagne d'Auvergne, et, devant elle, à l'horizon lointain, le Mont-Dore, lorsque, isolée du reste de la France, elle évoquera les souvenirs d'un passé déjà si rempli, la première image qui se présentera à sa mémoire, ce sera la tête blonde d'Henri de Guise enfant, et, prenant la plume, elle écrira, à l'une des premières pages de ses Mémoires : « N'ayant environ que quatre ou cinq ans, mon père, me tenant sur ses genoux pour me faire causer, me dit que je choisisse celuy que je voulois pour serviteur, de M. le prince de Joinville, qui a depuis été le grand et infortuné duc de Guise, ou du marquis de Beaupreau, fils du prince de La Roche-sur-Yon, tous deux âgez de six à sept ans, se jouant auprès du roy mon père, moy les regardant. — Je luy dis que je voulois le marquis. — Pourquoi, me dit mon père, il n'est pas si beau (car le prince de Joinville étoit blond et blanc et le marquis de Beaupreau avoit le teint et les cheveux bruns). — Je lui dis : Parce qu'il étoit plus sage, et que l'autre ne peut durer en patience qu'il ne fasse toujours mal à quelqu'un et veut toujours estre le maître. »

Envoyée à Amboise à l'âge de sept ans, avec son jeune frère d'Alençon, Marguerite y resta jusqu'au moment où Catherine, à la veille de partir pour son long voyage à travers la France, la fit revenir auprès d'elle. C'est donc à Bayonne qu'elle se retrouva avec Henri de Guise, le compagnon de son enfance. Elle était alors âgée de douze ans ; Henri de Guise n'en avait que quinze, mais « ce garçonnet, dit Brantôme, étoit déjà plus rude au combat que les plus âgés de beaucoup que lui. » Tandis que Catherine y poursuivait son idée impraticable de marier Marguerite à don Carlos, et le duc d'Orléans à doña Juana, la sœur de Philippe II, fatiguant chaque jour la reine d'Espagne de ses obsessions, Marguerite et Henri de Guise nouaient le premier chapitre de leur roman d'amour. Mais que d'années s'écouleront avant qu'ils le reprennent ! Ce temps, du moins, ne sera perdu ni pour le duc ni pour la jeune fille et ne les rendra que plus dignes l'un de l'autre.

L'année 1566, qui suivit l'entrevue de Bayonne, s'annonçait comme devant être paisible ; toute crainte de guerre civile sem-

blait momentanément écartée. Ce repos forcé pesait à Henri de Guise. Au mois d'avril, suivi d'une brillante escorte de jeunes gentilshommes, il alla se faire la main en guerroyant contre le Turc, en Hongrie, et ne revint qu'à la fin de décembre. L'année suivante, éclata l'orage qu'aucun indice ne pouvait faire pressentir. Les protestans, qui avaient fait les morts, se levèrent comme un seul homme, et, par la surprise de Meaux, qui faillit mettre en leurs mains Charles IX et Catherine, ils répondirent aux impolitiques et menaçantes conférences de Bayonne. Rentré à Paris avec Charles IX, Henri de Guise prend une part glorieuse à la bataille de Saint-Denis. Les protestans s'étant mis en pleine retraite, il se jette dans Sens et leur barre le passage. Durant la troisième guerre civile, nous le retrouvons sur tous les champs de bataille, à La Roche-l'Abeille, à Jarnac, dont son audacieuse imprudence avait un instant compromis le succès. Après Jarnac, avec son jeune frère le duc du Maine, il s'enferme dans Poitiers, et, du 24 juillet au 7 septembre 1569, se maintient dans une ville ouverte contre tous les efforts de l'armée assiégeante. Cette opiniâtre défense que Lanoue, le grand capitaine, glorifie dans ses Mémoires et qu'il compare à celle de Metz, en affaiblissant l'armée protestante, prépara la victoire de Moncontour. Blessé, dans cette bataille, d'une arquebusade au-dessus du pied, le duc se retira à Bourgueil auprès du cardinal de Guise, son oncle. Quelques mois plus tard, il rejoignait la cour à Angers.

Entre Jarnac et Moncontour il y eut comme un moment de répit. La stratégie remplaça l'action. C'est durant ce court intervalle, et à la veille de livrer sa seconde bataille, que le duc d'Anjou voulut revoir sa mère. Au premier appel de son fils bien-aimé, Catherine accourut. En trois jours, elle fit la longue route de Paris au Plessis-lès-Tours, où le duc l'attendait.

Jusqu'ici, la vie réelle n'avait pas commencé pour Marguerite. Elle le dit dans ses Mémoires : elle n'avait pensé qu'à rire, à danser et à jouer. Ce fut le duc d'Anjou qui l'arracha le premier à son heureuse ignorance. Un matin qu'il se promenait avec elle dans le parc du château du Plessis-lès-Tours, il l'emmena dans une allée écartée, et, quand ils furent à distance de tout témoin indiscret : « Ma sœur, dit-il à voix basse, ce n'est plus le temps de vivre en enfant; vous voyez les grandes choses où j'ai été appelé; je ne veux désormais des biens et des grandeurs que pour les partager avec vous. Mon absence, je le crains, peut me nuire, car le roi mon frère est toujours auprès de notre mère et lui complaît en tout. Il m'est nécessaire d'avoir auprès d'elle une personne fidèle pour prendre mon parti. Je n'en connais pas qui le puisse mieux que

vous. Je supplierai notre mère de ne plus vous traiter en enfant. Laissez là votre timidité, parlez-lui comme à moi, ce vous sera un grand bonheur d'être aimée d'elle, et vous ferez aussi beaucoup pour vous et pour moi. » Ce langage alla droit au cœur de Marguerite : « Mon frère, s'écria-t-elle, vous avez eu raison de compter sur moi. En étant auprès de ma mère, je n'y serai que pour vous. » Son rôle fut facile : entendre parler de son fils, c'était l'unique joie de Catherine. Expansive et affectueuse, elle mit sa fille de moitié dans tous ses secrets. Marguerite put ainsi tenir le duc au courant de tout ce qui se passait et se disait à la cour.

Au lendemain de la victoire de Moncontour, l'armée royale s'était portée devant Saint-Jean-d'Angély. Rappelée de nouveau par son fils, Catherine se hâta d'accourir, mais cette fois elle était accompagnée par Charles IX. Le roi ne voulait pas laisser à son frère l'honneur de terminer seul cette glorieuse campagne. En récompense de son dévoûment, Marguerite s'attendait à être complimentée par son frère. Elle lui avait donné toute son affection ; elle avait la naïveté de croire à la sienne. A l'âge où l'on ne devrait vivre que d'illusions, elle allait brusquement entrer dans les difficultés de la vie et se blesser à ses épines.

L'enfant avait fait place à la jeune fille. La beauté lui était rapidement venue : des cheveux d'un brun foncé, qu'elle tenait de Henri II, son père, encadraient son frais visage de dix-sept ans ; de jour en jour elle devenait femme ; dans ses yeux brillaient l'inconscient désir de plaire et cette coquetterie native qui la rendra plus tard si redoutable. Mais, si belle qu'elle s'annonçât, elle n'avait toujours de doux regards que pour Henri de Guise. Cette préférence marquée n'échappa point à la clairvoyance de l'homme le plus intéressé à la surprendre, cet homme qui devait exercer une si fâcheuse influence sur les premières années de Marguerite, Louis de Béranger, sieur du Guast.

Issu d'une très noble et très ancienne famille du Dauphiné, Duguast ouvre la liste de cette longue suite de favoris qui pétriront à leur gré la nature molle et indolente du futur Henri III. Un crayon du Cabinet des estampes nous le rend bien tel qu'il devait être : front bombé, barbe rousse portée courte et taillée en pointe, lèvres minces et dédaigneuses. L'expression dominante de cette physionomie, c'est l'audace tempérée par l'astuce. Insolent et hautain, « il n'y avoit pas de prince qu'il respectât, pas de femme, et des plus nobles, qu'il n'outrageât. » Était-il du nombre de ces téméraires qui cherchaient déjà les regards de Marguerite? ou bien avait-il entrevu dans l'amitié de la sœur et du frère un obstacle à la haute fortune qu'il se promettait? Quel que fût son but, avec une

perfidie toute féline, il appela l'attention du duc d'Anjou sur la préférence marquée de Marguerite pour le duc de Guise. Il n'eut pas grand'peine à agir sur un cœur tout préparé à la jalousie. La renommée naissante de Henri de Guise ne faisait déjà que trop d'ombrage au duc : il apprit et retint bien la leçon de Duguast. Catherine venant à lui parler du dévoûment que sa sœur avait mis à son service, tout en feignant d'en être reconnaissant, il insinua à sa mère que la prudence commandait « de ne pas se servir en tout temps des mêmes pratiques. » Étonnée de ce langage si nouveau, Catherine lui en ayant demandé l'explication : « Ma sœur est devenue belle, dit-il ; le duc de Guise la recherche ; ses oncles veulent la lui faire épouser. Si vous continuez à la prendre pour confidente, il est à craindre qu'elle ne redise tout au duc. Vous connaissez, ma mère, l'ambition de cette famille, et combien elle a traversé la nôtre. Il sera bon de ne plus tant vous familiariser avec Marguerite et de ne plus parler d'affaires en sa présence. » Marguerite s'aperçut bien vite du refroidissement de sa mère. La première fois qu'étant seule avec elle, le duc d'Anjou entra dans l'appartement, Catherine lui dit de se retirer. Marguerite obéit ; mais, surmontant la crainte que lui inspirait cette mère qui, d'un geste, la faisait trembler, elle eut le courage de braver une explication. Catherine lui répéta tout ce que le duc lui avait dit. Marguerite se défendit énergiquement, mais tout fut inutile ; alors, désespérée, ne pouvant se contenir : « Je m'en souviendrai toute ma vie, ma mère, s'écria-t-elle. — C'est mal, répondit Catherine ; je vous défends d'en témoigner la moindre apparence. » Duguast était arrivé à ses fins : du même coup il avait brouillé le frère et la sœur et enlevé à Marguerite l'affection de sa mère.

II.

Arrêtée durant plus de six semaines devant les murailles de Saint-Jean-d'Angély, l'armée royale fut décimée par des maladies contagieuses ; Marguerite en fut une des premières atteinte. « Ma fille m'a fait belle peur, écrivait Catherine à la duchesse de Guise, lui voyant le pourpre et que Chapelain et Castelan en étoient morts, n'ayant que Milon qui l'a bien guérie et sauvée ; elle est bien foible et bien maigre. » Étendue sur un brancard, il fallut la porter à bras jusqu'à Angers, où sa longue convalescence retint Catherine. C'est à ce moment que Henri de Guise reparut à la cour.

Le garçonnet des tournois de Bayonne était devenu un homme ; sa taille était haute, « son port majestueux ; » ses grands yeux jetaient des éclairs. C'était déjà l'homme dont Henri III dira, en

le voyant étendu sur le plancher d'une des salles du château de Blois : « Il est encore plus grand mort que vivant. » A leur première rencontre, le duc d'Anjou feignit pour lui la plus sincère amitié; chaque jour il le menait dans la chambre de Marguerite, et, d'une voix doucereuse : « Plût à Dieu, ne cessait-il de répéter, que tu fusses mon frère! » Cette perfide comédie servait à cacher son jeu; en dessous il faisait remarquer à sa mère des assiduités qu'il prenait à tâche de favoriser. L'esprit ainsi prévenu, Catherine, la première fois qu'elle se trouva seule avec Marguerite, lui dit brusquement : « Ma fille, seriez-vous éloignée d'épouser le roi de Portugal? — Votre volonté sera la mienne, » répondit Marguerite. Catherine s'attendait à une résistance; surprise par cette apparente soumission et cherchant à lire dans les yeux de sa fille : « Vous ne dites pas ce que vous pensez, reprit-elle; vous avez une autre idée au cœur. Le cardinal de Lorraine, je ne l'ignore pas, sachez-le bien, vous a mis en tête d'épouser Henri de Guise son neveu. — Ma mère, répondit Marguerite, demandez pour moi le roi de Portugal et vous verrez si je vous désobéis. » Cette réponse désarma Catherine.

De longue date, elle avait pensé au roi de Portugal. La première année du règne si court de François II, Nicot, notre ambassadeur à Lisbonne, avait fait une première ouverture. Le jeune roi don Sébastien, auquel il avait remis un portrait de Marguerite, avait paru très impressionné par sa précoce beauté. Revenant donc à sa première idée, Catherine invita Fourquevaux, notre ambassadeur en Espagne, à reprendre cette négociation. Philippe II, qui, devenu veuf, aspirait ouvertement à la main d'Anne d'Autriche, la fille aînée de l'empereur Maximilien, parut se prêter complaisamment à ce projet, mais l'obstacle sérieux et insurmontable, c'était la domination absolue prise sur le jeune roi par deux théatins neveux du cardinal de Portugal. « Ce sont deux dangereux hypocrites, écrivait Fourquevaux à Catherine; ils ont grand'peur de perdre leur crédit si le roi est une fois marié à Madame Marguerite. »

Catherine ne savait rien, ni du caractère, ni du physique de don Sébastien. « Avant d'aller plus avant, trouvez quelqu'un de bien avisé, écrit-elle à Fourquevaux, qui puisse nous rapporter au vrai quel est ce jeune roi. » — « Il a seize à dix-sept ans, répond Fourquevaux; il est blond et gras; il passe pour être variable, bizarre, obstiné et de l'humeur de feu don Carlos. Les uns disent qu'il est apte à avoir des enfans, d'autres l'en jugent incapable et le détournent du mariage; car se marier, ce seroit avancer ses jours. Tous s'accordent à croire qu'il ne vivra pas. Il a été élevé à la portugaise, c'est-à-dire nourri de superstitions et de vanités. »

A ce portrait, Malicorne, notre envoyé en Portugal, ajoute : « Il porte un livre de saint Thomas suspendu à sa ceinture. »

Sur ces entrefaites, des bruits de rapprochement entre Catherine et les chefs protestans commencèrent à courir, et, au fur et à mesure que ces vagues rumeurs prirent de la consistance, les Portugais se montrèrent de plus en plus difficiles. Ils finirent par exiger que la France renonçât à la navigation des Indes, et, s'appuyant sur l'exemple de Marguerite de France, qui avait épousé si tard le duc de Savoie, ils proposèrent de remettre le mariage de Marguerite à dix ans. « Nous avons occasion de nous fâcher, écrit Catherine à Fourquevaux, d'être de toute façon moqués. Demeurez là jusqu'à ce que vous ayez réponse absolue et non ambiguë, comme celle qu'ils nous ont baillée. Nous voulons un oui ou un non. »

Sans tenir compte des remontrances de Pie V et de l'opposition de Philippe II, Catherine venait de signer à Saint-Germain, le 8 août 1570, avec les protestans, la paix qui mettait fin à la troisième guerre civile. L'abandon du projet de mariage avec le roi de Portugal allait en être la conséquence forcée. Le champ devenu ainsi libre, les Guises, en relations suivies avec l'Espagne, reprirent leurs visées personnelles et affichèrent hautement la prétention de marier leur neveu Henri avec Marguerite. Le cardinal de Lorraine se risqua à dire en pleine cour que, l'aîné de leur maison ayant épousé la fille aînée de Catherine, Henri de Guise pouvait bien prétendre à la cadette, et qu'il était d'ailleurs un assez beau parti puisqu'il lui constituerait deux cent mille livres de rentes. Ce propos fut répété à l'ambassadeur d'Espagne, don Francès de Alava, qui le transmit aussitôt à son maître. De bouche en bouche, il revint à Fourquevaux, qui, de son côté, en avertit Catherine. Outrée de colère, elle voulut le même jour s'en expliquer avec le cardinal de Lorraine. Malade depuis une quinzaine, il ne quittait pas son hôtel. Catherine vint l'y trouver, et allant droit au fait : « Je suis peinée, dit-elle, qu'un tel bruit ait été porté si loin pour le tort que cela peut faire à ma fille pour le regard du mariage de Portugal. Est-il vrai que vous ayez fait valoir le bien et le revenu de votre neveu ? » Le cardinal se défendit si mal que Catherine, restée avec tous ses doutes, invita Fourquevaux à tâcher de savoir la vérité.

Si le cardinal de Lorraine, pris de peur, avait reculé, il n'en fut pas de même d'Henri de Guise ; il y était encouragé secrètement par Marguerite. Grâce à la complaisance de M[lle] de La Mirande, une des filles d'honneur de la reine mère, une correspondance suivie s'était établie entre la princesse et lui. Marguerite ajoutait toujours quelques lignes de sa main aux lettres que le duc recevait de M[lle] de La Mirande, et, par la même voie, le duc

répondait non moins tendrement. Duguast surveillait de très près cette intrigue; il intercepta une lettre du duc et la fit mettre sous les yeux de Charles IX. Indigné de tant d'audace, le jeune roi eut, dit-on, un instant la pensée de faire assassiner le duc à une chasse, et il en avait chargé le grand prieur. Prévenu par Marguerite, le duc n'y alla pas, mais, le lendemain, il se présenta la tête haute au Louvre. « Que venez-vous faire ici? » lui dit le roi, la main sur la garde de son épée, les yeux menaçans. S'inclinant et sans répondre, le duc se retira. Persister, c'était folie; c'était jouer sa vie et tourner le dos à sa haute fortune. L'ambition prima l'amour. Avant de s'engager dans sa liaison avec Marguerite, il avait courtisé la veuve du prince de Porcien, Catherine de Clèves; elle avait même passé pour être sa maîtresse. Il y pensait si peu alors, que tout récemment, en parlant d'elle, il avait dit qu'il aimerait mieux épouser une négresse que de la prendre pour femme, et pourtant il y revint. Hardie, ambitieuse, Catherine de Clèves s'était faite protestante pour épouser le prince de Porcien; elle se refit catholique pour épouser le duc. Le dénoûment fut mené grand train : le 10 octobre, le duc épousait celle qui devait le trahir pour Saint-Mégrin. A quelques jours de là, le duc d'Anjou se rencontrant avec le nouveau marié : « Gardez-vous bien, lui dit-il, de revoir ma sœur et de penser à elle, car je vous tuerois. » Henri de Guise ne répliqua pas, mais le duc put lire dans ses yeux la haine implacable qu'il lui porta depuis. De ce jour, date entre ces deux hommes le duel de toute leur vie.

III.

Préoccupé des dangers que la paix signée à Saint-Germain avec les chefs protestans pouvait faire courir à la France catholique, et s'inquiétant du bruit qui commençait à se répandre du projet de mariage de Marguerite avec Henri de Navarre, Pie V tenta de renouer la négociation entamée avec le Portugal. A cet effet, il fit partir pour Lisbonne don Loys de Torres, porteur d'une lettre de sa main pour le jeune roi. Cette mission ne fut pas plus heureuse que la précédente. Attribuant son insuccès à l'influence des deux théatins, don Loys, lors de son passage à Madrid, au mois de janvier 1570, disait à Fourquevaux : « Ils ont fait prendre les femmes en horreur au jeune roi. Eux seuls empêchent le mariage. Le pape aurait dû les rappeler à Rome. » A bout de patience, Charles IX écrivit à Fourquevaux : « S'il y a un prince qui aye occasion de se plaindre, c'est moi, me voyant si indignement traité, que l'on ne

me veut pas tenir ce qu'on m'avoit promis. Est-ce là l'assurance que le roi catholique m'avoit donnée, que mon mariage ne se paracheveroit pas que celui de ma sœur ne se fît par même moyen? Et maintenant il en remet la longueur et la faute sur ceux qui sont alentour de son neveu le roi de Portugal. Je veux être éclairci et je veux que vous mettiez ce roi catholique en propos de l'étrange façon qu'on use à mon endroit, et que vous ne pouvez penser comment je pourrois supporter une pareille indignité, s'il ne prévoit pas les inconvéniens qui peuvent avenir. »

Ce n'est que plusieurs mois après cet insuccès, que Charles IX vint à penser pour Marguerite au jeune roi de Navarre, et sur la propre initiative de Jeanne d'Albret, il est important de le constater : « Ma tante, écrivait-il le 2 décembre 1571, m'a envoyé M. de Beauvais et m'a rappelé la promesse faite par mon père Henri II au roi son époux. J'y ai volontiers consenti. » Mais avant de réaliser ce projet, il fallait à la fois obtenir une dispense que le pape était bien résolu à refuser, et se mettre d'accord avec Jeanne d'Albret, qui, tout en désirant cette union, y mettait de dures conditions. Elle exigeait d'abord que la ville de Lectoure, occupée par La Vallette, lui fût préalablement rendue; puis elle n'entendait pas que son fils quittât le Béarn avant que toutes les clauses du contrat fussent arrêtées; elle voulait enfin qu'il ne parût, ainsi qu'elle le dit dans son hardi langage, « que pour l'office qu'on ne peut faire par procuration. » Satisfaction sur tous les points lui ayant été donnée, Jeanne arrivait, le 14 février 1572, à Chenonceaux, où Catherine l'avait devancée d'un jour.

Quel contraste entre ces deux femmes! Catherine, avec les gros yeux des Médicis, dont une goguenardise gauloise tempérait la vivacité, déniant effrontément ce qu'elle avait dit ou promis la veille; et Jeanne, au visage austère, ascétique, aux lèvres minces, dont le froid calvinisme avait glacé le sourire, absolue, autoritaire, impassible en apparence et renfermant au fond de son cœur de fiévreuses ardeurs. A peine âgée de quarante-quatre ans, elle avait passé par bien des épreuves et des déceptions. Tout enfant, la politique ombrageuse de François Ier l'avait arrachée à la tendresse de sa mère et reléguée dans le triste château du Plessis-lès-Tours; à treize ans, il avait fallu que le connétable de Montmorency l'emportât de force dans ses bras pour la fiancer au duc de Clèves, qu'elle n'épousa pas. Dans sa première jeunesse, coïncidence étrange, elle s'était éprise du grand François de Guise, le père du Balafré, et avait fini par épouser Antoine de Bourbon, caractère faible, variable, dominé par l'audacieuse de Rouet, que Catherine lui avait donnée pour maîtresse.

Après la réception officielle et les complimens d'usage, Catherine et Jeanne d'Albret s'enfermèrent dans une chambre et y restèrent seules jusqu'à une heure avancée de la nuit. Que se passa-t-il entre ces deux femmes d'égale intelligence? Le lendemain, Catherine parut toute satisfaite. Tout au contraire, le mécontentement de Jeanne perce dans sa première lettre à son fils : « Je suis en mal d'enfant. Il me faut négocier tout au rebours de ce que l'on m'avoit promis. La reine mère veut me faire précipiter les choses et non procéder par ordre ; la reine ne fait que se moquer de moi et me rit au nez. Si vous saviez la peine où je suis, vous auriez pitié de moi, car l'on me tient toutes les rigueurs du monde, de sorte que j'en crève. » Son fils l'ayant priée d'interroger sa fiancée sur la question religieuse, elle chercha, mais inutilement, l'occasion de l'entretenir; Marguerite ne quittait pas sa mère, et lorsqu'elle rentrait dans ses appartemens, elle avait toujours à ses côtés sa gouvernante, Mme de Curton, qui écoutait tout. Enfin, Jeanne finit par se trouver seule avec elle. Aux questions qu'elle lui fit sur sa religion Marguerite répondit : « Vous savez bien, Madame, que je suis catholique, et de cœur. — Ceux qui m'ont embarquée à ce mariage, répliqua Jeanne, ne m'en ont pas parlé ; sans cela je n'y fusse pas entrée, je vous supplie d'y penser. » Cependant, en faisant part à son fils de cet entretien : « Je crois, ajoutait-elle, que Madame ne parle que comme on la fait parler, et que ce que l'on m'a dit de son désir touchant la religion n'étoit que propos pour nous y faire entendre. Je lui demandai un soir si elle ne vouloit rien vous écrire. Elle ne sonna mot, et, la pressant, elle me dit qu'elle ne pouvoit rien mander sans congé. » Henri de Navarre interrogeant de nouveau sa mère pour savoir ce qu'elle pensait de la beauté de sa fiancée : « J'avoue, répondit-elle, qu'elle est de belle taille, mais elle se serre extrêmement. Quant au visage, c'est avec tant d'aide que cela me fâche, car elle s'en gâte ; mais en cette cour le fard est aussi commun comme en Espagne. »

Depuis son arrivée à Blois, Jeanne d'Albret était dans un état perpétuel d'irritation; elle ne se plaignait pas moins de ceux de sa religion que de Catherine : « J'ai autour de moi, écrivait-elle à son fils, un escadron de huguenots qui me voudroient entretenir plus pour me servir d'espions que pour m'assister. » Enfin son ardent désir se réalisa; le mariage fut arrêté le 17 avril.

Il ne restait plus qu'à obtenir la dispense de la cour de Rome, Pie V, jusqu'à l'heure de sa mort, arrivée le 1er mai, l'ayant refusée d'une manière absolue. Charles IX, exaspéré par cette résistance, avait dit à Jeanne : « Ma tante, je vous aime plus que le pape, et j'aime mieux ma sœur que je ne le crains. S'il fait trop sa tête, je prendrai

moi-même Margot par la main et je la mènerai en plein prêche. Dans la première quinzaine de mai, Jeanne vint donc à Paris, sur l'invitation du roi, pour hâter les préparatifs des noces. Abusant du peu de forces qui lui restaient, elle passait ses journées à courir les boutiques. La maladie de poitrine, dont les eaux chaudes qu'elle prenait chaque année avaient pu seules ralentir et enrayer la marche, touchait à son terme fatal. Prise le 3 juin d'une violente fièvre, elle mourait le 9. « Ainsi s'éteignit, s'écrie d'Aubigné dans son beau langage, cette reine n'ayant rien de la femme que le sexe, entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, le cœur invincible aux adversités. » Élu pape le 13 mai, Grégoire XIII, plus modéré dans la forme que Pie V, ne céda néanmoins sur aucun point essentiel. Les conditions qu'il mit à la dispense étant jugées inacceptables, Charles IX écrivit le 31 juillet à M. de Férals, son ambassadeur à Rome : « Que la réponse du saint-père soit favorable ou non, je suis décidé à passer outre. » Pour vaincre les scrupules du cardinal de Bourbon, on lui fit accroire qu'un des premiers courriers attendus de Rome apporterait le consentement de Grégoire XIII. On se laisse aisément persuader ce qu'on désire; le cardinal, sans plus de résistance, consentit à officier.

Conduite au palais de l'Évêché le 17 août, Marguerite y passa la nuit. Au matin, la cour vint en grande pompe l'y chercher, et le cortège se mit en marche. La couronne royale sur la tête, sa robe resplendissante de diamans et de pierreries, la longue traîne de son manteau bleu portée par quatre princesses, Marguerite s'avança grave et digne, Charles IX la tenant par la main. Devant le porche de Notre-Dame, un amphithéâtre avait été dressé. Henri de Navarre y prit place à côté de sa fiancée, et la cérémonie commença suivant le formulaire convenu. Quand vint le moment où le cardinal de Bourbon eut à demander à Marguerite si elle consentait à prendre le roi de Navarre pour époux, elle resta un moment immobile et muette. Debout à ses côtés, et dépassant de la tête tous ceux qui l'entouraient, Henri de Guise avait les yeux fixés sur elle. Ils échangèrent un rapide regard. Charles IX s'en aperçut, et, appuyant la main sur la tête de sa sœur, il la força à s'incliner en signe de consentement. Le oui solennel ne fut donc pas même prononcé. L'amphithéâtre communiquait avec une galerie qui aboutissait au chœur. Charles IX conduisit sa sœur devant le maître-autel; elle s'y agenouilla. Suivi par Coligny et les gentilshommes huguenots, Henri de Navarre sortit de l'église et alla attendre la fin de la messe dans la cour de l'Évêché. Montmorency-Damville vint l'y chercher et le mena dans la salle de réception. Là, devant tous, il embrassa la nouvelle reine, puis la cour prit place à une table somptueuse-

ment servie, tandis que les hérauts d'armes jetaient au peuple par les fenêtres des médailles commémoratives de la cérémonie. Durant les deux jours qui suivirent, les bals, les fêtes, les tournois se succédèrent, « mais la fortune, dit Marguerite dans ses Mémoires, qui ne laisse jamais une félicité entière aux humains, changea bientôt cet heureux état de noces et triomphe en un tout contraire par cette blessure de Coligny, qui offensa tellement tous ceux de sa religion que cela les mit dans le dernier désespoir. »

Tenue pour suspecte comme catholique par les huguenots, et par les catholiques pour être la femme du roi de Navarre, Marguerite ignorait tout ce qui se tramait dans l'ombre. Dans la soirée du 23 août, elle était dans la chambre de sa mère ; tout autour d'elle, on échangeait des paroles à voix basse, des gestes mystérieux. Catherine, l'apercevant à l'écart, assise sur un coffre, lui fit signe de se retirer; elle allait franchir le seuil de l'appartement quand sa sœur, la duchesse de Lorraine, la prenant par le bras et les yeux pleins de larmes, s'écria tout haut : « N'y allez pas ! » Catherine la suivait du regard : « Il faut qu'elle s'en aille, » dit-elle d'un ton qui ne permettait pas de résister. Marguerite se retira sans savoir ce qu'elle avait à craindre. Lorsqu'elle rentra dans ses appartemens, le roi son mari était déjà couché. Trente ou quarante huguenots entouraient son lit. Toute la nuit, ils ne firent que parler de la blessure de l'amiral, se promettant de demander justice au roi, et très décidés à l'obtenir par eux-mêmes si on la leur refusait. Au point du jour, le roi se leva et sortit, suivi de tous ses compagnons : il allait, disait-il, jouer à la paume. Vaincue par le sommeil, Marguerite se fit enfermer dans sa chambre par sa nourrice. A son premier sommeil, on frappa à la porte des pieds et des mains en criant : « Navarre ! Navarre !.. » Sa nourrice pensa que c'était le roi qui rentrait, elle ouvrit : un gentilhomme tout sanglant se précipite dans la chambre. Des archers le poursuivaient, il se jette sur le lit de la reine. Prise de terreur, Marguerite se réfugie dans la ruelle et l'homme après elle, se faisant un rempart de son corps, l'inondant de sang. Attiré par ces cris, par ce tumulte, le capitaine des gardes Nançay accourt. « Donnez-moi la vie de ce gentilhomme, » crie Marguerite. D'un geste, Nançay fait retirer les archers. La reine ayant jeté sur elle un manteau de nuit, il la mena dans la chambre de la duchesse de Lorraine.

A quelques jours de là, Marguerite étant allée au lever de sa mère, Catherine la prit à part et, à voix basse : « Parlez-moi avec vérité, lui dit-elle, votre mari est-il un homme? S'il ne l'est pas, j'ai moyen de vous démarier. — Je ne me connais pas, répondit Marguerite, à ce que vous me demandez, mais je n'ai pas un cœur de cire; vous m'y avez mise, j'y resterai. » Se rappelant plus tard cette sin-

gulière question, elle affirma qu'à cette date elle aurait pu, sans mentir, répondre comme cette Romaine, à qui son mari reprochait de ne pas l'avoir averti qu'elle avait l'haleine mauvaise : « Je croyois que tous les hommes l'avoient semblable, ne m'étant jamais approchée d'aucun autre que de vous. »

A l'approche de la mort, il se produit souvent une inexplicable clairvoyance. Prise d'effroi pour la destinée de ce fils auquel elle allait si vite manquer, Jeanne d'Albret lui avait écrit : « Je désire que vous vous retiriez, vous et votre femme, de cette corruption, car encore que je la croyois bien grande, je la trouve encore davantage. Ce ne sont point les hommes ici qui prient les femmes, ce sont les femmes qui prient les hommes. Si vous y étiez, mon fils, vous n'en échapperiez jamais. » Mais cette corruption, qui effrayait tant Jeanne d'Albret, glissa sur Henri de Navarre sans pouvoir pénétrer jusqu'à son cœur. Sous les dehors de l'insouciante légèreté qu'il affectait, il avait déjà la conscience du rôle qu'il était appelé à jouer; il se sentait fort de l'amour qu'il portait à cette France, qu'il était providentiellement appelé à relever; puis, il faut le reconnaître, sa supériorité sur tous ces raffinés, ces débauchés de l'époque, c'était d'avoir en lui ce que pas un d'eux n'eut jamais, la puissance d'aimer. Plus tard, écrivant à sa chère Gabrielle, il dira de lui-même : « Nul ne m'égale pour savoir bien aimer. »

Liée à un époux qu'elle détestait et qui ne l'aimait pas, délaissée par sa mère, haïe par Henri III, son plus mortel ennemi, où Marguerite aurait-elle pu trouver la force de résister aux séductions qui allaient l'envelopper, aux hommages tentateurs qui allaient papillonner autour d'elle?

IV.

L'habile évêque de Valence, Jean de Montluc, ayant enfin arraché à la diète de Pologne cette couronne royale que Catherine ambitionnait depuis si longtemps pour le duc d'Anjou, « son idole, » Villeroy, au nom de Charles IX, accepta les dures conditions imposées par les opiniâtres défenseurs de La Rochelle, et la cour put reprendre ses habits de fête pour recevoir la députation de la noblesse polonaise venant saluer son jeune souverain. L'ambassade ne comptait pas moins de cent cinquante gentilshommes. Montés, les uns sur des chariots attelés de quatre et de six chevaux aux harnais garnis d'argent, les autres sur des chevaux à tous crins, aux selles et aux housses ornementées de passementeries d'or et d'argent, ils traversèrent la rue Saint-Martin dans toute sa longueur. Çà et là

s'élevaient des arcs de triomphe recouverts d'inscriptions composées en leur honneur par le poète de la cour, Jean Daurat. De taille élevée, portant toute leur barbe, vêtus de toile d'or et d'argent, coiffés de leurs grands bonnets de zibeline rehaussés par des aigrettes en pierreries, chaussés de hautes bottes de cuir jaune agrémentées d'ornemens d'acier, ils avaient vraiment grand air, ces Slaves à la figure martiale. Le cortège s'arrêta rue des Augustins, à l'hôtel du prévôt de Paris, Duprat de Nantouillet, qui avait l'honneur de recevoir le chef de l'ambassade, l'évêque de Posen. Après avoir été saluer la reine mère et Louise de Lorraine, les nobles polonais vinrent visiter Marguerite. A leur harangue en latin elle répondit dans la même langue. « Cette seconde Minerve, » ainsi qu'ils l'appelèrent, était dans tout l'épanouissement de sa beauté : sur sa tête un bonnet de velours recouvert d'un semis de perles, dont la plus grosse s'avançait sur son front; entremêlés de pierreries et de diamans, ses cheveux s'enroulaient tout alentour; sa robe de brocart, au corsage ouvert, laissait entrevoir cette gorge « pleine et charnue, dont mouroient tous les courtisans. » Brantôme, qui nous le dit, était du nombre. Pris d'éblouissement, Laski, le palatin de Siradie, s'écria : « Je ne veux plus rien voir après une telle beauté. »

Quelle était donc, en réalité, cette beauté qui inspirait un pareil enthousiasme? Ne demandez à ce charmant visage ni la perfection de l'ovale, ni la pureté de lignes d'un camée antique. Marguerite tenait de sa mère les yeux un peu gros, les joues pleines et arrondies des Médicis. Sa lèvre supérieure était fine, l'inférieure un peu pendante; sa taille moyenne, mais bien prise; elle avait les pieds petits, sa gorge était faite de marbre; mais à quoi bon détailler? Ce qui séduisait en elle, c'était la flamme provocante de ses yeux, l'éclat de son teint, la finesse, la transparence de sa peau. On l'accusait de coucher dans des draps de satin noir pour en faire ressortir la blancheur. C'était la beauté sensuelle et appétissante qui attire et retient les hommes, « la beauté faite pour nous damner, » dira plus tard, en la voyant au Louvre, don Juan d'Autriche.

A la veille de partir pour la Pologne, le duc d'Anjou essaya de se réconcilier avec sa sœur. Avec les plus doucereuses paroles, il chercha à lui faire oublier son ingratitude et implora ses services. Une douloureuse expérience avait appris à Marguerite à le connaître; elle ne se laissa pas prendre à ses promesses. A ce moment d'ailleurs, elle ne s'appartenait plus; elle avait reporté toutes ses affections sur le duc d'Alençon, son compagnon d'enfance, et s'était mise de moitié dans tous ses projets d'ambition. L'homme de confiance, le favori de son frère, le jeune La Môle, le plus séduisant cavalier,

le plus gracieux danseur de la cour, n'avait pas dû y être étranger. Tout récemment, il était allé en Angleterre plaider auprès d'Élisabeth la cause de son maître, et l'altière souveraine l'avait trouvé si à son gré que Leicester s'en était montré, et avec quelque raison, très jaloux. Ami des Montmorency, il les avait ralliés au parti du duc, mais il n'était pas de taille pour ces conspirations où l'on joue sa vie. Lors de la récente surprise tentée sur le château de Saint-Germain, qui n'avait manqué que par la précipitation de Guitry, il avait perdu la tête et tout révélé à Catherine. Elle l'avait épargné cette première fois, mais elle le faisait épier, lui et ses amis, n'attendant que l'heure de les prendre tous dans le même filet. Une nouvelle tentative de fuite du duc d'Alençon lui servit de prétexte. Montmorency et Cossé furent mis à la Bastille, et La Môle et Coconas livrés aux bourreaux.

Les comparses paient toujours pour les grands coupables. La torture n'arracha du moins à La Môle aucun aveu qui pût se retourner contre son maître, aucune parole qui pût compromettre Marguerite. Interrogé sur une étrange figure de cire trouvée à son logis, il dit qu'elle avait été faite à l'intention d'une jeune fille de sa province qu'il se promettait d'épouser. Si nous en croyons un récit inédit du temps, Catherine (nous aimons à penser que ce fut sur les instances de Marguerite) aurait obtenu de Charles IX qu'on évitât à La Môle et à Coconas la mort publique en place de Grève. Un sursis avait même été accordé et l'on espérait la grâce; mais le messager envoyé de Vincennes en toute hâte trouva la porte Saint-Antoine fermée. Devançant l'heure, le premier président avait fait monter les deux condamnés sur la fatale charrette. Ils furent exécutés si précipitamment que la sentence ne leur fut pas même lue. La dernière parole de La Môle fut pour se recommander à la benoîte vierge Marie et prier qu'on le rappelât au bon souvenir des dames de la cour. Cette prière fut exaucée : après la mort de La Môle et de Coconas, « deux grandes dames firent embaumer leur tête et chacune garda la sienne. Les nommer, ajoute Brantôme, seroit une cruauté. »

Durant le court intervalle de temps qui s'écoula entre le supplice de La Môle et la mort de Charles IX, Duguast vint trouver Marguerite et lui remit une lettre du roi de Pologne. « Cette lettre vous sert de sauvegarde, dit-elle, sans cela je vous apprendrois à parler autrement d'une telle princesse que je suis, sœur de deux rois vos souverains. — Je sais bien que vous me voulez du mal, répliqua Duguast; mais soyez bonne et généreuse pour l'amour de mon maître et écoutez-moi. » Il chercha alors à s'excuser, il nia les propos qu'on lui prêtait, mais sans pouvoir convaincre Mar-

guerite. Le congédiant d'un geste dédaigneux : « Je vous serai toujours une ennemie mortelle. »

Duguast commença le premier les hostilités. Il avait sous sa main, pour auxiliaire, la femme la plus corrompue de la cour, Mme de Sauve, en son nom Charlotte de Beaune, l'une des dames d'honneur de Catherine. Rivale en beauté de Marguerite, Charlotte de Sauve lui était de beaucoup supérieure en tant que science de la vie et conduite de la galanterie. « Elle se jouoit de tous ses amoureux avec un empire si absolu, nous dit notre vieil historien Mézeray, qu'elle n'en perdoit pas un, quoi qu'elle en acquît toujours de nouveaux. » Rien de plus gracieux que le portrait qui nous est resté d'elle. Sa tête mutine est encadrée dans une large et mince fraise; ses cheveux abondans et relevés droit dégagent le front et l'élargissent; il y a de la chatte, de la race féline dans sa bouche mignonne; l'oreille, au bout de laquelle pend une grosse perle, est celle d'un enfant; le nez aquilin est délicatement modelé; les joues sont pleines et arrondies; les yeux bien fendus et provocans semblent vous regarder; le crayon de couleur en a rendu la flamme : toute la femme est dans ce regard, qui a brûlé tous les papillons d'un demi-siècle. Enfermés à Vincennes, le roi de Navarre et le duc d'Alençon n'y avaient d'autre divertissement que de « faire voler des cailles dans leur chambre par un émerillon. » Mme de Sauve n'eut qu'à les regarder pour les affoler. Jaloux l'un de l'autre, d'amis qu'ils étaient, ils devinrent ennemis. C'était le but que s'était proposé Duguast; c'était le rôle qu'il avait donné à jouer à la belle Charlotte.

Cependant les jours de Charles IX étaient comptés, il s'éteignit le 31 mai. Marguerite perdait en lui tout ce qu'elle pouvait perdre; elle allait rester sans défense, exposée à la haine de son frère et aux intrigues de Duguast. Mais cette fois, du moins, elle allait pouvoir s'appuyer sur un bras plus fort que celui de l'efféminé La Môle, dont, parodiant le nom, on disait après sa mort : « Il a vécu mollement; qu'il repose mollement. » Elle allait s'appuyer sur Bussy d'Amboise, « ce vaillant qui portoit sur la pointe de son épée l'honneur de sa dame, sans qu'on y osât toucher. » Les dames aiment les braves : Marguerite, jusqu'alors si discrète dans ses Mémoires, qui pèchent surtout par péchés d'omission, quand elle vient à parler de Bussy, n'est plus maîtresse de sa plume : « Il n'y avoit en ce siècle, écrit-elle, rien de semblable en valeur, réputation, grâce et esprit. »

Après s'être attaché à la personne d'Henri III, Bussy s'était donné au duc d'Alençon. Le frère et la sœur étant toujours ensemble, Bussy s'était trouvé naturellement rapproché de Marguerite. La

liaison qui s'ensuivit ne fut pas longtemps un mystère pour Duguast. Grâce à Mme de Sauve, il s'était peu à peu introduit dans les bonnes grâces du roi de Navarre; il essaya par tous les moyens de lui ouvrir les yeux sur les assiduités compromettantes de Bussy. Le Béarnais était trop occupé ailleurs pour jouer à la jalousie ; il fit la sourde oreille et laissa paisiblement aller les hoses. Henri III, qui n'avait, lui, rien à ménager, invita sa mère à prévenir le roi de Navarre, mais cette fois Catherine ne se soucia pas d'intervenir. Bussy lui était presque sympathique. Elle lui savait bon gré de tenir en respect tous ces favoris qui venaient se placer entre elle et le roi son fils. « Je ne sais, dit-elle à Henri III, quels sont les brouillons qui vous mettent telles opinions en sa fantaisie. — Je n'en parle qu'après les autres, répondit-il. — Qui sont ces autres, mon fils? reprit-elle ; ce sont gens qui vous veulent ainsi mettre mal avec tous les vôtres. » Le roi s'étant retiré sans répliquer, Catherine rapporta tout à Marguerite : « Vous êtes née, ma fille, dit-elle tristement, en un misérable temps. » Étrange époque, en effet, où la galanterie se fait complice du crime, où il y a dans les coupes du poison, dans les baisers des pièges, où en allant à un rendez-vous, l'on porte sous son pourpoint une cotte de mailles!

La calomnie lui faisant défaut, Duguast résolut de faire tuer Bussy. Il aposta vingt hommes du régiment des gardes, dont il était colonel, dans la rue où son ennemi devait passer en rentrant à son logis. Quand Bussy parut, suivi par quelques amis, il fut accueilli par une décharge terrible de mousqueterie et la lutte s'engagea : Bussy portait ce jour-là une écharpe colombine. Les assassins s'acharnèrent sur un gentilhomme qui en avait une semblable et le laissèrent pour mort sur la place. Bussy, en reculant, fut acculé à une porte par bonheur restée entr'ouverte ; il la referma sur ses adversaires. Le lendemain, il se présenta à la cour, le visage aussi rassuré que si la veille il eût été à un tournoi ; mais Catherine jugea prudent qu'il s'éloignât. Sa dernière parole en quittant la cour fut une menace : « L'affront qu'on m'a fait sera vengé par plus de sang qu'on ne m'en a tiré. »

N'ayant plus rien à craindre de Bussy, Duguast dirigea toutes ses attaques contre Marguerite. Depuis de longues années, elle tenait auprès d'elle une jeune fille nommée Thorigny, qui avait été élevée avec sa sœur la reine d'Espagne. Duguast persuada à Henri III d'exiger du roi de Navarre son éloignement : « Il ne falloit, disait-il, laisser auprès des jeunes princesses des filles avec lesquelles elles eussent une si particulière amitié. » Longtemps le roi de Navarre résista, mais il finit par céder ; et Thorigny fut renvoyée en province. Blessée au cœur, Marguerite s'en prit à son mari ; il s'ensuivit une

séparation momentanée entre les époux. Cependant, en restant divisés, le duc d'Alençon et le roi de Navarre jouaient le jeu de leurs ennemis; ils le comprirent à la fin et se réconcilièrent. Le duc en profita pour rapprocher sa sœur de son mari. En présence d'un danger commun, tous trois se concertèrent : il fut convenu que le duc et le roi de Navarre chercheraient la première occasion de s'enfuir de la cour. Le 16 septembre, le duc sortit à pied du Louvre, annonçant qu'il allait rue Saint-Marceau faire visite à une dame de ses amies; aussitôt entré dans l'hôtel, il en sortit par une petite porte de derrière. Simier, l'un de ses favoris, l'attendait dans un carrosse; il y monta; à un quart de lieue plus loin, il trouva des chevaux envoyés par Bussy, et précipitamment il gagna Évreux.

Bussy et le duc d'Alençon hors de Paris, Duguast devait se croire à l'abri de tout danger, mais il s'était attiré bien des ennemis. Le plus redoutable, c'était Vitteaux, qui tout récemment avait tué Alègre, et que Henri III aurait sans doute gracié, quoique Alègre fût l'un de ses familiers, si Duguast ne l'en avait pas détourné. Rentré secrètement à Paris depuis quelques jours, Vitteaux se tenait caché dans le couvent des Augustins. Marguerite vint l'y trouver de nuit, et, lui rappelant tous ses griefs contre Duguast, elle lui arracha la promesse de la venger. Chaque soir, Duguast, après avoir mis des sentinelles autour du Louvre, en plaçait autour de son propre hôtel. Multipliant les précautions, il avait attaché un espion aux pas de son ennemi, mais cet homme avait été gagné à prix d'or et, renseigné par lui, Vitteaux, accompagné de quelques amis, pénétra un soir dans la cour de l'hôtel et se mêla aux nombreux domestiques qui allaient et venaient. Ce soir-là, jouant de malheur, Duguast avait oublié de se faire garder. Tous les domestiques s'étant un à un éloignés, Vitteaux et ses compagnons, restés seuls, frappèrent à la porte de l'antichambre et poignardèrent le valet qui vint l'ouvrir. Tandis qu'une partie d'entre eux restait pour empêcher tout secours, Vitteaux monta à l'étage supérieur. Duguast était au lit et lisait, suivant son habitude. En apercevant son ennemi, il se jeta sur un épieu qui était dans la ruelle; mais sans lui laisser le temps de s'en servir, Vitteaux lui plongea par deux fois dans la poitrine l'épée courte dont il s'était muni.

Sous le coup de tant d'émotions Marguerite était tombée malade; elle était au lit quand on vint lui annoncer la mort de Duguast. « C'est la main de Dieu ! » s'écria-t-elle; mais l'opinion publique ne s'égara pas et l'accusa d'avoir armé le bras de Vitteaux; Brantôme lui-même ne l'en défend pas. Toutefois, comme l'affection de Henri III pour Duguast s'était un peu refroidie, pour se reporter sur deux nouveaux favoris, Villequier et François d'O, il ne parut

pas trop impressionné par sa mort. Son irritation fut plus vive quelques semaines plus tard, quand il apprit que le roi de Navarre, qui était sorti du Louvre pour aller chasser dans la forêt de Senlis, venait de se réfugier à Alençon. Toute sa colère retomba sur Marguerite; il lui ordonna de ne pas quitter son appartement et en fit garder les portes. Catherine ne se montra pas moins courroucée. Marguerite eut beau soutenir qu'elle n'y était pour rien, que le roi était parti sans même lui dire adieu; « Ce sont des petites querelles de mari à femme, répondit-elle, mais on sait bien qu'avec de douces lettres il vous regagnera et que, s'il vous mande de l'aller trouver, vous irez; c'est ce que le roi mon fils ne veut pas. »

Cédant aux instances de Henri III, Catherine se mit à la poursuite de d'Alençon. Lorsqu'elle parvint à le rejoindre, il imposa pour première condition à un accord la mise en liberté de sa sœur. Une trêve de quelques mois fut donc signée entre la mère et le fils, mais les clauses n'en ayant pas été loyalement tenues, le duc d'Alençon, loin de déposer les armes, appela à son aide le duc Casimir, qui vint le joindre avec sept mille reîtres. Grossie de tous les mécontens, l'armée rebelle devint un véritable danger. Suppliée par Henri III de reprendre son rôle de médiatrice, Catherine, pour avoir plus facilement raison de son fils, emmena Marguerite et Mme de Sauve. Si le duc se montra cette fois plus docile, il ne céda pas uniquement aux instances de sa sœur et aux caresses insidieuses de Mme de Sauve; il convoitait déjà cette couronne ducale que lui offraient les provinces des Flandres en pleine révolte contre Philippe II; et lorsqu'aux états qui se réunirent à Blois, la majorité catholique invita le roi à maintenir l'unité de religion et à en finir avec la dernière résistance des protestans dans le Bourbonnais et l'Auvergne, lui, leur allié de la veille, il accepta le commandement de l'armée qui allait les combattre et leur reprit La Charité et Issoire. De son côté, Marguerite était partie pour les Flandres, où elle allait recruter des auxiliaires et des amis pour son frère d'Alençon; mais elle ne dépassa pas Liège, et son retour ne fut pas sans danger: guettée à la fois par les Espagnols et par les protestans de France, en armes sur la frontière, elle ne regagna qu'à grand'peine La Fère, où elle avait donné rendez-vous au duc d'Alençon.

Durant les deux mois qu'elle y passa et qui ne « furent que deux petits jours, » elle s'y trouva dans une intimité forcée et de tous les instans avec le bel Harlay de Chanvalon, qui partageait avec Jean de Simier la faveur du duc. Si, dans cette première rencontre, elle fut soutenue contre elle-même par le souvenir de Bussy, elle y reçut du moins ce premier coup de foudre qui jettera plus tard un si grand trouble dans sa vie.

L'heure étant venue de s'arracher « à ce paradis, » le frère et la sœur rentrèrent tous deux dans « l'enfer de Paris. » Tous ces efféminés de la cour de Henri III, la tête emprisonnée dans leurs hautes fraises, les cheveux s'échappant en boucles frisées de leurs toquets de velours, fardés et parfumés comme des femmes, poursuivaient Marguerite de leurs regards impudens; ils s'acharnaient comme une meute, tantôt sur le duc d'Alençon, l'accablant de leurs railleries, tantôt sur Bussy, qui à lui seul leur tenait tête. Par deux fois le plus bravache d'entre eux, Quélus, l'avait chargé en pleine rue. Une pareille vie devenait intolérable : le duc se décida à s'enfuir de nouveau de la cour et s'en confia à Marguerite, qui se chargea de son évasion. Avertie par le maréchal de Matignon, « ce rusé Normand, » Catherine fit venir sa fille : « Savez-vous, dit-elle, ce que Matignon m'a rapporté? C'est que votre frère ne sera pas ici demain. — Si mon frère avait un pareil dessein, répondit Marguerite en composant son visage, il me l'auroit confié, il m'aime trop pour me rien cacher. — Vous m'en répondez sur votre vie; » répliqua Catherine; et elle lui fit signe de se retirer. Rentrée dans sa chambre, où son frère vint la rejoindre avec Simier et Cangé, sans perdre une minute, Marguerite les aida de ses mains à attacher une corde solide à son balcon. Le duc descendit le premier, et après lui Simier et Cangé. Bussy les attendait à l'abbaye de Sainte-Geneviève. Il avait fait pratiquer un trou dans le mur d'enceinte. Tous les quatre passèrent par là et gagnèrent la campagne. Le lendemain, Catherine et Henri III mandèrent Marguerite. « Vous nous avez trompés, s'écrièrent-ils tous les deux. — Mon frère ne m'avait rien dit, répondit-elle sans se déconcerter; mais je vous puis assurer qu'il n'est parti que pour aller préparer son expédition des Flandres. » Une lettre du duc, réitérant les mêmes promesses, acheva de les tranquilliser, et la cour reprit sa physionomie habituelle.

V.

Dans les derniers mois de l'année 1577, une agitation inquiétante s'étant manifestée en Languedoc et dans les provinces limitrophes, et les questions religieuses s'y trouvant mêlées, Catherine jugea prudent de couper court à ces nouvelles menaces de guerre civile. Deux fois déjà le roi de Navarre lui avait demandé la reine sa femme. Elle feignit de se rendre à ses instances, et le 2 août 1578, elle partait pour Olinville, cette maison de plaisance que Henri III venait de se donner. Ce fut sa première halte. D'Olinville, elle prit la route de la Guyenne, où Biron, qui y commandait pour Henri III,

était en lutte perpétuelle avec le roi de Navarre. Catherine emmenait avec elle le prince de Montpensier et son fils, le cardinal de Bourbon, et trois hommes d'état d'une habileté incontestable, Paul de Foix, La Mothe-Fénelon et Pibrac. Son escadron volant était au grand complet et sur le pied de guerre. A l'avant-garde ses filles d'honneur, Bazerne, Dayelle, cette jeune Grecque échappée du sac de Chypre, et d'Atrie, de la maison d'Aquaviva, puis Le Rebours et Fosseuse, filles d'honneur de Marguerite. A l'arrière-garde, la duchesse de Montpensier et la duchesse d'Uzès, la langue la plus affilée de la cour; enfin, Mme de Sauve, cette aguerrie de vingt-cinq ans, qui, à la rigueur, pouvait passer pour une vieille femme à côté de ces jeunes filles à leur première campagne.

Il entrait dans la politique de Catherine que sa fille fût reçue en reine dans toutes les villes de la Guyenne. Bordeaux fit donc à Marguerite une magnifique réception. A la porte de la ville, le maréchal de Biron, l'archevêque, et le premier président du parlement, Largebaston, la haranguèrent. A chacun d'eux elle fit une réponse différente; puis, montée sur une haquenée blanche, vêtue d'une robe couleur orange, elle fut conduite en grande pompe, et aux acclamations de la population, jusqu'à la cathédrale. Les deux reines séjournèrent pendant sept jours à Bordeaux. Le 1er octobre, elles allèrent coucher à Cadillac, et le lendemain à Saint-Macaire. La Mothe-Fénelon et Pibrac, envoyés en éclaireurs, vinrent les prévenir que le roi de Navarre les rejoindrait, ce jour-là, dans une maison de campagne appelée Casteras, à mi-chemin de Saint-Macaire à La Réole. Arrivées les premières, les reines montèrent dans une chambre et attendirent. Une heure après environ, le roi de Navarre arriva, escorté par six cents gentilshommes, tous richement vêtus et bien montés. Suivi du vicomte de Turenne et de ses principaux compagnons, il entra dans la pièce où se tenaient les reines; de fort bonne grâce, il salua Catherine, et par deux fois embrassa sa femme sur les deux joues. Le chariot de Catherine était resté devant la porte; elle et sa fille y montèrent et le roi prit place en face d'elles.

Dès les premiers jours de l'arrivée de la cour à La Réole, s'engagèrent les escarmouches de la petite guerre des œillades. Mme de Sauve espérait bien reprendre son royal amant, mais c'était de l'histoire ancienne. De préférence, le Béarnais aimait les fruits verts; il n'eut d'attentions que pour Dayelle, la belle Cypriote. De son côté, Mlle d'Atrie se donna le malin plaisir de rendre amoureux Ussac, le vieux gouverneur de la place. Le roi l'en ayant raillé, d'Ussac, blessé au vif, se promit de se venger, et nous verrons qu'il tint bientôt parole.

Parties le 7 octobre de La Réole, les reines couchèrent le 9 au port Sainte-Marie et le lendemain entrèrent à Agen, où elles séjournèrent jusqu'au 16 octobre.

Le roi de Navarre avait mis pour condition de la conférence qui devait régler le conflit religieux la présence de tous les députés des églises réformées. Avant de les décider à venir, avant d'endormir leurs défiances, il y avait bien du temps à perdre. Catherine en profita pour pousser une pointe jusqu'à Toulouse. Revêtus de leur manteau de parade, ayant à leur tête le vicomte de Joyeuse, les huit capitouls reçurent Marguerite à la porte de Saint-Étienne. Le lendemain, les membres du parlement vinrent, à leur tour, la complimenter. Elle les reçut couchée dans un grand lit de damas blanc. Au fond de l'alcôve, des enfans de chœur chantaient des hymnes en s'accompagnant du luth. Ces graves magistrats en restèrent ébahis.

Le séjour de Toulouse ne fut pas favorable à Marguerite : elle y fut prise d'une violente fièvre. Sans attendre le rétablissement de sa fille, Catherine, dévorée d'impatience, partit pour l'Ile-Jourdain. Restée forcément en arrière, Marguerite ne quitta Toulouse que le 10 novembre et coucha cette première nuit au château de Pibrac, renommé alors pour ses beaux meubles. Le maître du logis lui en fit splendidement les honneurs. Pibrac avait alors cinquante-quatre ans. Au concile de Trente, il s'était montré habile orateur et s'était élevé plus haut encore à la diète de Pologne. A son retour, il avait été nommé président de chambre au parlement de Paris. Sans oser se l'avouer encore, il avait subi, comme tant d'autres, le charme irrésistible de la beauté de Marguerite, et cette passion naissante exercera une influence bien fâcheuse sur le reste de sa vie.

Le choix du lieu de la conférence restait encore à débattre : le roi de Navarre proposait Pamiers ou Nérac; Catherine Castelsarrasin ou Condom; elle finit par accepter Nérac.

Cette décision prise, le 27 novembre, elle quitta l'Ile-Jourdain, où Marguerite était venue la rejoindre. Toutes deux prirent la route d'Auch. Catherine se proposait d'y séjourner et de donner quelques jours aux fêtes et aux plaisirs. Pour complaire aux grandes dames du pays, elle pria sa fille de s'habiller comme à la cour de France. « Vêtue d'une robe de toile d'argent colombin à longues manches pendantes, coiffée à la bolonaise d'un voile blanc, » Marguerite leur parut si belle, si admirablement parée, qu'elles l'acclamèrent. « Comment faites-vous, ma fille, dit Catherine tout enorgueillie, pour vous habiller ainsi? — Je commence de bonne heure à porter mes robes, répondit-elle, et les façons que j'emporte avec moi de la cour, quand j'y retournerai, je ne les emporterai point, mais j'aurai

des ciseaux et des étoffes pour me faire habiller à la mode du temps. — Pourquoi dites-vous cela? reprit Catherine; c'est vous qui inventez les belles façons de s'habiller, et quelque part que vous alliez, la cour les prendra de vous et non vous de la cour. »

Pendant qu'on ne pensait qu'à inventer de nouveaux plaisirs, un incident faillit brouiller encore une fois les cartes. Un soir de bal, M. de Favas, prenant le roi de Navarre à l'écart, lui glissa tout bas à l'oreille : « Ussac nous a trahis, il a livré La Réole à Biron. » Sans témoigner la moindre émotion, le roi s'approcha de Rosny : « Avertissez, dit-il tout bas, mes plus fidèles amis, dans une heure je serai à la porte de la ville. » Au point du jour, il entrait à Fleurance, qui n'opposa aucune résistance. Lorsqu'on vint l'annoncer à Catherine : « C'est la revanche de La Réole, s'écria-t-elle; le roi de Navarre a voulu nous rendre chou pour chou, le sien est mieux pommé. » Toutefois, c'était là un fâcheux contre-temps. Catherine pria donc Marguerite d'écrire à son mari et fit porter la lettre par Pibrac. De son côté, elle alla jusqu'à un gros bourg nommé Gigan pour s'y rencontrer avec le roi et s'en expliquer. A la suite de longues récriminations réciproques sur toutes ces entreprises faites si mal à propos, on finit par s'entendre. Catherine promit de faire rendre La Réole et le roi Fleurance, et, d'un commun accord, le jour de la conférence fut enfin fixé au 10 décembre.

Comme preuve de confiance, Catherine se rendit d'Auch à Condom et de Condom à Nérac. « Nous sommes arrivées d'assez bonne heure, écrivait-elle le 16 décembre à Henri III, en ce lieu où votre sœur fit son entrée, et y fûmes fort bien reçues. » Mais de longues semaines se passèrent encore avant l'ouverture de la conférence. Catherine resta tout ce temps au port Sainte-Marie, où elle était revenue, ne cessant de se plaindre de l'humidité et de l'incommodité de ce triste séjour. Enfin, elle put écrire à la duchesse d'Uzès qui était rentrée à Paris : « Je commence à voir ces députés; ils ressemblent tous à des ministres et à ces oiseaux que vous savez, car ici je ne les oserois nommer par leurs noms, mais vous m'entendez et je vous entends, il y a quarante ans de bonne mémoire. J'espère que tout ira bien. »

De part et d'autre, dans la journée on luttait d'habileté et de ruse; les soirées étaient réservées aux bals et aux fêtes. Désireux de faire grande figure, le roi de Navarre avait vidé son maigre trésor de Pau, et tout aussi bien qu'au Louvre, il avait sa troupe de comédiens italiens, ces *gelosi* que le roi Henri III avait mis à la mode. Marguerite fut la vraie reine de ces fêtes : le poète huguenot Dubartas composa en son honneur un dialogue en trois langues, récité par trois demoiselles qui représentaient les muses gasconne,

latine et française. « Nérac, petit Nérac, disait en patois la nymphe gasconne, tu renfermes en tes murs ce que le monde a jamais procréé de plus beau. » Et, s'adressant à Marguerite : « Sois la bienvenue, un seul de tes regards dissipe tous les nuages. »

Contre toute attente, Marguerite prit une part active à la conférence, mais dans un sens tout opposé à celui que Catherine attendait d'elle : elle rechercha tous les moyens de se faire bien voir du roi son mari et de favoriser de son mieux ses affaires, et elle se servit dans ce dessein de son influence sur Pibrac. Ce pauvre amoureux, qui lui prêtait de l'argent et s'endettait pour elle, manœuvra si habilement que, grâce à la lassitude de Catherine impatiente d'en finir, les protestans obtinrent des conditions plus favorables qu'ils n'osaient se le promettre. Enfin, le 28 février, Catherine put écrire au maréchal Damville : « Nous avons terminé cette belle conférence qui m'a donné tant de peine. »

De Nérac, Catherine revient à Agen, d'où elle écrivait à la duchesse d'Uzès : « Je m'en vais à Castelnaudary; je vous assure qu'il n'y fait pas plus plaisant que quand vous partîtes. Les oiseaux ne volent plus, car la saison est fort avancée. Déjà les fèves sont en fleurs, les amandes dures, les cerises grosses ; nous sommes à l'été. Le roi de Navarre et sa femme sont ici ; nous avons eu une grande bourrasque de la querelle du vicomte de Turenne et de Duras et une seconde Réole, mais, Dieu merci ! cela n'a pas rompu ce que avec la peine et le travail que savez j'ai fait. » Marguerite vint seule à Castelnaudary faire ses adieux à sa mère. La séparation fut triste : « Je dis hier matin adieux à ma fille, écrit Catherine à la duchesse d'Uzès, laquelle me fit grand pitié; mais quand je pensois qu'il y avoit neuf mois et demi que je n'avois vu le roi mon fils, je vous assure que cela m'aidoit à me réconforter de penser que dans un mois j'aurois ce bien. Je l'ai laissée extrêmement bien avec son mari. »

Dayelle ayant suivi la reine, le roi se prit à rechercher la jeune Le Rebours, une malicieuse fille qui ne fut pas longtemps cruelle, et dont Marguerite n'eut guère à se louer. Ce ne fut pas néanmoins à cause de cette nouvelle maîtresse qu'un premier dissentiment s'éleva entre les deux époux, mais au sujet d'un secrétaire du ro nommé « Le Pin, qui manioit toutes les affaires de la religion. » Un dimanche, à Pau, quelques catholiques s'étant furtivement glissés dans la chapelle que la reine s'était réservée, Le Pin les fit arrêter au sortir de la messe. Marguerite exigea leur mise en liberté et le renvoi de Le Pin. Dans cette lutte, où elle eut le dessus, elle s'imagina que Pibrac, devenu son chancelier, avait joué un double rôle, l'excitant à demander le renvoi de Le Pin, et sous

main engageant le roi à n'en rien faire. Ce premier orage passé, mais dont elle garda rancune à Pibrac, elle trouva bientôt l'occasion de se remettre au mieux avec son mari. En se rendant à Montauban, celui-ci tomba malade à Eausse, dans l'Armagnac. Durant seize jours, du 19 juin au 5 juillet, elle le soigna avec un tel dévoûment qu'il s'en montra très reconnaissant. Après un court séjour à Montauban, la petite cour revint à Nérac et se reprit à sa vie de fêtes et de plaisirs. Marguerite avait appris bien vite à tous ces jeunes huguenots « à dérouiller leurs cœurs et à laisser rouiller leurs armes. » Se rappelant plus tard ce beau temps de sa jeunesse où, lui aussi, avait une maîtresse, Sully s'écriera : « Cette cour étoit douce et plaisante, on n'y parloit que d'amour. » Un libelle du temps l'avait dit avant lui :

Il y a bien de la besogne,
A regarder ce petit roy,
Comme il a mis en désarroy
Toutes les filles de sa femme;
Mais, hélas!.. que la bonne dame
S'en venge bien de son côté!..

C'est à ce moment d'insouciante vie que Pibrac retourna à Paris, où l'appelaient le devoir de sa charge de président et le soin des affaires de Marguerite. Très à court d'argent, elle l'avait chargé de vendre son hôtel. Ces sérieux moralistes, ces graves hommes de robe, se laissent quelquefois plus facilement que d'autres prendre au charme de deux beaux yeux. S'ils voient des cavaliers aux allures plus décidées s'attaquer hardiment à ces mêmes femmes auxquelles, trop timides, ils n'ont osé faire entendre les paroles d'amour qui leur venaient aux lèvres, ils en conçoivent involontairement un sentiment de haineuse jalousie. Leur susceptibilité ainsi froissée peut les entraîner à de petites et secrètes vengeances dont, à coup sûr, ils rougiraient de sang-froid. Ne serait-ce pas là le cas de Pibrac? Ne serait-ce pas lui qui, partant de Nérac, le cœur ulcéré, raconta à Henri III que, parmi tous ceux qui faisaient la cour à Marguerite, le jeune vicomte de Turenne, l'un des plus assidus, passait pour être son amant? Nous ne pouvons l'affirmer; mais, rapprochement singulier, l'arrivée de Pibrac à la cour coïncide avec la lettre que Henri III écrivit au roi son beau-frère pour l'en prévenir charitablement. Devons-nous ajouter au nombre des amoureux de Marguerite le nom de Turenne, « ce grand dégoûté, » dont elle disait si plaisamment : « Il me fait l'effet de ces gros nuages vides qui n'ont de l'apparence qu'au dehors? » Le roi de Navarre n'y crut pas, ou,

ayant trop à se faire pardonner, il fit semblant de ne pas y croire. Toujours est-il qu'il mit sous les yeux de Turenne et de sa femme la lettre de Henri III. Marguerite en fut mortellement offensée. D'ailleurs, elle avait un nouveau motif de haine contre Henri III : il venait lâchement de livrer le brave Bussy à la vengeance de Montsoreau. Elle se servit tout à la fois de Fosseuse, qui n'en était encore qu'aux préliminaires avec le roi, et d'une femme de chambre nommée Xaintes, avec laquelle, en attendant, le vert-galant se familiarisait. Par l'entremise de cette dernière, elle lui fit lire toutes les lettres venues de Paris où on répétait les plaisanteries que Henri III se permettait sur lui, au grand amusement de la cour. Agen et Cahors faisaient partie du douaire de Marguerite ; on les retenait contre toute justice ; elle encouragea son mari à les reprendre. Toutes les maîtresses de ceux qui avaient quelque influence au conseil s'intéressant à sa cause, elle finit par arracher une déclaration de guerre qui, à bon droit, fut appelée la guerre des amoureux. La prise de Cahors, où, quatre jours durant, le roi de Navarre se battit dans les rues en soldat et se révéla comme grand capitaine, inaugura brillamment cette première campagne ; mais ce glorieux fait d'armes ne pouvait suppléer à l'insuffisance des ressources. Biron, très supérieur en forces, après avoir pris Mont-de-Marsan et d'autres places non moins importantes, vint insolemment canonner Nérac, où s'était enfermée Marguerite.

Il était grand temps qu'elle tirât le roi son mari du mauvais pas où elle l'avait embarqué. « Je vous supplie, écrivit-elle à Mme d'Uzès, de faire souvenir à ma mère ce que je lui suis et qu'elle ne veuille pas me rendre si misérable, moi qu'elle a mise au monde, que j'y demeure privée de sa bonne grâce et protection. » Elle implora alors la médiation de son frère le duc d'Alençon. Il accéda volontiers au désir de sa sœur et partit pour la Guyenne avec plein pouvoir de traiter. Il emmenait le beau Chanvalon, dont le souvenir, depuis le séjour à La Fère, était resté au cœur de Marguerite. Elle approchait de ses trente ans, l'âge décisif dans la vie de bien des femmes, l'heure où les sens, longtemps endormis ou sévèrement contenus, deviennent plus exigeans. L'historien Dupleix, qui ne perdit jamais Marguerite des yeux, a dit d'elle : « Elle étoit autant recherchée d'amours que son mari étoit recherché des femmes ; mais dans ses amours il y avoit plus d'art et d'apparence que d'effet. Elle aimoit à se faire appeler la *Vénus Uranie*, comme pour distinguer son amour de celui du vulgaire, affectant qu'il étoit plus pratiqué de l'esprit que du corps, et elle avoit souvent ce mot à la bouche : « Voulez-vous cesser d'aimer, possédez la chose aimée. » Ce que dit Dupleix doit être vrai de

Marguerite au commencement; mais du jour où elle se donna à Chanvalon, il n'en fut plus de même : les sens prirent le dessus, et la coquette qui se jouait des hommes fit place à la femme ardente et passionnée. Elle, jusqu'alors si réservée, si prudente, se laisse surprendre, à Cadillac, avec Chanvalon par l'indiscret d'Aubigné, trop heureux de le répéter partout et auquel elle ne pardonnera jamais cette méchante indiscrétion.

Tout a une fin. Après un séjour de huit mois en Guyenne, le duc retourna à Alençon et Chanvalon l'y suivit. Cette séparation forcée, loin de refroidir la passion de Marguerite, ne fit que la surexciter. « L'absence, écrit-elle à Chanvalon, la contrainte, donnent à mon amour autant d'accroissement qu'à une âme faible et enflammée d'une flamme vulgaire il apporteroit de diminution. Quand vous viendriez à changer d'amour, ne pensez pas m'avoir laissée pour cela, et croyez que l'heure de votre changement sera celle de ma fin, qui n'aura de terme que votre volonté. »

C'est l'heure la plus tendre de leur lune de miel que Pibrac eut la malencontreuse idée de choisir pour écrire à Marguerite deux lettres bien imprudentes. Dans la première, il la prévenait qu'ayant consulté sur sa nativité, on lui avait répondu que, dans le mois où l'on entrait, elle serait tuée par son mari, et les yeux humides de larmes, il la suppliait de se réfugier à Agen, cette ville qui lui était si dévouée. Dans la seconde, il rejetait cet avertissement sur l'amour qu'il n'avait cessé d'avoir pour elle. Marguerite ne répondit pas, mais garda soigneusement les deux lettres. L'occasion de s'en servir se présenta bientôt : à tort ou à raison, elle crut que Pibrac, loin de favoriser son retour à Paris, son unique préoccupation d'alors, cherchait à y créer des empêchemens. Elle n'est plus maîtresse d'elle-même, le trop plein d'amertume qu'elle avait amassé dans son cœur déborde. « Je m'étonne que, sous une si douce apparence, écrit-elle, il puisse y avoir tant d'ingratitude et de mauvais naturel. Je sais le récit que vous avez fait courir que je voulois retourner à la cour; ce que pensant que je pourrois découvrir, vous l'avez voulu prévenir par une lettre. » Puis, répondant à sa naïve déclaration : « Vous m'écriviez, dit-elle, une excuse non moins indiscrète et peu considérée pour un homme si sage, qu'autre chose ne vous avoit conduit à me donner cet avertissement que l'extrême passion que aviez pour moi, ce que ne m'aviez osé découvrir, mais qu'à cette heure vous y étiez forcé et à désirer me revoir. Ce sont d'étranges traits pour un homme d'honneur tel que vous êtes et qui seroient peu à votre avantage, venant à la connoissance d'un chacun, ce que je ne voudrois, encore que je ne puisse avoir honte de

m'être trompée en vos douces et belles paroles, n'estant seule au monde qui suis tombée en tel accident, lequel me pèse de si longtemps sur le cœur que je ne me suis pu plus longtemps empescher de m'en plaindre à vous-mesme, car je ne veux autre témoin que votre conscience pour juge. »

Écrasé par ce coup de massue et se sentant incapable pour le moment de se défendre, Pibrac répondit qu'il était très malade et dans l'impossibilité d'écrire. Marguerite, sans trop y croire, lui redemanda ses sceaux dans l'intérêt de son repos « dont elle n'étoit pas moins soigneuse qu'il l'étoit du sien. » Pibrac mit un grand mois à préparer sa réplique; il chercha non sans peine à atténuer les termes trop vifs de sa seconde lettre. L'excuse qu'il en donne peint bien les mœurs de l'époque : « Notre façon d'être aujourd'hui, dit-il, est pleine d'excès. On n'use plus simplement de ces mots : aimer et servir; on y ajoute, extrêmement, passionnément, éperdument et d'autres semblables, jusqu'à donner de la divinité aux choses qui sont moins qu'humaines. »

Cette petite exécution de Pibrac ne fut pour Marguerite qu'une diversion à l'ennui que lui causait l'éloignement de Chanvalon et qu'un dérivatif à l'irritation de ses nerfs. Elle allait avoir à l'occasion de Fosseuse une cause plus sérieuse de chagrin.

Durant son séjour en Guyenne, le duc d'Anjou s'était occupé de cette jeune fille; le Béarnais s'en montra jaloux. Fosseuse, qui n'avait laissé prendre jusqu'ici au roi que d'innocentes libertés, lui donna alors des preuves si affirmatives de sa préférence, qu'un beau jour elle se trouva grosse de ses œuvres. Pour parer à ce fâcheux accident, le roi proposa à Marguerite de partir pour les eaux chaudes; elle s'y refusa. Néanmoins, par une sorte de transaction tacite, il fut convenu que le roi emmènerait aux eaux chaudes Le Rebours, Ville-Savin et Fosseuse sous la conduite d'une gouvernante, et que Marguerite irait à Bagnères. Ce projet se réalisa, car de Bagnères, la reine écrivit à sa mère : « Je suis venue à ces bains pour voir s'il me seroit si heureux que de pouvoir faire par moi augmenter le nombre de vos serviteurs. Plusieurs s'en sont bien trouvées. » Au retour de son mari à Nérac, Marguerite essaya d'arracher un aveu à Fosseuse; elle lui offrit de la conduire dans une maison discrète et de dérober à tous les yeux sa faute, qui n'était que trop visible. Au lieu d'en savoir gré à sa maîtresse, Fosseuse répliqua avec arrogance qu'elle donnerait un démenti à tous ceux qui auraient mal parlé d'elle; mais, une belle nuit, le roi frappa à la porte de Marguerite et la supplia de venir assister la coupable, prise des douleurs de l'enfantement. Elle le fit avec une complaisance méritoire. Le lendemain, le roi ayant exigé qu'elle continuât ses

visites, elle lui fit observer que c'était vouloir révéler à tous un secret qu'elle avait tenu caché. Il ne se rendit pas à cette bonne raison, et son mauvais vouloir, envenimé par la très peu reconnaissante Fosseuse, ne s'en aigrit que davantage.

Les choses en étaient là : Marguerite y vit un prétexte à son départ pour la cour. La vraie raison, c'est que, d'une manière certaine, elle savait que Chanvalon, envoyé d'Anvers en mission par le duc d'Anjou, serait à Paris dans les derniers jours de février 1583. Impatiente de le revoir, elle se fit à plusieurs reprises demander par Catherine. Le Béarnais résista longtemps; il ne pouvait se résigner à se séparer de sa jeune maîtresse; il céda enfin et promit à Marguerite de la conduire jusqu'à Saint-Maixent. A la veille de quitter le Béarn, Marguerite eut le pressentiment du sort qui l'attendait : « Ma sibylle, écrivit-elle à la duchesse d'Uzès, votre lettre me sera comme Saint-Elme aux mariniers, me promettant sous vos assurances autant de contentement à mon retour qu'en même lieu j'y ai autrefois éprouvé du contraire. Vous m'aimez trop pour me vouloir tromper; je ne douteray jamais de vos paroles. Il est aisé de tromper qui se fie, mais je n'attendray jamais cette récompense de l'affection que je vous ai vouée. Je croiray donc votre conseil et avanceray mon partement autant qu'il me sera possible. »

VI.

En revoyant Chanvalon, Marguerite oublia bien vite les appréhensions qu'elle venait de confier à la duchesse d'Uzès. Dans toutes ses lettres à son mari sa joie déborde : « Je vous donne toutes sortes de nouvelles, dit-elle. M. de Nemours est si engraissé qu'il est difforme; M. de Guise est fort amaigri et vieilli. » Elle a même des paroles plus douces en parlant de Henri III : « Le roi a été à la chasse pour trois jours, non sans vous y souhaiter, et à une musique au Louvre qui a duré toute la nuit; si j'osois vous le dire, vous quitteriez l'agriculture et l'humeur de Timon pour venir parmi les hommes. » Cette bonne intelligence entre le Béarnais et sa femme fut de courte durée, et c'est encore Fosseuse qui devint la cause de cette nouvelle rupture. Cédant aux observations de Catherine, Marguerite venait de la renvoyer. Le roi son mari, très mécontent de cette disgrâce, lui dépêcha Frontenac, porteur du plus impertinent des messages. Marguerite ne pouvait se dispenser de répondre : « Vous dites, écrivit-elle, que ce ne me sera jamais honte de vous complaire. Je le crois aussi, vous estimant si raisonnable que ne me commandiez rien qui soit indigne de personne de ma qualité, ni

qui importe à mon honneur, où vous avez trop d'intérêt. Et si vous me demandiez de tenir une fille avec moi à qui vous eussiez fait un enfant, au jugement de tout le monde, vous trouveriez que ce me seroit une honte pour l'indignité que vous me feriez et pour la réputation que j'en acquérerois. Vous m'écrivez que, pour fermer la bouche au roi, aux reines, ou à ceux qui m'en parleroient, je leur dise que vous l'aimez et que je l'aime pour cela. Cette réponse seroit bonne partant d'un de vos serviteurs ou servantes, mais de votre maîtresse!.. J'ai souffert ce que je ne dirai pas princesse, mais jamais simple demoiselle ne souffrit, l'ayant secourue, caché sa faute, et toujours depuis tenue avec moi. Si vous n'appelez pas cela vouloir vous contenter, certes je ne sais pas comment vous le pouvez entendre. »

Marguerite était dans son droit d'épouse outragée, mais Catherine y ajouta une verte mercuriale qui dut blesser profondément le roi et acheva de l'indisposer contre sa femme. « Vous n'êtes pas, disait-elle, le premier mari jeune et peu sage en pareilles choses; mais je vous trouve bien le premier et le seul qui fasse après un tel fait tenir un pareil langage à sa femme. J'ai eu l'honneur d'avoir épousé le roi, mon seigneur, et votre souverain, mais la chose dont il était le plus marri, c'étoit quand il savoit que je susse de ces nouvelles-là, et quand Mme de Flemming fut grosse, il trouva très bien quand on la renvoya... Ce n'est pas la façon de traiter les femmes de bien et de telle maison et de les injurier à l'appétit d'une p... publique, car tout le monde sait l'enfant qu'elle a fait, et par un petit galant outre-cuidant et imprudent d'avoir accepté de son maître un tel commandement. Je ne puis croire qu'il vienne de vous, car vous êtes trop bien né pour ne pas savoir comment devez vivre avec la fille de votre roi et la sœur de celui qui commande à tout ce royaume et à vous, qui outre cela vous honore et vous aime, comme doit faire une femme de bien, et si je la connoissois autrement, ne la voudrois supporter ni rien mander pour vous faire reconnoître le tort que vous vous êtes fait... J'ai fait partir, ajoutait-elle, *cette belle bête,* car tant que je vivrai, je ne souffrirai pas de voir chose qui puisse empêcher ou diminuer l'amitié que ceux qui me sont si proches, comme elle m'est, se doivent porter l'un à l'autre. »

A cette nouvelle brouille avec son mari vint s'ajouter pour Marguerite une véritable peine de cœur. En retrouvant Chanvalon, en reprenant possession de l'homme qu'elle adorait, elle se croyait à l'abri de toute infidélité. Il n'en fut rien : soit qu'il craignît le ressentiment de Henri III, soit qu'il vît dans sa liaison avec Marguerite un obstacle à sa propre fortune, Chanvalon chercha à se dégager

en prenant une femme dont le nom et la haute situation pût lui servir de marchepied. Il la rencontra dans Catherine de La Marck, fille de Robert de La Marck, duc de Bouillon. Deux années auparavant, Marguerite avait bien voulu lui donner une femme, mais une femme de sa main, et avec la certitude de le garder pour elle. Quand elle apprit qu'il lui échappait, qu'il la trahissait, sa jalousie fit explosion : « Il n'y a donc plus de justice au ciel, ni de fidélité en terre! écrit-elle. Triomphez, triomphez de ma trop ardente amour! Vantez-vous de m'avoir trompée; riez-en, et moquez-vous-en avec celle de qui je reçois cette seule consolation que son peu de mérite vous sera le juste remords de votre tort. En recevant cette lettre, la dernière, je vous supplie de me la renvoyer, car je ne veux pas qu'à cette belle entrevue, que vous ferez ce soir, elle serve de sujet au père et à la fille de discourir à mes dépens. »

Il y a des femmes de nature douce et passive, qui, trahies et délaissées, ne laissent rien paraître au dehors. Marguerite n'était pas l'une de ces résignées. Surexcitée par l'abandon de Chanvalon, et d'humeur batailleuse, elle mordit à belles dents, et, faisant chorus avec tous ceux qui reprochaient à Henri III ses mignons et sa honteuse façon de vivre, elle échangea avec lui des mots acerbes et sanglans, sans s'inquiéter des représailles, qui, pour se faire attendre, n'en seraient que plus terribles. Le départ de Henri III pour les eaux de Spa amena une trêve momentanée. C'est durant ce court intervalle de temps que Chanvalon revint d'Anvers à Paris sans que Marguerite s'y attendît. Le duc d'Alençon l'avait chassé, et, au lieu de se réfugier à Sedan auprès de sa femme, il avait préféré demander un asile à Marguerite. D'où venait sa disgrâce? Les uns l'accusaient d'avoir tiré vanité de sa liaison avec la reine; d'autres d'avoir révélé certaines confidences que le duc lui avait faites. Sans se préoccuper du danger qu'elle allait affronter de nouveau, n'écoutant que sa passion, Marguerite renoua avec son ancien amant. Mais que ces jours d'ivresse furent courts et mélangés de déboires! Son éternelle rivale, Mme de Sauve, non satisfaite de se partager entre d'Épernon, son nouvel amant, et le duc de Guise, avait eu la fantaisie de rendre Chanvalon infidèle, et plus tard elle y réussira. Prise de découragement, Marguerite eut alors la pensée de se retirer auprès du roi son mari; c'était le salut. L'argent lui faisant défaut, elle ne put partir. A la fin de juin, elle tomba malade. Sa maladie devint le prétexte des plus fâcheux propos. « La reine de Navarre est grosse ou hydropique, » écrivait Busini, l'ambassadeur de Toscane.

Le retour de Henri III rendit à Marguerite toutes ses craintes; elle eut enfin conscience du danger qui la menaçait, elle et Chan-

valon. « Plût à Dieu, écrivait-elle à son amant, que sur moi seule cet orage se pût décharger! Mais vous mettre en danger! ah! non, ma vie, il n'y a gêne si cruelle à quoi je ne me soumette plutôt! J'en rends une assez grande preuve, m'interdisant le plaisir de votre belle vue, que je tiens m'être aussi nécessaire que le soleil aux printanières fleurs. » Ces craintes n'étaient que trop réelles : prévenu des bruits injurieux qui couraient publiquement sur sa sœur, Henri III voulut s'en assurer. A prix d'or, il gagna une femme de chambre de Marguerite. Cette créature révéla au roi l'intrigue de sa sœur avec Chanvalon; elle lui nomma tous les anciens amans de sa maîtresse à leur date et avec les détails les plus compromettans. Ces preuves une fois en ses mains, Henri III attendit l'heure favorable.

Un événement imprévu hâta le dénoûment de la crise. Il avait envoyé à Lyon un courrier, porteur d'une lettre secrète pour le duc de Joyeuse. A quelques lieues de Paris, ce courrier fut assailli par des gens masqués, qui le tuèrent et enlevèrent ses dépêches. A tort ou à raison, Marguerite fut accusée de ce guet-apens; on prétendit qu'elle avait voulu savoir ce que son frère écrivait sur elle à Joyeuse. Henri III ne chercha plus que l'occasion de se venger et de tendre un piège à sa sœur. Le 7 août, il devait y avoir grand bal à la cour; Catherine étant absente, et la reine, Louise de Lorraine, indisposée, il pria Marguerite de les remplacer et d'en faire les honneurs. Sans défiance, elle accepta et vint prendre place sous le dais royal. A l'heure la plus animée du bal, suivi par d'Épernon et ses favoris habituels, Henri III s'approcha du trône où sa sœur était assise, et là, debout, à haute voix, devant toute l'assistance, il lui reprocha ses amours avec Chanvalon. Il l'accusa d'avoir eu un enfant de lui et nomma un à un tous les amans qu'on lui attribuait. Immobile et muette, Marguerite essuya ce long réquisitoire, dont le dernier mot fut un ordre de bannissement. « Vous n'avez que faire ici; allez rejoindre votre mari et partez demain. » Dans la nuit, une troupe d'hommes masqués cerna le logis de Chanvalon et le fouilla de fond en comble, mais prudemment il avait pris la fuite.

Le 8 août, au matin, un carrosse attelé de quatre chevaux stationnait dans la cour de l'hôtel de Birague, que Marguerite venait récemment d'acquérir. Ses femmes et ses serviteurs, déjà à cheval, attendaient en silence l'heure du départ. Vêtue d'une robe de couleur sombre, le visage recouvert d'un masque, Marguerite parut sur le perron, et, se retournant vers ceux de sa maison qui restaient : « Je suis aussi malheureuse que Marie Stuart, s'écria-t-elle. Ne se trouvera-t-il donc personne qui veuille me donner du poison? » Et elle monta dans le carrosse, qui partit aussitôt.

Le matin du même jour, soixante archers de la garde de Henri III

prirent position un peu au-delà du village de Palaiseau. Larchamp de Grimouville, leur capitaine, se tint longtemps immobile en tête de la colonne, les yeux fixés sur le long ruban de route qui se déroulait devant lui. Enfin, aussi loin que sa vue pouvait porter, il aperçut le carrosse de la reine, qui, escorté par quelques cavaliers, venait grand train. Quand il ne fut plus qu'à une petite distance, sur son ordre les archers s'ébranlèrent. Les uns prirent par la bride les chevaux de deux amazones qui suivaient le carrosse, les autres se saisirent de l'écuyer qui chevauchait à la portière de droite et de huit ou dix des cavaliers de l'escorte, et, au grand trot de leurs montures, ils emmenèrent leurs prisonniers. Alors Larchamp mit pied à terre, et, se rapprochant du carrosse, il en ouvrit brusquement la portière. La reine y était seule; un masque cachait son visage. Larchamp le souleva brutalement. « Misérable, tu oses porter la main sur la sœur de ton roi! cria Marguerite d'une voix étouffée par la colère. — J'obéis à un ordre, dit Larchamp. — Tuez-moi, alors, sans plus me faire languir. » Sans répondre, Larchamp referma la portière et fit retourner les chevaux. Le carrosse reprit lentement la route de Palaiseau. L'escorte était réduite à quatre cavaliers.

Conduits à Montargis, les prisonniers furent placés dans des chambres séparées de l'abbaye de Ferrières et mis au secret jusqu'à leur interrogatoire. Qui donc allait être le juge? Henri III en personne. Et sur quoi allait-il interroger les serviteurs de Marguerite? Sur les déportemens de leur maîtresse, et Mme de Duras et Mlle de Béthune, ses dames d'honneur, sur l'accusation qu'on leur imputait d'avoir favorisé l'accouchement clandestin de la reine. Quel moment avait-il choisi pour cette honteuse besogne? Le moment où Catherine de Médicis était à La Fère auprès du duc d'Anjou, déjà atteint du mal qui devait l'emporter l'année suivante.

A la nouvelle de la honte infligée à Marguerite, Catherine fut outrée de douleur. Ne pouvant venir retrouver Henri III aussitôt qu'elle l'aurait voulu, elle lui dépêcha l'archevêque de Langres, et obtint, par son intercession, la mise en liberté des prisonniers déjà envoyés à la Bastille. Mais le roi exigea que ni Mme de Duras ni Mlle de Béthune ne retournassent auprès de leur maîtresse, qui s'était réfugiée à Vendôme.

HECTOR DE LA FERRIÈRE.

LES

MONACH

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Dans les derniers jours du mois de mars 1883, M. Le Fiot, l'homme d'affaires du général comte Martin d'Épagnes, se présenta un matin à l'hôtel du général.

C'était rue Saint-Dominique, au coin de la rue de Bourgogne, un des plus beaux hôtels anciens qui se voient encore à Paris.

Bâti vers le commencement du XVIII[e] siècle pour le comte de La Tour d'Auvergne, colonel-général de la cavalerie légère de France, après avoir été successivement occupé par le cardinal de Tencin, le comte de Morville, intendant des postes, Séguin des Mares, conseiller au parlement, et un fermier-général nommé Baudu de Langle, l'hôtel avait été vendu, en 1809, par les héritiers Baudu au général comte Martin, grand-père du général, et payé sur la dot de sa femme, une demoiselle Maurel, fille d'un fournisseur des armées. Ce ne fut qu'au milieu de la restauration que le général comte Martin ajouta à son nom le nom d'Épagnes, d'une terre achetée en Champagne, près Sézanne, sa ville natale, d'où il était parti comme volontaire en 1796.

Cette construction était un des meilleurs types d'architecture civile de la fin du règne de Louis XIV : une grande cour circulaire, deux étages réguliers à neuf fenêtres de façade, des combles soutenus par un entablement à corniche, et derrière, un grand jardin, dont les arbres se voyaient par-dessus les toits. Sur le jardin, deux corps de logis avancés, perpendiculaires au corps de logis principal. Ce qu'il y avait de plus remarquable, avec les écuries, était, à l'une des extrémités de la cour à droite, un grand vestibule décoré de pilastres, donnant issue à un escalier monumental construit après coup sur les dessins du chevalier Servandoni. Sur le fronton de la façade étaient sculptés en relief les trophées et les écussons du général comte de l'empire, auxquels on avait joint l'écu de sa femme, qui, fille du marquis d'Audaine, sortait d'une bonne famille des environs de La Ferté-Macé.

Le général avait gardé pour lui le premier étage de son hôtel et loué jusqu'ici le rez-de-chaussée au comte de Ghomer.

Ces Ghomer étaient très comme il faut, connus sans être illustres, et furent même à la cour au siècle dernier. Mme de Ghomer, parente éloignée de la générale, avait son château des Chênaies dans l'Orne, non loin de Domfront, à dix lieues au plus de La Ferté-Macé et du château des Tourettes, qui était venu au général par sa femme. Le petit cousinage avec la générale, le voisinage des châteaux dans l'Orne, la location de Paris, avaient lié les deux familles. M. de Ghomer, fort à son aise, s'était trouvé compromis dans les affaires de la banque Bontoux et tout à coup à peu près ruiné. Après s'être épuisés, pendant un an, dans de vaines espérances sur l'issue du procès de l'Union générale, les Ghomer durent résilier leur bail, malgré la bonne volonté de leur propriétaire, et abandonner Paris pour aller vivre aux Chênaies avec leurs jeunes enfans : deux garçons de neuf à dix ans et une fille, Hélène, mignonne et blonde fillette, qui avait un peu plus de quinze ans.

M. Le Fiot s'était occupé de trouver un nouveau locataire à la place des Ghomer, et il venait faire des propositions.

Quand on l'introduisit dans la chambre du général, celui-ci venait de descendre de cheval ; il était en caleçon et achevait de se raser. Ses vêtemens étaient jetés sur tous les meubles, la culotte rouge à bande noire sur un bras de fauteuil, les bottes aux deux coins de la chambre, la pelisse sur un canapé, le képi accroché au piton de la glace à bascule. On eût dit la chambre d'un sous-lieutenant, à voir ce désordre qui témoignait de l'activité de ce petit homme un peu sanguin et replet, aux cheveux à peine grisonnans, à la moustache cirée.

Il reçut son homme d'affaires sans façon et avec bonne humeur,

comme autrefois il recevait ses trésoriers à Limoges, où il commandait une brigade de dragons.

— Eh bien! monsieur Le Fiot, vous venez me parler de ma baraque? dit le général, qui tirait de son hôtel une certaine vanité.

— Monsieur le comte...

— Appelez-moi mon général si ça ne vous fait rien. Les gredins m'ont fendu l'oreille, mais la disponibilité ne m'ôte droit ni au titre ni à l'uniforme.

Il disait cela le dos tourné, en renfonçant sa chemise, qui bouffait trop hors du caleçon.

M. Le Fiot était répandu en une multitude d'affaires, fréquentait la Bourse, aimait les tableaux, les petits théâtres. C'était un bel homme à la main blanche, aux favoris peignés, tout rond et qui ne s'embarrassait de rien.

Il se mit au ton du général et expliqua vivement les avantages du bail qu'il proposait. Le nouveau locataire prenait les réparations à sa charge, entrait tout de suite en jouissance et signait pour neuf ans.

Les explications durèrent assez longtemps pour que le général s'aperçût lui-même qu'il n'écoutait pas.

— C'est bon, c'est bon... Combien louez-vous l'appartement?

— Vingt-cinq mille francs, mon général.

— Huit mille francs de plus que les Ghomer ne payaient,.. c'est un bon prix.

— Je vous réservais cette surprise pour ma conclusion.

— A la bonne heure!.. Et quel est donc l'imbécile qui paie aussi cher l'avantage de demeurer chez moi?

— Imbécile est beaucoup dire, mon général. Il a beaucoup d'argent... Savez-vous que j'ai eu entre les mains les pièces qui constatent que, rien qu'en valeurs hypothécaires, il possède plus de six millions... Il a aussi, à ma connaissance, deux maisons à Paris,.. un château dans l'Oise;.. tout cela n'est pas d'un imbécile.

— Et il se nomme?..

— Monach.

— Monach?

— Le baron Monach.

— Le baron Monach? Je ne connais pas.

M. Le Fiot prit une figure assez étonnée.

— Le baron m'a dit pourtant qu'il vous connaissait.

— Monach!.. Monach!.. je ne me souviens pas.

— Le baron vous a été présenté au casino de Vichy,.. il y a deux ans.

— C'est possible.

— Un homme de quarante ans,.. grand,.. avec des favoris châtain clair qui rejoignent la moustache...

— A l'autrichienne?

— C'est cela,.. de grandes mains,.. mis proprement,.. poli,.. le nez en bec de corbin,.. car vous n'ignorez pas que le baron Monach est israélite? ajouta l'homme d'affaires après une sorte d'hésitation.

— Oui, je vois ça,.. un nez en crochet à bouton. On rencontre depuis quelque temps dans le monde beaucoup de nez faits comme celui-là... Mais pourquoi ne me disiez-vous pas que M. Monach était juif?

— Parce que je croyais que vous le connaissiez.

— Mais je ne le connais pas du tout.

— Il connaît aussi M. votre fils ;.. ils sont du même cercle.

— Monach!.. Monach!.. Et qu'est-ce que fait ce Monach?

— Il est dans les affaires.

— Dans les affaires... à la Bourse?

— Oui, mon général.

— C'est un sauteur alors!

— Pas du tout, mon général... Il a bonne réputation;.. est bien vu dans le monde;.. il a même des goûts artistiques et...

— Enfin vous m'en répondez, reprit tout de suite le général, qui était très satisfait du prix de la location.

— Tout à fait.

Après un moment de réflexion, le général ajouta, et non pas sans quelque inquiétude :

— Je ne crois pas que ma femme trouve une objection sérieuse dans cette différence de religion,.. et bien que j'eusse préféré quelqu'un dans le genre des Ghomer... Dame! personne n'a plus le sou maintenant;.. je n'ai pas de préjugés... D'ailleurs nous en causerons à table avec la générale.,. Vous déjeunez, n'est-ce pas, monsieur Le Fiot? Toute réflexion faite, je serai bien aise que vous soyez là.

M. Le Fiot s'inclina.

Le général passa une jaquette, examina l'ensemble de sa toilette de l'air d'un homme qui n'a pas renoncé à plaire, s'installa dans un fauteuil et alluma une cigarette.

— M. Monach est marié, je pense?

— Certainement, mon général; il vit avec sa mère, sa femme et sa fille, des gens tranquilles. La mère ne fera pas grand bruit;.. c'est une vieille femme, fort attachée à sa religion,.. et qui...

— C'est bon, c'est bon... Sa femme est bien?

— Entre deux;.. mais sa fille est fort belle,.. et, de l'avis unanime...

— A la bonne heure!.. Un peu maigre, n'est-ce pas?

— Bien prise et élancée.

— C'est ça, reprit le général.

Et, après avoir aspiré une longue bouffée, il raconta qu'étant sous-lieutenant au 9e chasseurs d'Afrique, à Tlemcen, ses camarades et lui avaient fait venir d'Oran une certaine Rachel, une juive; ils avaient été au-devant de la diligence attendre Rachel à trois heures de la ville, et, ayant forcé la belle de monter à cheval, ils l'avaient amenée en triomphe au milieu des allées de rosiers en fleurs, sous un ciel tout bleu, où, par-dessus les jardins, s'élevait le blanc minaret d'Agadir. Cette fille était brune, avec des seins noirs, des yeux de gazelle qui lui venaient jusqu'aux oreilles, la tête petite, les dents longues, la bouche si rouge qu'elle paraissait peinte, le teint mat, maigre de buste, tout en hanches, le jarret sec, la cuisse ferme.

— Dame! je sais bien, ajouta-t-il pour achever le portrait, les articulations étaient rouges, le ventre d'un vilain jaune, couleur safran, et, toute nue, au soleil, personne n'en aurait voulu;,. mais habillée d'oripeaux,.. avec des balancemens de hanches et le diable à la peau, c'était autre chose.

Le général allait étendre encore ses réflexions sur la beauté des femmes d'Orient, quand on vint l'avertir que le déjeuner était servi.

On traversa le petit et le grand salon, où l'homme d'affaires vit des boiseries blanches toutes nues, des meubles Louis XVI, grêles, à pieds droits, garnis de jolis bouquets en tapisserie de Beauvais. Le général trouvait bien cela élégant si l'on voulait, mais un peu mince pour son goût. C'était un héritage de sa femme, qui aimait les meubles de famille. Par égard pour elle, il n'avait point renouvelé ses salons, malgré son goût pour les meubles capitonnés et confortables. Il se contentait de dire de temps en temps que tout ce genre de mobilier était peu solide. Pour le prouver, d'ordinaire il saisissait d'une main un fauteuil et l'inclinait en appuyant un des pieds sur le parquet. Il faisait alors craquer le meuble sans le briser, mais en le désarticulant assez pour compromettre sa solidité et se donner raison.

Il fit passer l'homme d'affaires dans la salle à manger, et, tandis que les deux hommes entraient par une porte, la générale entrait par l'autre. Le général regarda sa montre; c'était l'exactitude militaire. Il dit ce qui amenait M. Le Fiot, et on se mit à table.

Une quatrième place restait vide.

— Roger est encore en retard, dit le général avec humeur.

La mère sourit doucement et fit signe au domestique d'aller avertir son fils.

— Roger a été au bal, mon ami.

— Au cirque Frébault sans doute, où ces enragés ont donné encore un bal de cocottes?

La générale était délicieuse à regarder; non point qu'elle fût ni belle ni jeune; elle avait quarante-cinq ans passés et le nez un peu pointu, mais un charme était répandu sur toute sa personne. C'était une douceur infinie qui venait du fond de ses yeux bruns veloutés; c'était, sur sa bouche, un sourire d'indulgence affable, dans son maintien, une modestie habituelle et, dans le ton, une grande simplicité. Coiffée avec des bandeaux unis, une seule mèche blanche se mêlait à ses cheveux châtains.

Elle avait toujours aimé son mari et s'était, sans effort, rendue agréable. Le général l'avait aimée d'abord avec violence, puis, peu à peu, ses sentimens s'étaient apaisés. De ce grand feu des premières années du mariage il restait une chaleur douce, une tiédeur pénétrante. Tout cet amour s'était fondu en une affection profonde, mêlée de respect. Il l'appelait sa seule amie. Elle était, en effet, sa seule amie, attentive, discrète, bienfaisante, sensée et délicate. Certes il y avait bien eu, depuis vingt-cinq ans, des points de conduite obscurs dans la vie du général et qu'il n'eût pas été consolant pour sa femme d'éclaircir. Mais elle ne tirait jamais aucune conséquence de certaines préoccupations passagères, de certaines absences inexplicables et de l'embarras de son mari à reprendre certains mots lâchés où il se compromettait par mégarde. Il devenait très rouge en ces occasions, balbutiait, venait prendre la main de sa femme, et avec des airs de malice si pitoyables que celle-ci se força, dans les commencemens, à ignorer absolument ce qui l'aurait fait mourir si elle en avait eu une idée nette.

C'était aussi une femme extrêmement pieuse. Par devoir chrétien, aussi bien que pour se soutenir l'âme en soulageant les misères d'autrui, depuis deux ans qu'elle habitait Paris, régulièrement elle visitait les malades dans des quartiers horribles. Elle se répandait en bonnes œuvres où son mari la laissait libre, d'autant mieux que chez elle, la charité, tout en étant devenue une occupation journalière, n'était ni incommode ni tournée à la manie.

Roger, un peu souffrant, demandait du thé dans sa chambre.

— A vingt-cinq ans, j'étais plus solide que ça, et il n'y avait pas de bal qui me mît par terre... Enfin, c'est son affaire.

Le général pria M. Le Fiot de dire les conditions excellentes qu'il apportait.

La générale savait que son mari n'aimait pas à la voir dorloter son fils, aussi se tint-elle coite, prêtant une attention distraite au discours de l'homme d'affaires.

Quand on en fut venu au point délicat, le général coupa brusque-

ment la parole à M. Le Fiot. Il s'entendait mal aux choses de la religion, dit-il; il y avait peut-être quelque défense, quelque prescription de l'église, il ne savait quoi, qui pouvait éveiller les scrupules de sa femme et l'empêcher de recevoir les Monach sous son toit. Il se souvenait vaguement des quartiers juifs dans les villes, des chaînes des rues, du Ghetto de Rome. Il poussa même l'objection avec une certaine délicatesse et affirma qu'il ne voulait rien décider lui-même. Il insistait pour que sa femme parlât avec sincérité et dît franchement si ce voisinage ne lui serait pas désagréable; mais, en même temps, il montrait si bien que cette location avantageuse lui tenait à cœur que, malgré un mouvement d'hésitation instinctif, la générale donna son consentement de la meilleure grâce du monde. Ce n'était point non plus une pédante en religion. Et elle mettait de la discrétion à la défense des choses saintes, afin que ses pratiques passassent inaperçues.

Il n'aurait plus été question des Monach si l'on n'eût pas annoncé l'abbé Glouvet, qui entra modestement et montra la figure d'un homme encore jeune, très soigné de sa personne, le regard ferme à la fois et soumis. Avec des idées variées et confuses, il passait dans le monde pour intelligent, mais pour un peu trop libéral et grand liseur de revues. Il était, depuis cinq ans, vicaire à Saint-Thomas et avait toute la confiance de son curé, un excellent homme que la générale vénérait pour sa piété simple et l'entêtement de sa charité. Le vicaire aidait le curé dans ses bonnes œuvres. Spécialement chargé depuis deux ans de l'*Œuvre des pauvres infirmes des faubourgs,* dont la générale était présidente, il allait voir les dames patronnesses, les membres honoraires, les dames visitantes et réveillait le zèle.

L'abbé Glouvet approuva la générale.

— L'église, dit-il, ne commande de mépriser personne.

D'ailleurs tout se relâchait tellement dans l'état nouveau de la société, continua-t-il, que l'église, qui ne redoute aucun progrès, abandonnait beaucoup de ses rigueurs par bon sens et par nécessité. Comment hésiter à accueillir les Monach? Il tira, entre autres, un argument de ce qu'il n'était point précisément défendu aux catholiques d'aller à la synagogue, bien qu'ils semblassent ainsi donner leur adhésion aux cérémonies d'un culte auquel ils n'appartenaient pas. Il nomma beaucoup de grandes dames qui avaient assisté à des mariages israélites. Il dit même en passant qu'il savait, d'après les récits, qu'on brisait un verre et que, sous un dais magnifique, le marié était le chapeau sur la tête et les épaules couvertes du *taleth,* écharpe de soie blanche rayée de bandes bleues aux extrémités.

— Les israélites, ajouta-t-il, sont généralement fort attachés à

leurs usages; mais il serait injuste de ne pas reconnaître qu'ils font de grandes aumônes par nos mains, s'intéressent aux œuvres catholiques, sont dans beaucoup de nos fondations pieuses... Et tenez,.. c'est ce que nous disions justement ce matin, avec M. le curé, à propos de cette lettre que j'apporte et qui a trait à l'œuvre dont Mme la comtesse est présidente.

L'abbé Glouvet prit la lettre dans son bréviaire, la tira délicatement de son enveloppe, où un cachet rouge armorié apparaissait comme une tache superbe, s'assura qu'il ne se trompait pas et présenta le papier ouvert à la générale, qui, ayant la vue un peu basse, se pencha pour lire :

« Monsieur le curé,

« Je m'empresse de répondre à votre charitable appel et vous prie, en acceptant ma cotisation, de me compter, à partir de ce jour, au nombre des membres actifs de l'œuvre si éminemment humaine que vous accomplissez avec tous les cœurs de bonne volonté.

« Baronne MONACH.

« 26 mars 1883. »

— Le cas est d'autant plus admirable, fit remarquer l'abbé Glouvet, que si jusqu'ici nous avons eu des dames quêteuses pour nos œuvres parmi les israélites, nous n'en avons pas encore eu qui poussassent l'abnégation jusqu'à se mêler d'elles-mêmes à nos dames visitantes... Il y a là quelque chose de nouveau qui doit donner de grandes espérances pour la conversion des âmes.

Le plaisir que cette nouvelle adhésion fit à la générale l'empêcha d'abord de reconnaître la signature. Mais elle se souvint tout à coup que ce nom pouvait bien être justement celui de leur nouveau locataire. Elle donna la lettre à M. Le Fiot pour qu'il vérifiât.

— Parfaitement, madame la comtesse; le nom est identique.

— Voilà des locataires qui tiennent à nous! s'écria le général en riant avec bonne humeur. Je vois tout de suite que ce sont de braves gens.

On se leva de table. Après avoir congédié l'homme d'affaires et l'abbé, le général se retira pour faire sa sieste, et la générale, ayant demandé si Roger ne dormait pas, alla voir son fils, qui prenait du thé dans son lit.

Couché, Roger paraissait encore plus grand qu'il n'était. C'était un grand diable, avec les cheveux bruns, une belle moustache,

des yeux de myope et une physionomie engageante. Il était doué d'une force peu commune, mais qui n'apparaissait pas au premier coup d'œil, bien que, dès qu'il marchât, on vît sous ses vêtemens bien faits le jeu des muscles de ses bras et de ses jambes.

Lorsque son père fut mis en disponibilité, Roger, qui était lieutenant au 9e cuirassiers, avait donné sa démission. Il revint à Paris, dégoûté des garnisons sans ressources, des rencontres hasardeuses, inquiet d'amusemens et le cœur tracassé d'amour.

A son retour du régiment, il avait rencontré chez sa mère une jeune femme, Mme de Tresmes. Elle avait épousé un veuf, M. Gibot de Tresmes, ou plus exactement M. Gibot, dont le père, — l'illustration de la famille, — fut préfet du Gard sous la monarchie de juillet. Ce veuf, en épousant une femme jeune, n'avait pu se détacher d'une vieille maîtresse, ce qui le rendait soumis en ménage et facile à conduire. Mme de Tresmes était une demi-blonde de vingt-huit ans, évaporée, entêtée de monde, élégante, bien tournée, aimante, relâchée, sans méchanceté véritable ni aucune consistance. Elle eut pour Roger la grâce de la nouveauté. Ils s'aimèrent; cela durait déjà depuis deux ans.

La veille il y avait eu, en effet, bal costumé au cirque Frébault. C'était un cirque particulier, installé avenue Kléber. Là, se réunissaient quelques jeunes gens de bonne famille, chez qui l'oisiveté, l'éloignement des emplois publics et la mode, qui est aux spectacles, développaient des goûts violens et une passion excessive pour les exercices physiques de toute espèce. Roger faisait partie du cirque, avec quelques-uns de ses amis, le comte de Baulny, le marquis de Courtaron et d'autres. Trois ou quatre fois par an, on y donnait des fêtes et des représentations où Roger se distinguait. Il préparait même pour l'hiver prochain, avec Baulny, un combat à cheval et en armure, sur lequel comptait beaucoup Frébault, leur chef, et de tous le plus endiablé.

Mme de Tresmes, qui voulait voir un bal de cocottes, avait absolument tenu à ce que Roger la conduisît au cirque. Bien qu'il trouvât cela d'un genre pitoyable, il avait cédé à son désir et était revenu de fort mauvaise humeur, avec un chaud et froid qui lui donnait la fièvre.

Roger naturellement ne dit à sa mère ni où ni avec qui il avait passé la nuit. Il lui conta ce qu'il voulut et ils parlèrent de l'abbé, d'une lettre de Mme de Ghomer, arrivée le matin des Chênaies, et, à propos des anciens locataires, on en vint aux nouveaux.

— Ton père en est enchanté, lui dit sa mère.

Et, tirant de sa poche la lettre de la baronne Monach, elle demanda à son fils s'il connaissait ce nom-là.

Il n'y avait pas longtemps que le baron Monach s'était fait recevoir au cercle « des Petits Pannés, » un cercle très nombreux, où Roger n'allait que pour jouer.

Monach passait pour riche et intrigant et prenait position dans Paris.

Aux Petits Pannés, il était entouré d'un tas de « pontes » qui le flattaient pour en tirer, assez inutilement du reste, des renseignemens de bourse ou d'affaire, et se frottaient à lui dans l'espérance de quelque chose. Les moins naïfs l'attendaient dans l'antichambre du cercle et, de temps en temps, lui demandaient tout bonnement dix louis pour se refaire.

Monach était piloté dans ce monde par le joli marquis de Courtaron.

Un jour, le marquis perdait au jeu, Monach lui offrit cent louis :

— Veuillez m'en donner deux cents, je vous prie, riposta le marquis... Ah çà, Monach, prétendez-vous me taxer ?

On citait ce trait.

Mais tous ceux qui entouraient Monach n'avaient point cette familiarité impertinente. On ne savait ce qu'on devait le mieux admirer, de la vanité compliquée du baron ou de la platitude enjouée de tous ces messieurs.

Roger résuma son impression en peu de mots. La générale, par une sorte d'optimisme naturel, n'entreprenait pas de juger son prochain. Elle ne prit pas garde à ce que lui disait son fils, qui, de son côté, n'attacha point d'importance à une affaire qui devait avoir cependant des suites si imprévues. Sa mère lui recommanda de se soigner, de ne plus faire d'imprudences.

— Et que dit-on de Mme Monach ? demanda-t-elle en se retirant.

— On dit que sa fille est jolie.

II.

Le lendemain, Monach vint avec M. Le Fiot pour arrêter définitivement les clauses du bail. Il se fit reconnaître du général, qui l'avait rencontré effectivement à Vichy, fort malmené dans les salles du Casino par un grand Russe bizarre, un prince à longue barbe blanche. Celui-ci crachait en l'air en signe de mépris, appelait Monach *Moschka* (petit Moïse) et voulait payer un garçon de jeu pour le battre. Le général avait fait taire ce sauvage qui troublait sa partie et s'était attiré les remercîmens du baron.

L'hôtel et le voisinage flattaient singulièrement la vanité du nouveau locataire. Il était à l'affût de tout ce qui « sentait la race, » de tout

ce qui avait une tournure « véritablement aristocratique. » Ces mots, dans leur banalité même, constituaient pour lui quelque chose de mystérieux et d'inattrapable.

Pourtant, avant de signer le bail, Monach souleva de petites difficultés auxquelles l'homme d'affaires n'avait point songé. Le général eut grand'peine à obtenir que les réparations faites par son locataire fussent entreprises par l'architecte ordinaire de l'hôtel. Ensuite, dans le cas où l'hôtel serait vendu, le baron se réservait un droit de préférence.

— Mais je ne veux pas vendre mon hôtel, dit le général.

— Certainement, monsieur le comte;.. mais si cela arrivait?

— Cela n'arrivera pas, puisque je ne veux pas vendre.

— Je sais bien. Cela peut arriver cependant...

Il fut convenu aussi que le jardin serait en commun.

— Je n'y descendrai jamais, dit le comte, mais je veux avoir le droit de m'y promener si bon me semble.

On rabattit cinq cents francs de ce chef.

Le général ne fut point du tout mécontent de Monach, qui l'avait désennuyé. Ces discussions lui rappelaient celles qu'il avait avec le génie militaire pour les quartiers de sa brigade.

— Vous aviez raison, monsieur Le Fiot, dit-il, voilà un gaillard très intelligent, qui entend bien les affaires. Il ira loin.

A quelques jours de là, Monach revint avec sa femme et sa fille prendre des dispositions pour leur nouvelle installation. Le général de sa fenêtre ne fit d'abord qu'entrevoir « leur smala. » Il trouva à première vue la jeune Monach très attrayante. Il alla flâner aux écuries pour se faire voir. Il prit même de loin avec les palefreniers un ton de commandement pour se faire entendre. Monach le vit et l'entendit, l'alla chercher et le présenta à sa femme et à sa fille.

Le comte salua Mme et Mlle Monach de l'air le plus galant, leur demanda la permission de les accompagner, fit les honneurs de la maison. Il fut charmant.

On visita les salons de parade, du côté de la cour, et les appartements privés, du côté du jardin. On examina les boiseries dorées où étaient sculptés des attributs bucoliques; on remarqua les déesses casquées des corniches.

On se promena ensuite dans les jardins, où l'on admira les pelouses, les tilleuls, les lierres des murs, la serre, la volière vide de la petite Hélène de Ghomer, dont le général parla avec affection, la cabane où avait été sa chèvre, et les premières violettes à même le gazon. Le général en cueillit pour Mme Monach et Mlle Lia; déjà il avait demandé à la jeune fille son petit nom.

Monach regrettait que le jardin fût dominé par les maisons voi-

sines, sa femme comptait les arbres. Le général apprit à Lia à réchauffer les violettes dans ses mains dégantées. La jeune fille, les paumes jointes sous le nez et les yeux à demi fermés, respirait les fleurs en baissant la nuque, où voltigeaient des cheveux noirs sur une peau brune.

Mme Monach devait se présenter bientôt chez la générale. Elle avait vu l'abbé Glouvet. Elle voulait parler « de l'œuvre admirable, » et était « tout acquise à une si belle idée. » Le général l'assura qu'elle serait la bienvenue.

Le surlendemain, qui était un mercredi, le jour de la comtesse d'Épagnes, Mme Monach arriva avec sa fille. Un coupé à ressorts, attelé de deux chevaux à gourmettes sonnantes, les amena à l'hôtel. La voiture alla se ranger dans la cour, à la suite d'un étroit petit coupé bleu, le coupé de Mme de Tresmes, et d'une grande berline aux armes de la duchesse des Baux.

La duchesse était une aimable vieille; la bouche fine, l'œil infiniment spirituel, elle se tenait si droite sur les reins, qu'on s'apercevait à peine qu'elle était ridiculement petite et faite comme un paquet.

On parlait justement des Monach.

Mme de Tresmes trouvait à redire à ce qu'on eût admis Mme Monach à faire partie d'une œuvre si sérieuse.

— Mais que vous ont donc fait ces Monach? dit la duchesse à Mme de Tresmes avec une noble sécurité que rien ne pouvait entamer. Quelle mouche vous pique?

— Vous ne songez pas, duchesse, que Mme Monach est israélite.

— Le beau mal! Qu'est-ce que cela peut vous faire si elle ne vous convertit pas?..

La générale pensait comme la duchesse des Baux :

— Vous savez, dit-elle, combien il faut de persévérance et de bonne volonté pour se mettre parmi les pauvres, pour prendre plaisir à les visiter chez eux, à les servir dans leurs lits, à les soigner de ses mains, à les consoler...

— Et au milieu d'odeurs abominables, interrompit la duchesse... J'ai eu une vieille cancéreuse à peu près de mon âge... Elle tombait par pièces, c'était horrible!.. Je n'y pus tenir,.. j'envoyai à ma place la sœur Adrienne,.. mais ma vieille me fit dire par son fils, un ivrogne, que le costume de la sœur la compromettait dans sa maison, qu'elle me priait de revenir moi-même, parce qu'avec moi ce n'était pas la même chose. Elle me faisait passer pour une de ses amies.

— Et je sais que vous y êtes retournée, dit en souriant la générale.

— Oui, reprit la duchesse,.. il le fallait bien... Mais je n'en puis

plus, je renonce à mon quartier de Clignancourt, à mon concierge franc-maçon de la rue Oudot et à ma famille belge de la rue du Château-Montmartre... Ceux-là n'entendaient que le flamand... Je cède tout mon quartier à Mme Monach, si elle veut ;.. elle est plus jeune que moi, et nos malades y gagneront certainement.

Mme Monach et sa fille entrèrent. On fit des cérémonies.

Mme Monach parla tout de suite de son amie, la marquise de Courtaron, une amie commune.

La mère du joli marquis de Courtaron était entièrement dominée par son fils. La pauvre femme n'avait plus à elle que les murs nus du château où son mari s'était ruiné. Il était mort depuis. La marquise tombait dans des attendrissemens soudains sur ses splendeurs passées et aimait le luxe. Ce goût de bien-être et ses larmes lui retiraient un peu de sa dignité. Elle ne pouvait plus vivre agréablement que chez les autres. Elle voyait beaucoup les Monach, où son fils la prodiguait, y dînait, allait chez eux à la campagne, et cela commençait à se savoir.

La duchesse fut un peu dure pour le jeune Courtaron :

— Il est gentil et a de l'esprit, si l'on veut, mais de mon temps, c'est ce qu'on appelait un écornifleur.

Mme Monach parla ensuite des cours qu'avait suivis Lia, et dont elle était très satisfaite. C'était le cours de Mlle Granet, rue des Mathurins, tout auprès de la chapelle expiatoire. Il y avait là des filles de sénateurs, de députés, de généraux, de gens « très bien; » les leçons étaient données par des professeurs de l'Université. Lia suivait maintenant les cours de la Sorbonne, et dans un mois allait passer son dernier examen d'aptitude et obtenir le brevet.

Mais la duchesse ramena la conversation sur l'œuvre et répéta à Mme Monach ce qu'elle avait dit à son sujet.

La baronne remercia avec effusion.

Elle avait les traits brouillés et un peu mous, de l'embonpoint plus qu'il n'en fallait, l'œil actif et une vivacité de femme entendue, mais qui ne se montrait jamais mieux que hors de la présence de son mari. Elle semblait ordinairement le craindre, à force d'être soumise.

La générale la trouva très renseignée sur leur œuvre ; la baronne savait déjà par l'abbé Glouvet qu'il y avait eu, cette année, quatre-vingt-douze dames visitantes, trois mille sept cent vingt-deux malades, vingt-trois mille sept cent cinquante-deux visites faites, soixante-dix mariages, soixante-cinq enfans légitimés et cinquante-deux mille six cent vingt francs distribués en bons de viande, de pain, de charbon, de sucre, paiement de loyers, habillemens et secours divers dans les douze sections : c'est-à-dire à Ivry, aux

Gobelins, à La Glacière, à La Maison-Blanche, Montrouge, Plaisance, Montmartre, La Chapelle, Clignancourt, Belleville, etc...

Mme Monach avait la mémoire des noms et des chiffres, et un don remarquable pour tout s'assimiler.

— Au point de vue social, dit-elle, avec un léger parler cosmopolite, quel bien inappréciable que ce rapprochement entre les hautes et les basses classes de la société, qui ne se haïssent peut-être que parce qu'elles ne se connaissent pas !

Elle ne faisait ici que répéter les paroles de l'abbé.

— Mais, dit-elle, en se mettant de plus en plus à l'aise, si beaucoup est fait, il y a encore beaucoup plus à faire ; les ressources ne suffisent pas aux demandes.

Il y avait bien une vente annuelle de charité composée de vêtemens pour les pauvres, de livres et d'objets de piété destinés à être distribués dans les écoles comme encouragement et récompense. C'était bien, mais ce n'était pas assez. On avait eu aussi le tort, selon elle, de vendre les objets offerts par les dames de l'œuvre au prix du commerce.

— On ne peut pourtant pas faire une bonne affaire et une bonne œuvre en même temps, continua-t-elle. Il faut prendre son parti et se laisser dépouiller quand on veut faire le bien.

La générale, ayant sans doute plus qu'elle l'habitude des œuvres, objectait qu'il y en avait déjà un grand nombre à Paris, qu'il ne fallait pas fatiguer la bonne volonté des gens, ni forcer les aumônes, de peur de dégoûter des pauvres et de justifier les refus.

— Personne n'aime à donner, dit-elle, et, sans même parler ici des gens de peu de cœur, il n'y a pas de familles riches à Paris que les exigences de toute sorte ne mènent en de trop grandes dépenses et ne mettent réellement dans la gêne.

— Vous m'étonnez, dit Mme Monach avec un aplomb de femme enrichie.

— Ce que je vous dis là est pourtant la vérité.

Mme Monach ne voulut rien entendre et fit la proposition de donner une grande fête de charité. Elle mettrait justement à la disposition de l'œuvre le jardin de l'hôtel et son rez-de-chaussée encore vide.

La fête fut résolue en principe. Cependant Mme de Tresmes faisait d'assez méchans yeux à Lia, qui, en fille bien élevée, ne se mêlait pas à la conversation, mais montrait seulement qu'elle prenait part à tout ce qu'on disait. La duchesse était amusée de voir les gens se remuer autour d'elle. Elle promit son concours.

— Quels yeux ! s'écria-t-elle, quand Lia fut partie avec sa mère ; je n'en ai jamais vu d'aussi grands de ma vie, ni d'aussi beaux. Ils ont au fond un point lumineux, comme de l'eau noire au fond d'un puits !

Mme de Tresmes n'osa point contredire une personne aussi importante que la duchesse, mais demeura froide.

Le général regretta de n'avoir point été là pendant la visite. Il ne se lassait pas de vanter devant sa femme et devant Roger la beauté de Mlle Lia. Et ce goût ne fut peut-être pas étranger à l'approbation qu'il donna à cette fête incommode.

Mme Monach revint seule le lendemain. Sa fille préparait ses examens.

La générale eût voulu que la fête fût une matinée enfantine. Il y aurait eu des poneys, une voiture aux chèvres, un guignol, un bazar organisé par un marchand de ballons rouges qu'elle avait soigné autrefois. Le prix de tous ces divertissemens ne dépasserait point deux francs. Les gâteaux seraient à cinquante centimes. Une belle poupée, avec trousseau et ameublement, serait mise en loterie.

Mais Mme Monach ne la laissa même pas achever :

— Vous doutez trop, dit-elle, de la générosité mondaine et du pouvoir que vous avez. Vous ne vous rendez pas compte de la valeur qu'ont sur les listes des noms tels que ceux de la duchesse des Baux et que le vôtre, madame. Le parc Monceaux, le faubourg Saint-Honoré, le boulevard Malesherbes viendront, si l'on fait de cette fête une journée de mode et de fashion. Il faut un programme très artistique et de la publicité dans les journaux.

Elle avait son programme. Elle se chargeait de tout. Elle connaissait des comédiens, des chanteurs, des peintres, des journalistes, qui, dans sa bouche, devenaient vite *ses* comédiens, *ses* chanteurs, *ses* peintres, *ses* journalistes.

— Ce sera superbe et cela ne coûtera rien,.. et puis on n'a pas non plus tous les jours à sa disposition un jardin comme celui que nous avons.

— Et s'il pleut? dit la générale.

— On dressera dans la cour une tente, à tout événement.

A mesure que le plan se développait, la générale s'effrayait du tour mondain que prenait son œuvre; elle pensait aussi que le résultat ne répondrait peut-être pas aux espérances, qu'il y aurait beaucoup de frais, qu'il ne fallait pas aller si vite.

— C'est trop beau, dit-elle.

— Rien n'est trop beau quand il s'agit de faire le bien.

Et Mme Monach y mettait une telle fureur que la générale, confondue par cent bonnes raisons dites à la fois, finit par penser elle-même qu'elle n'était peut-être point assez confiante ni assez hardie.

On était le 4 avril; la fête fut fixée au 1er mai.

Mme Monach alla voir d'abord la duchesse des Baux, qui devait

tenir un comptoir de chinoiseries. Mme de Tresmes vendrait des rafraîchissemens et Lia des fleurs. Elle trouva Mme de Tresmes très distinguée et « très correcte. » Elle avait toujours ce mot à la bouche depuis qu'elle lisait les journaux français. Il en était de même du mot « courtois » qu'elle appliquait surtout au comte d'Épagnes. Elle alla voir toutes les dames patronnesses, mais ne fut pas peu étonnée de trouver dans l'œuvre des bourgeoises, femmes d'anciens magistrats, de notaires cléricaux, de commerçans, ou de pauvres vieilles demoiselles, toutes personnes fort simples pour la plupart, que le général appelait les *boniches,* on n'a jamais su pourquoi. Ces dames s'emploieraient de leur mieux.

Mais elle comptait surtout sur la duchesse, la vraie, la seule duchesse, et sur ce beau nom que, depuis quinze jours, elle remuait dans sa bouche avec délices.

Partout on trouvait la baronne aimable, très aisée dans ses manières. On avait pour elle la curiosité indulgente que tous les Parisiens ont d'abord pour les étrangers avant qu'ils s'en dégoûtent.

Parmi les dames de l'œuvre, peu dans le commencement firent les renchéries, excepté Mme de Tresmes, qui déchirait Mme Monach, le dos tourné. L'abbé Glouvet disait partout que la baronne était une femme « essentielle. »

L'hôtel, la duchesse, tout Paris étaient devenus la proie de Mme Monach.

Cependant on dépavait par endroits la cour de l'hôtel pour y enfoncer des mâts immenses; on clouait des planches dans le jardin; les ouvriers chantaient, sifflaient, se disputaient. C'était un bruit atroce.

Le général, dont la chambre donnait sur la cour, eut le jour bouché par un grand écusson, où se lisait en lettres d'or, sur un fond bleu : *Œuvre des pauvres infirmes.* Quand la toile de la tente serait posée, il n'y verrait plus du tout. La cour était impraticable. Il fut obligé de louer, rue de Lille, une remise et une écurie pour ses chevaux et ses voitures. C'étaient de continuelles allées et venues. Le général en veston faisait la navette entre les deux rues. Il prenait assez bien ces petits embarras; mais, par habitude, il se plaignait amèrement au directeur des travaux; puis, en le quittant :

— Je sais bien que cet homme se fiche pas mal de ce que je lui dis, mais cela me soulage.

On bousculait le jardin. On installait de petits pavillons, des estrades; on apportait des engins de toute sorte, des tourniquets, des jeux de course, des toupies hollandaises, de petits billards; on empilait des chaises et des banquettes sur la pelouse.

La générale perdait la tête; chaque jour on soumettait à son approbation les morceaux qu'on devait réciter ou chanter, le costume des actrices, la moralité des lots. Elle admit avec beaucoup de peine qu'on chantât un air de *l'Œil crevé*. Elle dut s'assurer d'avance des convenances qu'observerait dans ses exercices un équilibriste, M. Romain. M. Romain donnait des leçons à ces messieurs du cirque Frébault. C'était Courtaron qui l'avait indiqué.

Le temps était superbe. Tout s'annonçait bien.

Le 1er mai, dès une heure de l'après-midi, tout le monde était à son poste. La foule ne vint guère qu'à partir de trois heures. L'abbé Glouvet se tenait chez la générale, dans le salon réservé aux dames patronnesses et aux amis intimes. L'affluence lui parut telle qu'il parlait déjà de vingt ou vingt-cinq mille francs de recette.

Partout dans la cour, le jardin et les appartemens, c'était, au milieu des redingotes noires, un chatoiement de robes, de corsages de toutes les couleurs à la mode : lophophore, scarabée, aile de flamant, cou de paon, crevette, opale, flamme de punch, carotte au lait, ciel des Alpes, œil de chat, cristal de Venise, aile de colibri, fraise écrasée, rose effeuillée, vert de gris, piment, lune et azur, verjus, retour de Suresnes, chaudron, lac orageux. Et au-dessus de cette cohue éblouissante, des chapeaux chargés de plumes, de fleurs, de fruits et d'oiseaux qui embellissaient les jolies femmes et donnaient de l'agrément aux laides et aux douteuses.

On entendait des bonimens, des coups de pistolet où Courtaron était merveilleux, des bouts d'airs dans les notes aiguës, les intonations forcées des acteurs et sur tout cela un murmure confus de voix à peine interrompu de temps à autre par de faibles applaudissemens. Tout allait à la fois. Dans le jardin, M. Romain l'équilibriste faisait des miracles sur une estrade. Un maillot noir, une grande collerette blanche et un haut toupet de clown également blanc. Il était si souple, si adroit, si poli qu'il mettait de l'aisance et de la gaîté dans tous les esprits et sur tous les visages. Tantôt il souriait, en faisant tourner une boule de cuivre sur le bout du doigt, tantôt il retenait sur une canne des chapeaux dans toutes les positions. Frébault, Courtaron et les copains du cirque lui faisaient une grande réclame. Un prestidigitateur qui devait le remplacer sur l'estrade laissait passer dans son sourire une expression ignoble de jalousie.

On avait installé une somnambule dans la cabane où avait été la chèvre de la petite Hélène de Ghomer. La générale avait pensé qu'il n'était peut-être pas convenable de laisser prédire l'avenir dans une fête de charité.

— Bast ! cela amusera les hommes, avait répondu la duchesse.

L'abbé Glouvet, consulté, dit « de laisser faire, que c'était encore du spiritualisme. »

On se demandait les uns aux autres si la somnambule était jolie et l'on riait en voyant remuer la toile qui bouchait l'entrée. Luxeuil, un peintre ami des Monach, montrait le tableau qu'il avait donné à la tombola, et disait avoir refusé dix mille francs de cette toile. M. Le Fiot, adressant la parole à beaucoup de gens, se carrait. Cependant un petit jeune homme se faisait remarquer entre tous les *pchuteux* par sa redingote ajustée, ses galons de satin, ses souliers pointus, ses petites bagues, sa cravate bleu pâle, son col rabattu sous une pomme d'Adam saillante, son sourire veule, ses grosses lèvres, sa petite moustache où il manquait des poils par place, sa voix rauque et ses gestes menus. C'était le petit Raphaël, le fils d'un frère de Monach, qui s'était fixé à Oran en 1871, dès que le décret de M. Crémieux eut donné aux israélites d'Algérie les mêmes droits civils qu'aux Français. Monach employait ce jeune parent dans sa banque, il l'avait en particulière estime, car il citait en riant ce trait qu'au collège Raphaël mettait en loterie les gâteaux que lui apportait sa mère.

Roger allait et venait de tous côtés, souriant, parlant, saluant, faisant des signes, se donnant ou se dérobant suivant la rencontre, mais finissant toujours par revenir assez fidèlement au comptoir de Mme de Tresmes.

On arrêtait Roger pour lui demander qui étaient Lia et ces Monach. Ses camarades lui faisaient compliment d'être le propriétaire d'une si jolie fille.

Mme Monach admirait avec orgueil cette foule qui étaient venue chez elle en somme. Elle vit au travers quelques grandes dames de sa religion : celles-ci aimables et se tenant sur une extrême réserve. Être du monde est un luxe qu'on permet peu à la vanité des derniers venus.

Monach s'empressait autour de la mère de Courtaron. Il lui demandait les noms des gens qu'il voyait passer et se faisait présenter aux personnages. Sa face s'éclairait en dessous. Cent sortes de convoitises couraient sous la peau de son visage. Quand il ne se sentait pas observé, il promenait des regards très durs sur cette foule élégante où il connaissait peu de monde et entendait peu de choses.

Lia, pour sa première entrée dans le monde, avait un succès fou. Elle portait une robe de satin blanc tout semé de petits bouquets de violettes naturelles, très habilement attachés de tous côtés. Sa mère fit même la remarque que cette robe originale ne pouvait être mise qu'une fois. On assiégeait le pavillon des fleurs. Elle se tenait debout

dans cette toilette parfumée, souriait de bonne grâce et semblait si fière et si bien formée qu'on était un peu intimidé devant elle. Elle mettait à vendre ses fleurs tant de sérieux, d'à-propos et de séduction naturelle qu'il paraissait à chacun qu'en obtenant d'elle une fleur, il obtenait une faveur particulière. Elle avait en toute sa personne ce don merveilleux qu'ont certaines comédiennes de poser devant la foule d'une telle façon que le plus humble des spectateurs s'imagine que c'est lui précisément que ces yeux regardent, lui que ces sourires viennent chercher, que c'est pour lui enfin que cette poitrine doucement soulevée respire. Une puissance émanait d'elle et prenait tout ce qu'elle rencontrait d'attention. La foule qui tendait vers elle ne tarissait point. Tous les hommes la trouvaient belle, mais d'une façon différente, comme si elle eût eu dans sa beauté de quoi plaire à tous à la fois. Un air d'ennui était mêlé à toutes ses attitudes et lui donnait une sorte de nonchalance qui sollicitait. Les femmes, ou bien se récriaient et l'admiraient de toute leur force, ou bien ne lui accordaient rien.

Le général était dans le comptoir. Il se trémoussait auprès d'elle, faisant très mal des bouquets de trois fleurs et les rangeant ensuite comme il pouvait. On ne le trouvait point à sa place. Mais la duchesse des Baux le défendait, disant que c'était pure jalousie; et très emmitoufllée dans ses châles, se levant à demi dans son comptoir, elle déclarait, en lorgnant avec son binocle, que cette jeune fille était de tout point superbe.

Mme de Tresmes voyait bien que l'affluence se portait vers Lia. Elle concevait de l'humeur, trouvait à Lia le regard bête, les cheveux gros, la peau sale :

— Cette petite pue l'argent, dit-elle.

— Elle n'est point petite du tout, reprit Roger, et si l'argent avait une odeur, ce deviendrait bien vite une odeur à la mode.

— Et voyez-vous ce nez de bélier et ces oreilles pointues?

— Où voyez-vous cela ?

— Des oreilles pointues comme celles de son père. Et comme cette bouche avance d'un air de sauvage ! Et ces épaules remontées !

— Ah ! pour le coup, je ne vois pas.

— Je les vois, moi.

— Ces épaules sont fort droites.

— Je les vois remontées, non pas peut-être telles qu'elles sont, mais telles qu'elles seront, cela revient au même. Elle sera horrible à vingt ans, comme toutes ses pareilles; vieillie, fripée et contournée. Je la vois d'ici, votre petite locataire... Vous verrez un peu quand le type sera sorti !

— Je la vois telle qu'elle est et fort belle.

— A votre aise, Roger! vous êtes libre, dit-elle, en baissant la voix.

La jeune femme se sentait terriblement piquée.

Roger avait encore pour Mme de Tresmes autant d'amour qu'il en fallait pour s'animer, mais point assez pour se troubler dans son repos. Afin de la piquer davantage, et par une méchanceté naturelle à tous les amans aimés, il alla à dessein s'installer, à côté de son père, dans le comptoir de Mlle Monach, pendant que Courtaron, au courant de tout, le remplaçait auprès de Mme de Tresmes et faisait tout pour irriter encore cette jalousie naissante.

La journée finissait. Le soleil à son déclin éclairait encore les dernières branches des tilleuls, couverts des tendres feuilles du printemps. Des toits mollement dorés par le couchant, des vitres rouges comme des fournaises, tombait une lumière diffuse, qui, dans l'atmosphère déjà humide et bleue, ressemblait à de l'eau dans un aquarium. Cette clarté fluide, qui venait faussement, par reflet, donnait une grande vigueur aux traits arrêtés de Mlle Monach. Sa beauté en parut plus ferme encore et plus réelle, s'il était possible.

Elle avait des fidèles qui ne quittaient point son pavillon. Elle leur souriait pour les retenir, mais elle s'aperçut tout à coup que les fleurs manquaient. Le général fit des signaux de détresse aux domestiques disposés de place en place dans la fête, et Roger partait déjà pour chercher lui-même des fleurs nouvelles, quand Lia eut tout à coup une bonne idée.

Elle arracha un des bouquets de violettes de sa robe et l'offrit à la première main qui se tendit. C'est autour d'elle un cri d'enthousiasme. Le général veut qu'on vende ces bouquets plus cher que les autres. Dans le désordre final, on se presse plus fort autour du comptoir. C'est à qui aura de ces fleurs. Le général prend des ciseaux et coupe les bouquets que Lia ne peut elle-même détacher. Roger trouve d'autres ciseaux et, avec des précautions infinies, travaille à la dépouiller.

— Puis-je prendre ce bouquet, mademoiselle?

— Oui, monsieur.

— Et celui-là?

— Oui, monsieur.

— Il faut donc tout prendre?

— Certainement, monsieur.

— Je ne vous pique point?

— Du tout, monsieur.

Roger fait son office autour de cette belle personne. Il cueille des bouquets dans le dos, près du cou, autour de la taille, pendant que le général, à genoux, s'occupe délicatement de la jupe.

— Vous êtes bien bonne de vous laisser ainsi faire, mademoiselle.

— C'est bien naturel, monsieur.

De petites taches brunes apparaissent à mesure sur le satin blanc de la robe. Lia se tient droite et presque immobile, un peu confuse, les yeux baissés. Mais sa timidité même demande l'attention. On se ruine autour d'elle à payer ces fleurs encore tièdes et un peu fanées.

On trouve que Roger est un heureux gaillard. Mme de Tresmes, très pâle, dit qu'il a l'air de la déshabiller. Elle trouve cela de la dernière inconvenance et se moque pas mal des intérêts de l'œuvre.

Cependant le marquis de Courtaron regardait sans aucune bienveillance le manège de Roger. Quoiqu'il eût assez de vanité pour ne craindre personne, il pensait que peut-être le temps était venu d'assurer ses projets commencés.

Quand il n'y eut plus de bouquets, le général offrit son bras à Lia et la ramena en triomphe dans le salon réservé, montrant le dégât avec admiration. Il couvrit ensuite lui-même les épaules de Lia avec un grand châle des Indes, qu'il fit prendre chez sa femme.

Mme Monach, brisée par l'émotion que lui causait l'ensemble de cette journée, fondit en larmes et demanda à la générale la permission de l'embrasser.

III.

Lia allait avoir dix-sept ans.

C'était surtout à la mère du baron qu'il paraissait singulier que Lia ne fût point encore mariée. Cette vieille femme ne reprochait rien ouvertement, mais elle songeait qu'à treize ans elle-même s'était mariée, suivant la coutume ancienne, qui recommande d'unir les enfans pubères.

Son père, Rebb Itzig, avait eu une ferme d'eau-de-vie et une distillerie dans les environs de Cracovie. Pendant l'été de l'année 1826, Itzig avait mené sa fille aux eaux de Tœplitz, station fort à la mode alors, où beaucoup de familles israélites d'Allemagne et de Galicie se rencontraient. C'est là qu'elle vit le père de Monach, qui la demanda en mariage. Les Monach faisaient le change à Francfort, dans une rue voisine de la Zeil. Le mariage eut lieu dans cette ville et fut célébré à la vieille synagogue, que la mère du baron préféra toujours à la nouvelle, malgré le style oriental, l'aspect identique et traditionnel qu'on a donné au nouvel édifice.

Pendant quarante ans, elle demeura enfermée dans la maison de Francfort, maison d'un autre âge, petite, sale, sordide, un judas

dans la porte et une lourde serrure, des ouvertures étroites et grillagées, mais qui n'avait que l'apparence de la misère. Elle vécut là partagée entre ses devoirs domestiques, qui sont presque toute la religion de la femme israélite, et des observances pieuses. Elle ne franchissait guère le seuil de la maison que pour se rendre à la synagogue les jours de fête, n'ayant jamais été assez riche encore pour les célébrer chez elle avec la pompe et le nombre d'hommes suffisans. Elle subit des chances diverses, mais sans jamais tomber dans la pauvreté, et mena une vie respectée au milieu de ses enfans, qui furent nombreux. Éphraïm Monach fut le plus jeune et le plus aimé. Il s'employa dans la maison de son père, où il montra un esprit de ressources et d'audace. A dix-huit ans, il épousa la fille d'un marchand de rubans de Darmstadt, avec qui on était en affaires, et vécut chez ses parens à Francfort. Il y était encore en 1870.

Quand la guerre fut déclarée, il y eut une grande panique dans la ville. On crut que les Français allaient venir et tout piller. La mère de Monach se résolut à emmener sa bru et sa petite-fille chez un de ses frères, Simon Itzig, qui habitait aux environs de Cracovie. On partit par une chaude journée d'août. Le wagon où elles montèrent était plein de femmes et d'enfans. Lia avait quatre ans. Tout le long de la route, qui dura cinq jours jusqu'à Munich, elle vit passer confusément, devant ses yeux de bébé étonné, des faces mornes de grands soldats à barbe blonde, des canons montés sur des trucs, des chevaux en licol sur les quais d'embarquement, des têtes de bœufs enwagonnés qui glissaient lentement tout près d'elle, le mufle appuyé, l'œil doux ; puis, à partir de Saltzbourg, ce furent de hautes montagnes, les neiges du Tyrol, des forêts de sapins, des trains plus rapides et plus rares.

Arrivées à Cracovie, elles passèrent la nuit chez un parent qui tenait une boutique obscure, au fond du quartier juif. Vêtu d'une longue souquenille noire, coiffé d'un chapeau haute forme luisant de graisse, des papillotes descendant le long des joues, la barbe malpropre, les mains déformées, il vendait des choses brillantes, des boutons, des étoffes, des instrumens de musique, des curiosités. Au moment où elles entrèrent, leur parent baisait le pan de la robe d'un acheteur qui venait de disperser à coups de canne une bande de petits juifs aux cheveux frisotés. Le soir, au repas de famille, il se lamenta, disant que les dames nobles de la ville demandaient pour leurs œuvres trop d'argent aux israélites riches ; mais que ceux-ci n'osaient pas refuser, de peur qu'on ne les tînt pour des ennemis publics.

Le lendemain, elles prirent une voiture et se mirent en route

avec leurs bagages. Le village où elles allaient était situé à plusieurs lieues de la ville. L'oncle Itzig tenait là un cabaret, le seul bien qui fût resté de la fortune du père, après qu'on eut brûlé la distillerie par malveillance, ce dont il était mort de chagrin.

Le long du chemin, elles rencontrèrent des paysans qui revenaient des champs avec leurs bottes sur l'épaule, attachées à un bâton en manière d'ornement. Ils avaient la mine fière et de nobles attitudes, comme il convient à des gens pour qui « la terre est une noblesse. » Quelques-uns passaient, avec des plaques de pèlerinages accrochées tout autour d'eux et faisaient, en marchant, un bruit de cuivre et de coquilles. Ils s'abordaient en disant : « Que Jésus-Christ soit loué ! » Les autres répondaient : « Dans les siècles des siècles. » Et, de quelque rang qu'ils fussent, ils se parlaient en liberté.

Arrivées au village, elles virent à la porte du cabaret l'oncle Itzig aux prises avec un jeune paysan, long et fort, qui le serrait à la gorge :

— Je t'ai offert du fromage, de la farine et des œufs, fils de chien, disait-il, pour les bottes que tu m'as vendues et l'eau-de-vie que j'ai bue chez toi... Je t'en aurais ainsi donné trois mois durant... Eh non! fils de chien,.. tu n'as pas voulu faire raisonnablement les choses, tu as refusé d'échanger avec moi la seule marchandise dont je sois riche... Tu as voulu de l'argent et tu m'as fait signer un papier,.. et maintenant tu vas me prendre ma maison et mon champ... Ah ! fils de chien !..

— O lumière de mes jours ! râlait l'autre en suppliant.

Et il s'échappa à demi étranglé.

Le cabaret était une grande maison de bois, blanchie à la chaux, selon la mode du pays. Sur l'enseigne, peinte en rouge, on voyait un soldat autrichien, à longues moustaches, faisant la cour à une paysanne en corsage blanc, brodé de rose.

Les femmes s'étaient accroupies dans un coin afin de ne point être vues tout de suite par l'oncle, toujours prêt à se venger sur les femmes des injures du dehors. Mais elles avaient quelque argent, et cela lui parut bon.

Pendant huit mois, elles demeurèrent chez cet homme irritable. Tous les vendredis soir, au coucher du soleil, la grand'mère de Lia allumait les sept becs de la lampe et tout ce qu'il y avait de lumières à la maison. Puis, l'oncle, la tête couverte d'un bonnet de peau de loup, lisait les prières et « proclamait Dieu unique créateur du monde. » Pendant les longues soirées, Lia apprenait à lire l'hébreu, et sa grand'mère lui fit épeler : *Aleph, beth, ghimel,* et prononcer *ain* et non point *gnaïn,* comme les israélites portu-

gais. Le samedi soir, elle lui imposait les mains en récitant la formule : « Que Dieu te bénisse comme Lia, Rachel et Rébecca! Puisse l'ange qui m'a délivré de tout malheur regarder d'un œil favorable cette enfant qui doit perpétuer le nom de mes pères! » Plusieurs fois, à la veillée, on raconta comment l'aïeul Zacharie Itzig, vieillard pieux et de grande vertu, était allé mourir à Jérusalem pour ressusciter, avec les rois et les patriarches, dans la vallée de Josaphat. A pied, reçu de communauté en communauté par des gens de sa croyance, il avait dépassé Léopol, longé la mer d'Azof, contourné la Mer-Noire, pénétré dans l'Arménie et descendu des montagnes jusqu'en Palestine. Un prince polonais, leur voisin, avait rencontré à Jérusalem Zacharie, qui priait le long de la grande muraille du temple ruiné. Le prince, touché de tant de constance et de piété, rapporta au village des nouvelles du vieillard. Pendant ce récit, Lia essayait de se figurer le prince, et, dans sa mémoire d'enfant, le voyait tout semblable au soldat autrichien de l'enseigne.

Après la guerre, Monach vint chercher sa mère, sa femme et son enfant. Sa mère retourna à Francfort, auprès de son mari, tandis qu'il s'installait à Vienne pour tenter de rétablir leur fortune compromise dans des affaires d'alimentation militaire où l'état-major allemand n'avait mis aucune complaisance. Il y avait en ce moment à Vienne de grands mouvemens financiers et de l'affolement. On fondait de tous côtés des banques hypothécaires; on nommait de grands conseils d'administration pour des lignes qui n'avaient pas cinq kilomètres de parcours; des sociétés particulières fabriquaient des wagons qu'elles louaient aux compagnies dépourvues de matériel. C'était un chaos inextricable, où l'on voyait des princes insolvables, des chanoines et des évêques de Hongrie endettés engageant leurs terres et leurs récoltes de vin pour plusieurs années d'avance, tout cela au profit des prêteurs intelligens. Il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser. Monach s'enrichit vite et mena grand train à Vienne. Il demeura près du Graben, reçut, s'entoura d'artistes, donna des fêtes. Un jour, il offrit à ses invités du vin de Tokay, qu'il prétendit être un envoi gracieux du prince Esterhazy.

Monach fit même d'assez bons coups pour pouvoir fonder un petit hôpital militaire de trente lits, et il eut pour 1,200 florins un titre de baron. Cette splendeur dura deux ans. Monach, qui avait quelque chose d'immodéré dans l'esprit, alla trop loin et se laissa prendre dans le krach de Vienne, en 1873. Il avait mené un tel train dans cette ville, qu'il eût souffert d'y demeurer pauvre. Il laissa l'hôpital inachevé, vendit ses meubles et vint chercher fortune à Paris. Il prit un petit appartement, rue Sainte-Anne, et se mit à la coulisse de la Bourse.

A Vienne, Lia avait eu des bonnes anglaises et françaises. Par économie, et pour satisfaire les juifs orthodoxes, auxquels il était recommandé par sa mère, à Paris, et qui furent pendant quelques mois ses seules relations, Monach plaça d'abord sa fille dans une pension israélite de la rue de Nazareth, tenue par Mme Salomon, femme d'un rabbin venu depuis peu des environs de Metz. Grosse, pâle et ronde, cette femme faisait enseigner chez elle l'instruction religieuse, la tenue des livres, les langues étrangères, le piano, le chant et le dessin. Son état continuel de parturition lui échauffait le sang et mettait en mouvement son humeur acariâtre. Elle prenait du café noir toute la journée, méprisait les chrétiennes et disait beaucoup de mal de ses coreligionnaires. Son mari, vieil homme malin et industrieux, avait un diplôme de rabbin, mais n'exerçait plus le ministère. Ce *rabb* était au rabbin ce qu'un avocat sans cause est à l'avocat. Le diplôme de rabbin n'étant d'ailleurs incompatible avec aucune profession, M. Salomon plaçait des vins de Cette dans le quartier du Marais, où habitent un grand nombre d'israélites. Il donnait des certificats pour ses vins. Il commanditait aussi, dans la rue Turbigo, une petite boulangerie où l'on voyait écrit en hébreu, avec la traduction :

BOULANGERIE ISRAÉLITE.

Pains azymes ordinaires et de fantaisie.

Il avait enfin des intérêts dans un dépôt d'accordéons, de jouets d'enfans et de pipes de Vienne, et dans une librairie israélite logée au quatrième étage d'une maison de la rue Rambuteau. M. Salomon regrettait que le rite allemand ne fût point le seul, se plaignait du rite portugais et de la concurrence. Ce juif blond, cet *achkenaz*, faisait peu de cas des *sephardim*, les juifs bruns, qui venaient de Bayonne ou de Bordeaux, prétendant qu'ils étaient tous baptisés par des nourrices basques fanatiques, qui, au moindre rhume, versaient en secret de l'eau sur la tête de leurs nourrissons.

Mme Monach avait demandé à Mme Salomon qu'on insistât sur les arts d'agrément et l'étude des langues, où Lia était déjà très instruite. Cependant, au milieu des murs nus où étaient peintes en lettres noires des sentences hébraïques, on lui apprit la connaissance de Dieu et de ses attributs, les règles suivant lesquelles Dieu veut être adoré, la suite de l'histoire sainte jusqu'au retour de l'exil de Babylone et la construction du second temple de Jérusalem. On lui

enseigna sommairement que le Talmud est la loi orale, transmise de génération en génération et rédigée par les docteurs, que l'époque de la venue du Messie serait marquée par le règne de la vérité et de la justice, que les lois contenues dans le Pentateuque sont au nombre de six cent treize, dont deux cent quarante-huit positives et trois cent soixante-cinq négatives, que certaines de ces lois ne sont obligatoires qu'en Palestine, que d'autres ont pour condition l'existence du temple, telles que les lois qui concernent le sol et les cérémonies des sacrifices, etc.

On ne lui laissa pas oublier que l'année 1875, où elle entra en pension, était l'an 5635 du calendrier israélite et commençait au 14 éloul (septembre), pour finir le 1er tisri (octobre). Lia, qui eut un prix de piano à la fin de sa troisième année, reçut en prix les Cantiques de Ricci, l'édition de Varsovie, cartonnée, avec traduction allemande. Le mari de Mme Salomon écoulait ainsi le fonds de la librairie de la rue Rambuteau en faveur des filles dont les parens lui donnaient l'espoir d'un appui ultérieur.

Cependant Monach se lançait.

Sa hardiesse et son énergie le servirent mal d'abord. Il perdit ce qui lui restait et dut recourir à son frère, qui faisait à Oran le commerce des laines et des biens et avait une banque prospère. Celui-ci ne refusa pas à son frère de l'aider, mais désira le voir. Monach alla en Algérie pour prendre des arrangemens. Afin d'utiliser sa présence, son frère l'envoya conclure une grosse affaire d'alfa dans le Sud. Monach partit. Dans les environs de Saïda, il fut attaqué par des cavaliers marocains soudoyés, dit-on, par un chef arabe que les prêts usuraires du frère de Monach avaient habilement ruiné. Monach s'était cru perdu dans cette rencontre. Ce fut toute une histoire. Dans un premier élan de crainte, il promit à Dieu, s'il échappait à la mort, de vivre désormais suivant sa loi. Monach était autant incroyant que superstitieux, ce qui se trouve ensemble chez beaucoup de gens. Il oublia sa promesse et changea son nom d'Éphraïm en celui de Jacob afin de tromper la vengeance divine. Mais son père étant mort peu de temps après, et sa mère ayant manifesté le désir de venir chez son fils, à Paris, pour remettre la maison sous une ferme discipline, il crut que son vœu le poursuivait et alla chercher sa mère à Francfort.

Ceci se passait vers 1878. Ses affaires ne reprirent le dessus que pendant les années suivantes, après un ensemble de spéculations heureuses sur le Suez, le Gaz et la *Länderbank*. Il établit ses bureaux rue Louis-le-Grand, loua un grand appartement rue Saint-Honoré; mais il ne s'enrichit définitivement qu'en 1881, après l'affaire de l'Union générale. Acheteur d'actions nouvelles de l'Union, il pré-

vit à temps que, par suite des opérations irrégulières auxquelles on se livrait, cette nouvelle émission pouvait être annulée. Aussitôt « changeant son fusil d'épaule, » comme il dit, il vendit à découvert une énorme quantité d'actions anciennes, qui, à cette époque, atteignaient leur plus haut cours. Les actions anciennes tombèrent à rien quand les nouvelles furent annulées. Le tour était joué.

Monach ne s'était pas encore fait sa place quand sa mère vint à Paris.

Cependant, à mesure qu'il rebâtissait sa fortune et que son train et ses relations augmentaient, toutes ses ardeurs le reprirent. Il voulut mener à Paris mieux encore que son train de Vienne. L'orthodoxie de sa mère lui créait déjà mille sortes d'embarras qu'il souffrait respectueusement, mais non point sans une grande contrainte. Les inconvéniens de race et de nationalité qui le séparaient du monde se trouvaient aggravés par l'air singulier de sa maison et par des pratiques extraordinaires pour l'israélite moderne, l'israélite sceptique et parisien qu'il ambitionnait d'être.

Et quel parti prendre? Que faire et que changer? Comment concilier la présence de sa mère avec les facilités que se donnent à Paris les israélites à la mode? Sa conduite ambiguë et tourmentée choquait de mille façons la pauvre femme, et pourtant il faisait beaucoup pour elle. Il lui concédait d'ouvrir et d'éteindre le sabbat en sa présence, dînait tous les vendredis avec elle en famille, changeant même l'heure de ce repas, selon que la première étoile se levait. Pendant le reste de la semaine, il est vrai que sa mère mangeait seule dans son appartement, mais n'avait-il pas du moins chez lui à peu près la même cuisine qu'elle? Le samedi, on n'attelait point ses voitures; ce jour-là, Lia ne jouait pas du piano, cachait ses plumes et son encrier et portait des gants sans boutons. Il remplissait aussi ses devoirs de chef religieux aux grandes fêtes, à la Pâque et pendant la série des fêtes d'automne. Mais pouvait-il s'astreindre à venir faire comme autrefois ses *tephilines,* dans la chambre de sa mère, s'appliquer au front et au bras gauche les bandes de cuir où pend l'étui qui contient les versets, songer pieusement à la délivrance d'Égypte et à la reconstruction du Temple?

Monach ne parvenait pas à tromper sa mère. Ce fils qu'elle aimait, ce fils auquel elle eût voulu restituer son héritage de croyances, vivait mal, il oubliait ses devoirs, malgré les apparences qu'il essayait de garder, il négligeait ses exemples, ne tournait point son cœur vers les choses anciennes. Il avait permis à sa femme de laisser repousser ses cheveux, se répandait en dépenses folles, vivait avec

les *goïms*, les étrangers ennemis de sa race. Il ornait sa maison au lieu d'en bâtir solidement les murs. Elles s'enfermait dans un silence obstiné, ne blâmant rien de toutes les nouveautés qu'elle voyait, de peur d'attirer la malédiction du ciel sur sa demeure. Sa bru aussi vivait mal et sa petite-fille était passée en d'autres mains. Mais pour ces femmes, les manquemens n'avaient point à ses yeux, bien qu'elle en souffrît cruellement, la même importance que ceux de son fils, parce que la loi astreint les femmes à peu d'obligations strictes et que celles-ci, n'ayant ni circoncision, ni initiation religieuse régulière, ni même de place dans la nef du Temple, n'ont pour ainsi dire qu'une religion négative.

Sans y mettre d'ostentation, le baron avait enlevé peu à peu Lia à l'influence religieuse de sa grand'mère :

— On ne sait ce qui peut arriver, se disait-il, et il sera peut-être avantageux un jour qu'elle choisisse une religion.

D'ailleurs, le silence de sa mère accommodait bien des choses.

Dès que ses affaires eurent pris un meilleur tour et qu'il se fut un peu dégagé des liaisons que lui avaient procurées les recommandations de Francfort, il retira Lia de la pension Salomon pour lui faire suivre trois fois par semaine les cours de la jeune Mlle Granet. Ces cours, auxquels s'intéressait un sous-secrétaire d'état, avaient été indiqués à Mme Monach par Mme Fraisse, la femme d'un sénateur d'Algérie, homme finaud, besogneux, administrateur de compagnies, qui faisait de la politique avancée et avec qui Monach s'était lié après l'affaire d'Oran.

Chez Mlle Granet, on enseignait les nouveaux programmes et tout ce qu'il faut pour obtenir le *certificat d'aptitude pédagogique à la direction des études maternelles*. Lia eut aussi des professeurs particuliers, et, pour la conduire au cours, une institutrice anglaise qu'on appelait miss.

A treize ans, Lia était déjà une petite femme. Sa beauté hâtive fit d'abord au cours de Mlle Granet l'admiration et le sujet de tous les entretiens; mais bientôt les dix ou douze petites compagnes qu'elle eut dans sa classe perdirent ce premier feu et leur jalousie ne fit qu'accroître l'antipathie naturelle et l'espèce de malaise que leur causait toute la personne de la petite étrangère.

Ce fut au moment du renouvellement des premières communions que leurs sentimens se montrèrent le mieux. On ne l'embrassa plus avec la même gentillesse, on se sépara d'elle, on ne causa plus avec elle que par contrainte, on se retira dans les coins avec des regards méfians pour parler de la bonté du directeur, d'une instruction touchante, du grand jour, de la robe blanche. Une des renouvelantes s'imagina un jour de découper un petit morceau de drap, le

barbouilla avec un bouchon enfumé, et l'ayant adroitement lancé sur Lia, on rit de voir apparaître un petit cochon noir sur la robe claire de la juive.

Mme Monach avait recommandé à sa fille de se lier le plus possible avec ses camarades; celle-ci avait fait jusqu'ici ce qu'elle pouvait, offrant avec des sourires du chocolat, des pastilles, des odeurs.

Mais un soir, en pleurant, Lia dit à sa mère :

— Mère, mère, je ne puis plus,.. je ne puis plus,,. elles ne veulent pas m'aimer !

Monach demanda brusquement pourquoi Lia avait les yeux rouges. Mme Monach, qui avait perdu trois enfans en bas âge et disait volontiers « qu'elle aimait mieux son mari que ses enfans, » la consola comme une femme distraite qui a peu de temps à elle, gronda miss, porta plainte à Mlle Granet, et pria Mme Fraisse, qu'on invitait souvent à déjeuner, de veiller sur sa fille.

Mme Fraisse prit entièrement Lia sous sa protection. Elle réprimanda vertement ses deux filles, qui étaient à peu près du même âge.

Lia passa pour une rapporteuse.

Aux parens Mme Fraisse grossissait encore la fortune du baron. Elle ajoutait qu'il était très honnête en affaires, répétant pour l'avoir entendu dire à des gens autorisés que, lorsque les juifs s'en mêlaient, ils étaient « les plus nobles commerçans » qui fussent. Son mari avait trouvé d'heureuses issues avec Monach, et le train du sénateur s'en ressentait. Elle vantait aussi l'amabilité de la baronne :

— Elle n'est pas encore habituée à Paris, disait-elle, mais nous la formerons.

A mesure que Lia grandissait dans une situation de plus en plus brillante, la mise en valeur de ses richesses physiques et des ressources de son intelligence se montrait davantage. Ayant vu tant de choses différentes, elle avait une grande facilité à se mouvoir dans la vie. Rien qu'à la voir descendre du coupé qui, pendant trois ou quatre ans, l'emmena deux fois par jour au cours, et s'avancer comme une petite reine de théâtre, on était émerveillé. Et, à l'Opéra et aux Français, où on la conduisit de très bonne heure, en cachette de sa grand'mère, elle se posait si sûrement dans la loge, ajustait si droit la jumelle d'écaille incrustée d'or et de diamans, s'emparait de la salle si instinctivement qu'elle s'attirait l'admiration des moins attentifs.

Ses petites compagnes lui en voulaient de tout : du coupé, dont Mme Fraisse usait et abusait, des loges aux théâtres, de sa beauté supérieure, de ses toilettes, de ses bijoux, de son ostentation à ne

point mettre de tablier comme elles, pour épargner leurs robes, du papier de ses devoirs, dont le format était plus grand que tout autre, des faveurs dorées qu'elle y nouait par coquetterie, des yeux supplians qu'elle lançait au professeur pour être interrogée quand elle savait, de sa curiosité hardie, de ses inventions littéraires et des réponses surprenantes qu'elle faisait tout à coup.

Elle était souvent la première : « C'est parce qu'elle est jolie! » disait-on; ou bien : « Je crois bien! elle a des répétiteurs, » et pour l'allemand : « Elle est Prussienne! »

La première fois que l'on sut que Lia avait paru aux Français avec les Fraisse dans la loge du ministre, parens et élèves crevèrent de dépit.

Cependant, en croissant en âge, ses compagnes prenaient de plus en plus des idées raisonnables et conformes aux sentimens ordinaires que le monde a pour les gens riches. Leur admiration naïve, aussi bien que leur aversion désintéressée, se dénatura avec les années. Beaucoup eurent une sorte de plaisir et d'orgueil à raconter à leurs amies qu'elles avaient une camarade belle et prodigieusement riche. Elles semblèrent tirer de ce voisinage du bien-être et de la considération. Leurs pensées se mitigèrent. Elles eurent plus de souplesse, se rapprochèrent d'elle, regrettèrent d'avoir jadis repoussé ses avances. Les parens blâmèrent les Fraisse d'accaparer les Monach, envièrent les avantages et les douceurs qu'ils obtenaient de ces juifs. Aux cours de Mlle Granet, on était déjà pour Lia comme on fut pour Monach aux Petits Pannés. On avait devant ce luxe un peu brutal une soumission involontaire et toutes les petites lâchetés qu'on a devant l'argent.

Oh! comme au fond du cœur Lia apprit à détester ces petites filles, à jouir de leur secrète humiliation!.. Et ces demoiselles Fraisse, quel mépris pour leurs amitiés contrefaites, et comme elle haïssait les soucis éplorés de leur mère à son sujet!

Parmi ses compagnes il n'y en avait qu'une, une seule qui lui eût témoigné un intérêt véritable et qui l'eût toujours embrassée du même cœur que le premier jour : c'était la plus jeune des quatre filles du général Daphis. Elle se nommait Blanche et était la bonté même. Les yeux très doux, portant de petites robes simples, elle était si réservée et si discrète qu'avec elle seulement Lia regrettait quelquefois d'être mise avec trop d'éclat. Mais la bonté de Blanche et sa douceur étaient venues sans doute de la pitié que Lia lui inspirait. Blanche lui avait dit un jour en l'embrassant : « Pauvre Lia! Pauvre Lia! » Pourquoi la plaignait-on? N'était-elle point belle, heureuse, riche, enviable? Lia ne voulut pas non plus de cette amitié-là, se défia, se raidit contre ses bons sentimens.

Elle ne pleura plus jamais que lorsqu'elle eut les nerfs malades, souriant en public, avisée, engageante, obséquieuse même, mais gardant au fond une humeur farouche.

Quand elles furent en première, vers l'âge de seize ans, Lia et les demoiselles Fraisse négligèrent le cours de Mlle Granet pour ceux de la Sorbonne. Les étudians et les élèves externes du lycée Saint-Louis faisaient la haie, rue Gerson, pour voir entrer les demoiselles au cours. Lia retrouva là, dans le plein jour de la rue, le succès qu'elle avait depuis quelque temps au théâtre, à l'Élysée et dans les salons ministériels, où Mme Fraisse et sa bonne amie, la baronne Monach, se montraient ensemble avec leurs filles.

Cependant M. Fraisse, n'ayant point été réélu aux élections partielles de 1882, les relations se refroidirent peu à peu, finirent par cesser.

Monach cassait un échelon à chaque degré qu'il montait. D'ailleurs, le monde officiel, auquel il avait cru par suite des idées hiérarchiques qu'il apportait d'Allemagne et dont il se servait encore pour ses affaires, ne suffisait plus au baron, piqué de plus hautes vanités mondaines. Il était persuadé en même temps qu'une grande situation dans le monde sert encore à attirer la confiance et à s'enrichir davantage. Tout s'arrangeait selon ses desseins. Il avait étudié ses relations, ménagé son entrée aux Petits Pannés, fait la connaissance du marquis de Courtaron, acheté le château des Coqs, loué chez le général d'Épagnes, pris possession de l'hôtel, au vu et au su de tout Paris, sans choquer personne.

Il avait ensuite exactement compris, par le succès de Lia à la fête de charité, tout le parti qu'il pouvait tirer d'elle, qu'elle était faite pour plaire, qu'elle saurait manier habilement sa beauté.

Et le baron rêvait qu'il allait enfin se hausser jusqu'au rang des israélites privilégiés que le monde admet et qui admettent le monde.

IV.

Le lendemain de la fête donnée à l'hôtel d'Épagnes, les journaux firent des comptes-rendus éclatans.

On décrivit « les longues files d'équipages à panneaux armoriés, » l'aspect « vraiment féerique » du jardin, « le brio des vaillans artistes, » les églogues de mousseline de laine et « les idylles de toile de Jouy. » On énuméra les noms avec une emphase incohérente, les plus beaux et les plus véritables pêle-mêle avec les plus aventureux et les plus fabriqués. On cita la « ravissante duchesse des Baux, » ce qui la fit beaucoup rire. « Ravissante aussi la vicomtesse de Tresmes, en son costume *Rose et Babet,* couleur de

tourterelle amoureuse. » Dans leur enthousiasme héraldique, les reporters avaient donné de la vicomté à Mme de Tresmes. Elle en fut un peu embarrassée, sans tout à fait s'y déplaire. On racontait aussi comment « la charmante baronne Monach, femme du financier bien connu, allait quitter son bel appartement de la rue Saint-Honoré pour venir se mettre dans un quartier où elle avait ses principales relations. » Mais « parmi les nobles vendeuses, l'adorable Mlle Monach » fut la mieux louée. Sa robe à bouquets de violettes naturelles était « d'une indiscutable fantaisie, » un « rêve original et de bon ton à faire rêver le tout crème parisien. » Enfin, on regardait la distribution inattendue des bouquets de la robe « comme une des plus heureuses innovations de la saison. » On allait jusqu'à dire que c'était un « coup de génie. » On célébra sa beauté, on dit son âge et la couleur de ses cheveux.

Mlle Monach était lancée.

Le monde fut plus sévère. Certains lots de la tombola, dus à l'activité de Mme Monach, choquèrent quelques personnes : le bon pour une coiffure de soirée, le repas offert par un restaurateur à la mode, la boîte « eau et pommade vivifique, » les photographies gratuites furent peu goûtés.

— Mais qui donc connaît-elle? disait-on.

Ceux qui s'occupaient de politique reprochaient le buste de Victor Hugo; on n'aurait pas dû non plus accepter les *Œuvres de Molière* et le *Dictionnaire siamois,* donnés par l'Imprimerie nationale. Il était immoral d'associer un gouvernement athée à une œuvre catholique. Et on accusait Mme Monach d'avoir tous ses amis dans le gouvernement.

L'importance qu'elle s'était donnée excita contre elle; elle mettait la générale sous le boisseau. On se moqua quand on sut que, tous frais payés, la fête avait rapporté mille francs de moins que les années précédentes.

Il y a trop peu d'intimité à Paris pour qu'on s'emporte bien longtemps à médire des mêmes gens. Au bout de huit jours, il n'était plus guère question des Monach. En tout cas la réclame des journaux, qui agit sur ceux-là mêmes qu'elle fâche le plus, les avait fait prendre en considération.

Après l'aventure des violettes, Roger eut à s'expliquer très vivement avec Mme de Tresmes et il se fâcha presque tout de bon.

Depuis, Mme de Tresmes était devenue douce, soumise, accommodante. Il semblait qu'elle ne voulût plus rien perdre de cet amour qui s'échappait, comme à travers les doigts l'eau qu'on veut retenir, en arrondissant les mains, et boire jusqu'à la dernière goutte.

Elle s'était bien promis de ne plus parler de Lia. Cependant les

préparatifs qu'elle voyait faire dans l'hôtel pour installer des Monach, l'idée aussi qu'elle allait bientôt se séparer de Roger et suivre son mari en Touraine, où il avait ses propriétés, la tranquillité même de Roger, son propre silence, tout l'exaspérait.

Elle se serait contenue pourtant. Mais un beau jour, sans y prendre garde, Roger ne s'imagina-t-il pas de dire que Lia lui paraissait « très intelligente !.. » Mme de Tresmes éclata :

— Seriez-vous amoureux de cette petite vaniteuse? lui dit-elle en se redressant. D'une autre, à la bonne heure! mais non pas de celle-là.

Roger se leva impatienté.

— Oh! ce n'est pas la jalousie qui me fait parler, reprit-elle; je ne serais jalouse que d'une femme que vous pourriez épouser... Ce que je vous en dis est pour vous empêcher d'être ridicule et de poursuivre une chimère.

— Que me chantez-vous là?

— Dites-moi alors que vous ne l'aimez pas.

— Prenez garde, ma chère, qu'à force de me parler d'elle, vous m'y fassiez songer plus que je ne voudrais.

— Vous voyez que vous l'aimez! Quand on pense à une femme, on l'aime.

— Vous êtes folle.

— Non pas! non pas! Je vois bien que je ne suis plus dans vos pensées et que c'est elle que vous aimez... Oh! ne m'interrompez pas, Roger, reprit-elle en s'animant de plus en plus... Je ne sais encore ni où ni comment cela arrivera, mais je sens qu'elle fera votre malheur. Je puis vous paraître privée de raison,.. mais tout ce que je vous dis est vrai... Vous ne m'aimez plus, Roger, vous ne m'aimez plus depuis le jour où vous avez pris des fleurs sur elle... Je vous ai vu... Vous étiez auprès d'elle, comme le premier jour où nous nous sommes connus, timide, empressé, que sais-je?.. Cela se voyait, vous n'osiez pas seulement respirer... O Roger, Roger, vous ne ne m'aimez plus!..

Et, dans le salon du petit appartement qu'ils louaient pour leurs rendez-vous, Mme de Tresmes tomba en pleurant sur le tapis, appuyant sa tête sur un fauteuil garni de sa housse d'été. Les rideaux enveloppés, les tableaux cachés avec des journaux donnaient une idée triste de départ et d'abandon. Assise à ses pieds, elle levait vers lui des yeux humides, des yeux touchans et bien désolés. Mais elle eut une attaque de nerfs, ce qui est affreux à supporter. Il fallut employer l'eau, le vinaigre; et ce furent les cheveux collés sur le front et les tempes, le corsage dégrafé, les douces paroles faites pour ranimer une femme amoureuse.

Si Roger eût pu rompre tout à coup, il en eût éprouvé sans doute un grand soulagement.

Mais il n'était pas bien adroit en amour. Il était jeune et il subissait toujours les séductions immédiates de M[me] de Tresmes. Il avait aussi de cette politesse d'âme qui, au moment d'agir, fait tourner en faiblesse les meilleures résolutions et invite un amant aux rassurans mensonges.

Cependant, tout le mois de mai, le joli marquis de Courtaron fut à l'hôtel d'Épagnes, où il présida à l'installation des Monach. Il était là pour redresser les écarts de goût du baron. C'est que Courtaron avait un goût fin et rare. Quand il tenait un bel objet, il lui courait dans les mains un petit tremblement très caractéristique; c'était avec un plaisir véritable qu'il faisait placer devant lui les meubles, disposer les objets qu'il avait choisis et procurés, et il mettait à tous ces soins beaucoup plus de spontanéité qu'en toute autre chose. Il y était même désintéressé, bien qu'il y trouvât peut-être aussi son compte.

Le baron se félicitait d'avoir un tel homme à son service.

C'était vraiment un fort joli homme que Courtaron, la taille bien prise, élégant sans tapage, séduisant et calme dans tous ses mouvemens. Brun, il avait les cheveux gris, comme poudrés, de ces cheveux gris qui ne vieillissent pas un jeune homme et font, au contraire, durer la jeunesse, l'œil assoupi, le regard clairvoyant, le nez en avant, le sourire tranquille, la bouche un peu dédaigneuse, des paroles lentes et mesurées. Il plaisait aux femmes et ne parlait jamais de ses aventures. Les hommes n'osaient rien penser publiquement de lui. Il en imposait aux imbéciles, qu'il traitait avec insolence, et déconcertait les autres. Plus âgé que Roger d'une dizaine d'années, il avait pour lui du prestige.

Venant tous les jours, et souvent de très bonne heure, surveiller les travaux, le marquis n'était pas fâché de déjeuner quelquefois chez les d'Épagnes. Comme le mauvais état de ses affaires lui nuisait, en dépit de tout, dans l'esprit du baron, il trouvait avantageux de lui montrer qu'il avait des relations et était intimement reçu là où Monach, lui, ne faisait que passer.

A table, le marquis se répandait en mille propos sur le baron. Monach le désolait par ses goûts extravagans. N'avait-il pas eu un moment l'idée de tapisser les boiseries du grand salon?

— Passe encore pour les boiseries des chambres, qui n'ont rien de très intéressant, mais pour les autres, qui sont d'un très bon moment!.. Il est fou, continuait Courtaron. Il voulait aussi qu'on mît des tablettes garnies de peluche sur le marbre des cheminées. Il avait commandé pour la chambre de sa femme des tentures noires avec des bouquets de violettes... Je vous demande un peu!.. un homme comme cela est abominable. Et pour la chambre de sa fille,.. vous ne devineriez jamais ce qu'il avait choisi?.. Une chambre

tendue et meublée de satin cerise à boutons d'or... Sa fille, que j'ai avertie, l'a heureusement détourné de cette idée...

— Eh! eh! interrompit le général, satin cerise et boutons d'or, cela n'est déjà pas si mal,.. mais autre part que dans la chambre d'une jeune fille, j'en conviens.

— Et malgré cela, reprenait le marquis, cet animal a un certain flair de la valeur des choses; il sait très bien dire devant un objet : « Cela vaut tant; » il ne se trompe pas et, d'une certaine façon, distingue ce qui est bon de ce qui ne vaut rien,.. mais il ne faut pas que ce soit pour son propre usage. Il se façonne au goût des autres, mais n'en a point pour lui. Ce ne sera jamais, malgré sa prétention, qu'un brocanteur sans initiative.

Et s'animant, — c'était le seul sujet qui émût un peu ce calculateur :

— Les gens de sa race ne sont pas des artistes... Voyez leurs peintres, qui nous viennent de tous les pays : ils ne savent pas mettre un tableau dans son atmosphère; ils font très proprement de l'art courant, mais ils ne risquent jamais rien, n'ont jamais les sûretés d'un goût hardi ni rien de généreux,.. et en tout de même.

— Il nous assomme avec sa peinture, disait le général, quand le marquis était parti. Il pose,.. il veut nous *épater*.

Courtaron donnait à tout ce qu'il disait des Monach un tour fâcheux, très capable de dégoûter à l'occasion Roger et ses parens. Il parlait, en passant, de spéculations louches, amenait la conversation sur l'affaire de la banque Bontoux, où la monarchie et l'église avaient été compromises, et nommait à propos les Ghomer. Il s'amusait à montrer aussi l'extrême dispersion de la famille Monach, mêlant le faux et le vrai.

Le baron avait pour mère une Polonaise, disait-il, ancienne cabaretière; un de ses frères, le père du petit Raphaël, achetait des femmes pour le sultan du Maroc. Il avait des cousins qui vendaient à Paris des pommes de terre d'Alsace et une nièce très connue du personnel diplomatique, fort belle, qui avait passé par Londres et Berlin, et vivait à présent à Hambourg.

D'où venait Monach? Les uns disaient de Vienne, les autres de Constantinople. En tout cas, il était de Francfort, bien que son nom de Monach fût le nom modifié de la ville de Munich.

Le marquis promenait ses auditeurs ahuris aux quatre coins de l'Europe, bouleversait ces têtes françaises, que l'idée des voyages effraie. Il remuait ensuite très doucement les fibres patriotiques en se demandant où était Monach pendant la guerre. Il ne tombait jamais dans l'excès. Quand on le poussait un peu, il avouait ne rien savoir de précis, de l'air d'un homme qui en sait long.

Mais il ne parlait point seulement de Monach, il s'en prenait aussi aux israélites en général, disant qu'ils ne fondaient point d'industries, ne s'enrichissaient que par des combinaisons financières, ne travaillaient pas comme les autres, ne tenaient pas au pays, se croyaient quelque chose de plus que Français. « Un chèque sur Londres ou sur Berlin, disait-il, et ils ont mis la mer entre eux et nous. » Il citait souvent le mot connu d'un banquier israélite : « Je ne sais pas dans vingt ans comment les chrétiens feront pour vivre. » Ces gens étaient ensuite vaniteux à l'excès, n'avaient aucun tact et seulement les apparences de la politesse. Mille autres choses encore leur manquaient. Le marquis avait même le mauvais goût de leur reprocher d'être tous cagneux, bossus et scrofuleux.

— Ils valent un tas de chrétiens de ma connaissance, qui sont autant qu'eux cagneux, grippe-sous, vaniteux, malsains et malappris, repartait le général agacé,.. et s'ils sont plus forts que nous, tant pis pour nous !

— Oui,.. mais c'est tout de même autre chose, répondait Courtaron.

Il disait tout cela petit à petit, sans empressement, sans avoir l'air d'y toucher, soit après le déjeuner, en fumant un cigare, soit en allant avec Roger à leur cirque.

Roger avait fini par s'amuser de tous ces cancans. Il demanda un jour si Mlle Monach avait du goût.

— Heuh ! heuh ! répondit le marquis.

— Et quelle femme est-ce ?

— On verra.

La générale pensait que Courtaron n'aurait pas dû parler ainsi de gens avec qui sa mère et lui vivaient sur un grand pied d'intimité. Le général se contenait, mais il était très mécontent d'entendre critiquer ses locataires.

— Courtaron en est toujours sur eux, disait-il,.. il m'ennuie, à la fin,.. et on ne lui en demande pas si long, que diable !

Mais, par un retour d'humeur, le général, qui ne demeurait pas longtemps dans les mêmes idées, s'accrochait tout à coup à une plaisanterie quelconque du marquis et se mettait à rire, d'autant plus qu'il inspectait tous les jours l'emménagement des Monach et que plusieurs choses l'y surprenaient.

Le matin du jour où ceux-ci s'installèrent, on amena entre autres choses une vache dans les écuries.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il à Courtaron, qui se trouvait là pour les derniers arrangemens.

— La mère du baron est très sévère sur les rites, répondit le marquis en souriant ; elle ne boit que du lait absolument pur de tout mélange et de tout contact... Cela va si loin qu'on enferme le lait dans une armoire fermée à clé... Cette vache est pour elle.

— Ça n'est pas bête du tout. Mais cette vache va tout gâter, reprit avec découragement le général, qui, ayant à son château des Tourettes une « petite jumenterie de famille, » s'occupait de perfectionnemens et venait d'essayer justement dans l'écurie de Monach un nouveau système de plancher pour l'écoulement du purin,.. car une vache, ajouta-t-il, n'a pas les mêmes excrétions qu'un cheval, et cela change les conditions de l'expérience,.. c'est clair.

Ce jour-là, le marquis resta à déjeuner.

Vers deux heures de l'après-midi, on vit entrer dans la cour de l'hôtel un grand landau aux volets fermés, attelé de chevaux superbes.

Le général, Roger et Courtaron, qui guettaient l'emménagement, s'empressèrent en curieux dans la cour.

D'abord, ils virent descendre de la voiture Monach, qui n'alla pas à la bourse ce jour-là, puis Lia. Le père et la fille se placèrent de chaque côté de la portière et soutinrent par les bras une grande vieille aux traits magnifiques, curieusement accoutrée.

— La mère de Monach ! dit Courtaron.

Elle avait un nez d'aigle qui rejoignait les lèvres, les yeux creux, l'orbite de la couleur de l'ivoire, les sourcils très rapprochés du nez, le menton large. Deux faux bandeaux noirs encadraient son front jaune et ridé. La tête était prise dans un petit bonnet de drap violet, orné de perles et de filigranes d'argent, tel qu'en portent encore les juives de Galicie. Sa longue robe de soie noire était montante et tout unie, avec un grand fichu de dentelle blanche. Ses mains rudes, qui semblaient avoir travaillé, étaient chargées de bagues. Elle s'appuya sur l'épaule de son fils et de sa petite-fille et monta ainsi les marches du perron avec majesté. C'était la vivante image de la femme forte choisie pour compagne et qui, selon le précepte de la loi, avait eu soin de la maison, tissé le lin, rempli les armoires de toiles, allaité les enfans et enseigné la crainte du Seigneur.

Le regard de cette vieille était profondément triste.

Monach et sa fille conduisaient leur mère avec une si respectueuse gravité et paraissaient si peu disposés à accueillir personne que les trois hommes se contentèrent de saluer de loin et firent mine de se retirer, par discrétion, du côté des écuries.

— Regardez-la, dit le marquis en baissant la voix, vous n'aurez pas souvent l'occasion de la voir aussi bien ; elle vit enfermée comme une idole,.. ne se montre jamais.

Un coupé suivit de près le grand landau. M[me] Monach en descendit, précédée d'un homme jeune encore, qui avait une jolie coupe de figure, la barbe jaune comme du tabac turc et des yeux pétillans d'esprit.

— Qu'est-ce que celui-là encore? demanda Roger un peu déconcerté de tout ce qu'il voyait.

— Celui-là, dit le marquis, est un personnage très important dans la famille Monach... C'est M. Deutz.

— Comment dites-vous? fit le général.

— Deutz.

— Un Allemand?

— Non un Alsacien. C'est le petit-neveu du rabbin de Strasbourg, le plus pieux des rabbins de toute l'Alsace... Il demeure chez les Monach... et fait les prières avec la vieille.

— Ah! bah! dit le général, en ouvrant de grands yeux.

M. Deutz était un *chassan*, un chantre, un récitateur de litanies que Monach avait engagé à son service pour soulager ses pratiques religieuses, mais ce n'était point un récitateur de litanies ordinaire, comme il en est beaucoup, qui ne comprennent point ce qu'ils récitent. Il avait de grandes connaissances en hébreu, des amitiés à l'Institut et, avec cela, une nature de vaudevilliste. Il écrivit quelque temps dans les journaux, mais trouva plus d'avantage à demeurer dans une famille riche où il était bien rétribué. Très sceptique, il regardait la religion judaïque comme un lien de race plutôt qu'un lien religieux, admettait que, pour des gens cultivés, leur croyance ne se soutenait guère, et que c'était la seule d'ailleurs qui pût s'accommoder au matérialisme contemporain. C'était une hygiène morale et physique, plutôt qu'une religion, une intéressante tradition qu'il ne fallait pas perdre et dont il vivait d'ailleurs. Il mettait ensuite dans ses pratiques un sentiment de fierté aristocratique, assez analogue à celui qui fait qu'on tient chez nous à des titres nobiliaires qui n'apportent plus avec eux de privilèges effectifs. Il discutait souvent avec Monach, qui était plus grossièrement irréligieux que lui, mais il n'usait point de tous ses avantages, de peur de blesser un homme dont il dépendait et qui l'estimait peu parce qu'il le payait.

Laissant M. Deutz, le marquis montra alors d'un coup d'œil un long juif en redingote noire et à barbe rousse, qui se glissait le long du mur :

— Le cuisinier, dit-il,.. un autre personnage d'importance,.. un Hollandais... Il n'y a plus qu'en Hollande, paraît-il, que l'on trouve des cuisiniers assez instruits des rites pour rassurer Mme Monach, la mère.

— Singulières gens! dit Roger.

— Et pas un domestique qui demeure ou mange chez eux, reprit le général, en haussant les épaules avec découragement. Les cochers, les valets de pied et le groom ne viennent chez eux que pour leur

emploi,.. le genre américain,.. le service à la tâche, comme m'a dit Monach... Où allons-nous?

Mais le général se fâcha quand Courtaron en revint sur la cuisine et raconta que le bœuf était salé pendant cinq heures et lavé, la viande cuite sans lait ni beurre, que le lait et le beurre ne devaient même pas toucher les plats ni les assiettes où l'on mange, que cela allait si loin qu'il y avait deux cuisines séparées, l'une pour le café au lait du matin, l'autre pour les viandes. On ne prenait non plus une bouchée de pain sans se laver les doigts et dire une prière. On ne voyait jamais de fromage sur la table, aux principaux repas. On ne mangeait point de lièvre, parce que cet animal rumine, ni d'anguille, parce que ce poisson n'a point d'écailles.

— Allons donc!.. vous nous en contez, mon cher, dit le général, que les pratiques religieuses offusquaient chez les étrangers et qui, d'ailleurs, avalait sans bonne humeur le chocolat à l'eau et les haricots sans beurre du vendredi saint... Tout cela ne se fait plus.

— Pardon, général!.. Monach carotte, mais cela se fait chez sa mère, reprit le marquis, de même que chez la plupart des juifs pauvres de la campagne et des villes...

— Ça se saurait,.. et comment alors Monach donne-t-il à dîner? Car, enfin, dans sa position...

— D'abord, on peut donner un grand dîner suivant le rite, sans que les invités s'en aperçoivent.

— Voyons, je m'apercevrais bien toujours que je n'ai point de fromage à mon dîner... C'est absurde!

— Aussi, Monach n'invite-t-il guère qu'au restaurant.

— Dame! vous m'avez l'air de savoir votre affaire,.. vous m'en direz tant!.. Et, en terminant, il reprit gaîment :

— Enfin, si c'est ce régime qui lui a fait faire la fille qu'il a, je lui en fais mon compliment. N'est-ce pas, Roger?

Roger ne répondit pas.

Monach avait poussé les travaux avec l'activité d'un impresario qui commande des décors; le soin raisonnable qu'il donnait à ses affaires lui avait fait hâter l'emménagement d'abord pour éviter un double loyer. Sa mère aussi avait désiré que tout fût terminé avant le mois du *tamouz* (juillet), consacré aux souvenirs de la prise de Jérusalem, époque funeste pendant laquelle toute nouvelle entreprise paraît dangereuse.

La saison était fort avancée, le grand prix couru, la générale dans l'Orne, Mme de Tresmes en Touraine, les Monach prêts à partir pour leur château des Coqs, Roger et son père sur le point d'aller rejoindre la générale aux Tourettes.

Pendant les derniers jours qu'il demeura à Paris, Roger eut l'occasion de rencontrer Lia souvent. Ils se saluèrent, elle lui sourit.

Les fureurs de Mme de Tresmes n'avaient fait qu'attirer l'attention de Roger sur Lia.

Un soir que celle-ci revenait de l'Opéra, il regarda, par distraction, les fenêtres doucement éclairées au rez-de-chaussée du pavillon situé vis-à-vis de celui qu'il habitait sur le jardin. Il chercha à découvrir quelque chose, vit les mouvemens d'une ombre indécise, ouvrit sa croisée, pour prendre l'air.

Il songea alors à l'aventure des violettes. Ce souvenir lui fut agréable, et, le cœur dispos, respirant l'air tiède de la nuit, il regarda la lune miroiter entre les feuilles des arbres immobiles et les étoiles hautes qui brillaient dans un ciel plus pur, au-dessus des brumes et des fauves réverbérations de Paris éclairé.

V.

Roger était aux Tourettes, ne sachant pas encore comment il arrangerait son été, chez quels amis il irait, quelles eaux il choisirait. Il s'était assez mal quitté avec Mme de Tresmes. Tous les deux jours, celle-ci lui écrivait des lettres pleines d'amour et de supplications. Elle lui demandait avec instance de venir en Touraine, chez son mari, comme il avait fait l'été dernier. Mais il repoussa tout de suite cette idée. Il n'en était plus à faire le galopin.

Sur ces entrefaites, sa mère reçut une lettre de Mme de Ghomer qui réclamait Roger aux Chênaies. Celle-ci le prônait sans cesse, ne trouvant que lui d'aimable et de décent et machinait toutes sortes d'éloges.

— Il faut croire, dit Roger, que les gens vous aiment à l'envers de l'amitié qu'on leur porte. Je n'ai jamais connu chipie plus insupportable que cette sèche Mme de Ghomer.

— Le fait est, dit le général, qu'elle est à dégoûter des femmes, de la religion et des légitimistes de tous les environs.

Et son fils et lui plaignirent le comte et la petite Hélène.

Le général avait toujours marqué une sorte de tendresse pour Hélène. Il regrettait de n'avoir point de fille et gâtait cette gamine. La générale défendit mollement Mme de Ghomer et l'on en resta là.

Le château des Tourettes était un long corps de logis avec deux tourelles aux coins. Le général ne s'y déplaisait pas, occupé qu'il était de sa « petite jumenterie de famille. » La générale menait là une vie simple, très conforme à ses goûts. Quand son fils était auprès d'elle à la campagne, rien ne lui manquait plus. Elle le possédait à elle toute seule, tandis qu'à Paris les distractions le lui enlevaient à

toute heure. Mais là c'était après les repas, tous les jours, dans le salon, un petit train-train de causerie intime. Assise dans un grand fauteuil flamand, la générale faisait son carré pour le tapis de la chapelle de Chambord, des tabliers, des bonnets pour les enfans du village. Et, tout en travaillant, elle racontait des histoires de famille, débrouillait les parentés, disait de ces choses douces et insignifiantes qui reposent l'esprit et ont du charme quand elles viennent de certaines personnes. Quelquefois elle parlait à Roger de son avenir, de l'arrangement de sa vie. Elle lui demandait s'il ne songeait point à se marier. Roger secouait la tête en souriant.

— Il faudrait pourtant y songer, disait-elle. Et elle embrassait son fils avec la satisfaction inavouée de le garder ainsi plus longtemps auprès d'elle.

Le matin, en vue du cirque, Roger faisait des exercices de voltige dans le petit manège, derrière les écuries, et montait à cheval pendant l'après-midi. Vers la fin de la journée, il accompagnait sa mère, qui aimait à marcher. Ils poussaient leur promenade hors du parc et s'en allaient dans la campagne. Ils longeaient d'abord les enclos où les poulains du général faisaient des sauts inattendus et drôles autour des jumens pacifiques, et ils s'enfonçaient tous deux dans les champs encore couverts de moissons. Ils prenaient souvent pour but un grand peuplier de Hollande, isolé dans la plaine, sur une petite éminence. Ils se reposaient sous le feuillage argenté, et la générale, doucement remuée, suivait des yeux l'ombre des nuages qui couraient sur les champs d'avoine, écoutait la musique des insectes, la rumeur caressante des épis, les beuglemens lointains, le bruit des cloches qui venait des clochers qu'on apercevait tout bleus dans le ciel rose. Elle s'attendrissait devant un coucher de soleil, devant une fleur des champs, et dans la magnificence de la nature, elle admirait la grandeur de Dieu. « Que Dieu est bon, mon cher Roger ! » disait-elle en appuyant son bras sur le sien.

Roger demeurait un peu troublé. Ses premières croyances conservaient bien leur effet, dans ses façons générales de voir et de sentir, mais n'avaient plus assez de force pour régler le détail de sa vie. Sa mère cependant ne s'embarrassait point de ses réponses. Pouvait-il méconnaître la vérité ! Elle avait la même confiance en son mari qu'en son fils, ce qui était moins explicable encore.

Roger ne s'amusait pas aux Tourettes.

Cependant Mme de Ghomer récrivit. La générale fit observer à son fils qu'il ne devait peut-être point refuser cette fois d'aller chez leurs voisins, qu'autrement on semblerait les abandonner depuis qu'ils avaient réduit leur train et que leur maison était moins animée.

— Je ne m'y suis jamais amusé, dit Roger.

— Ce n'est pas bien de parler ainsi; vous y faisiez autrefois, avec ton père, des chasses très agréables. Il faut être juste.

Roger consentit d'aller aux Chênaies, pour faire plaisir à sa mère. Il partit vers le milieu de juillet, descendit à La Barroche, la station la plus voisine des Chênaies, et en arrivant vit avec quelque surprise Hélène seule, qui l'attendait à la gare. La bravoure d'Hélène forçait un peu les usages.

Elle avait des cheveux blonds nuancés et de grands yeux bleus, les yeux de son père.

— Comme te voilà grande, depuis six mois que je ne t'ai vue! dit Roger, égayé par ce frais visage. Et il l'embrassa.

— N'est-ce pas? répondit Hélène en le regardant avec joie.

Le domestique prit la valise, et ils montèrent dans un petit panier attelé d'un poney alezan, qu'on appelait Brûlot. C'était un cadeau du général.

— Vous reconnaissez Brûlot, dit Hélène... Je l'attèle aussi maintenant... Savez-vous que maman m'a permis de venir vous chercher moi-même,.. et vous me laisserez conduire, n'est-ce pas?.. Mais que je suis donc heureuse de vous revoir!

Elle assura sur le tablier ses pieds chaussés de bonnes bottines de campagne, rabattit sa jupe, prit le fouet et les rênes... hop! hop! et ils étaient partis. Il y avait deux petites lieues de La Barroche aux Chênaies.

Hélène demanda à Roger des nouvelles de ses parens.

— Ils ont toujours été si bons pour moi! dit-elle... Et vous, comment allez-vous? Nous avons eu de vos nouvelles par le journal... Il paraît qu'il y a eu une grande fête dans notre ancien jardin de Paris... Maman en a été d'une humeur massacrante... Ne lui en parlez pas.

— Et ton père? dit Roger.

— Il est toujours triste, bien triste,.. vous savez comment tout va chez nous depuis l'affaire?.. Mais vous, Roger, vous ne vous ennuyez pas depuis que vous avez donné votre démission?.. Vous savez que maman a trouvé cela très bien et que vous aviez bien fait « pour le principe. » C'est dommage pourtant! Je m'étais habituée à vous voir en soldat... Vous rappelez-vous quand vous me mettiez à cheval... et que vous me recommandiez de me tenir droite sans raideur,.. et le jour où le cheval a fait un écart?

— Tu es une brave petite fille.

Hélène se câlina sous l'éloge, de l'air de dire : « Je ferais bien autre chose encore s'il le fallait! »

— Et quand vous étiez à Saint-Cyr, reprit-elle, et que vous êtes venu chez nous, un dimanche, vous m'avez fait sauter sur vos

genoux et vous m'avez appris avant dîner l'histoire de Jean des Pois Verts.

Et elle raconta comment Jean des Pois Verts avait mis sur son dos une peau de vache, avec la tête et les cornes, et comment il était monté dans la fourche du plus gros chêne de la forêt; trois voleurs venaient au pied de l'arbre pour partager l'argent, et le chef disait : « Voilà ta part!.. voilà ta part!.. voilà ma part!.. — Et m'part! » criait d'en haut Jean des Pois Verts... Le chef recomptait... « Voilà ta part,.. voilà ta part,.. voilà ma part!.. » Et cela recommençait jusqu'à ce que Jean des Pois Verts cria enfin d'une voix terrible en remuant ses cornes : « Le diable en aura sa part! » Et les voleurs se sauvaient.

— Quelle mémoire tu as! dit Roger, qui se mit à rire.

Elle n'osa pas lui dire qu'un jour elle avait pleuré en apprenant qu'il était aux arrêts à Saumur et qu'elle avait été porter son dessert à sa chèvre : « On est si bête quand on est petite! » pensait-elle. Elle ne lui dit pas non plus qu'elle avait conservé une lettre de lui. Il y avait surtout ce passage : « Dis au général que je représente l'ennemi aux manœuvres. J'aurai vingt hommes armés de lances et je serai leur colonel. »

Elle trouvait cela héroïque et beau. Elle voyait Roger vêtu comme un chevalier et gagnant des batailles.

Arrivée aux Chênaies, elle fit bien attention pour tourner dans la cour et amena la voiture devant le perron, où le comte et la comtesse les attendaient. Mme de Ghomer se récria quand Roger lui dit qu'il ne pouvait rester que trois jours. M. de Ghomer s'était encore courbé depuis que Roger ne l'avait vu; ses yeux semblaient fixés intérieurement sur une pensée unique. Hélène fit taire ses deux petits frères, que la venue de Roger mettait en mouvement.

Le château était une grande maison Louis XV. Sur les fenêtres, une coquille alternait avec un masque de femme. Il y fallait autrefois de nombreux domestiques. Le seul qui fût resté conduisit Roger dans sa chambre.

En s'habillant pour le dîner, il vit de ses fenêtres l'herbe qui poussait dans les allées du parc, et beaucoup d'arbres coupés. Sur le bois en pile et tiré au cordeau, un paon laissant traîner sa queue magnifique et dressant son cou bleu dans le ciel, poussait des cris lamentables. Là-bas, c'était la pièce d'eau, où les cygnes, immobiles, remuaient seulement leur queue en reniflant. Dans sa chambre, tendue de cretonne, il retrouvait les profils d'Henri IV et d'Henri V, juxtaposés dans une même pétrification, le portrait de Charles X, roi de France et de Navarre, dédié aux gardes nationales de France, et, dans le cabinet de toilette, *Entre la route de Saint-Cloud et la route de Poissy*, de Carle Vernet, *l'Antigone*

française, du comte de Paroy. — Parmi des sapins couverts de neige, Louis XVIII à pied, en culotte, avec la croix de Saint-Louis, était soutenu par la duchesse d'Angoulême. Celle-ci avait des yeux touchans, quelque chose de gracieux et de plaintif. Un petit chien, la queue en l'air, regardait sa maîtresse au milieu de cette solitude.

En traversant les corridors pour aller dîner, il revit au rez-de-chaussée les plans de la propriété avec une vue cavalière du château peinte sur toile, et dans le billard, au-dessus du marquoir, il relut cette inscription gravée au XVIII[e] siècle, et qui l'avait toujours fait rire : « Messieurs les gentilshommes sont priés de ne pas blanchir leurs queues au plafond. »

M[me] de Ghomer demanda incidemment qui étaient ces nouveaux locataires dont on publiait les noms dans les journaux, mais Roger détourna la conversation. Elle parla ensuite de la maladie du comte de Chambord, mais elle ne croyait point qu'il mourût « parce que sa vie était nécessaire à la France. » D'ailleurs, elle n'était point embarrassée; en cas de malheur, don Carlos renoncerait au bénéfice du traité d'Utrecht et abdiquerait en faveur de don Jaime. M[me] de Ghomer en vint aussi à déplorer hautement les ménagemens que Léon XIII croyait devoir apporter dans ses relations avec la république. Elle savait d'ailleurs que Pie IX n'avait jamais aimé le cardinal Pecci. Sans tomber elle-même dans des exagérations ouvertes, il ne lui semblait pas très mauvais que quelques personnes de son voisinage fissent dire des messes en secret pour la conversion du nouveau pape.

Elle était terrible.

Chaque fois que son mari avait un mouvement d'expansion, elle l'arrêtait par un regard sévère et en prenant ses grandes façons. Tout en elle reprochait les écuries vides, les arbres du parc abattus, les terres hypothéquées, Paris abandonné :

— Oh! si vous m'aviez écouté, disait-elle souvent,.. mais vous n'avez voulu en faire qu'à votre tête!

Les choses, avec le temps, s'étaient si bien transformées dans son cerveau qu'elle oubliait que c'était elle qui s'était jetée avec une ardeur folle en des spéculations où l'idée de propagande et de régénération sociale se mêlait à un sentiment moins désintéressé Le coup avait été si violent que les idées de M. de Ghomer s'étaient brouillées; il en venait à croire qu'il était cause de tout le mal, que, sans lui, rien ne serait arrivé; il se diminuait de jour en jour. La ruine était d'autant plus complète que M[me] de Ghomer, animée d'un sentiment de probité hautain, ne fit pas comme beaucoup de ses amis qui se prévalurent de l'exception de jeu; elle ne voulut pas non plus demander à temps la séparation de biens; sa fortune personnelle avait été apportée tout entière à la liquidation.

M. de Ghomer ne trouvait de consolation qu'en sa fille, mais il semblait que la comtesse prît un plaisir involontaire à se mettre entre eux et à les séparer. Le père et la fille se pressaient furtivement les mains dans les corridors, et, quand personne ne les pouvait voir, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre et versaient des larmes. C'était d'heureux momens. Le soir, M. de Ghomer s'occupait tout entier à regarder sa fille. Il se mettait dans l'ombre de l'abat-jour afin de ne point donner prise à sa femme, et, par une sorte de ruse et d'hypocrisie, il prenait en regardant Hélène l'air d'un homme hébété qui fixe machinalement un point quelconque, sans prendre intérêt.

Après le dîner, Mme de Ghomer essaya de nouveau de parler des Monach, mais ne put faire sortir Roger des banalités. Il se cachait pour bâiller. Il s'assit à la grande table ronde, où *l'Union* s'empilait avec ses bandes jaunes intactes. Il prit un *Figaro* déplié; on recevait ce journal avec dédain, mais on avait trop longtemps habité Paris pour ne plus s'y abonner. Il feuilleta ensuite un album de photographies. Il vit le roi et la reine de Naples avec leurs signatures autographes au bas des portraits, le prince de Hohenlohe, prêtre mort en odeur de sainteté, et le portrait du comte de Montalembert, retourné pour témoigner qu'on n'approuvait point ses idées. Puis, au milieu de parens et d'amis de toutes les façons, de photographies jaunies, passées, démodées, un peu ridicules, c'était Mme de Ghomer, jeune et non moins sèche; M. de Ghomer souriant; le général, en costume de colonel, la moustache en l'air; la générale, en robe de bal; Roger, en écuyer, avec le chapeau en bataille, et la petite Hélène à cheval. Cette photographie équestre, faite au bois de Boulogne, avait été une invention du général.

Hélène alla coucher ses petits frères, revint, rangea leur cahier de devoirs et se mit à coudre. Inclinée sur son ouvrage, elle regardait de temps en temps Roger en souriant. Heureuse et rassurée, en sa présence, une tranquillité charmante emplissait son âme et ses yeux.

On prit le thé et on se sépara après que Roger fut convenu d'une promenade à cheval avec Hélène pour le lendemain.

Le lendemain matin, le domestique apporta à Roger dans sa chambre une lettre et une dépêche que sa mère lui retournait des Tourettes. La dépêche était de Frébault; il était avec Courtaron et les Monach à Luchon; il préparait de grandes choses pour le cirque, et désirait voir Roger. La lettre était de Mme de Tresmes. Elle insistait encore pour que Roger vînt en Touraine. Il froissa la lettre et se leva.

Il trouvait que Mme de Tresmes manquait décidément de conduite

et de tact. On n'attirait pas ainsi son amant chez son mari. Il lui en voulait aussi de l'avoir connue chez sa mère et de l'y rencontrer. Cette situation était intolérable et toujours sur le point d'amener un éclat d'autant plus que Mme de Tresmes était imprudente, autant par goût que par nature. Il lui demandait maintenant une pudeur et des délicatesses auxquelles lui-même n'avait jamais songé auparavant et se détachait d'elle de plus en plus.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il entendit tout à coup une voix fluette qui appelait sous ses fenêtres.

— Roger! Roger! les chevaux sont prêts.

Il ouvrit la croisée et vit Hélène, qui, en amazone, lui parut encore plus petite.

— Bonjour, Hélène!.. Je descends, dit Roger.

Le cheval de Roger n'était pas beau, un cheval pris à la ferme. Mme de Ghomer, qui était venue sur le perron, comme pour consacrer leur départ, s'excusa de ne pouvoir donner au jeune homme une monture digne de lui et un domestique pour leur commodité.

Le soleil était cuisant sur la route; ils gagnèrent les bois par un chemin de traverse. Ils allaient; des ronds de soleil se plaquaient sur leurs fronts et leurs joues, tandis qu'ils avançaient dans les petites allées.

Hélène évitait en riant les toiles d'araignées, qui retenaient encore quelques gouttes de la rosée du matin, mais Roger ne riait point.

Le poney d'Hélène se mit à hennir.

— Ne m'avez-vous pas dit, Roger, demanda-t-elle, pour amener la conversation, qu'un cheval qui hennit n'est pas bon à avoir en campagne?

Roger répondit oui de l'air le plus distrait du monde.

— Ah! mon pauvre Brûlot, tu ne vaudrais rien pour faire la guerre! s'écria Hélène.

Et elle lui donna une tape sur l'encolure...

— Et comment trouvez-vous papa? reprit-elle après un moment de silence.

— Bien, dit Roger sans prendre garde.

Hélène essaya d'entamer la conversation, dit qu'un cygne avait manqué de casser le bras à la jardinière, demanda si l'on avait mis des oiseaux dans sa volière de Paris, ce qu'on faisait du kiosque, eut un petit soupir de regret. Roger répondit à peine à toutes ces questions. S'apercevant alors qu'elle avait oublié sa cravache, elle le pria de lui couper une branche de noisetier. Ils s'arrêtèrent. Roger fit une baguette et la lui donna avec un geste brusque. Hélène eût pu se méprendre, mais elle vit bien qu'il était absorbé en de

fâcheuses pensées et que cette mauvaise humeur n'était pas pour elle.

Voyant bien cependant qu'il n'y avait rien à faire, elle se mit au trot, puis passa bientôt devant au galop. En la suivant machinalement, Roger songeait que sa liaison avec Mme de Tresmes ne pouvait toujours durer, que son cas n'était pas unique, et qu'il y avait des façons de s'en tirer. Il était décidé à rompre avec cette femme jalouse. Il lui écrirait, ou plutôt, non, il laisserait ses lettres sans réponse. Il s'embarrassait au milieu de ses restes d'amour avec une maladresse chagrine.

— Ah! si jamais l'on m'y reprend! se dit-il.

Et il pensait à Lia.

Ils coururent ainsi longtemps. Arrivés dans une clairière, Hélène remit son cheval au pas.

La chaleur devenait accablante. Les oiseaux s'étaient tus; une saine odeur de thym parfumait l'air immobile; les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes côte à côte. Roger était si bien enfoncé dans ses réflexions qu'il ne s'en aperçut pas. Son visage exprimait le trouble et l'inquiétude. Hélène, le trouvant triste, se souleva doucement sur l'étrier et, se haussant jusqu'à lui, elle l'embrassa.

Il revint à lui, regarda Hélène non sans étonnement ni quelque émotion :

— Hélène, lui dit-il, tu es maintenant trop grande pour embrasser.

— Oh! ce n'est rien, répondit-elle en baissant les yeux.

Ce ne fut rien, en effet, car le lendemain Roger quittait les Chênaies; puis, rentré aux Tourettes, il se disposa à partir pour Luchon.

VI.

Aux Tourettes, Roger conta dans quel état il avait retrouvé les Ghomer.

— Pauvres gens! dit la mère de Roger.

— C'est triste, reprit le général,.. car ce bon Ghomer faisait honneur de son bien, recevait convenablement, représentait quelque chose,.. et, avec cela, des idées généreuses, de l'honneur, des sentimens, de l'allure.

— Il est, dit Roger, tout à fait à plat,.. déprimé,.. et la solitude l'a rendu méconnaissable.

— On m'avait déjà dit cela... J'aurais cru qu'un homme toujours prêt à mourir pour le roi aurait plus de ressort, que diable! Il est vrai qu'avec la femme qu'il a!..

— Mon Dieu! reprit Roger, elle ne lui laisse rien faire de ce qu'il veut;.. elle l'a empêché, l'autre jour, devant moi, de déplacer, dans

la salle à manger, la tête de chevreuil qu'il a rapportée de Frohsdorf.

— Il en est là!.. Il ne se laissait pas faire autrefois. Il regimbait,.. avait des défenses... Il y a deux ans, malgré elle, il a fort bien voté, au Jockey, pour le fils d'un ministre de l'empire... Le malheur rend les gens infirmes... Et que devient Hélène au milieu de tout cela? Grandit-elle? Se remplume-t-elle un peu?

— Pas trop. Elle a toujours de beaux yeux.

— Pauvre petite!.. Elle trouvera difficilement à se marier suivant les idées de sa mère... Du reste, on a le temps d'y songer.

— Sa mère y songe déjà,.. interrompit la générale. Elle me parlait en confidence de l'avantage qu'on a de marier les jeunes filles de bonne heure.

— Ce sont des bêtises, repartit le général. Je sais bien que les usages me contredisent, mais une femme n'est vraiment formée qu'à vingt-cinq ans. Le travail de l'ossification n'est pas achevé avant cet âge,.. demandez aux savans... C'est comme si vous vouliez qu'une jument de trois ans...

— O mon ami! mon ami! reprit sa femme avec un petit ton de reproche, que dites-vous là et où allez-vous chercher vos comparaisons?

— Dame! dans la nature.

— Taisez-vous.

— Je me tais... Vous êtes une sainte et vous nous ferez tous aller au ciel.

On parla aussi du voyage que Roger allait faire à Luchon, de Mme Monach, qui avait envoyé des layettes, de trop belles layettes, avec nœuds et fanfreluches, pour les pauvres de la générale, et de Courtaron, dont la compagnie alarmait la générale pour son fils; elle n'en disait rien, pour ne point médire et parce que l'impression mauvaise que le marquis lui produisait n'était appuyée que par un sentiment vague. Le général, qui avait encore dans la tête des plans de mobilisation, donna à son fils un itinéraire impossible pour aller à Luchon directement par Le Mans et Tours sans traverser Paris. Roger n'en tint compte, passa par Paris, et visita l'hôtel.

Les Monach y faisaient de grandes dépenses. On recrépissait les murs; dans le jardin, il y avait des bancs neufs, une tondeuse, un système d'arrosage perfectionné répandant l'eau en pluie tournante sur le gazon, et deux jardiniers occupés à planter, pour l'hiver, des arbres verts, des cyprès, des houx, des fusains.

Roger alla aussi jeter un coup d'œil au cirque. Dans le bureau, il surprit M. Johnson, l'administrateur, l'homme de confiance de Frébault, en train de gratter des écritures. Celui-ci, malgré son flegme,

ne put dissimuler un léger trouble en voyant entrer Roger inopinément. Aux écuries, il trouva deux chevaux embarrés, pendant qu'au cabaret du *Camp-Volant,* chez Mme Caminade, tous les palefreniers buvaient en jouant au *poker.* On voyait bien que Frébault n'était pas là.

En arrivant à Luchon, Roger trouva Courtaron et Monach à la gare.

— Je suis vraiment bien heureux, mon cher vicomte, dit Monach en lui tendant la main, que vous ayez eu la bonne pensée de venir... Ne vous occupez pas de vos bagages.

— Allons, Monach, pas tant d'empressement, interrompit Courtaron.

On dit à Roger que Frébault était parti le matin même avec le petit Raphaël, — une excursion à la Maladetta, qui devait durer deux jours. Et ils montèrent dans un grand landau à quatre chevaux, aux harnais pleins de grelots et de queues de renard, passèrent sous les beaux ombrages de l'allée d'Étigny, prirent, à gauche, l'allée de La Pique, traversèrent un petit pont de bois et vinrent s'arrêter devant le perron d'une grande villa, située au milieu d'un joli jardin.

— Mais où sommes-nous donc? demanda Roger.

— Chez le baron, répondit Courtaron... Ta chambre est préparée.

— Mais non pas! non pas!.. je comptais descendre à l'hôtel... et je ne...

— Je vous en prie, interrompit Monach, vous êtes ici chez moi et... invité.

— Je vous assure que je ne puis...

— Marquis, reprit Monach, dites au vicomte que c'est une chose arrangée.

A ce moment, Mme, Mlle Monach et la mère de Courtaron apparurent.

— Bonjour, Roger! dit la marquise en lui tendant la main, c'est gentil à vous d'être venu.

— Certainement, ajouta Mlle Monach avec un gracieux sourire.

En un tour de main, la valise de Roger disparut, et, sans avoir eu le temps d'y penser, il se trouva dans sa chambre avec Courtaron.

Et, tout en s'apprêtant pour le déjeuner :

— Mais enfin, dit Roger d'assez mauvaise humeur, je ne puis accepter que les choses se passent ainsi... Je ne viens pas ici pour être hébergé par Monach.

— Calme-toi, naïf enfant, reprit le marquis en riant,.. ça ne le gêne pas du tout.

— Mais c'est moi que ça gêne...

— Qu'est-ce que cela te fait?.. Nous serons tous réunis... Frébault demeure ici...

— Lui aussi ?

— Monach veut être aimable... Laisse-le donc faire...

— Tout cela ne me plaît pas... On dirait vraiment qu'il n'y a plus que ces gens-là en France capables de jouer aux princes,.. et, du reste, je ne comprends pas que toi-même...

Roger s'interrompit.

— Achève !

— Non, rien.

— Oh ! je sais bien ce que tu as dans l'esprit, reprit doucement le marquis en secouant sa jolie tête grise et en haussant une épaule nonchalante... Tu penses que je suis trop attaché aux Monach?.. Que diable veux-tu ?.. Je retrouve ici un peu des joies que j'ai eues pendant ma jeunesse... J'y prends plaisir et trompe la faim... Tout le monde n'a pas tes rentes, et...

— T'ai-je fait de la peine? dit Roger en lui tendant la main.

— Non point, reprit le marquis, avec un petit sourire triste et indulgent... Es-tu prêt ?

Roger regarda si sa cravate était droite, et ils descendirent au salon.

On passa dans la salle à manger, dont les murs étaient tendus d'étoffes japonaises et de carrés de soie déroulant, sur des fonds de toutes les couleurs, des vols éparpillés de colombes, des sauterelles dans un enchevêtrement de vignes, des grues au-dessus de roseaux fluets, des carpes dans des eaux profondes, des paons au milieu de fleurs de pêcher, d'iris et de pivoines.

Courtaron avait trouvé les murs couverts d'un papier horrible. Le baron s'enthousiasma longuement sur « le goût parfait » du marquis et sur « cette heureuse transformation dont tout l'honneur lui revenait. »

— Pas tant de complimens, Monach ! dit sèchement Courtaron,.. et mangeons.

Autour de la table, il y avait plus de domestiques qu'il ne fallait. Le déjeuner fut somptueux, et point selon le rite. La mère du baron était restée au château des Coqs avec M. Deutz. Hors de chez lui, Monach s'écartait avec passion des règles. Le pâté venait de chez Jullien, un pâté de contrebande mi-perdreau et foie gras. Certes, en ce moment, il ne s'embarrassait point de savoir si les perdreaux avaient été tués au fusil ou saignés selon les prescriptions, et si le beurre était dans la croûte. Il s'exclama :

— Je suis sûr qu'on ne trouverait point un pâté semblable dans tout Luchon.

Courtaron sourit.

Monach, qui était susceptible, mais n'avait aucune finesse dans ses susceptibilités, demanda au marquis pourquoi il riait.

— On ne vante point sa table comme vous le faites, dit Courtaron,.. et il ne faut pas vous exalter parce que vous avez un convive de plus.

Roger fut autant gêné par le ton de Courtaron que par l'inconvenance de Monach. Il y eut un moment de froideur et de silence. La baronne et sa fille, qui s'assimilaient mieux la culture française et comprenaient plus de choses, éprouvaient un assez visible embarras.

La belle Lia se tenait droite sur sa chaise et la poitrine en avant. Sa robe était de cretonne rouge semée de petits pantins bleus qui couraient les uns après les autres; au bas de la jupe, des dents à la diable, soutenues par des plissés de soie feu, un corsage en blouse et une ceinture dorée. Elle se mêlait à la conversation avec facilité, et, animée par la parole, elle sembla à Roger non-seulement belle, mais encore jolie. Elle avait des saillies, le goût des choses finement dites, une grande promptitude à saisir le ridicule, mêlée à un certain bon sens pratique, de la grâce dans l'esprit, du charme, quelque chose aussi de langoureux qui prévenait en sa faveur, en même temps qu'une coquetterie charmante qui pouvait passer pour un manque de pudeur, et il se dégageait de toute sa personne une sorte de poésie extérieure très capiteuse.

On parla du traitement qu'elle suivait pour sa gorge, des eaux chaudes, qui ont un goût d'œufs pourris, des bains, des douches, du casino, des concerts dans le parc, du petit théâtre où venaient des acteurs de Paris, des personnages marquans qu'on rencontrait. A ce propos, Monach se vanta des amis distingués qu'il avait laissés à Vienne. C'était le prince Esterhazy et d'autres princes qu'il nommait, se parant de l'intimité de gens qu'il n'avait vus qu'une fois peut-être en sa vie, — cela par habitude, — certain, d'ailleurs, que la plupart des Parisiens sont trop compromis eux-mêmes ou trop inattentifs pour s'occuper de contrôler ces amitiés imaginaires, et que, pour s'établir dans le monde, il est bon d'y paraître établi.

Mme Monach, très liante, avait déjà fait quelques connaissances à Luchon.

— C'est que je pense toujours à notre œuvre, dit-elle à Roger, et que je ne fais point de visite qui ne soit utile. J'intéresse tout le monde à nos malades. Dites bien à la générale combien je me remue pour tous ses malheureux.

Roger lui dit que sa mère était très sensible à tant de dévoûment et que les layettes avaient fait le meilleur effet aux Tourettes.

— Et cette bonne duchesse? reprit la baronne, je la tiens au cou-

rant. Elle m'a écrit une lettre superbe, que je vous montrerai tout à l'heure... Avez-vous d'elle des nouvelles récentes?

— Oui, ma mère a reçu l'autre jour une lettre où elle se plaint que ses jambes ne vont pas.

— Pauvre duchesse! interrompit Lia.

— Elle si aimable, si gracieuse, si parfaite, soupira la baronne.

Monach eut tout à coup une idée :

— Si je lui envoyais mon médecin,.. c'est une célébrité!

— Ne faites point cela, Monach, repartit Courtaron; la duchesse le trouverait fort mauvais... On croirait que vous avez un médecin pour vous tout seul et qu'il faut votre permission pour l'avoir.

Mme Monach prit un air sentimental et dit :

— Je vais écrire à la duchesse pour la gronder de m'avoir caché sa maladie.

On sortit de table pour aller fumer au jardin. Monach, qui ne comprenait pas pourquoi il ne devait pas envoyer son médecin à la duchesse, prit le marquis à part et lui demanda des explications.

— N'insistez pas, répondit celui-ci; et il ajouta comme il avait souvent l'habitude de faire avec un air de négligent dédain : Vous ne comprendrez jamais cela.

Le jardin, plein de fleurs et d'ombrages, mais assez mal tenu, allait en pointe, limité d'un côté par le torrent. De l'autre côté, la campagne s'étendait, et au-delà le cirque des hautes Pyrénées, verdoyantes à la base, dénudées aux sommets. Roger accompagna Lia. Pendant qu'elle cueillait des fleurs, il s'amusait à regarder ses pieds, qui marchaient sous sa robe courte, et ses bas rouges brodés d'or aux chevilles. Il se rapprocha d'elle. Ils se parlèrent. Celle-ci se donnait à tout ce qu'elle voyait, admirant les couleurs des roses, des glaïeuls, des dahlias, les nuances du ciel et des montagnes, le vol des oiseaux et le bruit du torrent d'une façon qui n'était point banale et paraissait sincère. Elle mêlait parfois à ces petits coups de rêverie gracieuse quelque chose d'amer et de moqueur. Elle savait aussi le nom scientifique des fleurs, des insectes, la constitution géologique des montagnes, l'altitude, et se montrait bien mieux instruite que Roger.

Elle s'arrêta tout à coup devant un rosier à tige et lui nomma un scarabée noir, pointillé de points gris, qu'elle vit dans une rose, ivre, les pattes recroquevillées, tout jaune de pollen, et elle dit :

— Savez-vous, monsieur Roger, à quoi pense ce scarabée? Il est devenu amoureux d'une mouche et il dit en remuant ses mandibules : « O mouche de mon âme, sois l'épouse de mon choix! Épouse-moi, ne rejette pas mon amour! » Et la mouche répond : « Je serais vraiment bien folle; non, vraiment, je ne prendrai jamais un scarabée gris, car je suis une mouche qui se respecte. »

Elle donna, en riant, une pichenette à l'insecte, qui fut lancé du coup dans le petit bassin qu'alimentait la Pique.

— Va, va, vilaine bête!

Et pendant que le scarabée jouait des pattes et s'efforçait sur l'eau ridée, le marquis survint et demanda ce qui les faisait rire.

Elle répondit alors d'un air de malice perfide :

— C'est que je viens de composer une fable pour M. Roger.

On se sépara en se donnant rendez-vous au casino pour cinq heures.

Roger, que l'air vif des montagnes ranimait, voulut, malgré la chaleur, faire une promenade à pied pour se dégourdir après vingt-quatre heures de chemin de fer. Courtaron le conduisit et ils remontèrent tout doucement la vallée du Lis.

Courtaron sentait bien qu'il faisait peine à son ami et que son rôle intermédiaire entre le monde et les Monach déplaisait. L'opinion des grossiers témoins de sa vie ne l'embarrassait point; mais le jugement des hommes délicats le touchait, sans d'ailleurs le déranger de sa route.

— J'aurais voulu voir Roger à ma place, se dit-il, découvrant à vingt ans qu'il est ruiné par un père prodigue!

Et Courtaron se souvenait du train opulent de son enfance, des belles réceptions à l'hôtel de la rue de Varennes, du château rebâti par son père, qui trouvait toute dépense digne de lui, de ce château tout neuf qu'on appelait, dans les environs de La Ferté-sous-Jouarre, la Folie-Courtaron. Il revoyait les chevaux nombreux, les voitures, les chasses amusantes et les sangliers qui traversaient la Marne à la nage. Il se croyait riche à vingt ans. Il n'hérita que de dettes et il restait seul avec un château démeublé et une pauvre femme de mère, fille et femme de marquis, que la pauvreté définitive eût rendue folle. Que lui restait-il à faire? Travailler. A quoi? Entrer dans un ministère alors? être commis de banque ou de magasin, allons donc! D'abord il eût très mal fait cela. Homme de lettres? Il n'aimait pas les cuistres. Se faire soldat? Il était trop tard. Et puis, ce métier des armes n'est-il point coûteux aussi, quand on veut se montrer, être convenable et vivre seulement sans déchoir, comme ses amis? Dans la diplomatie? Était-ce un gagne-pain pour lui?

Il avait été élevé dignement pour ne rien faire. La misère était venue. Pris au dépourvu, il n'avait trouvé en lui ni assez de courage ni assez de modestie pour faire quelque chose. Il avait perdu dans les cercles son mince héritage et l'argent emprunté. Il était entré à la Bourse alors. Eh! oui, à la Bourse, le marquis de Courtaron! Il était allé trouver un agent de change, avait promis

une belle clientèle, parlé de ses amis, des connaissances qu'il avait dans le monde, dans les ambassades. Devenu remisier, il lui fallut faire antichambre chez les grands spéculateurs, qu'il voyait le matin dans leurs lits. Un jour, un banquier grec l'avait reçu dans son bain. Tout en tapotant l'eau tiède autour de sa poitrine velue, cet Oriental lui donnait des ordres et le consultait en même temps sur sa maîtresse. Eh ! oui, Courtaron le fier, le hautain Courtaron, avait fait cela. Il gagnait d'abord à ce métier mille, deux, trois mille francs par mois. Il n'avait fait ici rien encore que d'humiliant et de prudent. Mais la colère le prit, il se révolta un jour, voulut devenir riche tout à coup, spécula pour son compte, acheta des Panama, vendit des primes de Suez, mais cela à contretemps, s'enfonça et resta débiteur de sommes énormes. Il devait. La belle affaire ! il y en a tant d'autres qui doivent et auxquels on n'a pas le loisir d'en vouloir.

Il avait déjà assez l'habitude des choses pour porter le front haut et ne point perdre l'équilibre. Toujours bien mis, il fumait d'excellens cigares; il vivait dans une sorte de repos soucieux, pris d'angoisse monotone et d'ennuis distingués. Il rencontra Monach. Le baron avança à Courtaron quelque argent, l'intéressa dans des syndicats, dans de nouvelles émissions. Pour cela, Courtaron se montra avec le baron au bois, aux premières, soupa avec ses maîtresses, assista même à la pendaison de la crémaillère chez l'une d'elle, fit connaître du monde au baron, lui en amena. Ils ne se quittèrent plus. Il se fit dans son âme une obscurité équivoque, où l'honneur n'apparut plus que comme une ombre errante et douteuse.

Ce qui demeurait en lui de certain et de fixe était l'idée de rattraper un jour son rang et sa fortune, et, pour cela, d'épouser la fille du baron. Il s'était pris à cette idée, s'y enfonçait depuis six mois tous les jours davantage et mettait à suivre son dessein une souplesse habile et une ténacité égoïste qui lui paraissaient invincibles.

Les deux jeunes gens suivaient les bords de la Pique. Roger avait l'âme contente sans savoir pourquoi, comme un homme qui va devenir amoureux. Il admirait les eaux vives du torrent, qui coulait le long de la route avec des glouglous tourbillonnans et des miroitemens de toutes les couleurs du ciel. Il se réjouissait de respirer l'air sans penser à rien et louait le pays, comme beaucoup de Parisiens, qui montrent une grande bonne volonté pour s'étonner des paysages où ils ne font que passer. En cheminant, il conta à Courtaron le désordre où il avait vu le cirque, l'improbité présumable de M. Johnson, dont il fallait avertir Frébault, qui fournissait aux plus grosses dépenses du cirque et était le plus intéressé.

— A quoi bon ? dit le marquis.

— Il me semble...

— Après tout, fais comme tu veux, reprit Courtaron en allumant un nouveau cigare.

Le marquis apprit ensuite que Roger était tout près de rompre avec Mme de Tresmes, qu'il ne répondait plus à ses lettres et prenait les moyens qu'il faut pour en finir.

— Tu as tort, dit le marquis,.. c'est une femme agréable et qui te fait honneur,.. fichtre !..

Son ami fut si net que Courtaron n'insista pas.

Pour ne pas perdre son entraînement de voltige et travailler ses assouplissemens, Roger s'imagina tout à coup de sauter la Pique à un endroit où cela se pouvait faire.

Cependant le silence que Roger gardait sur Lia et ce qu'il venait de dire de sa rupture avec Mme de Tresmes donnait à réfléchir au marquis. Il ne prévoyait rien de bon. Pour la première fois depuis la fête de charité, il fut inquiet et conçut de sérieux soupçons.

— Je suis sûr, se dit-il, que cette tête d'oiseau va bientôt me donner du tracas. Il n'est jamais prudent de lancer un homme intact et riche dans une famille comme celle du baron. C'est à lui que vont tout de suite la considération et les avances, et sa simple présence est capable de diminuer singulièrement un homme de ma force. Certes, je n'ai point été sans avoir d'abord le sentiment des conséquences de cette location de Paris, que je n'aurais pas approuvée si Monach n'avait pas déjà tout arrangé avec M. Le Fiot en se cachant de moi. Je ne prévoyais rien de clair, pas plus que maintenant du reste, et considérais la chose comme une malchance négligeable. Mais une chose en amène une autre. Cette location ne valait rien pour moi. Voilà les Monach liés intimement avec les parens de cet escogriffe, Lia en rapport avec lui, par une vue continuelle et d'habituelles rencontres. Il est dans la place et si bien qu'il trouve le moyen de venir ici à Luchon, dans leur villa. Sans cet animal de Frébault, on n'eût pas encore pensé tout de suite à l'amener ici et je gagnais du temps. Mais comment eussé-je pu m'y opposer? Les Monach enfilaient si bien l'idée de Frébault, ils mettaient tant d'ardeur à désirer ce vicomte et paraissaient si honorés de sa visite, qu'une fois la chose décidée, j'y ai poussé de telle sorte qu'à leurs yeux j'ai eu ce mérite de leur amener « cette brillante recrue, » style Monach. Et moi qui comptais un peu sur Mme de Tresmes ! Patatras! comme s'il fallait compter sur quelque chose en amour ! Il va me falloir inventer quelque manœuvre et me hâter.

Je sais bien, reprit-il en lui-même après un instant de réflexion, que j'ai de quoi me rassurer en ce qui regarde Lia. Mais je la vois

elle-même fort empressée pour lui, et les gages que j'ai ne sont point suffisans. Que signifient des pressemens de mains, un baiser furtif dans un escalier? Elle ne m'a pas repoussé... Ah! mais pas du tout... C'est vrai, et ce bon Roger n'est point si avancé que moi dans ses faveurs. Mais avec une femme, sait-on jamais sur quoi raisonner? Elle a montré du goût pour moi, mis de l'abandon dans ses manières, elle ne me tient pas pour un sot, mais elle n'est point sotte non plus, a l'âme mystérieuse et l'esprit plein de manigances. Tout à l'heure pourquoi a-t-elle pris avec moi ce ton railleur avec sa fable et son scarabée? Elle tournerait un peu vite, et pourtant tout ce qu'elle dit de Roger n'est point désagréable pour lui : elle le trouve grand, beau. Il est un peu innocent, mais cela ne déplaît point aux femmes... Ah çà, croit-elle donc qu'il soit si simple pour elle de l'épouser? Et la mère? et la religion? et le monde? Trouvera-t-elle tous les jours un homme comme moi?.. Ah! mon pauvre ami, voilà qui est bien mal raisonné! Tu ne vois donc pas que les difficultés ne feront qu'exciter cette fille ambitieuse et seront pour elle un attrait de plus? Quant à lui,.. il n'y a que les honnêtes gens pour faire des sottises et y mettre leur vertu... Si l'amour s'en mêle, il emportera tout, tout, comme cette eau emporte ça, ajouta-t-il, en jetant son cigare dans la Pique.

Il regarda quelque temps l'eau couler, tandis que Roger cherchait sur l'autre rive un bon endroit pour reprendre son élan.

— Bah! se dit le marquis, si je devine juste, je trouverai bien quelque chose pour parer le coup, et, comme dit le proverbe, *un homme averti,..* ou plutôt non, *un homme perverti en vaut deux.*

Et il sourit.

Roger demanda si le terrain sur lequel il se préparait à tomber était solide.

— Très solide ; vas-y, répondit Courtaron.

Roger fit un bond prodigieux, mais faillit manquer la rive. Sa jambe gauche tout entière trempa dans l'eau.

— Bravo, mon cher! dit Courtaron, après avoir hésité à lui tendre la main pour l'aider à sortir. Frébault serait dans l'admiration s'il t'avait vu.

Roger, les joues rouges et essoufflé, se hissa.

— S'il avait pu se casser le cou! murmura le marquis à part lui.

Et ils revinrent à la villa.

ROBERT DE BONNIÈRES.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

LA

POLITIQUE ÉCONOMIQUE

DE L'ALLEMAGNE

L'AGRICULTURE ALLEMANDE D'APRÈS LES RÉCENTES ENQUÊTES.

Partout en Europe l'agriculture se plaint. Dans chaque pays, sans doute, elle a ses maux particuliers, puisque le sol et le climat diffèrent d'une latitude et d'une longitude à l'autre; mais il y a aussi des causes générales de malaise, et celles-là ont leur origine dans le développement économique et social de l'Europe. Ce n'est plus à la nature, c'est aux hommes qu'on a affaire, et, en pareil cas, le mal ne semble jamais sans remède. On suppose volontiers qu'il suffit de bien connaître l'un pour être sûr de découvrir l'autre. On a donc multiplié les enquêtes agricoles en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, en Russie même; on a réuni ainsi de nombreux matériaux qui souvent ont une réelle valeur; on a constaté des faits importans, et, sur certains points, les résultats peuvent être considérés comme acquis. On est beaucoup moins avancé quant aux remèdes. Le mal est un fait qui s'impose à notre attention, on ne peut en nier l'existence; mais lorsqu'on en vient à proposer des moyens de guérison, on se heurte souvent à de graves

objections. C'est que les observateurs ne sont pas toujours d'accord sur les causes. Or personne n'ignore que ce n'est pas aux symptômes, mais aux causes mêmes qu'il faut pouvoir s'attaquer pour mettre fin à une souffrance quelconque.

Parmi les pays où les plaintes sont le plus vives, il faut citer l'Allemagne. Les gouvernemens s'en sont émus, et, plus d'une fois, ils ont manifesté la volonté ou le désir d'intervenir. Mais on a reconnu qu'il fallait commencer par étudier la question à fond. Trois enquêtes ont donc été ouvertes simultanément. L'une a été ordonnée par le ministère de l'agriculture de Prusse (1), qui a demandé des rapports aux associations agricoles et les a fait discuter par le conseil supérieur de l'agriculture (*Landes-Œconomie-Collegium* La seconde a été dirigée par le ministère de l'intérieur du grand-duché de Bade (2) et a été poursuivie, d'après un nouveau système, par des commissaires locaux choisis avec soin. L'enquête s'applique à trente-sept communes types, situées les unes sur des hauteurs arides, les autres dans des plaines fertiles, cultivant des céréales, ou la vigne, ou le houblon, s'adonnant à l'élève du bétail ou offrant d'autres particularités caractéristiques et composées de grandes, de moyennes ou de petites fermes, selon des proportions déterminées. Chacune de ces trente-sept communes a été l'objet d'un rapport très complet et très détaillé. La troisième enquête est due à la Société de politique sociale (3). Ses membres ont recruté dans toutes les parties de l'Allemagne des hommes compétens, connaissant bien l'économie rurale d'un district ou d'un canton; une quarantaine de personnes ont ainsi fourni leur part d'informations et la plupart ont envoyé de bons travaux. Chaque enquête a été opérée d'après un questionnaire spécial destiné à guider les recherches. Et comme c'est le bât économique et social qui paraît blesser l'agriculture, les trois questionnaires, bien qu'ils différassent sensiblement entre eux, ont fait recueillir surtout des renseignemens économiques, de sorte qu'ils se complètent et se contrôlent mutuellement.

A côté des enquêtes, nous aurons à citer les travaux de quelques publicistes. C'est d'eux qu'émanent les propositions les plus hardies, comme n'étant pas astreints à la réserve ou à la prudence dont un gouvernement ne saurait se départir.

(1) *Verhandlungen*, etc. (Procès-verbaux du mois de février 1883). Publication officielle. Berlin, 1883, 1 vol.

(2) *Erhebungen über die Lage der Landwirthschaft* (Informations sur la situation de l'agriculture). Publication officielle, 4 vol. Carlsruhe, 1883.

(3) *Bäuerliche Zustände in Deutschland* (Situation des paysans en Allemagne). 3 vol. in-8°. Leipzig, 1883. Duncker et Humblot.

I.

En France, nous parlons des souffrances de l'agriculture; en Allemagne, on se préoccupe plutôt de la « situation des paysans. » C'est qu'en effet la question n'y est pas purement économique, elle est politique et surtout sociale. Ce qui hante l'esprit de ceux qui provoquent les discussions publiques, ce n'est pas la crainte de voir l'Allemagne manquer de blé, de viande, ou d'autres denrées agricoles, c'est celle de voir disparaître la grande et la moyenne propriété. D'aucuns pensent que c'est surtout la grande propriété qui se sent menacée, et que, si elle parle de la moyenne, c'est qu'elle se sait trop faible pour procéder isolément; l'opinion publique ne paraît pas lui être favorable, elle a donc besoin d'alliés, et il est naturel qu'elle cherche à s'adjoindre les « paysans. » Où est, en effet, la limite entre la grande et la moyenne propriété? Elle n'est pas fixe, elle ne se rattache même pas à des dimensions déterminées. Selon la nature du sol et le climat, une ferme de 100 hectares est réputée grande ou moyenne. Les dimensions exigées pour qu'une propriété soit classée dans l'une ou l'autre catégorie varient d'une province, d'un district, d'un canton à l'autre, et dans chaque catégorie il y a des gradations qui font insensiblement passer un bien de l'une dans l'autre. Souvent aussi c'est plutôt l'éducation, et peut-être le train de vie, qui distingue le « propriétaire » du paysan. Ce n'est pas tout. Dans une grande partie de l'Allemagne, le paysan n'est pas seulement un cultivateur, c'est un homme indépendant, qui a de quoi vivre, qui a un attelage (1) et qui, généralement, est le propriétaire de son exploitation. On sait que, selon les contrées, les habitans des campagnes vivent dans des villages ou dans des fermes isolées; or, celui qui possède une de ces fermes (*hof*) porte avec orgueil son nom de paysan; il se considère presque comme l'égal d'un baron et se croit au-dessus d'un gentilhomme sans terre. Pendant longtemps, le *hof* était indivisible, il ne l'est plus; mais, dans quelques territoires, les partages sont soumis à des restrictions que des lois récentes tendent à renforcer. La législation diffère un peu selon les états, et en Prusse selon les provinces; mais les lois récentes ont un but commun, celui de créer un héritier privilégié. Le droit civil prussien reconnaît aux parens des pouvoirs assez étendus pour régler la succession dans leur famille; mais si le père meurt intestat, la propriété est exposée à être morcelée, le *hof* disparaît; et le paysan aisé est remplacé

(1) L'attelage, c'est-à-dire la charrue, est ce qui distingue le « paysan » du simple cultivateur.

par de petits cultivateurs joignant à peine les deux bouts et destinés à voir leurs enfans descendre au rang de journaliers, d'ouvriers ruraux travaillant pour autrui.

Pour conserver la classe des paysans, on a imaginé le « registre des biens ruraux » (*Höferolle*). Tout propriétaire peut y faire inscrire sa ferme, pourvu qu'elle ait un revenu cadastral dont le minimum varie; il est, par exemple, de 60 marks en Silésie et de 75 marks dans le Hanovre. Ce minimum s'applique à des fermes d'une faible étendue, répondant peut-être à 8 ou 10 hectares. Il n'y a pas de limite supérieure; mais, dans la plupart des provinces, le bien rural ne peut pas se composer uniquement de terres ou de forêts, il doit comprendre aussi des bâtimens d'exploitation. Dans ce registre, une feuille est consacrée à chaque propriété, qui est déclarée bien rural indivisible par le fait de l'inscription; toutefois ce bien n'est indivisible que pour les héritiers, car le propriétaire garde tous ses droits tant qu'il vit. Il n'est pas tenu non plus de faire inscrire la totalité des pièces de terre qui font partie de son domaine, il peut en séparer légalement certaines parcelles pour en disposer d'une façon quelconque; il peut même faire rayer des pièces inscrites ou en ajouter après coup. Il peut aussi désigner celui de ses enfans qui aura l'immeuble, à la condition de désintéresser ses frères et sœurs; mais, s'il meurt intestat, le bien passe en entier au « principal héritier » (*Anerbe*), l'aîné ou le plus jeune, selon la coutume locale, et cet héritier indemnise les autres ayants droit d'après un mode d'évaluation prévu par la loi. Ce système ne semble pas devoir produire tous les effets qu'on s'en promet : l'inscription d'une ferme sur le registre des biens ruraux indivisibles est laissée à la volonté du père de famille, qui peut aussi la faire rayer; mais, une fois inscrite, elle garde sa qualité sous les successeurs tant que le propriétaire du moment ne la fait pas effacer. Le registre n'influe sur la succession qu'en cas d'absence de testament ou d'arrangement de famille; c'est une précaution prise contre le morcellement non voulu. Jusqu'à présent, 60 pour 100 seulement des fermes figurent sur la liste des biens ruraux.

Il est douteux que cette législation, qui a été inaugurée en Prusse en 1874, produise un effet supérieur à celui qui résultait de la coutume traditionnelle, et elle aura été tout à fait inutile, si le « système des deux enfans » continue à s'étendre en Allemagne. C'est la stérilité volontaire qu'on désigne ainsi, et, malgré le nombre de ses adversaires convaincus, l'usage paraît gagner du terrain, car c'est le seul moyen radical de prévenir tout partage ruineux. Les mœurs sont ici plus puissantes que les lois. Mais les mœurs dépendent de l'opinion, et l'opinion change. Une loi bavaroise du 22 février 1855 tendait à créer des majorats roturiers. Le pro-

priétaire de toute ferme portée aux rôles pour environ 13 francs d'impôt foncier et valant au moins 10,000 francs, pouvait la déclarer « bien héréditaire » (*Erbgut*) et la faire enregistrer en cette qualité par le conservateur des hypothèques. Un pareil bien ne peut échoir qu'à un « héritier principal, » qui, en cette qualité, a droit au tiers de la valeur de la propriété, libre de toute charge; il prend en outre sa part proportionnelle des deux autres tiers, que se partage l'ensemble des héritiers.

Cette loi resta lettre morte, elle n'accordait pas assez aux uns et trop aux autres; elle serait peut-être complètement oubliée aujourd'hui, s'il ne s'était pas formé récemment un fort courant d'opinion contre le morcellement de la propriété. Qu'on en ait ou non conscience, ce qui donne une certaine violence à ce courant, c'est que le remède ne guérit pas le mal, il le transforme seulement. Lorsque la propriété passe à l'héritier principal, celui-ci s'endette pour indemniser ses cohéritiers, qui prennent le plus clair de son revenu; il ne peut plus que végéter, et à la génération suivante il faudra vendre: or vendre, c'est morceler. On aurait aussi bien fait de partager la ferme tout de suite. Il s'est cependant aussi élevé des voix pour contester la nécessité de protéger la grande et la moyenne propriété; on a montré que la petite culture rendait des services non moins importans, et qu'elle avait surtout le mérite de retenir dans le pays une population qui, dans certaines provinces, est presque forcée d'émigrer. Que peuvent faire les enfans avec une légitime de quelques milliers de francs? S'en servir pour chercher fortune ailleurs.

La petite propriété, cependant, n'a que peu de prôneurs. Il n'est pas nécessaire, en effet, d'insister sur les avantages du morcellement, puisque la force des choses y mène; la population, en se multipliant, réduit naturellement la part de chacun. La pente est seulement trop rapide, ce sont des freins qu'on demande avec instance. On n'a pas manqué d'en proposer. L'un des plus vantés, l'emphytéose, a même déjà trouvé une large application dans le Mecklembourg, contrée dont le retard sur le reste de l'Allemagne était devenu proverbial, mais qui, dans ces dernières années, a fait beaucoup de chemin sans qu'on s'en soit aperçu. C'est une véritable révélation que M. Paasche, professeur à l'université de Rostock, nous a faite (1). On savait depuis longtemps que la plus grande partie du territoire de Mecklembourg-Schwerin appartenait au grand-duc à titre de domaine privé. Les cultivateurs qui habitaient ce territoire, serfs jusqu'en 1820, en devenant libres furent considérés

(1) *Bäuerliche Zustände*, t. III, p. 327 et suiv.

comme des fermiers à temps. Cette situation présentait bien des inconvéniens; il suffit d'en mentionner deux : les fermiers n'entreprenaient aucune amélioration et ne jouissaient que de peu de crédit puisqu'ils ne pouvaient offrir le gage hypothécaire. La chambre domaniale, par cette raison et par d'autres, songeait depuis longtemps à transformer le fermage à temps en emphytéose; elle tâtonna pendant un certain nombre d'années avec des succès divers et, en 1867, elle prit une mesure générale et la réalisa très rapidement.

Actuellement, les paysans mecklembourgeois sont des emphytéotes; ils ont obtenu cette situation favorable à des conditions équitables, souvent sans le moindre déboursé. Dans les cas relativement rares où il y avait des paiemens à faire, l'administration grand-ducale se bornait à charger le paysan d'une dette équivalente à la somme due, portant 4 pour 100 d'intérêt, auxquels s'ajoutait 1 pour 100 pour l'amortissement. Le fermage établi est devenu le canon emphytéotique que le titulaire est admis à racheter; il se libère au moyen d'un capital s'élevant à vingt-cinq fois le canon et devient propriétaire. Sur cinq mille deux cent cinquante-trois paysans, une centaine seulement se sont rachetés; jusqu'à présent, les autres ne semblent pas pressés de suivre cet exemple, car, quoique fermiers, ils n'ont plus à craindre qu'on surélève leur fermage; chaque emphytéote peut cultiver sa terre comme il l'entend, il peut dans de certaines limites l'engager sous hypothèque, la vendre et en disposer par testament, naturellement dans les limites de son droit. Ce qui lui est interdit, c'est de morceler sa ferme, mais aussi de l'agrandir. Le bien emphytéotique doit passer intact d'un possesseur à l'autre. Le contrat semble d'une nature plus politique qu'économique, car on vise plutôt à la durée qu'à la productivité du bien. On peut évaluer la dimension des « fermes de paysan, » dont il est ici question, à 37 ou 38 hectares en moyenne, mais le gouvernement mecklembourgeois, qui a découpé le territoire d'après un plan rationnel, a créé en même temps, et aux mêmes conditions, sept mille cinq cent onze petites exploitations rurales de 4 à 6 hectares, dont les titulaires sont appelés *Büdner* (artisans pour lesquels a culture est un accessoire), ainsi que six mille trois cent quatre-vingt-douze cottagers (*Häusler*), ouvriers ruraux auxquels on a cédé un terrain à bâtir assez grand pour qu'il en reste de quoi faire un jardin.

C'est un système complet qu'on a établi tout d'une pièce. Le gouvernement mecklembourgeois opérait sur table rase; il pouvait réduire ou agrandir les fermes, les combiner selon ses vues théoriques ou pratiques, et dire aux cultivateurs : C'est à prendre ou à

laisser. Il déclara en même temps user pour la dernière fois de ses droits de maître du sol, non sans se flatter d'offrir une organisation qui soit à l'abri de toute critique. N'y trouve-t-on pas des propriétés de différentes grandeurs, et ne les a-t-on pas protégées contre le morcellement? Mais précisément ce que certains hommes politiques sont disposés à louer : l'impossibilité de modifier l'étendue des fermes, de bons esprits le blâmeront. M. Paasche, par exemple, trouve regrettable que les petits propriétaires, les *Büdner*, soient dans l'impossibilité de s'agrandir et de pouvoir remplacer la bêche par la charrue. Il se console par la pensée qu'aucune loi humaine n'est éternelle et qu'on pourra modifier la législation rurale du Mecklembourg aussitôt que la nécessité s'en fera sentir. Il serait injuste, en attendant ces perfectionnemens futurs, de lui ménager l'éloge pour les réformes accomplies.

Il faut bien le dire, cependant; pour ces hommes qui aspirent à diriger le mouvement actuel, il ne s'agit pas de faire monter les petits, mais d'empêcher les grands de descendre. Pour y parvenir, ils fondent des « associations de paysans, » leur donnent un programme et mettent en jeu tous les ressorts politiques pour le réaliser. Résumons, à titre de spécimen, le « programme des paysans, » que les agitateurs bavarois présentent comme l'unique moyen « de relever l'agriculture souffrante et de conserver une classe de paysans indépendans et prospères, seuls soutiens solides de l'empire et des états qui le composent. » Selon ce programme, la prospérité générale dépendrait de la réalisation des réformes suivantes : réduction des dépenses des paysans en introduisant des économies dans le budget de l'état; changement des lois sur le domicile, le mariage, l'assistance publique (c'est-à-dire qu'on demande le rétablissement des anciennes restrictions); diminution des impôts sur les immeubles, augmentation des taxes sur les capitaux; défalcation des dettes lors de la fixation de l'impôt; impôt proportionnel sur les affaires de bourse (quel rapport cet impôt a-t-il avec la prospérité des paysans?); remplacement d'impôts directs par des impôts indirects, suppression ou réduction des droits de timbre et d'enregistrement; établissement de droits protecteurs en faveur de l'agriculture; rachat des dettes des paysans par l'état (c'est-à-dire que l'état devrait émettre un emprunt pour payer d'un seul coup l'ensemble des dettes hypothécaires, les débiteurs s'acquitteraient au moyen d'une annuité renfermant l'amortissement); modification du droit de succession, création du droit de *homestead*, lequel protège contre la saisie et la vente judiciaire la maison d'habitation du débiteur, son champ, et ce qu'il faut pour le cultiver (bétails et provisions compris); établissement du crédit agricole pour protéger le paysan contre les usu-

riers ; rétablissement du double étalon monétaire et multiplication du numéraire pour que l'argent soit à bon marché ; enfin, ne voter qu'en faveur des candidats qui acceptent ce programme et promettent de le défendre dans le parlement.

On assure que les associations de paysans sont très nombreuses, et l'on prétend que les sociétés d'agriculture et les comices sont délaissées pour ces réunions, où la politique exerce une influence prépondérante. Nous ne croyons pas que les « paysans » connaissent leurs véritables intérêts en s'isolant dans le sein de l'agriculture. Comme classe ils ne forment qu'une minorité, et en politique, ils apparaissent comme des réactionnaires à esprit bien étroit ; on les pousse même à accentuer la réaction, au risque de soulever d'universelles résistances. Pourtant il y a des souffrances réelles, elles sont fondées dans la nature des choses. La population augmente rapidement, et il faut trouver de la place pour les nouveau-venus ; des intérêts divers sont en jeu et souvent en lutte, non sans causer des froissemens. Nous verrons par quels moyens on s'efforce de les atténuer.

II.

On a déjà pu s'apercevoir que les plaintes les plus vives des « paysans, » et surtout celles de leurs amis et protecteurs, les grands propriétaires, s'adressent au mode de succession. C'est qu'on se trouve ici devant un problème insoluble. Si la ferme est partagée entre les enfans, l'aisance disparaît, et la seconde ou la troisième génération tombe dans la pauvreté et la dépendance. Si la ferme passe intacte entre les mains d'un des enfans, l'héritier est obligé de se charger de dettes pour indemniser ses frères et sœurs. S'il leur donne une part complète, il lui est presque impossible de jamais se libérer de cette dette ; lui ou son fils seront obligés de liquider, et le bien sortira de la famille. Il ne reste que la ressource de céder la ferme à prix réduit à l'héritier principal, à un prix qui lui permette de vivre, dût-on sacrifier quelque peu les cohéritiers. Mais la législation a cessé de favoriser les tendances aristocratiques, elle restreint la quotité disponible ; même les lois à tendance réactionnaire qui se sont succédé en Prusse depuis 1874 n'ont pas touché à la légitime ; elles n'ont eu qu'un but immédiat, celui de rendre plus rare le partage en nature, que le code Napoléon avait introduit dans quelques parties de l'Allemagne.

Le partage en nature des immeubles, qui est souvent si difficile dans la pratique, n'avait pas cessé d'être combattu par la coutume.

Les héritiers se prêtaient le plus souvent aux arrangemens de famille, surtout lorsque la volonté des parens s'était exprimée soit par testament, soit par avancement d'hoirie. Habituellement les parens se retirent, installant à leur place l'un de leurs enfans, ici l'aîné, là le plus jeune, dotent les autres, et imposent à tous un consentement définitif. La coutume des retraites, souvent prématurées, est très répandue; on la retrouve dans presque tous les états de l'Europe et elle s'appuie sur un sentiment que tout le monde comprend. On sait qu'elle a aussi ses inconvéniens, car les tribunaux civils et même les cours criminelles retentissent bien souvent de la plainte des parens contre les enfans ingrats; mais, malgré tant d'expériences fâcheuses, l'usage de se retirer pour faire place aux enfans se maintient, et la seule chose qu'on ait apprise, c'est de dresser dans le contrat de cession une liste très détaillée des fournitures que les parens ont le droit de réclamer.

En voyant avec quelle opiniâtreté les traditions se conservent, on se demande à quoi servent les lois; elles ne changent rien à la nature des choses; et quand on s'obstine à les faire intervenir à contresens, elles ne peuvent que fausser les apparences et aggraver le mal. Ainsi, la loi anglaise a permis d'établir un lien presque indissoluble entre la famille et sa propriété patrimoniale; mais, comme elle n'a pas pu en même temps empêcher les parens d'aimer leurs cadets, les biens ont été chargés d'hypothèques en leur faveur, et, peu à peu, les hypothèques se sont tellement accumulées, que parfois l'héritier en nom dispose à peine de la vingtième partie du revenu. Les biens de lord X. rapportent un million, dit-on, mais les charges s'élèvent à 950,000 francs, et il ne touche en réalité que 50,000 francs par an.

S'il n'en est pas tout à fait ainsi en Allemagne, c'est que les propriétés ne sont pas aussi grandes; elles ne supporteraient pas un pareil fardeau : il faut arriver plus tôt à la liquidation, et la loi n'y oppose presque aucun obstacle. On se rappelle que, même là où l'on a établi des *höfe* ou fermes indivisibles, le propriétaire actuel peut, par une simple déclaration et sans frais, faire effacer cette qualité qui, d'ailleurs, n'empêche pas la vente en bloc; si l'on préfère morceler, c'est que cette opération est bien plus avantageuse; c'est souvent le seul moyen de payer ses dettes et de garder un surplus. Avec cette facilité des liquidations, on pourrait s'étonner que la misère fût aussi profonde en Allemagne qu'en Angleterre et que les plaintes fussent aussi générales. Mais l'explication paraît aisée. En Angleterre, la propriété, sauf les exceptions, est affermée; le fermier paie sa *rent* et n'a pas à demander comment le propriétaire la divise et la répartit; le fermier ne supporte pas les charges de la propriété, ni le propriétaire celle de l'exploitation. En

Allemagne, dans le plus grand nombre des cas, le propriétaire exploite lui-même, il supporte double fardeau. Les rentes ou intérêts qu'il a à payer sont fixes, invariables; les revenus à l'aide desquels il les acquitte diffèrent d'une année à l'autre, au gré des vicissitudes des saisons, des conjonctures économiques, de la politique même. Plus d'une campagne sera infructueuse; il faudra emprunter pour payer les rentes annuelles; il faudra emprunter aussi pour réparer les dégâts causés par les élémens, pour remplacer le bétail enlevé par l'épizootie, peut-être pour acheter des semences et des engrais; il faudra encore emprunter pour bâtir, pour drainer, pour arroser et pour toutes les améliorations que les circonstances peuvent imposer. Et nous ne parlons pas ici du besoin qu'il peut avoir de doter sa fille ni d'autres exigences sociales plus ou moins coûteuses.

Un exemple suffira pour montrer jusqu'où ces exigences peuvent aller. Il est des cantons où le gros de la ferme passe à l'un des enfans, mais où l'on s'arrange néanmoins pour donner un lopin de terre à chacun des autres. Ces parcelles, la coutume le veut, doivent leur être remises franches de dettes, les charges, s'il y a lieu, passant à l'héritier principal. Dans d'autres cantons, les terres étant morcelées, les fermes se composent d'un certain nombre de parcelles. Or, il peut arriver que la fille d'un paysan soit mariée dans un village voisin et que les parcelles qui forment sa part d'héritage soient vendues aux enchères publiques. En pareil cas, l'héritier principal est moralement obligé de se rendre acquéreur, ou du moins de pousser les prix aussi haut que possible pour que la famille paraisse bien riche; les parens y tiennent, car ainsi les autres enfans se marieront d'autant mieux. C'est un des nombreux cas où les gens ont l'air de se tromper mutuellement sans que personne soit réellement dupe. Il n'y a pas de dupe, mais il y a un bouc émissaire, c'est l'héritier principal, — celui qu'on a voulu favoriser; — il se charge de dettes sur dettes, et souvent jusqu'à ce qu'il succombe.

L'endettement, voilà le mal profond contre lequel l'agriculture, ou plutôt la propriété rurale, lutte dans presque tous les pays. C'est contre les dettes qu'on croit se défendre en demandant que les fermes soient rendues indivisibles. Plus la propriété est grande, mieux le possesseur espère venir à bout de ses dettes ; son produit net est plus élevé, il recueille plus aisément de quoi payer ses créanciers. Ce n'est cependant qu'une simple chance qui s'offre à lui, car une grande propriété peut avoir de très fortes dettes et se trouver aussi gênée que le petit fermier. C'est même la grande propriété qui se plaint le plus vivement, — ce sont des plaintes intéressées, dit-on, — car des hommes compétens qui ont examiné

les choses de très près sont d'avis que le mal n'est pas aussi étendu, ni aussi général qu'on le dit. L'une des autorités sur lesquelles nous pouvons nous appuyer ici, c'est le ministre de l'agriculture de Prusse; l'autre, c'est l'excellente enquête badoise. Les dettes sont considérables, cela est vrai; des causes permanentes tendent à grossir les charges, cela est incontestable; mais il s'opère un travail de dégagement, car incessamment des dettes se paient; et, s'il n'y avait pas eu une série de mauvaises récoltes, combinée avec la concurrence américaine, la situation serait supportable. Malheureusement on ne possède pas de renseignemens complets sur la dette hypothécaire rurale, et encore moins sur la dette chirographaire, qui passe également pour très forte. Des relevés se font maintenant pour établir au moins la dette foncière; les enquêtes ne les ont fait connaître que pour un petit nombre de communes, et de l'une à l'autre la situation diffère. Si nous en jugeons d'après l'intensité des plaintes, c'est en Autriche que les souffrances de la propriété seraient les plus vives, et c'est aussi d'Autriche que viennent les propositions les plus radicales pour remédier au mal.

Dans le nord de l'Allemagne, on se borne à demander un meilleur système de crédit : crédit foncier et crédit personnel. On voudrait pouvoir supprimer les intermédiaires, ainsi que les dettes hypothécaires à échéance fixe. On appelle de ses vœux la création d'établissemens de crédit foncier : les uns demandent que les associations de grands propriétaires qui émettent des lettres de gage, étendent leur action sur la moyenne propriété ; d'autres préfèrent que les paysans constituent eux-mêmes des associations de prêts. Pour le crédit personnel, on recommande beaucoup les associations fondées par M. Raiffeisen, institutions qui ont une certaine ressemblance avec les banques populaires de Schulze-Delitzsch, mais qui n'en dérivent point. Il existe des centaines de « sociétés de crédit agricole, » selon le système Raiffeisen, et elles paraissent se multiplier de plus en plus. Les personnes qui désirent en être membres doivent se faire agréer par le bureau, verser un droit d'entrée de 3 à 4 francs au fonds de réserve, et souscrire au moins une action qui, dans les statuts que nous avons sous les yeux, est de 100 marks (125 francs) payable en une ou plusieurs fois. La société reçoit aussi en dépôt les épargnes de ses membres, et si les fonds réunis par ces divers procédés ne suffisent pas à ses opérations, elle peut emprunter des capitaux sous la garantie solidaire de tous ses membres. Ces derniers sont seuls admis à demander des avances à la caisse. Les conditions sont assez sévères. Le prêt ne peut être réclamé comme un droit ; le bureau apprécie, mais on peut en appeler de sa décision ; l'assemblée générale juge en dernier ressort.

La demande de prêt se fait par écrit; s'il est accordé, l'emprunteur donne un billet à ordre et présente un répondant, ou offre un gage. A ces conditions, il n'obtient à titre de prêt que le tiers de la somme dont il est créancier de la société; s'il demande l'ouverture d'un crédit en compte courant, il doit donner des sûretés sous la forme d'une hypothèque sur ses biens. Nous passons quelques circonstances aggravantes : les conditions que nous venons de résumer nous semblent assez draconiennes et expliquent la lenteur avec laquelle cette institution s'est répandue. Il nous semble difficile qu'elle puisse rendre des services bien sérieux (1).

On est sans doute de cet avis en Autriche. Dans ce pays, des voix qu'on pourrait qualifier d'autorisées se sont élevées pour réclamer une organisation qui mette la propriété des paysans à l'abri des dettes hypothécaires. Nous citerons, par exemple, le Mémoire adressé par la diète provinciale de Salzbourg au parlement de Vienne, mais nous n'analyserons pas ce document par trop réactionnaire. Nous préférons donner une idée de la proposition analogue contenue dans un *Avis* adressé par un éminent professeur de l'université de Vienne, M. Lorenz de Stein, aux ministères de l'agriculture et de la justice d'Autriche (2). M. de Stein développe une combinaison où tout est prévu, qui pourvoit à tout, et qui crée un ensemble de biens ruraux indivisibles et dégagés de toute dette. Il range les immeubles en deux classes, « les biens des paysans, » soumis à une législation spéciale, et les biens circulans, c'est-à-dire restés dans la circulation et soumis au droit commun. Le territoire de chaque commune serait divisé en deux catégories; un tiers ou la moitié du territoire resterait dans la circulation, le reste serait fixé et se composerait de biens indivisibles. On ouvrirait un registre pour l'inscription de ces biens. On ne pourrait y faire inscrire que des propriétés franches de toute dette, ayant les dimensions prévues. On propose quatre dimensions : 1° pouvant entretenir deux chevaux et quatre vaches; 2° pouvant entretenir quatre vaches; 3° n'en pouvant entretenir que deux; 4° ne se composant que d'un jardin maraîcher. Il faut qu'un pareil bien suffise pour nourrir une famille, pour donner l'indépendance à son chef.

(1) Une statistique très incomplète de ces caisses a été publiée récemment, ou plutôt on a réuni les comptes-rendus de cent vingt et une caisses qui avaient treize mille deux cent vingt membres. L'actif s'élevait à 4,990,500 marks, dont 3,508,440 marks en prêts aux membres; le passif était de 4,921,482 marks, dont 2,994,592 consistant en emprunts et 1,519,264 en dépôts d'épargne.

(2) Cet *Avis* a été publié sous le titre de : *Bauerngut und Hufenrecht* (expression que nous traduirons approximativement par : Biens de paysan et droit à l'indivisibilité de la ferme).

C'est, en effet, une classe, un « ordre » des paysans qu'on veut constituer.

Le paysan ne sera cependant pas limité aux biens de dimensions arrêtées; il sera libre d'acquérir autant de « terres en circulation » qu'il pourrait, mais ces terres ne figureront pas au registre des biens indivisibles ou privilégiés; ce sera pour lui une propriété accessoire qui suivra un régime différent, le droit commun. Le bien indivisible devra être habité et exploité par son propriétaire, il ne pourra pas être affermé, et, rappelons-le, il ne pourra pas être chargé d'hypothèque; du moins M. de Stein l'admet par moment. Le bien ne pourra pas non plus être agrandi; il sera permis de posséder deux fermes à la fois, mais on ne pourra pas les fondre ensemble; une fois pétrifiées dans leur unité, elles ne s'agglomèrent plus.

Le bien indivisible, il est inutile de le dire, ne passe qu'à l'un des enfans; quel est le sort des autres? Si les parens possèdent plusieurs biens indivisibles, on peut pourvoir autant d'enfans qu'il y a de biens; s'il n'y en a qu'un et qu'en outre on dispose, soit de terres en circulation, soit de valeurs mobilières, c'est au moyen de cette fortune accessoire qu'on les dote; enfin, si l'héritage consiste uniquement dans la ferme indivisible, les autres enfans ne reçoivent rien du tout. C'est pourtant au nom de la morale que M. de Stein aboutit à cette conclusion. Comme M. de Stein est un homme de talent, il sait faire ressortir les beaux côtés de son système; mais il ne peut pas nous empêcher de voir les difficultés sur lesquelles il glisse avec trop d'aisance. Comment, par exemple, mettre d'accord les dettes actuelles et le crédit futur? M. de Stein s'élève avec énergie contre la rétroactivité des lois; il ne commettra donc aucune violence, il ne supprimera aucune dette d'autorité, mais il veut que le bien rural, avant d'être inscrit au registre de l'indivisibilité, ait été libéré de toute charge. Voici ce qu'il propose : on attendra la vente forcée. A ce moment, on distinguera entre les diverses parcelles; on formera le bien indivisible en déclarant que ce bien se composera à l'avenir de la maison et de telles pièces de terre et de pré qu'on désignera; les autres parcelles resteront dans la circulation. Une fois cette séparation faite, on mettra la propriété en vente. Celui qui l'achète fait inscrire immédiatement au registre la composition du bien indivisible, et voilà ce bien protégé contre toute dette. C'est un tour de prestidigitation légale. On oublie que le dernier enchérisseur ne sera réellement propriétaire que lorsqu'il aura payé ou donné des sécurités. Néanmoins, si l'acheteur n'est pas en état de tout payer comptant, le vendeur ne pourra plus faire inscrire le restant du prix comme hypothèque sur le bien. Pour ce cas, M. de

Stein propose de forcer l'acquéreur de vendre les parcelles de terre qu'il peut posséder en dehors du bien indivisible, et s'il n'en a pas, la partie du prix restant due se transformera en une dette purement personnelle. C'est trancher la difficulté et non la résoudre; c'est même pire, car l'auteur de l'*Avis* devrait se rappeler que, sous le régime qu'il veut établir, le créancier n'aurait presque aucune action sur son débiteur.

Le nouveau propriétaire pourra-t-il dorénavant se passer de crédit? M. de Stein est trop économiste pour le croire; aussi ne veut-il pas supprimer le crédit, il prétend le régler. Il y aurait deux sortes de crédit, le crédit individuel et le crédit sociétaire. Le paysan, s'il trouve un capitaliste ou un fournisseur disposé à lui faire une avance, pourra toujours contracter la dette, mais il ne pourra payer que sur ses revenus ou sur ses biens libres, la ferme indivisible restant inattaquable. L'auteur prévoit que le crédit « individuel » pourrait bien faire défaut; le paysan aura parfois à réparer sa maison, à faire du drainage ou de l'irrigation : où trouver alors les capitaux nécessaires? Par l'association des paysans, répond M. de Stein. Tous les propriétaires de biens indivisibles formeraient une société solidaire, et chaque bien lui serait hypothéqué. C'est la société qui emprunte à des tiers, c'est elle qui prête à ses membres; elle prête après examen et selon son appréciation, et celui qui ne fait aucun appel au crédit n'en est pas moins solidairement responsable de l'emprunt social. Or le créancier de l'association aura une hypothèque valable, non sur un bien individuel, mais sur l'ensemble des biens; si un paiement est en souffrance, il pourra les faire vendre un à un, à son choix, jusqu'au parfait remboursement de sa créance. Voilà donc l'hypothèque rétablie, avec cette aggravation qu'on peut être appelé à payer les dettes d'autrui. Nous ne pousserons pas plus loin cet exposé, et nous nous abstiendrons de toute appréciation. Il nous serait d'ailleurs bien difficile de louer ce système.

La limitation du droit des paysans de recourir aux emprunts hypothécaires a été proposée par plusieurs publicistes allemands distingués : nous ne nommerons que M. Schäffle, ancien ministre autrichien, qui se prononce d'ailleurs contre l'indivisibilité. Il vient de publier une brochure (1) sur la matière, et peu de lignes suffiront pour caractériser son système. La moyenne et la petite propriété seront réunies en une association forcée par commune, par canton, par arrondissement et par département, le tout couronné

(1) *Die Inkorporation des Hypothekarkredits* (l'Incorporation du crédit hypothécaire).

par une administration centrale. Cette association ou corporation peut seule émettre les obligations foncières qui fourniront les fonds nécessaires aux emprunteurs. Le comité cantonal apprécie les demandes d'emprunts et ne les accorde que pour des améliorations réelles, pour réparer des dégâts causés par des sinistres, pour certains arrangemens de famille et quelques autres cas. M. Schäffle refuse presque entièrement le crédit pour les deux principales causes des dettes foncières : pour la légitime des cohéritiers et pour la partie restée non payée du prix d'achat de l'immeuble. Il ne dit pas comment le vendeur se tirera d'affaire; aux cohéritiers il n'est pas éloigné de recommander le partage en nature.

Pour qu'on ne puisse en aucun cas abuser du crédit, il ne sera jamais prêté plus de 50 pour 100, ou même seulement 40 pour 100 de la valeur de l'immeuble. L'évaluation est fondée, non sur la valeur vénale, mais sur le produit net; les obligations foncières seraient amorties en quinze ou vingt-cinq ans. Si les intérêts ne sont pas payés régulièrement, l'association peut saisir la propriété et la vendre. Ajoutons qu'aucun autre créancier n'en pourrait faire autant, il ne pourrait faire saisir que les meubles ou les valeurs mobilières quelconques. M. Schäffle voudrait aussi que les terres ne pussent être achetées que par les cultivateurs qui les exploitent de leurs propres mains, mais il n'a pas clairement indiqué le moyen d'atteindre ce but. Au fond, son système se réduit à la mise en tutelle des paysans pour tout ce qui concerne les emprunts fonciers, non sans enjoindre aux tuteurs d'être sévères. Mais cette combinaison ne saurait être efficace, car elle se borne à opposer une simple fin de non-recevoir aux deux plus importantes causes de dette : l'achat de terres avec des capitaux insuffisans et les compensations à donner aux frères et sœurs de l'héritier principal. L'excellente enquête badoise a établi la part de chaque cause. Dans les trente-sept communes qu'elle a étudiées, 45 pour 100 des dettes foncières proviennent des sommes restées dues sur les immeubles achetés et 28 pour 100 des partages entre cohéritiers; cela fait 73 pour 100, et nous n'avons plus que 5 pour 100 provenant des constructions et 22 pour 100 de toutes autres causes. C'est donc ces 73 pour 100 qu'on voudrait faire disparaître, mais le pourrait-on? Ces dettes sont si inévitables qu'elles finissent par s'accumuler d'une manière écrasante. Nous venons de voir que, comparativement à l'ensemble des dettes, elles montent à 73 pour 100, mais quel est leur rapport avec la valeur de l'ensemble des biens? Ce rapport varie d'une commune et même d'un bien à l'autre; il y a des localités privilégiés, et, d'un autre côté, tous les paysans ne sont pas endettés; mais on trouve aussi des villages où la dette fon-

cière s'élève à 54 pour 100, 65 pour 100, 67 pour 100, 69 pour 100, 71 pour 100, 99 pour 100 de la valeur des immeubles, et ce sont précisément des villages où la coutume des héritiers privilégiés est en vigueur (1). On comprend donc la vivacité des plaintes, et aussi la nature utopique de certains remèdes.

III.

Les dettes ne sont qu'une des causes des souffrances de l'agriculture : elles diminuent le fonds de roulement du cultivateur, retardent les progrès de la culture, imposent des privations et produisent ce mécontentement qui enlève tout entrain au travail, mais elles ne conduisent pas nécessairement à la ruine. On peut souvent espérer les réduire, sinon les payer, à l'aide de quelques bonnes récoltes ou de quelques spéculations heureuses. Mais les charges permanentes de l'agriculture s'accroissent sans cesse et rongent le revenu de plus en plus. Celles dont on se plaint le plus fréquemment proviennent des contributions. Les taxes de l'état sont supportables, mais les impositions communales sont écrasantes. Les enquêtes sont pleines de renseignemens sur ce point, les faits sont si nombreux que nous pouvons prendre nos citations au hasard. Voici la commune d'Andorf (2); c'est le maire qui répond aux questions. La commune se compose de six propriétés d'une grandeur moyenne de 30 hectares et de quinze d'une moyenne de 10 hectares, en tout 333 hectares. Andorf paie à l'état : 480 marks de contributions foncières, 90 marks d'impôt sur les maisons, 168 marks d'impôt sur le revenu, ensemble : 738 marks. Mais d'autre part, les impositions communales s'élèvent à 2,160 marks ; total des impôts : 2,898 marks. Les 2,160 marks d'impositions communales de l'année 1882 se décomposent ainsi : cotisations pour l'église, 125 marks ; complément de traitement à l'instituteur, 279 marks ; routes et chemins, 315 marks ; curage de la rivière, 966 marks ; état civil et assistance publique, 475 marks. Ces chiffres sont le double et parfois le triple de ce qu'on payait il y a quinze ans dans les villages de la province du Hanovre, qui n'est même pas la plus chargée. Nous trouvons dans le Journal officiel allemand, du 28 janvier 1883, une décision du conseil municipal de Höscheid, dans la province rhénane, qui, pour couvrir le déficit de ses revenus, impose 100 cen-

(1) *Enquête badoise*, t. IV, p. 85.

(2) *Verhandlungen*. (Procès-verbaux du conseil supérieur de l'agriculture de Prusse, p. 351 et suiv.)

times additionnels à trois des contributions directes et à la quatrième, dite « impôt des classes (1), » un nombre progressif de centimes qui va de 375 à 625.

La province de Westphalie nous fournira encore un exemple qui montrera que l'industrie, qui est si souvent une excellente voisine pour l'agriculture, peut parfois aussi être incommode. C'est l'un des représentans de cette province si riche en mines, usines, et manufactures de toutes sortes, M. le baron de Hœvel, qui donne au conseil supérieur les renseignemens que nous allons résumer (2). La plupart des villages se composent de quelques paysans et de nombreux ouvriers des fabriques ou des mines. Une petite commune, par exemple, entretenait une école ; un instituteur suffisait et la dépense était supportable. On ouvre une mine dans le voisinage, les propriétaires de la mine achètent une ferme dans le village et y bâtissent des maisons pour une centaine d'ouvriers. Immédiatement la commune est tenue d'installer plusieurs instituteurs et de construire une école, la dépense étant répartie au marc le franc des impôts généraux. Or l'ouvrier paie tout au plus 3 marks de contributions directes, la charge retombe donc sur les propriétaires ruraux. L'orateur cite quelques résultats de cet état de choses. Un de ses voisins est coté à 42 marks d'impôt sur le revenu, il paie en contributions foncières et en impositions communales 864 marks, soit plus de vingt fois sa cote d'impôt sur le revenu. Le même orateur cite quelques autres faits analogues, nous les passons pour expliquer un détail qui aura frappé le lecteur : dans l'exemple précité, la contribution foncière due à l'état est jointe aux impositions communales et les deux sommes réunies sont opposées à l'impôt sur le revenu. C'est qu'au nom de l'agriculture on soutient quelquefois que la contribution foncière fait double emploi avec cet impôt. On pourrait en dire autant de la patente et de quelques autres taxes; aussi les réclamans les plus modérés se bornent-ils à demander que la contribution foncière soit réservée en entier aux communes.

La hausse des salaires est une charge plus grande encore que la majoration de l'impôt. Sans doute, on voit avec satisfaction l'ouvrier des champs améliorer sa position ; il est fortement à désirer qu'il se plaise dans son village, et qu'il y soit assez heureux pour ne pas songer à rechercher les jouissances qu'il s'attend à trouver dans les villes. Mais il ne faudrait pas que la prospérité de l'ouvrier fût achetée aux dépens de celle du patron. Ces deux agens de la pro-

(1) Ce sont les cotes inférieures de l'impôt sur le revenu.
(2) *Verhandlungen* de 1883, p. 682, 683.

duction devraient progresser ensemble, la part de l'un augmentant par suite de l'accroissement du revenu de l'autre (1). Or, on paraît assez d'accord sur ce point que ce revenu ne s'élève guère ; d'aucuns prétendent même qu'il baisse.

Sur le mouvement des salaires, les trois enquêtes ont recueilli moins de renseignemens que la plupart des relevés antérieurs, les deux principales préoccupations du moment étant l'accroissement de la dette foncière et le morcellement progressif des propriétés. Néanmoins des faits intéressans ont été produits. Le secrétaire-général de la Société d'agriculture de la province de Prusse occidentale, M. OEmler, à Danzig, présente le tableau qui suit (2).

	Il y a vingt ans.	Aujourd'hui.
Gages d'un laboureur	84 à 90 marks.	140 à 160 marks.
— d'un palefrenier	50 à 60 »	110 à 130 »
— d'une servante	24 à 30 »	60 à 80 »
Salaire d'un batteur en grange	50 »	65 »
— d'un moissonneur	100 »	150 »
— d'un ouvrier ordinaire	120 »	200 »

Dans d'autres provinces, nous trouvons des proportions un peu différentes ; souvent, comme dans le Brandebourg, en Saxe et ailleurs, des salaires en nature, comprenant quelquefois un champ que le patron laboure et fume, améliorent sensiblement la situation de l'ouvrier sédentaire. Le journalier, lorsqu'il est nourri, reçoit maintenant, en plus d'un salaire élevé, des alimens substantiels et relativement coûteux.

Malheureusement, s'il est plus exigeant, il n'est nullement devenu plus laborieux. De la Thuringe, par exemple, on écrit : « Beaucoup de journaliers travaillent mal, n'ayant jamais appris leur état ; et ils travaillent à contre-cœur, sans soin, et seulement quand ils ont dépensé les salaires qu'on leur a payés le dimanche précédent. » Un représentant de la province rhénane, M. de Rath, ne pense pas mieux d'une partie de la population de cette contrée. On sait que le pays montagneux et aride qui s'étend entre Trèves, Coblentz et Aix-la-Chapelle, l'Eifel, a beaucoup souffert, il y a un an, d'inondations et d'autres calamités, et qu'on a dû venir au secours des habitans. Parlant d'eux, M. de Rath dit se rappeler qu'il y a vingt et trente ans, les petits cultivateurs de l'Eifel descendaient dans la vallée du Rhin, où la récolte mûrit plus tôt, pour aider à la moisson ; à cette

(1) Nous avons eu l'occasion de constater que les salaires sont plus élevés dans les contrées fertiles que dans les contrées peu productives.

(2) *Bäuerliche Zustände*, t. II, p. 234.

même époque, les chemins de fer rhénans furent construits avec les bras des gens de l'Eifel. Actuellement, ils ne veulent plus travailler, et leur situation tout entière a empiré. Ils ne se gênent pas pour dire : « Nous n'avons qu'à nous lamenter, on ne manquera pas de nous nourrir (1)... » Un peu plus loin, M. de Rath raconte que, lors de la récente construction d'une route, les habitans des villages devant lesquels elle passe refusaient de travailler pour 2 fr. 50 par jour ; on dut faire venir des Italiens. On ne sait comment expliquer cette répugnance pour le travail ; les faits analogues que M. de Hœvel rapporte de la Westphalie sont attribués à la concurrence de l'industrie, qui n'abandonne à l'agriculture que les travailleurs de rebut.

Il n'est pas nécessaire, croyons nous, de démontrer davantage que les frais de production ont augmenté, on peut l'induire de ce qui précède ; mais il est une autre circonstance qui influe encore bien plus gravement sur la situation des agriculteurs, c'est l'accroissement de leurs besoins. Les enquêtes ont relevé sur ce point de nombreux renseignemens, mais il conviendra, avant tout, de remonter aux causes.

Ce qui distingue la vie du cultivateur actuel de celle de ses aïeux, c'est qu'autrefois le paysan ne se nourrissait et ne se vêtait guère que du produit direct de ses champs. Il ne dépensait presque rien pour sa consommation, le numéraire lui servait à payer l'impôt, peut-être des redevances, quelques outils, et à faciliter l'échange de ses chevaux, de ses bestiaux ; ce qui lui restait était thésaurisé, souvent pour acheter un lopin de terre. Aujourd'hui, la consommation du plus petit cultivateur comporte des déboursés ; une partie de ses recettes s'en vont en dépenses journalières. Plusieurs circonstances, très différentes les unes des autres, y ont contribué. L'affluence des métaux précieux et la multiplication de la monnaie fiduciaire ont fait déborder le numéraire dans la campagne, et il a d'autant plus vite cessé d'y être rare, que le prix de la plupart des produits agricoles a sensiblement augmenté. L'industrie, en prenant l'extension extraordinaire que l'on sait, a envahi les champs et y a répandu ses richesses, en montrant en même temps comment on en jouit. Les chemins de fer ont rapproché les villes et ont donné le goût du luxe. La diffusion de l'instruction, la création des journaux à bon marché, le service militaire, ont permis de faire des comparaisons qui ont éveillé l'esprit d'imitation. On s'est senti assez riche pour suivre le courant.

Le mouvement est assez général, quoiqu'il ne soit pas partout également intense. Citons au hasard. M. Heim, parlant de Saxe-

(1) *Verhandlungen*, 1883, p. 642. Le pays est sous le régime du droit à l'assistance.

Meiningen, signale (1) les dépenses qu'on fait aujourd'hui pour les vêtemens et le mobilier. On trouve de fréquentes occasions d'aller en ville, les cabarets de village offrent des consommations plus relevées et plus chères, le café et le sucre ont pénétré dans la plus pauvre chaumière. M. Bemberg, de la province rhénane (2), s'élève surtout contre l'amour du plaisir, contre les nombreuses fêtes : dans la vallée du Rhin, on compte treize jours fériés de plus qu'en France, sans parler des kermesses et surtout des réunions et banquets des associations qui pullulent dans certains cantons : société des tireurs, des anciens militaires, il y en a comme cela de trente à quarante. L'orateur insiste aussi sur l'éducation peu appropriée des jeunes filles, qui ne sont nullement préparées à diriger un ménage ou une ferme. Un grand nombre d'autres rapports traitent cette question, mais personne ne l'a approfondie comme l'enquête du ministère de l'intérieur de Bade (3), qui donne des chiffres précis, entre dans de nombreux détails sur chaque dépense, et les résume. Nous apprenons ainsi ce que coûte par jour à nourrir un individu dans chaque village, et ce qu'on dépense en moyenne, par tête, pour le vêtement dans le courant d'une année ; on distingue même souvent entre le grand, le moyen, et le petit paysan, entre le paysan et le journalier. La nourriture s'élève assez souvent à 1 franc par tête et ne descend jamais au-dessous de 0 fr. 50 ; la consommation de la viande est générale. Pour le vêtement, nous trouvons depuis 11 marks (13 fr. 75), jusqu'à 95 marks (118 fr. 75), et presque tous les chiffres intermédiaires ; il y a donc une grande différence entre un village et l'autre, et si 11 marks peuvent suffire, une dépense de 95 dénote nécessairement des habitudes de luxe.

L'augmentation des frais de production et celle des charges de toutes sortes que nous venons de constater, n'auraient causé ni gêne ni souffrances, si le revenu avait suivi le mouvement. Mais il est resté en arrière. Les prix de certains produits se sont sans doute élevés, mais d'autres n'ont pas sensiblement haussé. Ce qui est plus grave, c'est que, la défaveur des saisons ayant réduit la quantité des produits agricoles, ce contretemps n'a pas été compensé pour l'agriculture, au moins en partie, par une amélioration des prix. On sait que la faute en est à la concurrence américaine. Il est regrettable que cette concurrence, qui est purement temporaire, ait causé tant de découragement en Europe... C'est que celui qui souffre ne peut pas attendre.

On a démontré plusieurs fois que les cultivateurs en état de vendre du blé, — c'est la grande et la moyenne culture, — sont

(1) *Bäuerliche Zustände*, t. Ier, p. 17.
(2) *Verhandlungen*, 1883, p. 666.
(3) *Erhebungen über die Lage der Landwirthschaft*, t. IV, 4e appendice.

seuls à souffrir de cette concurrence, et que les vendeurs de blé ne sont qu'une minorité dans la nation. Nous pouvons leur offrir mieux que cette froide fin de non-recevoir; nous pouvons leur dire que, dans une certaine mesure, il dépend d'eux d'améliorer leur sort. La concurrence américaine n'est désastreuse que pour les fermes qui restent au-dessous d'un certain rendement; les terres qui dépassent ce minimum résistent à l'assaut. Or très souvent il dépend du cultivateur d'élever le rendement de son champ : Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. L'enquête badoise a démontré que les bonnes terres, les fermes bien situées, ont aisément surmonté toutes les difficultés, cherté du crédit, élévation des salaires, intempérie des saisons, et que les propriétés qui ont le plus souffert sont précisément celles qui ont le sol le moins fertile ou le moins bien cultivé. C'est encore, on le voit, une question d'outillage.

C'est aussi ce sol-là qui a le moins bien supporté l'accroissement de la population. Les diverses enquêtes se sont préoccupées de ce point. Nous trouvons, par exemple, dans l'Enquête des économistes une question 23 : « La population rurale augmente-t-elle? » Et plus d'une fois la réponse a été négative; s'il y a un excédent de naissances, il profite à la ville (1). D'autres fois on a répondu que l'augmentation avait eu lieu, mais qu'elle s'était réalisée aux dépens de l'aisance, et en plus d'un endroit on a démontré qu'il y a dans la localité plus de bras que de travail agricole. Enfin, l'Enquête badoise a très bien résumé les faits : Les contrées peu fertiles n'ont pas pu supporter l'accroissement de la population, l'excédent a émigré, et quand il a voulu se maintenir, il n'a pu le faire qu'en divisant les héritages et en y vivant de privations (2). Le bien-être, dans de pareilles localités, est dû à l'industrie, ce sont les usines et manufactures, ou encore une fabrication domestique, qui tirent les populations de peine. Les contrées fertiles, au contraire, ont pu constater l'élasticité de leur production, qui a permis d'augmenter le nombre des places au banquet de la vie.

IV.

Tout le monde, dit-on, est quelque peu médecin; la plupart de ceux qui viennent d'étudier les maux de l'agriculture n'ont pas

(1) D'après le dernier recensement français, 821,381 habitans des campagnes auraient émigré dans les villes; ce chiffre n'est-il pas exagéré?

(2) Dans un discours prononcé à l'occasion d'un congrès agricole (*Journal officiel allemand*, du 7 mars dernier), le ministre d'agriculture de Prusse, M. Lucius, met en première ligne des causes du malaise le trop rapide accroissement de la population.

manqué de présenter leurs remèdes. Le rapporteur de l'Enquête badoise, qui a relevé avec soin les propositions de ses commissaires, en a enregistré quarante-deux, dont vingt-deux sont applicables par les cultivateurs eux-mêmes et vingt par le gouvernement. Les deux autres enquêtes n'ont pas présenté de résumé, et nous n'avons noté que les propositions saillantes; elles sont au nombre d'une quinzaine, et c'est peut-être encore trop. Cependant, cette abondance de remèdes ne nous étonnera plus quand nous aurons présent à l'esprit que la plupart ne s'appliquent qu'à des maux locaux; ceux-là nous pouvons les négliger entièrement. Parmi les propositions qui visent l'ensemble de l'agriculture, quelques-unes sont inspirées par la politique, ce sont celles qui veulent maintenir les biens dans la famille, en favorisant l'un des héritiers, qui veulent poser une barrière au morcellement, interdire les dettes foncières et constituer un nouvel « ordre des paysans. » Les partisans de ces moyens se défendent d'être réactionnaires, mais sans succès ; l'agitation qu'ils ont soulevée dans le pays est conduite par des hommes dont quelques-uns brillent au premier rang parmi les hobereaux.

Ils se rencontrent cependant sur plusieurs points avec des hommes faisant profession d'opinions libérales, par exemple, dans la demande d'une meilleure organisation du crédit et dans l'encouragement de la réunion des parcelles. Le crédit, on voudrait l'émanciper des capitalistes, qui seraient remplacés par des sociétés de prêteurs, tant pour les dettes mobilières que pour les dettes immobilières (1) ; la réunion des parcelles ferait disparaître l'un des inconvéniens du morcellement. Cette opération, dont il n'existe en France qu'un ou ou deux exemples datant du commencement de ce siècle, est très fréquente en Allemagne, où elle est favorisée par la législation. Lorsque les champs d'un cultivateur, propriétaire peut-être de 10 hectares, sont divisés en 40 ou 50 parcelles dispersés sur le territoire d'une commune, et qu'il emploie une demi-heure et davantage pour aller de l'une à l'autre, il perd beaucoup du temps, et souvent aussi ses cultures sont gênées parce qu'elles se trouvent enclavées dans celle d'un voisin. Par la réunion des parcelles au moyen d'échanges, il se forme des biens d'un seul tenant ou composés de deux ou trois

(1) On semble oublier qu'en Prusse comme en Italie, les caisses d'épargne ne versent pas au trésor les dépôts qu'on leur confie; elles les placent comme elles l'entendent. En 1881, les caisses d'épargne ont reçu en Prusse en dépôt la somme de 1819 millions de marks, dont elles ont placé 1754 millions de la manière suivante : 27.95 pour 100 en hypothèques urbaines, 27.98 pour 100 en hypothèques rurales, 24.72 pour 100 en valeurs au porteur, 9.75 pour 100 en billets à ordre cautionnés, 2.63 pour 100 en prêts sur gages, 6.97 pour 100 en prêts à des communes et institutions publiques.

morceaux; toutes les pertes sont compensées lors des échanges et il en résulte pour tous les intéressés une plus-value qu'on estime à au moins 20 pour 100, et souvent à 30 pour 100. L'avantage des réunions est si grand, surtout quand la propriété est devenue ainsi d'un seul tenant, qu'on a vu des paysans abandonner la maison qu'ils possédaient dans le village et en reconstruire une autre au milieu de leur domaine reconstitué.

Le parti dont nous venons de signaler les tendances s'agite aussi pour obtenir des droits de douane sur les céréales; il ne se contente plus du droit d'un mark (1 fr. 25) par 100 kilogrammes et d'un demi-mark pour les autres, qui est actuellement en vigueur; ses exigences s'élèvent, mais il n'y a aucune probabilité qu'il reçoive satisfaction sur ce point. L'agriculture elle-même est divisée sur la question; la petite culture, notamment, se joint aux autres consommateurs pour combattre les droits sur les grains. Une revue agricole soutient même que les prix du blé avait été parfois bien plus bas avant le développement de la concurrence américaine que de nos jours, et qu'on s'était pourtant tiré d'affaire.

Le remède douanier a encore d'autres adversaires. M. de Miaskowski, dans son rapport au conseil supérieur de l'agriculture de Prusse (1), ne croit pas pouvoir aborder la question douanière sans l'examiner aussi au point de vue de l'industrie, car il est clair qu'on ne peut pas imposer à l'entrée ses matières premières et les denrées alimentaires sans lui offrir une compensation. Mais en dehors des rapports entre les intérêts agricoles et les intérêts industriels, une autre difficulté s'oppose, selon lui, à la majoration du droit sur le blé. Ceux qui comparent les cultivateurs américains topographiquement les plus favorisés aux producteurs allemands qui le sont le moins, demandent qu'on comble par le tarif un écart de prix de 8 marks (10 francs) par quintal; mais on ne pourrait songer à établir un droit aussi exorbitant que s'il était possible de réunir les états de l'Europe centrale (l'Europe sans la Russie) en une union douanière. Une pareille union rencontrerait, on le comprend, de bien grands obstacles. En attendant, ne vaut-il pas mieux comparer le cultivateur américain le moins bien situé au producteur européen favorisé par le terrain, et espérer que ce dernier pourra l'emporter dans la concurrence ?

Nous partageons l'avis de M. de Miaskowski quand il insiste sur la nécessité d'améliorer la production de manière à réduire le prix de revient des produits, mais nous ne le suivons que de loin quand il en conclut que le cultivateur doit se tourner de préférence vers les

(1) *Verhandlungen des Landes-OEkonomie-Kollegium*, 1883, p. 624 et suiv.

cultures les plus productives, les fourrages et les plantes industrielles. Encore s'exprime-t-il avec modération, bien différent en cela de certains publicistes qui voudraient réduire la production européenne du blé au minimum et faire mettre en pâturages tous les champs qui s'y prêteraient. Ce serait nous exposer à un grand danger contre lequel nous nous élevons de toutes nos forces. Au lieu de 50 à 60 millions de quintaux que l'Europe demande actuellement à l'Amérique, il lui en faudrait plus de 100 millions : qu'arriverait-il lors d'une mauvaise récolte qui nous priverait des indispensables envois transatlantiques? Ne vaut-il pas mieux viser à faire produire à chacun de nos hectares un hectolitre de plus ? C'est seulement si les efforts faits dans ce sens réussissaient qu'il serait permis de distraire quelques parcelles des cultures céréales pour les consacrer aux houblons, aux lins, aux betteraves, aux légumes et aux fruits afin de rétablir, en tant que nécessaire, la balance des revenus.

De beaucoup d'autres côtés on élève la voix en faveur des « progrès techniques; » c'est le seul moyen de réduire les frais, car personne ne songe à diminuer les salaires; on applaudit cordialement à l'accroissement du bien-être des ouvriers agricoles, c'est d'ailleurs uniquement ainsi qu'on pourra les garder dans la ferme en présence de la concurrence de l'industrie. Il est seulement à regretter qu'à un salaire plus élevé ne corresponde pas un travail plus efficace, personne n'a indiqué le moyen d'obtenir ce résultat. Un autre résultat tenu pour désirable sera non moins difficile à atteindre, c'est le retour à la simplicité. On la recommande fortement aux paysans, elle serait utile dans d'autres régions encore, mais la rivière ne remonte pas vers sa source. On pourrait en dire autant des expédiens proposés par le parti ultra-conservateur : l'indivisibilité des fermes et l'inadmissibilité des dettes foncières. Comment introduire ces domaines privilégiés dans les pays où règne le suffrage universel et où les non-privilégiés forment l'immense majorité? Comment maintenir un pareil système dans une société où tout se modifie et se transforme, qui considère même le mouvement comme synonyme de la vie? De pareils expédiens ne sauraient prévaloir contre la nature des choses. Celle-ci veut que chacun soit le principal agent de sa fortune, que les affaires prospèrent d'autant mieux qu'il s'allie plus d'intelligence et de savoir à un travail persévérant et à une sage économie. Hélas! les vérités les plus vraies sont aussi les plus banales.

MAURICE BLOCK.

UNE
NOUVELLE PHILOSOPHIE
DE L'OPÉRA

Die Kriegsgeschichte der deutschen Oper, von W.-H. Riehl. Stuttgart, 1884; Cotta.

Une partition qui réussit dure vingt ans, et quand on ne la joue plus, il y a partout des bibliothèques et des archives nationales pour la remiser ; mais tous ces opéras, grands et petits, que le flot incessant de la production universelle apporte et remporte par milliers, que devient leur âme? Où passe l'étincelle de vie ? Avez-vous jamais réfléchi à la somme énorme d'idées musicales qui, depuis des siècles, ont dû se perdre ainsi dans l'éternel humus des nécropoles? Avisés comme le sont nos artistes d'aujourd'hui, je leur conseillerais d'aller par là aux découvertes ; qui nous assure même que le cas ne se soit pas déjà maintes fois présenté? Ce que je sais, c'est qu'un de nos plus charmans petits maîtres en fait d'opéras comiques, ayant pour un temps fixé sa résidence à Naples, en revint avec des trésors. « Entre ses mains, nous disait le vieil archiviste de l'endroit, nos paperasses ne chômaient pas. Je le voyais compulsant et copiant du matin au soir, et je vous réponds qu'il ne s'est pas gêné pour se tailler son habit d'arlequin dans la défroque des Fioraventi, des Generali, des Vaccaj, Pavesi et consorts. »

Rien que le matériel des bibliothèques fournirait un sujet d'études

à qui voudrait s'occuper d'écrire une sérieuse histoire de l'opéra. C'était rare autrefois à l'étranger qu'une partition ne restât pas en manuscrit, lorsque chez nous les moindres ouvrages de Desaides ou de Philidor obtenaient les honneurs de la gravure. C'est que, longtemps, l'Italie et l'Allemagne ne connurent que l'opéra de cour, destiné à se localiser dans telle ou telle résidence princière, dont il faisait le divertissement privilégié; en quoi le simple manuscrit pouvait suffire; tandis que la France, toujours prompte à s'assimiler les œuvres du dehors pour les répandre ensuite à l'état de produits nationaux, devait naturellement avoir recours à des moyens d'exportation plus expéditifs. Ce génie de l'appropriation, caractère de notre race, ne laissa pas de s'affirmer aussi dans cette circonstance. L'opéra étant d'origine italienne, force nous fut de nous recruter en Italie. Oui; mais retenez bien ce point : si, dès 1647, nous tirons de Florence nos compositeurs et nos instrumentistes, nous n'admettons pas que leur musique parle une autre langue que la nôtre. La musique sera de Lulli, mais le texte sera de Corneille ou de Quinault. C'est sous le titre de *tragédie mise en musique* que le Florentin sera venu ainsi fonder l'opéra français, et, cette prédominance de notre esprit, de notre goût, tous la subiront par la suite, les Piccinni et les Sacchini, les Cherubini comme les Spontini, et jusqu'à Rossini lui-même, qui, de séjour à Paris, pense en français, écrit en français son *Guillaume Tell*. Il faut donc que ce sentiment d'un art lyrique national ait sa raison d'être, puisque la France a, de tout temps, su l'imposer aux plus illustres et que nous n'acceptons, nous, les Gluck, les Cherubini et les Rossini, que sous bénéfice de haute et patente naturalisation.

En ce qui regarde Rossini, peut-être aussi faudrait-il admettre que son évolution eut double sens. Il ne supportait pas de s'entendre appeler : le musicien du congrès de Vérone; et j'ai souvent pensé que bien des colères rentrées avaient dû trouver à s'échapper de ce côté. Le seul choix du sujet semble l'indiquer. S'improviser Français en donnant pour protagoniste, à son œuvre de naturalisation, le héros de la Suisse contre la tyrannie autrichienne, c'était une revanche éclatante du rôle d'accompagnateur subalterne que le prince Metternich lui avait fait jouer dans son intermède organisé contre l'indépendance de l'Italie. Le génie a ses secrets qu'il garde souvent même dans l'inconscience, et c'est aussi le devoir de la critique de s'en enquérir.

J'avoue qu'à ce titre, le dernier ouvrage de M. Riehl, un des maîtres les plus incontestés de l'esthétique allemande, me réjouit le cœur. J'y trouve à chaque instant le témoignage de notre influence historique : « La guerre d'affranchissement que l'Allemagne eut à

livrer à l'Italie ne compte pas moins de quatre phases : la première, de soumission pure et simple, s'incliner comme Händel, ou, comme Bach, déserter les sentiers de l'opéra. Dans la seconde, une sorte d'opposition se déclare, embrassant à la fois l'opéra italien et l'opéra français, Gluck et Mozart travaillant à germaniser l'un et l'autre, mais sans que la lutte s'établisse encore sur le terrain exclusivement national : Gluck a ses principes d'esthétique, qu'il expose surtout dans des préfaces, plaidant en français et en italien la cause de l'Allemagne. La troisième période nous montre l'antagonisme dans son plein, Weber contre Rossini ; les classes cultivées pour le maître allemand, la masse du public pour l'italien. La crise était ouverte, mais on se tenait encore sur la défensive à cause des prédilections toujours à demeure chez le plus grand nombre. Il ne pouvait donc appartenir qu'à la quatrième phase de prendre l'offensive. » On devine à quel mouvement l'auteur ici fait allusion. Nous y reviendrons tout à l'heure ; en attendant, continuons de suivre M. Riehl et renvoyons à ses leçons ceux de nos critiques qui se croient obligés d'être plus Allemands que les Allemands. Il lui en coûte cependant un peu d'avoir à reconnaître notre prise de possession dès le siècle de Louis XIV, de nous voir, sous le règne suivant, accaparer tantôt Gluck, tantôt Piccinni, et finalement, sous la révolution et sous l'empire, nous retourner à la fois contre l'Italie et l'Allemagne et les battre toutes les deux avec les opéras de Cherubini, de Méhul, de Paër, de Spontini, etc. Paris étant la capitale universelle, il devenait tout naturel que là se confondissent les trois styles nationaux en vogue et que le répertoire français, se substituant à l'italien, envahît à son tour l'Europe. Ce fut pour le génie de l'Allemagne une nouvelle ère de captivité ; après l'air de bravoure des Italiens, il lui fallut endurer le branle-bas de nos orchestres, de notre mise en scène et de nos ballets, influence qui se prolongea bien au-delà de la période de nos conquêtes de la révolution et de l'empire. En littérature, l'Allemagne n'a point de théâtre national. Son théâtre est un théâtre esthétique, de même que sa musique est spécialement instrumentale et symphonique. Il n'y a point ici à contredire, la musique est une chose et l'opéra en est une autre ; or l'opéra, c'est la race romane. Comparez à cet endroit la manière de sentir des divers peuples : l'Italien et le Français, instinctifs, primesautiers ; l'Allemand, réfléchi, abstrait, compliqué, nuageux et théoricien ; le Français, prompt à la réalisation, au coup de main, partout le premier à mettre en lumière, en pratique, l'idée en germe dans le cours des temps. Étudions, au point de vue de l'opéra, le commerce international, parcourons les listes d'exportation et d'importation depuis un siècle et demi, c'est partout la race

romane qui domine. L'Italie et la France couvrent de leurs opéras le sol de l'Allemagne, qui leur livre en retour ses symphonies. On raconte qu'au mois de décembre 1870, dans ce Paris que les Allemands investissaient, une société d'amis des arts n'hésita pas à célébrer le centenaire de la naissance de Beethoven. J'ignore si le fait est vrai; mais, ce qui ne souffre pas de doute, c'est que, à la même heure, nos opéras de Boïeldieu, d'Herold et d'Auber se jouaient sur toutes les scènes allemandes : symphonies d'une part, opéras de l'autre, les choses ne se sont jamais passées autrement, et, contre ce libre échange traditionnel, Richard Wagner ni sa cabale ne peuvent rien.

Quant à moi, je ne m'en explique que mieux l'espèce d'antipathie nationale que nourrissent à l'égard de l'opéra certains Allemands de vieille roche, et leur satisfaction de voir le genre s'en aller. Qui voudra se faire un idéal de musique allemande pensera toujours au *Messie* de Händel, à *la Passion* de Bach, aux symphonies de Beethoven. Dès que vous abordez le théâtre se présentent les objections. Non pas, certes, que les chefs-d'œuvre manquent; mais la nationalité de ces chefs-d'œuvre reste à démontrer. Nous savons tous par quels liens fameux le génie de Gluck se rattache à la France, et nul n'oserait soutenir que le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, la partition de *Don Juan*, soit de race purement germanique. *Don Juan* est un opéra italien, plus Mozart, tandis que *Fidelio* sera, par contraste, Beethoven, plus l'opéra allemand. A proprement parler, l'opéra allemand ne commence qu'à *Fidelio*, œuvre sublime, où l'esthétique prédomine, et dont le *Freischütz* sera la contre-partie en tant qu'opéra populaire.

Aux bienheureux jours du rococo et de l'ancien régime, comme c'étaient les cours qui payaient les violons, elles agissaient à leur convenance. Rien de plus simple : on avait à sa solde des maîtres de chapelle allemands pour leur faire faire des opéras italiens. Une illustre perruque de l'époque, le savantasse Mattheson, disait, dans un de ces aphorismes tapageurs qu'il savait au besoin soutenir d'un coup d'épée : « Les opéras, comprenez-moi bien, cela ne regarde que les rois et les princes, et je défends aux bourgeois d'y venir fourrer leur nez. » Un patronage humiliant régnait sur l'art et les artistes : poète de la cour, peintre de la cour, compositeur ordinaire de son altesse impériale, royale, apostolique ou grand-ducale, c'était dans les mœurs, et même en des temps d'émancipation comme les nôtres, ce mécénatisme n'a point disparu. Le théâtre est resté presque ce qu'il était au XVIIIe siècle : un divertissement aristocratique vivant des largesses du souverain et dont un intendant règle le programme. A Vienne, à Berlin, c'est la maison de l'empe-

reur qui subventionne; à Munich, les prodigalités du roi Louis ne se comptent pas, au moins celui-là peut-il dire qu'il en a pour son argent. S'enfermer seul dans une salle vide et se faire jouer pendant des heures le *Rheingold* et le *Parsifal* :

Vacuo lætus sessor plausorque theatro,

absorber à l'écart en soi, tout seul, des trésors d'harmonie qui suffiraient au bonheur de plusieurs multitudes; penser que cet orchestre, ces chœurs, ces machinistes ne se meuvent que pour vous, que vous êtes l'unique point de mire, et que si, dans ce désert sonore que vous emplissez de votre personne, un seul être humain osait apparaître, cet individu, fût-il le plus tendrement affectionné de vos chambellans, vous auriez le droit de le flanquer aux arrêts pour six semaines, — plaisir de monarque et de demi-dieu, dernier terme où l'opéra de cour devait aboutir.

En Allemagne, le théâtre appartient au souverain; il l'ouvre et le ferme à volonté, y reçoit qui bon lui semble et distribue les places selon l'étiquette. L'opéra est un présent du prince, une galanterie à son entourage; il régale, et c'est aux frais du pays que cinq ou six cents élus goûtent ce plaisir de luxe. Ainsi les choses se passaient au temps de l'électeur de Saxe, Auguste III, du duc Charles de Wurtemberg, le protecteur de Jomelli. Non content d'avoir son théâtre privé, tout seigneur tenait à sa solde un compositeur de cour, dont les fonctions consistaient à lui servir bon an mal an la provision de musique sacrée et profane nécessaire à sa consommation personnelle. Ni le public ni la critique n'existaient alors; rien de ces mouvemens d'opinion qui font que, du sud au nord, voyagent les idées; rien de ces ouragans de la discussion qui dispersent les miasmes d'un mauvais style en passe de s'éterniser dans certains coins. L'Allemagne d'aujourd'hui n'en est plus là, et cependant comment nier les restes de cet esprit de particularisme et d'intendance? Cette conception du théâtre de Bayreuth, par exemple, n'est-ce pas l'ancien opéra de cour qui ressuscite au profit d'un artiste, d'un seul artiste? Le prince a disparu, mais nous avons gardé le souverain, qui s'appellera désormais Richard Wagner. Ici, comme à la cour, il n'y aura d'admis que les invités de son altesse.

Un genre ne saurait mentir à ses origines; et l'opéra est de souche aristocratique, comme tout ce qui nous est venu de la renaissance. Quelques-uns essaient de lui faire un état civil démocratique en rattachant sa généalogie aux mystères du moyen âge; ils se trompent. L'opéra est sorti des allégories, des pastorales et des

intermèdes de la renaissance; il a ses origines dans la mythologie antique et son public, parmi les lettrés, les artistes et les grandes dames de l'hyperculture italienne. Forme savante et raffinée, l'opéra pénétrera dans le peuple par infiltration; il n'en vient pas. Une langue idéale, qui seule suffirait pour témoigner de sa filiation, son chant, bien mieux encore que le vers tragique des poètes, l'élève au-dessus de la vie réelle; ses personnages empruntés à la fable sont, la plupart du temps, ceux de Raphaël et de Michel-Ange, des gloires nationales en quelque sorte; et, par la suite, quand il sentira le besoin de se moderniser, c'est au poème de Tasse qu'il demandera ses Renaud et ses Armide. L'antique avait pourtant, au point de vue musical, un avantage : il offrait au compositeur des sujets connus d'avance du public, des groupemens faciles pour ses chœurs et des personnages à revêtir d'une individualité typique. Ajoutez à cela la pompe du décor, des costumes et d'une mise en scène rococo tout en harmonie avec l'art de Gluck; *Orphée*, *Iphigénie*, *Alceste*, l'antique avec un œil de poudre. Son *Armide* me semble d'un gluckisme moins déterminé et prêtant davantage aux remarques indiscrètes. Reprendre *Armide* est, à notre Académie nationale, une question en permanence; les directeurs se la passent de main en main et pas un n'arrive à la résoudre. M. Perrin lui-même y perdit son temps, ne sachant plus à quel style se vouer pour la mise en scène : « A votre place, lui disais-je, un jour que j'étais témoin de ses perplexités, je me lancerais en plein rococo sans reculer devant les tonnelets, casques, turbans, caftans et brodequins à paillettes d'or, tous les panaches, tous les falbalas, toute la turquerie du vieil arsenal. » Peut-être eût-ce été son avis, mais il hésita, pris de scrupules et craignant une fausse interprétation de la part du public.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la mode des sujets antiques s'est prolongée fort au-delà du règne de Gluck et qu'elle florissait encore chez nous au moment où Mozart créa son *Don Juan*, inaugurant au théâtre l'ère du romantisme, que la symphonie de Beethoven allait fonder dans le domaine instrumental. Notons à ce propos que *Don Juan*, comme *les Noces de Figaro*, fut composé sur un texte italien, phénomène curieux en un chef-d'œuvre destiné à révolutionner la patrie allemande (1). C'est que l'Italie avait dès lors des poètes capables d'exercer une influence personnelle sur l'imagination des compositeurs, — ses Apostolo Zeno, ses

(1) Je remarque, en passant, que ce qui jusqu'alors avait manqué, c'était moins la personnalité de l'œuvre que sa *nationalité* : les opéras comiques de Mozart ressemblent aux opéras comiques de Cimarosa, *Joseph* et *les Deux Journées* tendent la main à *Fidelio*.

Métastase, — les classiques, — et, pour nommer l'homme de génie, ce da Ponte, qui, sautant de l'antique au moderne, eut en présence d'un Mozart l'étonnante conception de *Don Juan*, un fond légendaire avec une action absolument réelle qui se joue sur le devant de la scène, des hommes remplaçant les héros et les demi-dieux. Cette seule circonstance de lier partie avec un maître librettiste italien était déjà un bénéfice, car, il faut bien en convenir, l'Allemagne, sauf de très rares exceptions, n'a jamais su fournir à ses plus grands musiciens que d'assez piètres canevas. Divers poèmes de Métastase ont survécu aux partitions de Hasse; nombre de gens ont oublié, chez nous, Lulli, qui se souviennent des opéras de son librettiste Quinault; mais quels témoignages se pourraient produire en faveur de la dramaturgie lyrique allemande à cette époque? Pour avoir un exemple à citer, force est d'attendre le *Freischütz* et le théâtre de Richard Wagner, que nous aborderons en son lieu quand nous aurons vu (poème et musique) se développer le mouvement issu de *Don Juan*.

En même temps que le motif légendaire, l'histoire et la nouvelle vont désormais entrer dans le drame lyrique, où bientôt la politique et les conflits religieux feront irruption. Nous appellerons cela, si vous voulez, l'opéra romantique, et ce vaste cadre contiendra tous les élémens pathétiques de la vie moderne mêlés aux chroniques, aux fabliaux, aux mille et une confidences de la muse du réel et du fantastique. On y verra figurer côte à côte le *Freischütz* et *Fidelio*, *la Muette* et *Robert le Diable*, *la Dame blanche*, *la Juive*, *les Huguenots* et *le Prophète*.

J'ai parlé d'un avènement de la politique et des questions sociales dans l'opéra. Il est incontestable que *les Huguenots*, comme *le Prophète*, sont à cet égard des œuvres caractéristiques, où le pathos religieux et communiste, loin de nuire à l'effet dramatique, y contribue, au contraire, pour une large part, surtout dans *les Huguenots*. L'antagonisme des catholiques et des calvinistes, musicalement symbolisé, sert en quelque sorte de basse fondamentale à l'épisode romanesque des amours de Valentine et de Raoul. Autant on en peut dire de *la Muette* et de *Guillaume Tell*, qui ne sont pas davantage des opéras politiques, bien qu'ils nous entretiennent d'événemens se rapportant à la révolution de juillet. Le nerf politique d'un drame n'est point dans quelques scènes pittoresques d'insurrection, il est dans les conflits nationaux qui les ont amenées et que représentent les divers personnages mis en action. Or, dans *la Muette* comme dans *Guillaume Tell*, Masaniello et Fenella, Arnold et Mathilde sont des êtres d'imagination, et c'est seulement au second plan, et pour servir

de repoussoir à l'anecdote, que l'histoire et la politique interviennent; musicalement, les choses ne sauraient se passer autrement, d'où la nécessité pour le poète de se subordonner au compositeur. Pour qu'un opéra fût une œuvre harmonique et parfaite, il faudrait que le texte littéraire et le texte musical eussent même valeur, ce qui n'est jamais arrivé qu'au pire sens du mot, — quand l'un et l'autre sont détestables. Deux facteurs étant donnés pour un ouvrage, quelle sera leur situation respective? Point délicat et variable selon le temps et le pays. A l'origine, c'est le poète qui commande, son art ayant sur celui du musicien le privilège de la consécration. Cependant la musique croît, se développe, et voilà bientôt la partition devenue l'égale du poème. Métastase en Italie, Quinault en France, représentent cette période où les librettistes inscrivaient leur nom dans l'histoire. Si Quinault a survécu aux sarcasmes dont Boileau poursuivait ses tragédies, c'est à ses opéras qu'il le doit. Mais voyez le contraste; tandis qu'en Italie, en France, le progrès musical va s'affirmant par la littérature, en Allemagne, il s'arrête court, faute d'un auxiliaire qui lui vienne de ce côté. Les opéras de Gluck, qu'il a composés sur des paroles italiennes ou françaises, sont restés debout; ceux qu'il écrivit sur un texte allemand, — *les Pèlerins de La Mecque*, par exemple, — ont cessé de compter.

Il semble, en effet, qu'en Allemagne, à mesure que le génie musical s'élève, la dramaturgie lyrique s'abaisse en proportion. Phénomène assurément fort étrange quand on songe qu'aux mêmes temps où il y avait des Weber et des Beethoven, il y avait aussi des Goethe et des Schiller. Oui, certes; mais les uns et les autres travaillaient à part, presque sans se connaître. Lorsqu'un poète tient un chef-d'œuvre, généralement il le garde pour lui, et ce n'est que chez nous qu'on a pu voir, une fois seulement, dans Eugène Scribe, un librettiste faire époque. Moins heureux que nos Auber, nos Boïeldieu et nos Halévy, les musiciens allemands eurent à lutter contre des textes inénarrables. Nous connaissons *Fidelio* et le *Freischütz* parce que la beauté de ces partitions s'imposerait à travers tout, et que d'ailleurs, si c'est encore là deux mauvaises pièces, l'une a pour elle son pathétique et l'autre son pittoresque; mais que d'opéras coulés à fond par leur poème : la *Jessonda* de Spohr, le répertoire tout entier de Marschner ! Weber lui-même a cruellement souffert du contretemps, et son *Euryanthe* y eût succombé sans la prodigieuse somme de vitalité qu'elle enferme : la musique d'*Euryanthe* avait en elle de quoi triompher du plus absurde des poèmes. Le véritable opéra de l'avenir fut celui-là; vous y êtes comme sur une hauteur d'où vous contemplez tout ce qui s'agite dans la plaine; pas un seul sentiment ne se trouve là que l'opéra moderne, —

héroïque, romantique ou mythique, — n'ait depuis fait passer par toutes les modulations. Sans *Euryanthe*, ni *Tannhäuser*, ni *Lohengrin* n'eussent existé.

L'opéra étant une œuvre collective, il faut s'attendre à ce que le musicien n'ait jamais que les restes du festin. Plus le poète sera grand, moins il se livrera. Goethe n'a su donner en ce genre que des niaiseries, et Victor Hugo nous a montré dans *Esmeralda* jusqu'où le génie pouvait descendre en voulant condescendre. Ce qui convient le mieux à ce métier, c'est un poète auquel il manque quelque chose pour être un vrai poète, ce que nous appelons un homme de théâtre : Scribe fut le phénix, mais probablement ce miracle ne se reproduira plus; restait une combinaison, celle que Wagner a tentée.

En principe, la chose serait toute naturelle, bien que déjà le mot seul de composition implique l'idée d'une collaboration du poète avec le musicien, et, pourtant, rien de plus dissemblable que ces deux arts dont l'un emprunte sa forme à la pensée, tandis que dans l'autre, c'est de la forme et de la symétrie que dépend la pensée; ce qui fait que l'architecture musicale par excellence sera la symphonie, et que plus une musique serrera de près la parole, moins cette musique sera musicale. A ce compte, les meilleurs textes seront ceux qui contiendront le moins d'idées et dont le compositeur pourra faire ce qu'il voudra : *Kyrie eleison*, *Alleluia*, *Amen*. L'aventure de Richard Wagner eût-elle cent fois réussi que son succès ne prouverait rien, car Wagner est une exception, et ce ne sont pas les exceptions qui jugent de pareils problèmes. D'ailleurs, chez lui le poète reste trop inférieur pour qu'on en parle : « Dresser un scenario ne suffit pas, encore faudrait-il savoir l'écrire, » a dit un fin connaisseur de son pays, M. Louis Ehlert. La vérité est que ses rimes sont aussi ridicules que celles de Scribe, qui, du moins, rachetait la pauvreté de sa littérature par la diversité de ses inventions, alors que Wagner s'est contenté, lui, d'inventer, quoi? Le mythe, autrement dit, la forme la plus antidramatique qu'il y ait. Des dieux et des demi-dieux, jamais des hommes, un répertoire qui se joue dans le crépuscule des Walhallas, un continuel déficit dans la situation et les caractères, des personnages qui se commentent au lieu d'agir. A un art qui n'individualise jamais et qui, en revanche, toujours stylise, la technique des âges primitifs devait sourire, et nous voilà du coup retournés à l'opéra mythologique : des héroïdes pour sujets, et pour moyen unique d'expression, le dialogue et le récitatif pur et simple. Mais le récitatif est une chose toute rudimentaire, une chose inorganique, n'ayant de

la vie musicale que certains élémens; il lui manque le rythme et la mélodie, il se contente de déclamer.

C'est, je le répète, le primitif et le préhistorique. Des siècles avant qu'il fût question de l'opéra, les Grecs ont connu le récitatif, et, après eux, les religieux du moyen âge, dans leurs antiphonaires et leurs litanies. L'ennui qui s'en exhale était déjà proverbial au temps de Lulli; Gluck lui-même ne l'emploie qu'en le coupant avec des ariosos qui tempèrent sa monotonie. Car, tout réformateur qu'il soit, l'auteur d'*Orphée* et d'*Armide* ne perd jamais de vue les conditions architecturales; il sait que la musique vit de proportions, de symétrie et de rappels, qu'elle est, dans la plus large acception du terme, un rondo perpétuel, et qu'une mélodie sans temps d'arrêt, une « mélodie continue, » n'est pas une mélodie.

L'heure n'est peut-être pas éloignée où l'on verra que nous avons eu tort de changer tout cela. Les artistes comme le public d'autrefois n'y mettaient point tant de *byzantinisme*, ils chantaient tout ce qui était chantable et parlaient le reste. Car il faudra tôt ou tard qu'on le reconnaisse : l'opéra est un genre qui exige une certaine naïveté esthétique, aussi bien de la part de celui qui compose que chez ceux qui écoutent, et c'est sans doute la raison pour laquelle Mozart, le plus grand de tous, est un naïf. Richard Wagner n'entend pas de cette oreille-là; la symétrie l'offusque et l'irrite, tout parallélisme l'exaspère, il proscrit les répétitions de mots, condamne la période et ne s'aperçoit pas que c'est la strophe qui soutient le texte musical et que le dialogue illimité est la négation absolue de la musique. Répéter les mots, voyez un peu le beau scandale; mais ce péché, dont à l'époque de Bach et de Händel, on tirait gloire, qui ne l'a commis, depuis Rameau et Gluck jusqu'à Weber, Rossini, Auber et Meyerbeer? et lui-même, Richard Wagner réussit-il à l'éviter? Pas le moins du monde, il s'y prend simplement d'une autre manière; il ne répète pas le mot, mais il tourne et retourne l'idée en variantes inépuisables; il ressasse et rabâche au plus grand déplaisir du spectateur, qui se fâche à la fin d'entendre toujours la même idée lui revenir sous d'autres mots : car, du diable si les événemens en vont plus vite! poète et musicien piétinent sur place, voilà tout.

Nous savons tous qu'aujourd'hui les opinions poussent à l'extrême et que, dans l'art comme dans la politique, il n'y a que radicalisme et intransigeance. Néanmoins, en présence de ces conflits obstinés entre la nouvelle poétique dramatique et les lois organiques de la science musicale, nombre de bons esprits commencent à s'inquiéter des prochaines destinées de l'opéra. Sans aller aussi

loin que M. Riehl, qui le tient pour une forme décidément à bout de voie et le relègue au magasin des vieilles lunes, encore peut-on admettre que le centre de gravité se déplace et que la symphonie prend le dessus. N'oublions pas que notre siècle en musique est le siècle de Beethoven, un grand tragique aussi, celui-là, le Shakspeare du genre, capable de dramatiser le quatuor et la sonate, et néanmoins préférant la salle de concert au théâtre, qu'il ne daigna aborder qu'une fois; histoire d'avoir fait ses preuves. Et, dans cette dramaturgie que de degrés, de nuances! tous les sous-entendus du sentiment et de la vie intime, tout ce qui se dit en confidence ou se chuchote, formera son petit répertoire. Les grands espaces veulent les grands orchestres, il aura ainsi ses deux théâtres : celui de la symphonie (le tragique) et celui de la musique de chambre (l'élégiaque), l'un pour les âmes endolories, l'autre pour le genre humain. En Allemagne, Gluck et Weber sont en quelque sorte dans le passé les deux seuls *spécialistes*, puisque Mozart, étant l'homme universel, ne compte pas, et nous voyons tout le mouvement néo-romantique s'accomplir par Mendelssohn et Schumann en dehors de la scène. En France, égale réaction chez les nouveaux, que leurs secrètes prédilections inclinent vers l'oratorio et la symphonie. Aucun d'eux n'entend sans doute renoncer au théâtre, tous le recherchent au contraire, car c'est encore de là que viennent l'influence et la fortune, mais s'ils ne disent pas ce qu'ils pensent, leurs œuvres parlent pour eux. Comparez *Marie-Magdeleine* à *Manon*, *Henri VIII* à la symphonie de *Prométhée*, à celle du *Déluge*, estimez, pesez, jugez qui de cette lyre ou de ce théâtre prévaudra dans l'avenir, et vous saurez, sur les préférences intimes des deux jeunes maîtres, tout ce qu'il en faut savoir. « Sois poète tant que tu voudras, mais tâche un peu d'être musicien, » disait Schumann à Berlioz. Notre temps est à la musique *absolue*, et celle-là ne nous fait pas l'effet d'être à la veille de s'entendre avec le théâtre.

Tout au plus la certitude existe-t-elle en esthétique dans les arts du dessin, mais en musique, qui nous apprendra les transformations que le beau est destiné à subir sous l'influence de nouvelles découvertes harmoniques? Musique absolue! Mais alors, il y a donc une musique relative? — Malheureux! il n'y a que cela. Et l'impressionisme de l'auditeur, qu'en faites-vous? Un Français, un Italien ou un Allemand se comportent-ils de même en présence d'une partition? un esthéticien perçoit-il comme un dilettante, un dilettante comme le *profanum vulgus?* La musique absolue, si vous en voulez des exemples, notre siècle en a d'incomparables, mais ce n'est point à l'opéra qu'il vous les faudra chercher. Regardez, au

début de la Neuvième Symphonie, Beethoven maniant deux rythmes différens, deux thèmes également forts; prenez le finale de la Cinquième, quand vous sentez vous-même que votre admiration ne peut plus aller au-delà, voyez le maître se courber et, d'un fragment de thème qu'il ramasse vous refaire un monde. Autant on en peut dire de Sébastien Bach et de son contrepoint, où il se meut en toute fantaisie au milieu des plus inextricables difficultés de la science, d'une science que lui-même ne s'impose que pour la transgresser superbement dès qu'il s'agit d'enlever un effet de plus, comme dans la grande fugue pour l'orgue. Voilà ce que j'appelle la musique absolue; la parole cesse de compter, plus de programme, c'est à votre propre substance de vous nourrir. Ici le mouvement est tout; la relativité seule opère, la musique est l'art du son mouvementé. Si je veux, par exemple, peindre le calme, je n'aurai d'autre moyen d'y réussir que de diminuer le mouvement. La forme et la couleur sont du ressort des arts qui modèlent et qui décrivent; la musique ne dispose que du mouvement, et c'est là qu'il lui faudra chercher ses allégories pour nous rendre les contrastes du grand et du petit, du clair et de l'obscur, du tendre et du brutal; ton majeur ou mineur : *allegro*, *rinforzando*, *diminuendo* et *pianissimo*, puis, en fait de ressources techniques, plus rien!

Je notais l'autre jour dans Quintilien un passage à ne pas omettre ici : « La nature nous a faits sensibles à la mélodie; autrement se pourrait-il que les instrumens qui n'articulent aucun mot nous inspirassent tant de mouvemens différens? » Voilà le vrai, la nature nous a faits sensibles à la mélodie : *Natura ducimus ad modos neque aliter eveniret ut illi quoque organorum soni, quanquam verba non exprimunt, in alios atque alios ducerent motus auditorem.*

Un de ces philosophes de l'esthétique, comme en Angleterre et en Allemagne il y en a tant et comme nous en avons, hélas! si peu, Herbart, refuse au génie de l'artiste le don de création : « Il n'invente pas, il découvre; il est le Cook d'un groupe d'îles que le passé, le présent et leur esthétique enfermaient et qui, sans lui, resteraient inconnues. » En d'autres termes, l'artiste ne fait que découvrir les formes que nous supposions être *a priori* dans son imagination. Ces formes, au dire du philosophe, quasi flottantes dans l'océan de la pensée, apparaîtraient soudainement au navigateur. Il faudrait donc croire ainsi que l'artiste apporte son idée à la forme préexistante et non plus qu'il invente lui-même la forme pour son idée, ce qui ferait de lui quelque chose de moins qu'un chimiste manipulant les divers produits de la nature pour les convertir en objets de fabrication. Que deviennent alors les

rapports de l'artiste avec son siècle? Que deviennent toutes ces conditions physiques et morales de temps, de lieu, de culture nationale? On ne se représente pas un Michel-Ange sans Florence, pas plus qu'on ne se figure un Raphaël sans la Rome et la cour de Léon X, un Rubens sans le milieu flamand, ses influences climatologiques et ses modèles. C'est de ses rapports avec son temps que l'artiste tire ses motifs, quitte à les revêtir d'une forme de son invention, laquelle encore ne lui appartient pas en propre, car, même là, nous le voyons dépendre d'une foule de nécessités historiques, locales, éventuelles. Händel, Mozart, voyagent en Italie, y rencontrent de grands chanteurs qu'ils fréquentent, et les voilà écrivant pour les voix, tandis que Bach et Beethoven, sédentaires, casaniers, confinés dans des pays où la musique de chant n'existe pas, vont, de leur côté, ne prêter qu'une attention médiocre à la voix humaine, dont jamais ils ne connaîtront ni le prestige ni l'emploi. Händel, en Angleterre, met la main sur des sociétés chorales et les organise à son profit, Mozart compose des opéras italiens; tous les deux produisent en vue des chanteurs dont ils disposent et dont ils sont sûrs. Bach n'a d'exécutans que ceux qu'il forme et quittera ce monde sans avoir entendu la plupart de ses œuvres. Si Beethoven place son centre de gravité dans la musique instrumentale, c'est beaucoup parce que son génie le lui conseille, mais aussi parce qu'il est venu dans une époque spécialement favorable à ce genre de composition et qu'il y a vécu parmi des grands seigneurs ayant tous leur chapelle particulière et leur équipe musicale : pianiste incomparable d'ailleurs, il eut bientôt des orchestres à gouverner. L'opéra allemand n'existait pas, l'italien faisait trêve et ce qu'il allait devenir sous Rossini n'était que pour inspirer au grand homme la très sainte horreur que nous savons.

Comment le génie d'un musicien s'associe à son temps, il y aurait là un sujet d'étude à creuser. Händel et Bach, d'un côté, Mozart et Beethoven, de l'autre, les quatre évangélistes de l'art, tous ayant à la fois produit selon leur temps et selon leur individualité propre, éternels par ce qui fut cette individualité, transitoires par ce qu'ils durent emprunter à leur temps! Que relevons-nous de caduc chez les deux premiers? Leurs roulades, leurs cadences emperruquées à la mode des virtuoses du jour; chez les deux autres, mêmes influences subies, mêmes fautes de goût reprochables au seul milieu et, dans tout le reste, — combinaisons, découvertes, dynamisation des procédés, — une puissance de rénovation qui défie les siècles.

Il n'y a pas à dire, entre la théorie du sentiment et la théorie scientifique du beau musical sans phrase, la lutte est engagée à fond

et ne s'arrêtera plus. Ne nous hâtons pas trop pourtant d'annoncer la fin prochaine de l'opéra; si avarié qu'il nous paraisse, l'homme malade est capable de traverser encore plus d'une crise. M. Riehl veut que ce soit l'oratorio qui le remplace, un oratorio moins religieux que philosophique, historique et politique. « Le génie de Händel, écrit-il, s'affirme dans ses chœurs bien autrement que dans ses airs, » et cette simple remarque lui suffit pour rêver d'une forme où le peuple figurerait comme principal personnage et d'où serait exclu l'indispensable épisode des amours de Valentine et de Raoul, de Mathilde et d'Arnold, de Fenella et du prince Alphonse, la musique désormais occupant l'avant-scène et se chargeant de symboliser à elle seule la querelle des catholiques et des huguenots, des Suisses et des Autrichiens, des Napolitains et des Espagnols. Au dire du critique allemand, pour l'ancien opéra, tout à la mythologie, l'histoire fut toujours lettre morte, et les musiciens modernes qui lui ont emprunté des sujets se sont bien gardés de fondre leurs héros dans la thèse commune et de relever la caractéristique de l'individu par la caractéristique des événemens.

Voulant joindre l'exemple au précepte, M. Riehl s'empare du drame de *Wallenstein* et nous montre Thécla et Max comme une concession de l'auteur à la poétique du théâtre, tandis que le conflit historique fait le fond de l'œuvre; puis il ajoute : « Ainsi Meyerbeer se serait comporté s'il avait eu la poigne d'un Schiller, et vous pouvez croire qu'en pareil cas, son génie, au lieu de lui conseiller l'opéra, l'eût mené droit à l'oratorio. » J'avoue que ce raisonnement me laisse froid; je consens que l'oratorio soit, en effet, comme la symphonie, une forme musicale plus organique, mais j'ai peine à comprendre en quoi un oratorio de *Guillaume Tell*, des *Huguenots* ou du *Prophète* nous initierait davantage aux mœurs politiques de l'époque, si tant est que la musique ait pour mission de s'ingérer dans ces gros démêlés. Agir de la sorte serait tout simplement saper le genre par la base. Le public, quoi que vous inventiez, ne connaîtra jamais qu'un oratorio, celui de Bach ou de Händel modifié selon les circonstances, mais conservant toujours sous la main d'un Mendelssohn ou d'un Massenet, sa physionomie évangélique ou biblique. *Le Paradis et la Péri* de Schumann ne saurait compter que comme un spécimen perdu d'une variété qui ne s'est pas propagée dans l'espèce.

Quant aux nombreux griefs que M. Riehl nous expose contre l'opéra, on en peut sans inconvénient adopter quelques-uns : il est certain que les empiétemens de la mise en scène sont devenus un péril, mais, parmi tous ces reproches, il y en a beaucoup qui ne regardent pas seulement l'opéra et s'adresseraient aussi

bien à l'art dramatique en général. Contester à l'opéra ses droits à l'existence à cause de la langue conventionnelle, c'est nier également la tragédie, n'étant pas plus naturel à l'homme de parler en vers que de chanter. Quel art d'ailleurs me citerez-vous qui se puisse passer d'illusion? Prendre un bloc de marbre pour une figure humaine, une toile peinte pour une réalité est une illusion non moins bizarre que celle qui consiste à s'identifier avec des personnages qui déclament des alexandrins ou débitent des cavatines. L'illusion a ses momens, elle nous prend, elle nous quitte, on la subit, on la secoue, tantôt intéressé, vibrant, ému jusqu'aux larmes et tantôt lorgnant de côté et d'autre dans la salle; l'illusion est le reflet, la réflexion de l'œuvre dans l'âme du spectateur, le prestige par qui le non-réel devient réel.

M. Riehl fait aussi le reproche à l'opéra d'être une affaire de mode. « De toutes les formes musicales, c'est la plus transitoire, à ce point qu'on se demande à la lecture comment faisaient les anciennes partitions pour se comporter dramatiquement à la scène. Que subsiste-t-il aujourd'hui du répertoire de Lulli, de Händel, de Gluck lui-même? Que restera-t-il demain de Rossini, de Meyerbeer? Seul Mozart aura survécu, il est le seul qui tienne encore debout sur les planches; mais son école! Où sont les Spontini, les Paër, les Winter, les Méhul? Une reprise ici et là, une ouverture, un finale qu'on exécute dans les concerts, puis, rien, que des noms qui surnagent pour servir à la discussion, rien que des conceptions esthétiques! Tout le monde parle de la fameuse querelle des gluckistes et des piccinnistes; c'est à qui s'en ira chercher là des armes à fourbir pour ou contre le wagnérisme; mais qui de nous, quand on les lit, s'est rendu compte de ce qu'étaient à la représentation ces opéras, cause de tant de bruit, et qui nous expliquera comment ils agissaient si violemment et si contradictoirement sur ces partis passionnés et pourtant sincères? Autre chose est de la musique instrumentale ou purement vocale; Bach et Palestrina défient les siècles, mais les opéras de Händel et de Scarlatti, essayez donc d'y aller voir! »

Peut-être bien conviendrait-il aussi d'ajouter qu'il n'y a rien, dans tout ce que l'auteur vient de dire là du drame lyrique, qui ne s'appliquât également au drame sans musique. Car nous ne voyons guère qu'il en soit fort différemment dans le règne du théâtre littéraire. Sans doute on joue encore Molière et Racine à la rue Richelieu, tandis qu'à l'Opéra le nom même de Gluck semble ignoré; mais, à ne considérer que le présent, à laisser les classiques dans leurs temples ou leurs mausolées, et à n'en juger que par ce qu'il advient à cinq ou six ans de distance de telle pièce dont les recettes

ont fait époque, n'est-il pas permis de se demander si, de ce côté aussi, une période de quinze à vingt ans ne suffit pas pour avoir raison des plus beaux répertoires? Il y a pourtant, de la discussion de M. Riehl, une observation à retenir; c'est qu'avec le temps, l'intérêt du drame a passé du théâtre dans le répertoire du concert. Examinez, en effet, par quel travail lent et successif l'infiltration s'opère. Dans Palestrina, rien encore, pas un soupçon d'élancement humain, à peine en saisissez-vous l'ombre dans Orlando di Lasso; mais attendez Händel et Bach, attendez surtout Beethoven. Il n'est guère de connaisseur qui ne se soit rendu compte du mouvement vers l'expression dramatique qui, de Léonard à Rubens, se propage dans la peinture; de Händel à Beethoven, c'est le même progrès en musique et bien plus vivement accentué par l'avènement de la symphonie et le génie d'un maître capable de dramatiser jusqu'à la sonate.

L'opéra traverse une crise de langueur : Berlioz, qui se plaisait aux jeux de mots, dirait une crise de longueur; cependant il n'en mourra pas. On l'accuse de n'être qu'un genre intermédiaire: c'est ce prétendu vice qui le sauvera. Italien d'origine, naturalisé en France, commensal de l'Allemagne, il répond à un idéal cosmopolite et parle la langue universelle. A mon sens, le vrai, le seul danger qui le menace est d'être abandonné des musiciens; les maîtres, peu à peu, s'en éloigneront, livrant la place aux médiocres, en tous lieux plus accommodans, et que rebuteront moins les méchans poèmes et les directeurs imbéciles. Tout porte à croire que les Beethoven, les Weber, les Rossini, les Verdi et les Meyerbeer de l'avenir n'iront plus de ce côté. L'opéra en sera certainement diminué, mais, je le répète, il n'en mourra pas; tant qu'il y aura des salles de spectacle, on y jouera le drame lyrique, mais les maîtres, les vraiment grands, prendront de plus en plus le chemin de la salle de concert, siège de la musique absolue, qui sera probablement la musique du XXe siècle.

HENRI BLAZE DE BURY.

BERTHOLD AUERBACH

L'un des plus célèbres romanciers allemands, celui de tous qui est le plus connu en France, Berthold Auerbach, avait caressé longtemps la pensée de raconter lui-même son histoire à ses nombreux lecteurs. Il est mort à Cannes le 8 février 1882 sans avoir pu exécuter son projet. Peu d'heures avant d'expirer, il témoigna le désir que, pour remplacer cette autobiographie dont il avait à peine esquissé les premiers chapitres, ses exécuteurs testamentaires publiassent, en y pratiquant les coupures convenables, la correspondance qu'il avait entretenue, pendant plus de cinquante années, avec un de ses cousins, le docteur Jacob Auerbach. Ce cousin, homme de mérite, était un de ces amis qui inspirent une confiance absolue et à qui on se permet de tout dire, et Auerbach lui disait tout. Les lettres qu'il lui a adressées du 7 avril 1830 au 20 janvier 1882 viennent de paraître en deux volumes in-8°, et assurément elles méritent d'être lues (1). On y trouve des pages charmantes, dignes de l'auteur des *Dorfgeschichten*, et elles nous font vivre dans l'intimité d'un écrivain qui joignait à beaucoup de faiblesses un rare talent, d'aimables qualités et toutes les bonnes intentions.

Il ne faut pas chercher dans ces deux volumes des révélations sur les sentimens, sur les opinions, sur les sympathies et les antipathies, les goûts et les dégoûts de Berthold Auerbach. Nous les connaissions

(1) *Berthold Auerbach. Briefe an seinen Freund Jakob Auerbach, ein biographisches Denkmal*, mit Vorbemerkungen von F. Spielhagen und dem Herausgeber, 2 vol. in-8°. Frankfurt am Mein, 1884.

depuis longtemps par ses romans, où il se révélait tout entier. Aucun écrivain n'a répandu dans ses livres avec plus de profusion toute l'abondance de son moi. C'est à la fois son charme et son défaut. Ce Souabe, né en 1812 d'une famille juive, s'était voué d'abord à la théologie, et pendant bien des années il ne fut qu'un apprenti rabbin. Quand il se connut mieux, il changea d'idée, il se rendit aux appels de son démon, il se fit homme de lettres, et homme de lettres il est demeuré jusqu'à la fin de ses jours. Mais il restait en lui quelque chose de sa première vocation; il y a toujours eu un moraliste, un prédicateur, un missionnaire dans ce poète, qui tenait à communiquer à ses lecteurs, selon son expression, ce qu'il y avait de meilleur dans son âme, et ses romans sont comme des chapitres détachés d'un évangile selon saint Auerbach.

Il aimait à s'expliquer, et il cédait trop à son goût. Quand on visite la vallée de la Solle, la Gorge aux loups, ou les âpres solitudes du Long-Rocher, on sait beaucoup de gré à Denecourt, surnommé le Sylvain de Fontainebleau, des peines incroyables qu'il a prises pour que personne ne s'égarât en explorant la merveilleuse forêt dont il a révélé au monde les sites les plus pittoresques. Partout des poteaux, des flèches vous indiquent les chemins, la direction à suivre; partout des marques bleues vous avertissent des sentiers qui conduisent aux plus beaux points de vue. On trouve quelquefois qu'il y en a trop; le promeneur s'exposerait volontiers au chagrin de se perdre pour avoir le plaisir de se retrouver. Lorsque Auerbach nous promène dans le cœur et dans les sentimens de ses paysans de la Forêt-Noire, il a peur que nous ne nous perdions, et il multiplie, lui aussi, les poteaux, les flèches, les marques bleues. Impossible d'en ignorer : voilà le sentier qu'il faut prendre pour atteindre au belvédère d'où l'on aperçoit la vie telle qu'Auerbach la voit et telle que vous devez la voir sous peine de le désobliger.

Plus tard, en composant ses longs romans, qui sont bien inférieurs à ses nouvelles, il a poussé plus loin encore sa tendre sollicitude pour le lecteur qui pourrait s'égarer. Il se fait son cicerone, il s'accroche à son bras, il lui détaille les beautés de tous les endroits où il le mène, et rien n'est plus fatigant qu'un cicerone bavard. Ce défaut était à peine sensible dans ses récits villageois, dans *Joseph im Schnee*, dans *la Femme du professeur*, dans le *Lehnhold*, dans *Barfüssle* et dans *Edelweiss*, dans l'histoire de *Diethelm de Buchenberg*, qui sont ses chefs-d'œuvre. Quand il les écrivit, il était plus poète que moraliste, et il y avait autant de grâce et de belle humeur que de discrétion dans les homélies qu'il cousait à son récit. Plus tard, le moraliste se donna carrière, le poète était chargé de lui fournir des textes de sermons; triste servitude pour un poète! La poésie n'est pas la morale, elle n'est pas non

plus le contraire ; elle est autre chose. Auerbach reprochait à Jean-Paul « de faire sa cuisine au punch, comme s'il n'y avait pas d'eau naturelle dans le monde. » Lui-même a fini par faire sa cuisine à l'eau bénite, et dans ses derniers romans on sent beaucoup trop la bénédiction.

Si les lettres qu'on vient de publier ajoutent peu de chose à l'idée que nous pouvions nous faire d'Auerbach par la lecture de ses ouvrages, il ne faut pas non plus y chercher des portraits fort ressemblans des personnages célèbres dont il a approché. Il en a connu beaucoup, mais il les connaissait très mal. Comme l'a remarqué un éminent critique, M. Julian Schmidt, il y avait de la précipitation et de l'*a priori* dans ses jugemens, il n'avait pas la faculté d'attendre et d'écouter (1). Il voyait les hommes tels qu'il lui semblait naturel qu'ils fussent, et il s'exposait ainsi à des méprises, à des étonnemens, quelquefois à des déceptions. Il en convient lui-même dans une de ses lettres : « J'ai le tort, écrivait-il un jour, de me tracer d'avance un programme des caractères, de leur prêter une logique, un esprit de conséquence qu'ils n'ont pas, et j'oublie combien il y a d'amalgame et d'alliage dans les choses de ce monde. » Les personnages de ses contes sont cent fois plus vivans, plus réels que les hommes en chair et en os qu'il avait vus de ses yeux et dont il faisait le portrait à son ami Jacob. Qu'il s'agisse de la reine de Prusse ou du baron de Roggenbach, de Gutzkow ou de David Strauss, il passe à côté du mot juste, du mot vrai, de celui qui dispense des autres, il ne met jamais dans le blanc, de même qu'en rapportant l'entretien qu'il eut avec Tourguénef, le 21 septembre 1871, il répète les durs et iniques jugemens que portait sur nous et sur nos malheurs le grand romancier russe, sans rien comprendre à l'affection chagrine, mêlée d'un mépris volontaire, que ressentait pour la France ce gallophobe qui ne pouvait vivre qu'à Paris. Cette joie de Russe qui crache sur ses plaisirs était pour Auerbach une énigme indéchiffrable.

Il se trompait sur les autres, il se trompait aussi sur lui-même. Dès sa jeunesse, il s'est toujours considéré comme un sage, comme un philosophe, comme un disciple de Bénédict Spinoza, dont il avait fait le héros de son premier roman. Pourtant son Dieu ne ressemblait pas au Dieu de Spinoza. Il aimait à croire que l'univers était gouverné par un suprême moraliste, qui avait chargé les fleurs et les oiseaux, les plaines et les montagnes, de nous donner des leçons de sagesse, et qui au surplus avait pour principal devoir d'assurer leur subsistance aux écrivains souabes, spécialement à l'un d'entre eux qui était né à Nordstetten le 28 février 1812. Il était fermement persuadé qu'une

(1) *Berthold Auerbach*, von Julian Schmidt, dans le numéro de la *Deutsche Rundschau* du mois de septembre 1884.

Providence particulière veillait sur Berthold Auerbach et faisait tourner à son profit et au profit de l'humanité tous les événemens de sa vie. Il n'était pas éloigné de penser que, lorsque cinq mille exemplaires d'un de ses livres s'écoulaient en quelques semaines ou en quelques jours, le ciel s'en était mêlé; il reconnaissait le doigt de Dieu dans cette affaire.

Pour être un vrai spinoziste, il faut se détacher de sa petite personne, la regarder comme un des modes accidentels et très périssables de l'impérissable substance et en faire autant de cas que d'une vague que pousse vers ses rivages l'éternel océan et qui déferle sur la grève en y laissant un peu d'écume. Personne ne fut moins disposé qu'Auerbach à se détacher de lui-même, à s'oublier, à pratiquer cette sublime et difficile vertu que Fénelon appelait la désappropriation. En songeant à sa destinée et à ses œuvres, à son passé et à son avenir, il éprouvait tour à tour les tourmens ou l'orgueilleuse félicité d'un propriétaire jaloux de son bien, qui n'a aucune envie de s'en dessaisir ni même de le partager. Son ami Jacob lui reprochait un jour de n'avoir pas cette tranquillité d'âme qui convient à un disciple du grand sage d'Amsterdam, il confessait que ce reproche était mérité. Jusque dans sa vieillesse, il s'est intéressé passionnément aux moindres détails de son existence, et ses émotions étaient si vives qu'elles ne pouvaient durer. Ses joies étaient des extases, ses amours étaient des adorations, ses tristesses étaient des désespoirs, et cependant il s'en consolait avec une étonnante facilité. Il y avait en lui comme un parti-pris d'être heureux; mais ce n'était pas sa philosophie qui l'y aidait, c'était sa Providence particulière, toujours prête à le secourir dans ses tribulations.

Le 21 novembre 1846, il annonçait à son ami qu'après beaucoup d'aventures, il venait de découvrir à Breslau une jeune fille adorable qui consentait à devenir sa femme; il s'écriait : « J'aime et je suis aimé! » Sa lettre déborde de joie; il se déclare « inexprimablement heureux; » il voudrait parler la langue des anges pour célébrer son délirant bonheur : « Que ne puis-je répandre mon cœur devant toi! Mais mon cœur vit tout entier dans mon Augusta comme dans un sanctuaire. » Il est à jamais délivré de tous les troubles, de tous les soucis, de tous les tracas du monde; sa vie ne sera plus « qu'une prière, qu'une longue action de grâces rendue à ce *Weltgeist* qui a créé pour lui un être charmant à qui il devra de passer le reste de ses jours dans les transports d'un saint amour. » Il voit pour la première fois les arbres, les oiseaux, le ciel, c'est une nouvelle naissance, il sent battre en lui le cœur de l'univers; son seul chagrin est de penser « qu'il n'a pas traversé l'humaine cohue sans y contracter quelques souillures et qu'il n'est pas digne d'approcher de cette enfant

immaculée, dont la divine pureté lui fait peur. » Hélas! moins d'un an après son mariage, il perdait sa femme, et peu s'en fallut qu'il n'en perdît la raison. Il ne croit plus à rien, son existence n'est plus qu'une ruine, son ciel s'est écroulé, il marche au milieu des décombres, et « personne ne peut l'accompagner dans la sombre nuit de son malheur. » Chaque matin, chaque soir, il appelle la mort. Mais il ne meurt pas. Six mois plus tard, il était fiancé à une Viennoise, Mlle Nina Landesmann, et il déclarait « que le printemps régnait autour de lui et dans son âme. » — « Je sais bien que les petites gens qui ergotent toujours y trouveront à redire, mais celui qui peut lire dans mon cœur reconnaîtra que j'ai pris la bonne voie pour conserver la sainteté de ma vie et pour remplir mes devoirs jusqu'à mon dernier soupir. » — Qu'il épousât Augusta ou Nina, il voyait quelque chose de providentiel et de sacré dans tout ce qui lui arrivait. Ce sentimental aimait à vivre dans le faux; c'était le côté faible de son caractère comme de son talent.

Ce qui chez lui fut toujours sincère, absolument vrai, ce fut la passion de son métier, la joie qu'il éprouvait à produire, à travailler, et celle qu'on était sûr de lui causer en lui disant du bien de ses ouvrages. Il ne s'est jamais blasé sur ce genre de plaisir, il l'a ressenti aussi vivement dans les dernières années de sa vie que dans sa jeunesse. Ses commencemens avaient été difficiles, il avait traversé plus d'un défilé. Né d'une famille qui avait perdu, par un revers de fortune, la modeste aisance dont elle jouissait, il a peiné, vaillamment lutté pour gagner son pain par l'assidu labeur de sa plume, et il a conquis le succès par de durs efforts, à la sueur de son front. Ce succès fut complet. Les paysans de la Forêt-Noire connaissaient celui qui les avait chantés, et à Carlsruhe, à Weimar, à Gotha comme à Berlin, les princes lui faisaient accueil.

Les lettres qu'on vient de publier pourraient être intitulées : le journal d'un amour-propre heureux. Quand Auerbach arrive pour la première fois à Berlin en 1860 et qu'il est introduit à la cour, il s'écrie « qu'il a peur de se laisser enivrer par les attentions flatteuses qu'on a pour lui, qu'il nage dans l'honneur et dans la joie. » En 1869, il écrivait des bords du lac de Lucerne : « Je pourrais raconter des choses émouvantes si je disais toutes les marques de respect qu'on me prodigue dans les gares de chemins de fer et sur les bateaux à vapeur. » En 1867, M. Bancroft, ministre des États-Unis à Berlin, lui avait assuré que ses œuvres étaient lues dans le monde entier : *Your works are read over all the globe.* » — « Je suis un homme heureux, dit-il; j'ai fait pénétrer ma parole dans le cœur de l'humanité. » — Un peu plus tard, comme il passait à Heidelberg, le professeur Gervinus lui déclara que, depuis Walter Scott, personne n'avait exercé sur le monde une aussi grande action que Berthold Auerbach. Il croyait tout ce qu'on

lui disait et il redressait sa petite taille, il se grandissait en s'élevant sur la pointe des pieds. Pendant un séjour qu'il fit sur les bords du Rhin, la société chorale de Bonn lui donna une sérénade. « Chaque son pénétra dans son âme si avant qu'il crut en mourir, et l'instant d'après il lui sembla qu'il montait dans les airs sur des ailes d'alouette, et qu'il se perdait dans l'éther. »

Il faudrait avoir le cœur bien dur pour ne pas sympathiser avec des joies si candides. Faisons grâce aux amours-propres qui ne sont ni aigres, ni brouillons, ni brutaux, ni féroces. Auerbach avait l'âme bienveillante. A la réserve de Gutzkow et de Henri Heine, il n'a maltraité aucun de ses confrères. Il est vrai que l'éditeur de sa correspondance a eu soin d'en retrancher presque tout ce qui concernait les vivans. Quand un potier écrit à un ami intime, il ne faut pas s'attendre qu'il ne médise jamais des autres potiers, qu'il rende justice à la maison d'en face. Mais Auerbach n'avait point de venin. Il a mordu quelquefois; c'étaient des morsures de couleuvre, et il n'était pas besoin de brûler la plaie au fer rouge pour prévenir les accidens.

Quelques satisfactions qu'éprouve un amour-propre, il n'est jamais tout à fait content; il y a toujours de l'inquiétude dans la vanité littéraire. Auerbach regardait ses livres comme des événemens; on lui en parlait beaucoup, on ne lui en parlait pas assez. Le jour où paraissait un de ses romans, il se mettait à la fenêtre pour regarder passer sa gloire, et bientôt, pris d'impatience, il descendait dans la rue, il arrêtait les gens par le bouton, il leur demandait : « M'avez-vous lu? que vous en semble? qu'en pensez-vous? » Il ne glissait pas, il appuyait; on ne se tirait pas d'affaire par une réponse brève ou évasive; il vous serrait, vous enveloppait; il fallait s'expliquer à fond. Son indiscrétion le rendait redoutable; on prenait la fuite, on criait : « Sauve qui peut! » Il ne lui suffisait pas qu'on l'admirât, il voulait qu'on le respectât et qu'on l'aimât : « Je ne sais pas mentir; ce qu'on appelle la gloire ne me laisse point indifférent, mais l'amour des hommes a pour moi plus de prix encore. Celui qui ne s'intéresse pas à la marche de ma pensée, au développement de ma puissance productive, est peut-être un excellent homme; mais il n'est pas mon ami et il m'est difficile de lui parler. » Il aspirait à avoir un million de lecteurs, et il aurait voulu qu'ils lui donnassent tous une place d'honneur dans leurs affections. Comme le remarque M. Julian Schmidt, on n'a pas un million d'amis intimes.

Vraiment son amour-propre était exigeant. Si reconnaissant qu'il fût des marques d'attention qu'il recevait des grands de la terre, il se plaignait du peu; il demandait qu'on doublât la dose; comme les enfans, il disait : « Encore! » Il s'étonnait que la reine de Prusse et la princesse royale ne le fissent pas venir plus souvent, qu'elles pus-

sent se passer de lui. Il s'en prenait aux préventions de leur entourage qu'inquiétaient ses opinions libérales et qui leur forçait la main, les obligeait à résister aux penchans de leur cœur. Nous tenons d'une personne attachée au service de la reine qu'elle le rencontra un soir dans un salon de Berlin et qu'il courut à elle en lui disant : « Je suis heureux de vous voir, j'ai un message à faire transmettre à notre auguste souveraine. Dites-lui que je ne lui en veux pas de me délaisser un peu; je comprends qu'elle s'impose ce sacrifice par égard pour le roi, qui ne m'aime pas beaucoup, mais qui du reste est une nature, et je respecte toutes les natures. » Quand une reine, quand une princesse royale a l'esprit très cultivé et beaucoup de goût pour les choses de l'intelligence, elle ne juge pas les hommes sur leurs opinions, elle n'a pas peur des libéraux; mais elle redoute les indiscrets, les vanités exubérantes et encombrantes. Auerbach était un écrivain d'un rare mérite; malheureusement, dans ses rapports avec les grands, il était trop souvent ce que Proudhon appelait un gent de lettres. — « On s'imagine dans toute l'Allemagne du Sud, disait-il encore à la personne que nous avons déjà citée, que la cour de Prusse m'a donné un million pour avoir défendu la cause prussienne dans mon almanach. Comme ils seraient étonnés d'apprendre que mes services ne m'ont valu que le ruban qui décore ma boutonnière! » — N'insistons pas. Il a écrit l'histoire de Diethelm de Buchenberg; que ses péchés lui soient remis !

Ce Souabe a passé une grande partie de sa vie dans l'Allemagne du Nord. Il habita Dresde de 1849 à 1860, et le séjour de cette charmante ville fut favorable à son talent. C'est là qu'il a composé ses œuvres les plus achevées, où la fraîcheur de l'inspiration s'unit à la pleine possession du métier. Plus tard, il établit à Berlin son quartier général, et quelque profit qu'il retirât des immenses ressources qu'offre cette capitale, où il forma de précieuses liaisons, il ne parvint jamais à s'y sentir chez lui.

L'Allemand du Midi, comme nous le disait un jour un Badois fort distingué, ne connaît que sa personne et sa commune. Il aime à avoir ses coudées franches, à conserver la liberté de ses allures; de tous les hommes du monde, il est le plus capable de vivre en société tout en se passant de gouvernement et de rester religieux en dehors de toute église. Quoique Auerbach admirât beaucoup la société prussienne, il la trouvait trop disciplinée pour lui. Il écrivait en 1860 que les Berlinois de sa connaissance avaient tous reçu une éducation ou hégélienne ou militaire. Il se plaignait que les premiers ne doutaient et ne s'étonnaient de rien; que, de quoi qu'il s'agît, ils avaient réponse à tout, qu'ils avaient voyagé dans les régions les plus lointaines de l'esprit, qu'ils n'avaient plus de curiosités à satisfaire, que pour eux, toutes les

questions étaient résolues, tous les procès vidés. « L'enfance de l'âme, d'où jaillit éternellement quelque chose de nouveau, manque complètement ici. » Il n'aimait pas non plus qu'on portât la raideur militaire et une morgue gourmée dans les rapports de la vie journalière comme dans l'exercice des fonctions publiques. « Dans cette grande ville, qui s'est formée par la soudure d'élémens hétérogènes, les hommes restent étrangers les uns aux autres. On n'a ni le temps ni le goût d'entrer dans les sentimens de son prochain; la *dura necessitas* a créé la vie, tout doit être conquis et conservé avec effort, les hommes ne sont que des idées, des fonctions ou des catégories. C'est une vie de camp, où notre cordialité méridionale se sent fort déplacée. »

Il faisait de son mieux pour s'acclimater à Berlin, pour y retrouver une patrie; après neuf ans de séjour, il désespérait d'y réussir. Aussi attendait-il avec impatience le retour de l'été, qui lui permettait de se retremper dans l'air natal : « L'autre jour, j'ai aperçu une vache, et j'ai failli m'élancer hors de la voiture... Je veux employer toute cette saison à prendre des bains d'air, à me faire griller par le soleil. » Chaque année, il éprouvait la même ivresse à se promener dans son cher Midi, à voir l'alouette se bercer dans le vent et pointer vers le ciel, à entendre le cri de la caille dans les blés, à respirer l'odeur de la résine. « Lorsque j'ai revu ce matin les premières montagnes, il me sembla que la terre se dressait pour venir à ma rencontre. Oui, je suis un vrai montagnard, je le sens jusque dans les profondeurs de mon âme... Depuis hier, j'ai ressenti la vie des bois et le frémissement intérieur de toute chose avec une intensité d'émotion que je ne connaissais pas encore. Il me semble que je viens de naître, et tous les événemens de ma vie se sont évanouis comme un songe. Quelles délices d'être seul dans la forêt ! Tout oublier et se sentir exister ! Je pourrais envoyer jusque dans ta maison et dans ton cœur tout le souffle de la campagne. » Ce sentiment, qui était chez lui aussi sincère que les joies de la vanité, a été l'âme de son talent.

Comme il était l'homme des illusions et des chimères, il se figurait parfois que la solitude était son élément, qu'il était fait pour y vivre, pour y savourer le bonheur. Il se fût écrié volontiers avec l'auteur de *l'Imitation :* « Entrez dans votre cellule et bannissez-en le bruit du monde. Vous y trouverez ce que vous perdez au dehors. La cellule qu'on quitte peu devient aimable ; si vous êtes fidèle à la garder, elle vous sera une amie chère et la plus douce des consolations. » Mais à peine avait-il passé quelques semaines dans les bois, la démangeaison du départ le prenait; il bouclait ses malles, il retournait bien vite et de son plein gré dans ce Berlin qu'il avait maudit, où il ne parvenait pas à s'acclimater. Les affaires, les nécessités de la vie l'y rappelaient; mais quand il eût pu se dispenser d'y retourner, il y

serait retourné malgré tout, car quoi qu'il en pensât, le bruit du monde lui était cher. Les cailles et les alouettes savaient des chansons qui le ravissaient, mais elles ne savaient pas son nom et elles refusaient de l'apprendre. Il lui tardait de se retrouver dans un endroit où l'on rencontre des gens à qui l'on peut parler longuement de Berthold Auerbach. Par malheur, on ne lui en parlait pas autant qu'il l'aurait voulu, et de dépit il recommençait à soupirer après la solitude. *Il* était de ces hommes qui ne peuvent se plaire tout à fait dans le monde parce qu'ils lui demandent plus qu'il ne peut donner, et qui pourtant ne sauraient se passer de lui. Jusqu'à la fin, il s'est mêlé des regrets à ses plaisirs, des inquiétudes à son bonheur.

Auerbach appartenait en politique au parti humanitaire et progressiste. C'était un homme de 48, et il n'a jamais renié ses principes, qui à vrai dire ne le gênaient pas. Il aimait à pérorer, il parlait avec emphase, avec feu; il avait l'éloquence des nerfs. Il reprochait à ses auditeurs « de ne chercher dans ses discours, où brûlaient toutes les flammes de son âme, qu'un amusement pour leur esprit, un chatouillement pour leurs oreilles, *nicht mehr als Ohrenkitzel.* » — « Il y a des momens, disait-il, où mon indomptable nature de missionnaire éclate comme un volcan. Je serais heureux de mourir pour mes croyances, le martyre me serait une volupté. » C'est une volupté qu'il s'est toujours refusée. Il se pliait aux circonstances, il se prêtait aux accommodemens, il adorait le succès. Passe encore s'il eût acquiescé en silence; il est permis d'être inconséquent, à la condition d'être modeste. Mais il était persuadé que l'Allemagne et le monde tenaient à connaître son opinion sur toutes les questions du jour, et il lançait de Berlin ou d'ailleurs de solennels manifestes, qui ne faisaient pas tout le bruit qu'il espérait. Il s'étonnait que sa parole se perdît dans le vide. Il avait beau prêter l'oreille, l'écho ne répondait pas.

Il ne pouvait se dissimuler que le nouvel empire germanique ressemblait bien peu à l'Allemagne parlementaire et libérale qu'il avait rêvée. A la veille de chacune des crises qu'a traversées son pays dans ces vingt dernières années, il s'est répandu en doléances, après quoi il se résignait tout doucement au fait accompli. Il commençait par la protestation, puis il passait à l'étonnement, et l'étonnement faisait place à l'admiration, à l'extase. Alors il accordait sa lyre et célébrait l'événement qu'il avait condamné. Il se croyait un prophète, il n'était qu'une trompette, mais il n'en sentait pas la différence. Il avait toujours soutenu comme une maxime indubitable que les abus de la force sont impies, que les souverains et les hommes d'état n'ont pas le droit de traiter les peuples comme des troupeaux, de disposer de leur destinée contre leur gré. Quand on régla le sort des Alsaciens-Lorrains sans les consulter, plusieurs de ses amis politiques, les Jacobi, les Carl

Vogt, protestèrent noblement contre cette violence. Il en admira tout de suite la logique et la beauté, et jamais il ne manqua une meilleure occasion de se taire. Aux transports de joie il mêla l'hypocrisie de la pitié, et aux jérémiades les cantiques. Comme le geôlier de don Carlos, il disait : « Paix ! paix ! C'est pour votre bien. » Il vida sur les blessures saignantes de l'Alsace tout un flacon de son eau bénite, dont il n'avait jamais fait un si triste usage, et sa cafardise parut plus odieuse aux Alsaciens que toutes les bombes du général Werder. Il n'est pas dans ce monde de figure plus répugnante que celle d'un bourreau sentimental et doucereux.

Ce fut pour justifier ses faciles et joyeuses résignations qu'il composa son trop célèbre *Waldfried*. Le héros de ce roman, qui n'eut qu'un médiocre succès, est un démocrate de 48, qui, comme Auerbach lui-même, s'arrange très bien de tout ce qui arrive. Il use son chapeau à force d'y porter la main pour saluer tous les événemens qui passent. Il ne renie pas ses principes ; mais il estime que les peuples se trouvent bien de donner carte blanche à la Providence, représentée par un grand homme, qui se charge de régler les choses pour le mieux. « Comme Guillaume Tell, dit-il, nous avons longtemps caché dans notre sein la flèche de la révolution ; nous avons enfin tiré, et nous avons manqué le but. » Il est heureux de son malheur, il a vu « les canons prussiens délivrer le monde de l'esclavage de la phrase française ; » il les a vus « sauver à Sedan les lumières du siècle, la civilisation, la justice, les bonnes mœurs, l'honneur et la probité. » A quelque temps de là, une grande maison de librairie de Paris écrivait en allemand à Waldfried-Auerbach, pour lui témoigner son désir de publier une édition illustrée d'une de ses nouvelles. « Je ne peux te dire, écrivait-il à son cousin, combien je suis fier de penser que mon livre, sous cette forme nouvelle, va pénétrer dans le monde entier. C'est un événement qui n'a pas seulement pour moi une valeur personnelle et littéraire ; c'est le premier regard de paix que nous jette la France. » Un peu plus tard, il eut la satisfaction d'apprendre que, depuis la revision des programmes, ses romans villageois figuraient parmi les livres qui servent à l'enseignement de la langue allemande dans les lycées français. Il conclut de cette aventure que les Français avaient du bon ; il daigna se souvenir « que la France avait joué un certain rôle dans l'histoire de la civilisation. » Il l'avait su, il l'avait oublié. Il se croyait un chêne de la forêt de Teutoburg ; ce chêne n'était qu'un roseau qui pliait à tous les vents.

Toutefois, il y aurait de l'injustice à ne voir dans la facilité avec laquelle il s'accommodait des faits accomplis qu'une souplesse de courtisan ou un calcul intéressé. Parmi les Waldfried dont la sagesse consiste à déclarer que le château de monseigneur le baron est le plus

beau des châteaux et que M[me] la baronne est la meilleure des baronnes possibles, il y a des pieds-plats qui ne s'occupent que de se faire bien venir des puissans de la terre. Tel autre est de bonne foi, il a le goût d'approuver, il obéit aux penchans de son cœur, qui est un optimiste convaincu. Auerbach était en toute chose du parti de l'espérance; il estimait que tout finit par tourner au profit de ceux qui ont la foi; comme un bouchon de liège, se belle humeur naturelle remontait toujours à la surface. Il l'avait bien prouvé dans les sujétions et les chagrins de sa mélancolique jeunesse. A l'âge de vingt-quatre ans, incertain de son avenir, ne sachant à quoi se prendre, sans protecteurs, sans ressources, il se plaignait à son cousin des tristesses de son existence solitaire et dépouillée. Il ajoutait : « Et pourtant, je ne suis pas aussi malheureux que tu le crois et que je le crois moi-même. Je suis capable de me réjouir des plus petites choses; je ris, je crie, je chante, je danse comme un enfant; je fais des gambades, des cabrioles. Je voudrais embrasser le monde entier; il est bon, il est charmant, il est aimable, et moi aussi, je suis aimable et charmant. » Il s'est toujours obstiné à voir en beau et le monde et lui-même. L'étoffe de la nature lui paraissait trop nue, son imagination la brodait. Il n'aurait pu supporter la vie telle qu'elle est, et cependant c'est un visage auquel les philosophes s'accoutument.

Dans sa vieillesse, son optimisme politique fut mis à de dures épreuves, et, par intervalles du moins, son humeur s'assombrit; la dernière partie de sa correspondance en fait foi. Atteint dans sa santé, ses forces déclinaient; il avait des défaillances et moins de ressort pour réagir contre les impressions décourageantes et fâcheuses. Romanesque comme il l'était, il avait cru assister, en 1870, à la naissance d'une Allemagne nouvelle, où tous les jours seraient des jours de fête, où tout irait bien, où régnerait la concorde, la fraternité, l'esprit de paix et de famille, où fleuriraient à l'envi toutes les vertus germaniques, où tout le monde serait honnête, loyal, bienveillant, consciencieux, où la jeunesse se nourrirait de la sublime et généreuse morale qu'avait prêchée dans ses livres un certain Berthold Auerbach. L'événement n'avait pas répondu à son espérance. Il entendait retentir autour de lui des cris de guerre; il déplorait l'acharnement des partis, leurs injustices, leurs bruyantes querelles. La démocratie sociale l'épouvantait par sa brutalité, par ses appels à la violence; il s'écriait avec sa candeur accoutumée : « On passe sa vie à quoi? A travailler à l'éducation de son peuple allemand, et voilà où nous en sommes! » Il se plaignait aussi « que la passion de jouir, la fureur de s'amuser fussent plus grandes qu'auparavant. » La nouvelle littérature lui plaisait peu; il la trouvait ou profane, ou vulgaire, ou frivole, ou scandaleuse. « Schopenhauer, disait-il encore, a extirpé des jeunes cœurs toute

déalité; il leur a enseigné que les sentimens relevés et le respect des hommes sont un pur *humbug.* » Ce progressiste se prenait par momens à douter du progrès; il était tenté de croire que les grandes infortunes sont plus propres que les grandes prospérités à ennoblir une nation, et il pleurait son idylle.

Mais ce qui l'affecta, le contrista plus que tout le reste, ce qui lui échauffa le sang et lui alluma la bile, ce fut l'agitation anti-sémitique, à laquelle il eut le chagrin de voir s'associer plusieurs de ses amis politiques qu'il tenait en haute estime. Quoiqu'il eût renoncé à se faire rabbin et qu'il eût plus de respect pour Spinoza que pour Moïse, il n'avait jamais rompu avec la synagogue. Il faut lui rendre cette justice que, dans les temps mêmes où, selon l'expression d'Henri Heine, « le judaïsme était moins une religion qu'un malheur, » il s'est fait un devoir de ne point déserter la cause de ses anciens coreligionnaires. En toute occasion, il leur avait témoigné sa sympathie et son attachement. Il se flattait que le procès était jugé, que les juifs avaient conquis à jamais leurs droits de citoyens, que dorénavant on les traiterait comme des frères. Il s'était trompé, tout fut remis en question. D'un bout de l'Allemagne à l'autre retentirent de sauvages provocations. On cria : « Sus aux juifs ! » La jeunesse des universités mêla ses clameurs aux hurlemens des teutomanes furibonds. Partout Israë fut dénoncé comme un péril social, comme l'ennemi héréditaire de l'Allemagne, comme la cause de tous ses maux, comme le chancre qui la rongeait, comme une race maudite qui mettait en danger la civilisation germano-chrétienne. Auerbach s'en indigna; il se demandait s'il devait renoncer à tous ses rêves, si c'en était fait des idées libérales, de la justice et de l'humanité.

Le chagrin que lui causèrent les réquisitoires et les fureurs des antisémites empoisonna les dernières années de sa vie. Sept mois avant sa mort, durant un séjour qu'il fit aux bains de Tarasp, dans l'une des hautes vallées de l'Engadine, il laissa échapper cette belle et mélancolique parole : « Nulle part le problème de la destinée ne se pose plus fatalement qu'en face de ces hautes montagnes qui refusent de se laisser asservir aux besoins de l'homme, qui ne se dressent devant nous que pour nous faire mesurer leur taille et d'où s'écoulent jour et nuit les eaux mugissantes. Mais je ne puis ni ne veux en dire davantage. L'homme moderne ne descend pas de la montagne comme Moïse avec de nouvelles tables de la loi. Nous mourons avec des questions sur les lèvres ! »

G. VALBERT.

REVUE LITTÉRAIRE

Les Voyageurs en France depuis la renaissance jusqu'à la révolution, par M. Albert Babeau. Paris, 1884; Firmin-Didot.

Ce n'est pas la première fois que nous signalons aux lecteurs de la *Revue* les savans, consciencieux et instructifs ouvrages de M. Albert Babeau. Ne leur ménageons pas la louange tandis que nous le pouvons encore; nous n'en serons que plus à l'aise quand il faudra changer de note. Fâché de l'ignorance, en effet très condamnable, où nous vivons en France de notre propre passé, mais encore plus fâché de le voir indignement travesti par des hommes qui se croient cependant politiques, M. Albert Babeau, depuis quelques années, s'est donc donné la tâche de nous le faire un peu mieux connaître et de mettre à même jusqu'à nos députés, — si toutefois ils le veulent, — d'en parler équitablement. Comme déjà *la Vie rurale dans l'ancienne France*, comme *le Village*, comme *la Ville sous l'ancien régime*, c'est de cette intention que procède, et c'est le but auquel tend le nouveau livre que voici : *les Voyageurs en France depuis la renaissance jusqu'à la révolution*.

Il s'en faut de beaucoup qu'il vaille les précédens, nous sommes d'abord obligé de le dire, et M. Babeau lui-même doit le savoir aussi bien, sinon mieux que nous. Pour étudier à fond la condition du paysan ou du bourgeois français sous l'ancien régime, indépendamment de ces documens d'archives, si précieux, mais qui manquent toujours un peu de couleur et de vie, M. Babeau n'avait pu se dispenser de recourir abondamment aux auteurs de *Mémoires*, de *Correspondances*, aux romanciers eux-mêmes quelquefois, et plus souvent encore aux voyageurs. Nous avons dit jadis l'heureux parti qu'il en avait tiré. Beaucoup de notes cependant, qu'il avait amassées au cours de ses

lectures, étaient demeurées sans emploi; car on a beau vouloir tout dire, il faut toujours sacrifier quelques-uns de ses petits papiers. Mais M. Babeau, plutôt que de les perdre ou d'attendre longtemps à les utiliser, en a composé ce livre, sans que d'ailleurs le peu de choses qu'il y ajoutait ait pu réussir à en modifier le premier caractère. Ce ne sont donc ici que des restes, je dirai même des restes assez mal accommodés, et sous un titre qui semblait promettre merveilles, une compilation dont on a peine à démêler le véritable intérêt.

Le fait est que si l'auteur, comme j'aime à le croire, a su ce qu'il voulait faire, il a composé son livre comme s'il ne le savait pas. Deux choses, en premier lieu, l'ont successivement attiré : les détails purement humoristiques dont peuvent abonder les récits de Sterne, par exemple, ou de Smollett, et les constatations de l'ordre économique ou social qui font la grande valeur des *Voyages* d'Arthur Young. Mais il fallait choisir, et tout l'un ou tout l'autre : à peine mentionner Arthur Young lui-même, dont on s'est déjà tant servi, si le livre était fait pour notre amusement, mais, au contraire, ne pas dépenser vingt-cinq pages à la reproduction des boutades ridicules et vides de ce vulgaire Smollett, si l'ouvrage était écrit pour notre instruction. Ce sont deux leçons que l'on confond trop de nos jours, quoique cependant elles soient bien différentes : mêler le plaisant au sévère, ou instruire en amusant; la première aussi juste que la seconde est vaine, fallacieuse et même dangereuse. M. Babeau s'est évidemment flatté qu'il ferait rire en reproduisant les phrases solennelles de l'abbé Coyer, que, d'ailleurs, il a tort de prendre pour « un historien distingué; » ou les observations quelquefois naïves du président Dupaty, qu'au surplus il n'a pas raison de maltraiter comme il fait. Mais ce n'est pas pour y chercher de quoi rire que l'on ouvrira son livre, et, dans cette confusion de genres, le moindre risque qu'il ait couru, c'est qu'on le ferme avant de l'avoir achevé.

Il eût encore fallu mieux délimiter le sujet. Je ne sais s'il est vrai qu'au « point de vue de la manière de voyager, » notre histoire se divise en « trois âges très distincts : » celui du cheval, celui de la voiture et celui des chemins de fer. Mais ce que je n'ignore pas, c'est que, si la renaissance est une ère dans l'histoire intellectuelle de l'Europe, elle n'en est pas une dans notre histoire politique intérieure. Une France nouvelle, — autant que ce mot ait de sens, — a daté de l'avènement des Bourbons. A partir d'eux, à partir surtout de Louis XIII, notre histoire politique est caractérisée, comme tout le monde le sait, par le rapide progrès de la monarchie vers l'absolutisme, par la concentration dans la capitale, ou dans cet artificiel Versailles, de tous les moyens de gouvernement, et par le majestueux isolement enfin du souverain dans l'espèce de nuage de sa dignité plus qu'humaine. On

ne voit donc pas bien ce que viennent faire dans le livre de M. Babeau les récits des Zinzerling (1612), des Pontanus (1603), des Hentzner (1598); et encore moins ceux des Lippomano (1577) et des Tasse (1571). Ou plutôt, on tombera d'accord que si M. Babeau les avait négligés, son livre en eût été du coup amélioré d'autant.

Je crois enfin que M. Babeau n'avait point à se préoccuper, malgré son titre, des voyageurs français en France pendant les deux derniers siècles, et surtout de ceux qui, comme Chapelle, comme La Fontaine, comme Regnard, bien loin d'y voyager en observateurs, n'ont guère songé, en voyageant, qu'à tourner d'agréables épîtres ou d'amusans couplets :

> A Rouen, laides et belles,
> Comme partout l'on trouva.
> Les filles de l'Opéra,
> Comme à Paris sont cruelles.
> Enfin, rien n'est différent
> Dans les jeux, dans les ruelles,
> Enfin, rien n'est différent,
> Hors qu'on parle mieux normand.

Mais Regnard, La Fontaine et Chapelle, M. Babeau s'est dit sans doute que son livre en prendrait un aspect « littéraire ; » comme si c'était de littérature ici qu'il s'agissait. Avait-on donc insinué que M. Babeau ne connût point ses auteurs?

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait, après cela, quelque chose à prendre dans ce livre. Les indications bibliographiques en seront surtout précieuses. Outre les renseignemens dont les historiens de l'ancien régime feront quelque jour leur profit, renseignemens positifs et dès à présent acquis, — citations curieuses, anecdotes caractéristiques, traits de mœurs trop ignorés, — les livres où M. Babeau nous renvoie ne sauraient manquer d'en contenir bien plus encore. Voici, par exemple, un certain Marlin, que je dois avouer que je ne connaissais point, simple voyageur de commerce, lequel n'est assurément ni Regnard, ni La Fontaine, mais dont les *Voyages* ne forment pas moins de quatre bons volumes et semblent contenir les observations les plus curieuses en même temps que les plus fidèles. « Il va dans les cantons les plus reculés; il dit si le pays est fertile ou s'il ne l'est pas; » il note soigneusement « l'aspect de la misère » et « l'aspect de l'aisance; » il décrit les costumes, il dépeint les fêtes populaires. Enfin il a ce mérite, en tout temps si rare, « d'exprimer sa propre opinion et non celle de ses devanciers. » C'est évidemment un voyageur à lire, et M. Babeau n'eût pas mal fait d'en transcrire de plus nombreux fragmens. Voici d'autre part le docteur Rigby, dont M. Babeau déjà, dans sa *Vie rurale*, nous avait donné

de si instructifs échantillons. Ses lettres ne faisaient alors que de paraître en Angleterre. Il semble bien qu'elles seraient dignes, comme les *Voyages* d'Arthur Young, dont on a déjà dit qu'elles formaient comme la contre-partie, d'être traduites en français. Voici encore Karamsine, le grand historien russe, un peu jeune alors, il est vrai, et, par conséquent facile à l'enthousiasme. Ses lettres sur la France ont été traduites une première fois, et une *Revue* spéciale les retraduit en ce moment même. Elles aussi, datées qu'elles sont de 1790, « très intéressantes, » eussent occupé, ce semble, assez convenablement, la place que M. Babeau n'a pas craint d'accorder à Smollett.

Car, en réalité, s'il y avait un sujet sous le titre de M. Babeau, c'était uniquement celui-là. « Lorsque l'on veut connaître l'état social d'un peuple à une époque déterminée, nous dit-il lui-même, il est nécessaire de faire appel à tous les témoignages. » C'est le premier mot de son *Introduction*. Et voici le dernier de sa *Conclusion*. « A tout prendre, au point de vue matériel comme au point de vue intellectuel, la France du XVIII[e] siècle avait une supériorité sensible sur les autres nations civilisées. » Pourquoi donc la révolution, cette révolution toute française, en un certain sens, et cependant européenne aussi, quoi qu'en ait M. de Sybel, a-t-elle éclaté de préférence en France? Parce que la misère y était plus profonde ou plus universelle qu'en Espagne ou en Italie? Parce que le gouvernement y était plus tyrannique ou plus corrompu qu'en Allemagne? Parce que l'égalité y était moindre qu'en Angleterre? Ou peut-être parce qu'on y jouissait de moins de liberté qu'en Russie? Non du tout, mais, comme l'a dit Tocqueville avec sa pénétration singulière, parce que, malgré les abus, la condition générale des hommes, de ceux du dernier rang comme de ceux du premier, y était plus douce que nulle part en Europe. Qu'il s'en soit rendu compte ou non, c'est là, dans ce livre sur *les Voyageurs en France jusqu'à la révolution*, ce que M. Babeau s'est efforcé de prouver par le témoignage des étrangers; et tout ce qui ne s'y rapporte pas n'est qu'ornement inutile, si l'on veut, et pour nous, superfétation pure.

Nous avons vraiment en France, de tout temps un peu, mais surtout depuis tantôt cent ans, une singulière façon d'écrire notre histoire. Admettons que la faute en soit pour une part à quelque disposition fâcheuse du caractère national; mais n'en serait-elle pas autant à notre ignorance de l'histoire des nations voisines? ou encore, si l'on aime mieux cette autre façon de dire à peu près la même chose, pourquoi, quand nous jugeons les nôtres, le faisons-nous sans égard au temps, aux conditions, au milieu dans lequel ils ont vécu? « La justice criminelle ordinaire, a dit quelque part Macaulay, ne connaît pas les compensations. Un homme qui a vendu de la bière le dimanche matin

ne peut rappeler pour sa défense qu'il a sauvé au risque de sa vie celle de l'un de ses semblables; et s'il a attelé un chien de Terre-Neuve à la voiture de son petit enfant, il ne peut rappeler pour sa défense qu'il a été blessé à Waterloo... Mais l'histoire contemple les choses de plus haut. » On peut dire pareillement qu'un mari traduit en justice pour avoir battu sa femme n'est pas admis à répondre que d'autres l'ont fait avant lui, dans sa propre maison et sur le même palier; comme, si quelque ivrogne vient à passer en police correctionnelle, il s'excuserait vainement de sa crapule sur l'exemple de ceux qui s'y abandonnent comme lui. Mais la justice de l'histoire ne souffre pas seulement ces sortes de compensations; elle les exige. Et ni les vices eux-mêmes des personnes historiques, ni les grandes mesures d'intolérance et de violence, ni l'état social enfin d'un peuple donné à un moment donné ne peuvent être jugés sans comparaison, et sans comparaison perpétuelle, à l'état social du peuple voisin, aux mesures politiques des gouvernemens contemporains, aux vices enfin de leurs semblables et de leurs égaux. Race raisonneuse et logique à l'excès, c'est pourtant ce que nous ne savons pas faire, et c'est le vice, à nos yeux, de tous les jugemens que l'on porte encore aujourd'hui sur les hommes et les choses de l'ancien régime. Voyons-en plutôt quelques exemples.

A Dieu ne plaise que j'essaie jamais, je ne dis pas de justifier, mais d'excuser seulement la révocation de l'édit de Nantes! Parmi tant de mesures atroces dont l'histoire est malheureusement remplie, je n'y saurais comparer que les lois contre les émigrés. Et je rougirais presque autant de sembler vouloir atténuer ce que soulève encore de légitime horreur le nom de *dragonnades*, que si je m'efforçais de diminuer ce qu'en inspire la mémoire des *mitraillades* de Lyon ou des *noyades* de Nantes. Tenterai-je peut-être ici, comme il serait si facile, de montrer non-seulement que cet acte fameux fut accueilli par une approbation entière de tout ce qui n'était pas protestant, mais encore qu'une espèce de pression d'opinion, si elle ne l'y forçait pas, du moins y poussa Louis XIV? Non, pas même cela. Mais ce que je voudrais uniquement, c'est qu'en nous parlant des protestans de France, on nous dît en même temps la situation vraie des catholiques d'Angleterre. Et j'omets ici de nommer ceux d'Irlande. Or, en Angleterre, « tout prêtre convaincu d'avoir célébré la messe encourait l'emprisonnement perpétuel, » et pour que la loi ne demeurât pas lettre morte, une prime de cent livres sterling était le salaire du dénonciateur. En Angleterre, « un catholique n'était pas admis dans les établissemens d'instruction; un catholique payait doubles impôts; un catholique ne pouvait pas posséder un cheval qui valut plus de cinq livres; un catholique ne pouvait accéder ni aux fonctions publiques, civiles ou militaires, ni

enseigner, ni plaider. » En Angleterre enfin, « on pouvait le sommer ou de renoncer à sa religion ou de quitter l'Angleterre, et s'il n'obéissait pas ou qu'il rentrât un jour, la mort. » Plus d'un demi-siècle plus tard, en 1744, le poète lui-même de l'*Essai sur l'homme*, le plus grand nom de la littérature anglaise d'alors, eut à souffrir de la rigueur de ces lois draconiennes. Réservons l'Allemagne à tout à l'heure; mais non pas sans noter que si les catholiques, dans le temps même de la révocation de l'édit de Nantes, n'y avaient pas été les victimes d'une persécution sanglante, le dernier chef des guerres de Vendée ne se serait pas appelé du nom fameux de Stofflet. Pourquoi donc n'avons-nous de sévérité que pour les nôtres et divisons-nous ainsi notre indignation : tout de feu quand il s'agit d'injurier un roi de France, tout de glace pour juger un ministère anglais?

Autre exemple. Il n'y a qu'une voix sur Louis XV et nous n'essaierons assurément pas de réhabiliter la mémoire d'un prince d'autant plus condamnable que peut être fut-il, après Henri IV, au sens moderne et contemporain du mot, le plus intelligent des Bourbons. La Châteauroux, au surplus, la Pompadour, la Du Barry, ce sont là, si je puis ainsi dire, dans le temps où nous sommes, de trop agréables sujets pour que les historiens de la nouvelle école en puissent être aisément détournés. Et comme ils se tiennent quittes envers la morale et l'histoire quand, après nous avoir donné sur ces grandes et honnêtes dames quantité de détails piquans ou scandaleux que personne ne leur demandait, ils y ont mêlé quelques déclamations obligatoires à l'adresse du royal amant, il y a tout lieu de croire que Louis XV pâtira pendant longtemps encore de notre goût pour l'anecdote et le papotage historique. Mais s'il en est ainsi, je voudrais au moins que l'on n'eût qu'une justice. Car enfin, sans parler de tous ces principicules d'outre-Rhin dont on connaît les histoires, était-ce donc la vertu qui régnait sur le trône de Prusse, ou peut-être la chasteté sur celui de Russie? « Quand Sa Majesté était habillée et bottée, dit Voltaire, le stoïque donnait quelques momens à la secte d'Épicure : il faisait venir deux ou trois favoris, soit lieutenans de son régiment, soit pages, soit heiduques, ou jeunes cadets. On prenait du café. Celui à qui on jetait le mouchoir... » Mais si les amours de Louis XV peuvent encore se laisser conter, il en est autrement de celles du grand Frédéric, et l'on pensera que c'est assez de les avoir indiquées. Celles de son pieux successeur, Frédéric-Guillaume II, pour être plus naturelles, n'en furent pas, comme l'on sait, beaucoup plus élégantes. Parlerons-nous là-dessus des amours ou plutôt des fureurs de la grande Catherine? C'est trop difficile encore, et, s'agissant d'une femme, ce serait moins amusant : il faut seulement s'en souvenir. On répondra peut-être qu'ils furent, après tout, l'un « le grand » Frédéric et l'autre « la grande » Catherine. A quoi je répliquerai

simplement que ce que l'on reproche à Louis XV, on le reproche à Louis XIV en termes presque plus indignés, quoique Mme de Montespan ne fût pas certes une Du Barry, Mlle de La Vallière une Pompadour, et que Louis XIV incontestablement n'ait pas fait la France moins grande, moins respectée, moins souveraine entre les nations que Frédéric la Prusse et Catherine la Russie. Pourquoi donc notre pudeur n'éprouve-t elle un besoin de se révolter qu'autant qu'il est question de Louis XV et passe-t-elle aux rois de Prusse ou aux impératrices de Russie ce qu'elle ne pardonne pas au roi de France ?

Autre exemple encore. Les historiens français, d'après les « philosophes » et d'après les « économistes, » sont unanimes à s'apitoyer sur la misère unique du paysan français à la veille de la révolution. On pourrait faire observer à ce propos que tous les « philosophes » ne disent pas tout à fait ce qu'on veut bien leur faire dire. Voltaire dit même plutôt le contraire. « Dans de grandes huttes que l'on appelle maisons, écrivait-il en traversant la Westphalie, on voit des animaux, qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domestiques. Une certaine pierre dure, noire et gluante, composée, à ce qu'on dit, d'une espèce de seigle, est la nourriture des maîtres de la maison. *Qu'on plaigne après cela nos paysans!* » Négligeons cependant le témoignage des philosophes et celui même des voyageurs français. Encore bien faudrait-il discuter celui des étrangers. Quand Mme Laporte ou Laroche (car entre Laroche et Laporte M. Babeau n'a pas pris son parti) observe, en traversant la Beauce, « qu'il est presque impossible de voir une terre meilleure, mieux cultivée, plus fertile, » et tout le long de sa route, en Touraine, en Saintonge, en Guyenne, en Périgord, en Normandie, quelque part enfin qu'elle passe, éclate en cris d'admiration, le moyen de supposer que ses yeux la trompent constamment et que, comme dans un rêve, elle ne voie rien de ce qu'elle croit voir? Mais si le docteur Rigby déclare qu'à « mesure qu'il avance en France, il sent augmenter son admiration pour la grandeur de ce royaume, sa population étonnante, l'industrie de ses habitans, » que sais-je encore ? le moyen de récuser un observateur dont le ton va changer dès qu'il passera la frontière, et qui ne retrouvera ni pour la sèche Allemagne, ni pour la grasse Hollande les expressions admiratives qui naissaient sous sa plume quand il parlait de cette pauvre France? Or, c'est précisément ici que je voudrais des renseignemens plus nombreux. Le voyage de Mme Laroche est de 1785; il nous faudrait à cette date, si toutefois il y en a, quelques récits de voyages en Italie, du côté de la Calabre, par exemple, ou du côté de la Sicile. Le voyage du docteur Rigby est de 1789; il nous faudrait également, pour cette même mémorable année, des récits de voyages en Espagne. Et si quelqu'un dit que ces

exigences n'étaient point du plan de M. Babeau, ce ne sera pas sans doute M. Babeau lui-même, dont la conclusion s'intitule : *la France et les Pays étrangers dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.* En effet, c'était bien la conclusion qui s'imposait à lui, puisqu'au fond il n'avait entrepris son livre que pour en venir à cette conclusion. Mais nous, en attendant, pourquoi peignons-nous notre propre misère comme si la France eût été, de l'Europe entière, le pays le plus misérable ; et comme si le paysan de la Pouille ou de la Castille, pour ne rien dire de celui de l'Irlande ou de la Westphalie, eût été dès lors ce qu'il est aujourd'hui ?

Rien ne serait sans doute plus imprudent ni moins vrai que de dire que nous avons assez étudié la France elle-même du XVIIIe siècle. Tous ceux qui l'étudient s'aperçoivent, en effet, qu'ils la connaissent moins à mesure précisément qu'ils l'étudient davantage. La raison en est simple. La révolution a creusé le fossé si profond et si large entre nous et nos pères, que ce qu'un Anglais ou un Allemand savent d'eux-mêmes, par tradition et comme par instinct héréditaire, nous sommes obligés de l'apprendre, et, pour l'apprendre, malheureusement, de commencer par désapprendre ce que l'on nous en avait enseigné. Mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que, en dépit des moyens d'information, nous connaissons bien moins encore les pays étrangers. De là notre injustice à l'égard du passé. Nous établissons nos jugemens sur une comparaison de la France d'autrefois avec celle d'aujourd'hui. Si nous comparions cependant l'Angleterre de Pitt avec celle de M. Gladstone ou l'Allemagne de Frédéric II avec celle de M. de Bismarck, nous n'y trouverions pas de moindres différences. Mais c'est avec l'Angleterre ou l'Allemagne de la même époque qu'il faudrait comparer la France de 1789. Nous découvririons alors que la seule Angleterre peut-être était plus favorisée que la France ; — et si je dis peut-être, c'est que le témoignage de Rigby, comme celui même d'Arthur Young, m'autorise à exprimer ce doute.

Mais alors, demandera-t-on, à quoi tiennent les contradictions que l'on relève entre les récits des voyageurs? et tandis que les uns nous montrent l'ancienne France sous de si riantes couleurs, pourquoi les autres la représentent-ils au contraire sous un aspect si sombre? Parce que, tout d'abord, quand nous nous mettons en route pour un pays étranger, ce que nous emportons naturellement avec nous, ce sont nos goûts, nos habitudes, nos manies. Voici Tasse, qui aime les olives « aussi utiles pour la nourriture que pour les veilles des savans, » et l'huile sans doute autant que les olives ; il n'y a pas d'oliviers en Champagne, le pays est jugé. Voilà Smollett, qui ne peut pas souffrir l'ail et qui aime le lait dans son thé : peu de lait en Provence, mais « de l'ail dans tous les ragoûts et dans toutes les sauces, » il ne se soucie pas d'appro-

fondir davantage. Avec nos goûts, ce que nous emportons, ce sont nos préjugés. Au XVIIIe siècle, pour admirer la France, il n'y a rien de tel que d'arriver du fond de l'Allemagne, mais réciproquement, pour n'y trouver quoi que ce soit de bien, rien n'est tel que d'y venir d'Angleterre. Rien de plus rare d'ailleurs en tout temps, comme l'on sait, que de bien voir ce que l'on voit, c'est-à-dire avec ses yeux, et non pas à travers les visions des autres. Est-il besoin d'insister? Tant vaut l'homme, tant vaut le témoignage. Et cependant, parmi les règles élémentaires de la critique historique, il n'en est peut-être pas une qui soit aujourd'hui moins fidèlement observée. La superstition de l'inédit n'est égalée que par celle de la lettre moulée. Les sottises imprimées, comme les appelait Voltaire, se réimpriment d'âge en âge, uniquement pour avoir été une première fois imprimées. Mais je suis persuadé que si l'on faisait une bonne fois la critique de nos voyageurs étrangers, bien des contradictions s'évanouiraient qui ne viennent que de ce que l'on traite avec le même respect deux témoignages dont aucun quelquefois ne le mérite et qui, en tout cas, sont rarement du même titre et du même poids. Cette critique, M. Babeau, très habitué à comparer des textes et confronter des témoins, l'a faite, quelquefois, et presque partout indiquée, mais en courant et comme en hâte. C'est encore un défaut, et un grave défaut, de son livre qu'elle n'y occupe pas plus de place, et surtout une place plus apparente.

Une autre chose à laquelle il n'a pas non plus donné toute l'attention qu'il eû fallu, c'est l'itinéraire que suivent ses voyageurs. Pour beaucoup de raisons, dont les plus puissantes se tirent des exigences de la centralisation administrative, nous avons possédé de bonne heure, et en tout cas plus tôt que la plupart des autres peuples européens, un vaste réseau de voies de communication, royalement tracées et royalement entretenues. Au long de ces grandes routes, que les étrangers ne se lassent point d'admirer, les terres, naturellement, en raison de la facilité des abords, comme il arrive au long des grands fleuves, ont été mises en valeur, mieux soignées, mieux cultivées, mieux entretenues. Les voyageurs qui suivaient les grandes routes ont donc tous à l'envi célébré la richesse ou la beauté du spectacle qui, de droite et de gauche, se déroulait à leurs yeux. C'est ce qui me met en défiance de Mme Laroche et du docteur Rigby. Quand ils vantent la fertilité des régions qu'ils traversent, je crains qu'allant de ville en ville, en suivant les grandes routes, ils n'aperçoivent que le décor, fait à souhait comme au théâtre, et rien ou peu de chose de ce qu'il y a par derrière, un peu plus à peine que l'on n'en voit par la portière d'un wagon. Leur témoignage peut donc bien n'être pas aussi contradictoire qu'il le paraît d'abord à ceux qu'on leur oppose : il ne s'agit souvent que de les concilier. Où Rigby n'a cru voir que des marques d'aisance et de prospérité, Arthur

Young reconnaît des traces évidentes, elles aussi, de misère et de pauvreté. C'est peut-être tout simplement que le second a pénétré plus avant dans l'intérieur du pays. Leurs témoignages, si nous les entendons bien, ne se contredisent point, ils se corrigent, et en se corrigeant ils se complètent.

Inversement, quand les témoignages sont défavorables, il ne suffit pas de les enregistrer, il faut les discuter, et c'est encore ce que l'on ne fait pas assez. De tant de voyageurs dont M. Babeau fait passer les récits sous nos yeux, il n'en est presque pas un, parmi les étrangers au moins, qui ne soit frappé, dès qu'il quitte un moment les routes ordinaires, de la saleté du pays. Et, en effet, aujourd'hui même, à tous égards, nous sommes encore loin de la proverbiale propreté hollandaise. Mais la saleté, non plus que l'économie sordide, et non plus que l'âpre avarice, ne sont nécessairement, comme on pourrait le croire, des preuves de réelle misère. De nos jours encore, sous plus d'un toit de chaume, dans une pièce unique, percée d'une seule porte et d'une seule fenêtre, au-devant de laquelle se « consomme » le fumier de la ferme, vivent des paysans qui seraient plus à l'aise, si seulement ils le voulaient, que le journalier ou le petit bourgeois de la ville voisine. Et partout où l'on se nourrit aujourd'hui, malgré la révolution, de pain de seigle ou de bouillie de blé noir, ce n'est pas à dire, si l'on avait le cœur d'en faire la dépense, que l'on ne pût souvent peut-être se nourrir de pain blanc. Rappelons-nous ce paysan dont Rousseau nous parle, « qui cachait son pain à cause de la taille, qui cachait son vin à cause des aides et qui *se fût cru un homme perdu si l'on eût pu se douter qu'il ne mourût pas de faim.* »

Et voilà comme on fait les bonnes maisons !..

La France est le pays de l'épargne, on s'y prive pour amasser; faute d'avoir le superflu, nous lésinons sur le nécessaire. Et il n'en était pas autrement sous l'ancien régime, car d'où seraient sortis les écus qui payèrent les biens nationaux?

Tous ces points, et bien d'autres encore, dont ce ne serait pas assez de dire qu'ils touchaient à son sujet, car ils étaient son sujet lui-même, c'est à peine si M. Babeau les a seulement effleurés. Aussi ne pouvions-nous, en parcourant son livre et n'y retrouvant que l'ombre des qualités de méthode auxquelles nous avaient habitués ses précédens ouvrages, nous défendre de le comparer à un livre dont nous parlions il y a quelque temps, pour en dire d'ailleurs peu de bien : l'*Histoire générale des émigrés*, de M. Forneron. Moins d'esprit de parti, sans doute, moins de violence, et surtout moins de légèreté; mais, cette fâcheuse

affectation de plaire ou d'amuser dans un sujet qui ne le comportait guère, une façon toute semblable de passer à côté des questions vraiment sérieuses et vraiment importantes, et enfin, même défaut absolu d'ordre, de suite et de plan. Trop de choses dont nous nous serions bien aisément passés, et trop peu de celles que nous y cherchions sur la promesse du titre. Il faut le dire, et il faut le répéter, de pareils livres ne sont pas seulement médiocres, ils sont encore et surtout dangereux. C'est que pour vingt-cinq ou trente ans peut-être, dans l'état présent de la science historique, ils barrent la route, en quelque sorte, à des livres meilleurs, au vrai livre qu'il faudrait faire sur le sujet qu'ils ont gâté. La place est occupée par eux, bien ou mal, il n'importe guère; et la curiosité publique, — cette curiosité si nécessaire, quoi que l'on ait l'air d'en dire, aux progrès même de l'érudition, — ne se laisse plus ramener de sitôt à une matière dont elle tient l'intérêt pour momentanément épuisé. Le livre de M. Babeau n'est pas bon, celui de M. Forneron était même un peu moins que bon, ils seraient tous les deux à refaire, et pour cette raison que les voilà faits, de quelque manière qu'ils le soient, on ne songera pas à les refaire de longtemps.

Si quelque chose, à la vérité, doit ici diminuer nos regrets, c'est qu'il se pourrait, en y réfléchissant, que l'un et l'autre écrivain ait été dupe et victime de ce que l'on qualifierait assez bien l'illusion ou le mirage d'un faux sujet. Eh! oui, sans doute, au premier abord, l'*Histoire générale des émigrés* ou *les Voyageurs en France depuis la renaissance jusqu'à la révolution,* il semble que ce soient, non-seulement des sujets, mais encore des sujets heureux, heureusement choisis, et, sinon faciles, du moins curieux, intéressans et tentans à traiter. Mais, pour peu que l'on y regarde, si le détail, si l'anecdote, si « la particularité, » comme disait Voltaire, y abondent, c'est le fond qui se dérobe et qui manque. On ne peut pas écrire l'*Histoire générale des émigrés*, parce que l'émigration elle-même n'a pas ce qui s'appelle une histoire. C'est une diversité de mobiles, c'est une dispersion de personnes, c'est une confusion de faits, c'est une vacillation de principes, d'idées, de projets, et finalement, c'est une succession de tentatives avortées qui ne peut pas s'enfermer dans un cadre, encore bien moins le remplir toute seule. De même, *les Voyageurs en France depuis la renaissance jusqu'à la révolution*. Où est le centre, où est l'unité du sujet? Comme les autres avaient émigré, ceux-ci ont voyagé; c'est tout ce qu'il y a de commun entre eux, et ce n'est pas assez. Car le point de perspective manque, le point d'où se débrouillerait la confusion de tous ces récits, et d'où l'on ramènerait à la forme sévère du livre l'incohérence de tous ces témoignages. Si le principal défaut du travail de M. Babeau est quelque part, il est là, et de ce seul défaut, qui est au

fond, dérivent tous ceux que nous y avons signalés tout d'abord. Son sujet n'en est pas un, ni ne pouvait en être un. Ce n'est que le démembrement d'un sujet plus vaste, plus général, et comme qui dirait une simple étude pour le tableau de l'ancien régime à la veille de la révolution. Presque aucun de ces voyageurs, en effet, Français ou étrangers, ne nous intéresse par lui-même, et nous n'en sommes uniquement curieux que pour ce qu'il nous apprend de l'ancienne France. Qui s'aviserait autrement, pourquoi, dans quel intérêt, de lire, je ne dis pas le *Voyage à Barèges* de Dusaulx, ou le *Voyage à Bordeaux* de l'abbé de Voisenon, mais les *Voyages* eux-mêmes du plus célèbre d'entre tous ces voyageurs, les *Voyages* d'Arthur Young?

Nous aurons donc dit tout ce que l'on peut dire de plus favorable du livre de M. Babeau si nous disons qu'un jour l'historien futur du XVIIIe siècle y trouvera d'utiles indications de sources et quelques renseignemens. Voilà, en effet, le livre qu'il nous faudrait, un livre comparable, pour l'étendue des recherches et l'ampleur de la composition, aux livres, presque classiques aussitôt que parus, de M. Biedermann pour *l'Allemagne* et de M. Lecky pour *l'Angleterre au XVIIIe siècle*. Si nous commençons, en effet, à connaître le XVIIe siècle, — au moins dans ses grandes lignes, et bien qu'il ne manque pas de découvertes à y faire encore, — nous sommes moins avancés dans la connaissance de celui qui l'a suivi. Nous écrivons encore son histoire comme sous la dictée des hommes qui l'ont vécue, et nous continuons de recevoir les dépositions intéressées des témoins ou des acteurs pour l'expression définitive du jugement de la postérité. L'opinion que nous avons de Voltaire ou de Frédéric, c'est toujours l'opinion même que les Frédéric ou les Voltaire ont eu l'art de nous insinuer, et quand nous jugeons l'ancien régime, c'est avec les considérans de ceux qui jadis travaillèrent à le renverser. Sous quels traits cependant veut-on qu'ils l'aient dépeint, sinon sous les seuls qui convinssent aux exigences de leur polémique et aux besoins de leur apologie? Nous ne saurions les en blâmer, ils étaient dans leur rôle, mais c'est nous qui trahissons le nôtre quand nous nous enrôlons dans cette « grande conspiration contre la vérité, » comme l'appelait Joseph de Maistre, et que nous prétendons néanmoins avoir écrit l'histoire. Ce grand et beau sujet, autour duquel nous voyons tourner tant d'écrivains sans qu'aucun l'ose franchement aborder, comment se fait-il qu'il n'ait tenté personne et qu'entre tant de faux sujets, l'exemple de l'Allemagne et de l'Angleterre n'ait pas appris à nos historiens qu'il y en avait là un vrai?

F. BRUNETIÈRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre.

L'automne à peine commencé va bientôt toucher à son déclin, les derniers beaux jours vont passer sans qu'on puisse les retenir. Nous revenons à grands pas vers la saison morose des affaires, des parlemens, des embarras, des misères, et avant ce moment, maintenant prochain, ces dernières heures des vacances, pour ceux du moins qui se croient des personnages, sont encore aux voyages, aux diversions de province, au vagabondage des discours inutiles sur les chemins.

Dans quelques jours ce sera différent. Le parlement aura sa session extraordinaire, — ce sera, dit-on jusqu'ici, le 14 octobre, — et alors on ne pourra pas se contenter des déclamations vagues et des banalités de grands chemins en face des choses sérieuses et positives de la politique. On ne pourra pas éviter ces affaires de Chine qui semblent s'interrompre sans cesse, dont on n'aperçoit pas le dénoûment et pour lesquelles le gouvernement aura nécessairement à demander de nouveaux crédits. Il faudra bien aborder enfin le budget, ce mystérieux budget qu'on tient toujours si soigneusement en réserve pour la fin de l'année et qui ne peut être que le résumé d'une situation financière malheureusement compromise. Il faudra bien aussi reprendre cette loi électorale du sénat qui est le complément nécessaire de la revision constitutionnelle, qui doit forcément être votée avant le renouvellement sénatorial du mois de janvier. Tout ceci est la partie positive et indispensable de la politique dans la session prochaine. Ce sera, si l'on veut, la grande pièce de la saison d'hiver. Aujourd'hui c'est encore la petite pièce d'automne représentée un peu à l'aventure par tout ce monde ambulant de ministres, de députés ou de sénateurs qui sont de toutes les cérémonies, — distributions de prix, inaugurations de statues, fêtes agricoles, — et qui se croient toujours tenus de parler, même quand ils n'ont rien de bon ni de nouveau à dire. Le

gouvernement, dans ces derniers temps, n'a plus été à Paris, il s'est promené en province, mêlant l'administration et la villégiature. M. le ministre des travaux publics est partout, hier dans son pays girondin, aujourd'hui en Savoie. M. le ministre de l'agriculture, en homme aimable et bien intentionné, voyage à la recherche d'un remède pour la crise agricole. M. le garde des sceaux, par ses discours dans les comices, se fait un devoir d'édifier la Bretagne sur les mérites de la politique républicaine et ministérielle. Et parmi les députés, à leur tour, c'est à qui, par ces jours d'automne, ira raconter ce qu'il a fait, ce qu'il a voulu faire à ses électeurs, ou porter la bonne parole soit dans un banquet, soit dans une conférence.

Les discours se pressent et tourbillonnent comme les feuilles qui tombent, et dans toute cette éloquence que distingue-t-on? A part quelques exceptions, quelques voix discordantes qui ne peuvent être évidemment que des voix de réactionnaires, le ton général et invariable est la satisfaction. M. le ministre des travaux publics déclare avec conviction que le pays est heureux, — qu'il doit être heureux. M. le garde des sceaux est encore tout émerveillé du grand effort de la revision et du mot imaginé cet été par M. le président du conseil sur la république des paysans. M. Spuller s'en va à Grenoble décrire, avec sa pesante parole, les beautés de l'opportunisme et reste persuadé qu'il n'y eut jamais une génération politique comparable à celle qui règne aujourd'hui. Nous avons l'ordre, nous avons la liberté, nous avons les réformes lentes, mais sûres, — avec la meilleure des républiques; que faut-il encore? Il faudrait peut-être que tout cela fût un peu moins banal, un peu plus nouveau — et surtout plus vrai.

Assurément, à n'observer que les apparences, à ne juger le pays que par ce qu'il dit ou par ce qu'il laisse voir, on pourrait s'y tromper. Il est certain que la France, qui passe toujours pour la grande révoltée, est la nation la plus facile à gouverner, même par des ministres en voyage, qu'elle supporte tout avec patience. Cette masse nationale obscure et insaisissable, qui ne fait pas de discours et qui ne songe pas beaucoup à aller écouter ceux qui en font, vit paisible et silencieuse de son labeur, de son industrie et de son négoce. Elle travaille, elle se laisse difficilement pénétrer; elle change peu, elle n'aime pas surtout les révolutions ou les guerres, et, parce qu'elle ne dit rien ou qu'elle souffre longtemps sans se plaindre, parce qu'elle paraît tout accepter, on triomphe de sa résignation et de son apparente tranquillité. On lui répète sur tous les tons, de peur qu'elle ne l'ignore, que depuis dix ans la république lui a donné toutes les réformes, lui a assuré tous les bienfaits, que de merveilleux progrès ont été accomplis, que la politique qui a accompli ces progrès est nécessairement la plus prévoyante et la plus féconde des politiques. La masse française laisse tout dire. Malheureusement, il y a quelque chose qui parle pour elle plus haut

que tous les discours, c'est la réalité, et cette réalité jure étrangement avec toutes les affectations d'optimisme.

Est-ce dans les mœurs politiques et administratives que se sont accomplis les progrès dont on se flatte? Tout le monde le sent et le dit, depuis quelques années, les abus, les délations, les cupidités de parti, le favoritisme le plus vulgaire, se répandent partout et altèrent par degrés les mœurs publiques. Est-ce dans l'administration des finances que se font sentir les bienfaits de la politique nouvelle? Un homme certes des plus compétens, qui n'est pas un adversaire pour la république, mais qui ne veut être ni un flatteur, ni un optimiste, M. Henri Germain, décrivait, il n'y a que quelques jours, en traits saisissans et précis devant ses électeurs les dangers de notre situation financière; il montrait une fois de plus cette situation s'aggravant sans cesse depuis quelque temps par l'excès des dépenses, par les abus de crédit, par le faste des constructions scolaires, par les prodigalités imprévoyantes dans des travaux démesurés et dans des entreprises mal calculées. Est-ce dans le domaine des intérêts agricoles que la politique du jour déploie sa fécondité? L'agriculture française, on le sait, subit depuis quelques années les plus cruelles épreuves par l'élévation des salaires, par la rareté de la main-d'œuvre, par l'avilissement du prix des denrées; elle est réduite en ce moment à vendre avec perte des récoltes, fruit d'une année de travail, et il y a même des contrées où l'on ne trouve plus ni métayers ni fermiers, où l'on finit par renoncer à cultiver la terre. Est-ce enfin l'industrie qui doit la prospérité au régime nouveau? On voit à l'heure qu'il est cette douloureuse crise industrielle qui sévit un peu partout et particulièrement à Lyon, qui laisse dans cette ville populeuse près de trente mille ouvriers sans travail. Que ces crises, ces souffrances de toute une partie de la population française soient dues à des causes bien diverses, qu'elles doivent être passagères, soit, c'est possible. Les souffrances n'existent pas moins; sans être précisément la conséquence d'un régime politique, elles tiennent assurément en partie, jusqu'à un certain point, à une situation que la politique des concessions radicales a contribué à créer, où toutes les idées sur le travail, sur l'industrie, sur les salaires sont confondues. Et comment pense-t-on remédier à ces crises qui peuvent devenir menaçantes pour la paix publique? Les uns demandent tout simplement que l'état et les municipalités rouvrent les ateliers nationaux qui ont si bien réussi en 1848; les autres, pour soulager l'agriculture et l'industrie, proposent de relever les tarifs de douane et de revenir au système des droits protecteurs. La commission parlementaire dite des quarante-quatre, qui existe depuis près d'un an et qui a reçu la mission d'ouvrir une grande enquête, aura sans doute aussi un avis, peut-être même plusieurs avis. Ce qu'il y a justement de redoutable, c'est la confusion des opinions, le vague des idées,

l'absence du sentiment vrai de la réalité chez ceux qui ne devraient aborder ces questions douloureuses et délicates qu'avec une intelligence supérieure des grands intérêts publics et une volonté ferme.

Après cela, si la réalité trompe parfois cruellement l'optimisme des politiques du jour, s'il y a dans nos affaires des parties sombres ou bien sérieuses, il y a aussi par instans, il faut l'avouer, des incidens comiques qui peuvent réveiller la gaîté française, qui prouvent que le progrès triomphe tout au moins dans notre administration. Il y a un préfet qui vient de révéler son esprit réformateur en entreprenant de réglementer les sonneries des cloches affectées jusqu'ici aux usages de la vie religieuse. Cet ingénieux préfet, agent hardi d'un gouvernement progressif, a eu une noble ambition, presque une idée de génie; il a voulu, dans sa paternelle sollicitude, enseigner aux populations qu'il administre l'art de se servir des cloches de leurs églises dans leurs affaires de tous les jours. Dans le département de la Haute-Marne, désormais, les cloches sonneraient pour appeler les enfans à l'école comme pour publier les bans des vendanges; elles annonceraient aux ouvriers des champs et des fabriques l'heure du repas ou de la reprise du travail; elles préviendraient les populations que le conseil municipal va entrer en séance ou que le scrutin va s'ouvrir aux jours d'élection. Ces malheureuses cloches, elles sonneraient pour la fermeture des cabarets; elles sonneraient aussi, hélas! pour annoncer le passage du percepteur des contributions en tournée de recette. M. le préfet, dans ses énumérations, a toutefois peut-être oublié quelques détails. Les jésuites du Paraguay, qui étaient des maîtres dans le gouvernement paternel, n'avaient pas négligé de faire sonner la cloche à une certaine heure de la nuit pour réveiller les apathiques Indiens et leur rappeler qu'ils avaient à remplir leurs devoirs pour la conservation de l'espèce. M. le préfet a oublié cet article prévoyant dans son programme, il pourra l'y introduire : le code des sonneries sera complet. Et voilà à quoi on peut passer son temps, au risque de livrer la France, l'administration française à la risée du monde! Voilà ce que le chef d'un département peut imaginer, uniquement pour montrer au curé qu'il n'est pas seul maître dans son église, qu'il ne dispose pas seul des cloches! C'est là certes ce qu'on peut appeler une politique républicaine, progressive, réformatrice, bienfaisante, populaire — et surtout sérieuse!

Où en sont cependant nos affaires avec la Chine? Depuis que M. l'amiral Courbet a forcé les passes du Min et a montré la supériorité de notre marine, le fait est que tout est resté en suspens au Tonkin comme sur les côtes chinoises. Est-ce parce qu'il y aurait de mystérieuses négociations qui prépareraient une paix prochaine? Est-ce parce que M. l'amiral Courbet avait besoin de forces nouvelles, qu'il vient d'ailleurs de recevoir, avant de rouvrir l'action et de prendre

possession des gages que la France veut s'assurer dans l'île Formose? La question reste assez obscure; elle ne s'éclaircira peut-être que par un nouveau coup d'éclat de notre marine, qui forcera la Chine à se dévoiler, à montrer si elle veut accepter les conditions de la France ou si la guerre doit décidément prendre de plus vastes proportions.

Les affaires de l'Europe ne sont pas sans doute à l'abri des surprises et des bourrasques qui peuvent toujours éclater à l'improviste sur un continent si souvent troublé, si profondément remué depuis un siècle. Pour le moment du moins, à cette heure d'automne, rien ne laisse prévoir de prochaines, de bien sérieuses complications, même là où il y a des embarras, et cette entrevue de Skierniewice, qui, pendant quelques jours, vient d'occuper ou de distraire les curiosités européennes, n'est pas faite pour inquiéter le monde. Elle a eu lieu, en effet, cette entrevue, qui a été si patiemment négociée, préparée depuis quelques mois, qui, jusqu'au dernier instant, a été mise en doute par les incrédules ou a paru enveloppée d'une certaine obscurité. Le vieux souverain d'Allemagne, malgré son grand âge, n'a pas craint de quitter son empire pour aller visiter l'empereur Alexandre III en terre de Pologne. L'empereur François-Joseph d'Autriche, de son côté, est arrivé par la Galicie au rendez-vous donné et accepté d'un commun accord. Les souverains ont eu pour compagnons de voyage et de villégiature passagère leurs chanceliers, leurs ministres des affaires étrangères, M. de Giers, M. de Kalnoky et M. de Bismarck lui-même. Deux ou trois jours durant, ces personnages, qui, assurément plus que tous les autres, tiennent dans leurs mains la paix et la guerre, se sont trouvés réunis dans ce vieux château de Skierniewice, que Napoléon, au temps de ses victoires, donnait au maréchal Davout, qui a été habité depuis par la princesse de Lowicz, l'idole du grand-duc Constantin. Comment le vieil empereur Guillaume a-t-il consenti à se déplacer pour aller recevoir l'hospitalité de son jeune et impérial neveu? Comment l'empereur François-Joseph, qui, lui aussi, est un des plus anciens souverains, qui n'a jamais eu beaucoup le goût des voyages en territoire russe, s'est-il décidé cette fois? Quel motif puissant enfin a déterminé M. de Bismarck à être du voyage et de la visite impériale en Pologne? On a voulu sans doute faire la politesse complète à l'empereur Alexandre III en répondant à son invitation et rendre le rapprochement des trois empires plus sensible par une démonstration éclatante de cordialité. On a voulu parler à l'imagination de l'Europe. L'effet a été produit jusqu'à un certain point, et c'est ainsi que les annales de la diplomatie comptent une entrevue de plus faisant suite à toutes ces entrevues de Gastein, d'Ischl, de Varsovie, de Berlin, qui ont eu leur jour et leur heure dans notre temps. Toutes ces entrevues de princes et d'empereurs n'ont pas toujours tenu ce qu'elles semblaient promettre, et on

n'a même pas su au juste quelquefois ce qu'elles s'étaient proposé. Qu'en sera-t-il cette fois de l'entrevue de Skierniewice?

Il est certain que souverains et chanceliers chargés de la haute diplomatie de l'Europe n'ont pas dû se déranger pour rien, uniquement pour échanger des politesses et des décorations, pour offrir au monde le spectacle d'une réunion de plaisir. S'il y a eu à Skierniewice des fêtes, des galas, des chasses, si l'empereur Guillaume et l'empereur François-Joseph ont pu se donner la satisfaction de revêtir l'uniforme russe pour passer la revue des régimens qui portent leurs noms, il y a eu aussi des conférences, des échanges de vues sur l'état de l'Europe, sur les conditions d'une entente nouvelle entre les trois empires. A quoi est-on arrivé réellement? On n'a pas besoin d'un grand effort d'imagination ou de pénétration pour savoir à peu près ce qui a pu se passer à Skierniewice, pour pressentir les conditions d'un accord tout naturel, un peu négatif peut-être, suffisamment rassurant dans tous les cas. L'alliance qui vient de se renouer à Skierniewice ne ressemble point, assurément, à ce qu'a été autrefois la sainte-alliance, pas même à ce qui s'est appelé longtemps l'alliance du Nord; c'est la réconciliation de trois puissances qui ont senti le danger de rester divisées, de vivre dans un antagonisme indéfini sur certains points, et qui suspendent leurs rivalités par un sentiment de prévoyance et de conservation; c'est le rapprochement très calculé de trois empires qui subordonnent des querelles secondaires à un intérêt supérieur, qui s'entendent pour préserver la paix du continent par la garantie de ce que le congrès de Berlin a créé en Orient, — pour se défendre au besoin contre des périls communs de révolution et d'anarchie. L'Allemagne, l'Autriche et la Russie n'ont pu visiblement se rencontrer, se retrouver d'intelligence à Skierniewice que pour maintenir ce qui existe, et, comme conséquence de cette entente générale, il est fort à présumer que les trois chancelleries ont dû se mettre d'accord sur le système de conduite qu'elles ont à suivre dans les questions qui occupent aujourd'hui les cabinets. Qui gagnera à cette politique? La Russie, l'Autriche n'ont sans doute rien à y perdre, et M. de Bismarck, restant le meneur de ces mouvemens qu'il prépare, qu'il dirige, a plus que jamais la liberté de se servir de sa puissance pour peser sur la solution des affaires européennes qui sont encore en suspens. Ce qu'il y a de mieux, en définitive, de plus rassurant d'une manière générale, c'est que, dans toutes ces combinaisons, dans cette résurrection d'une ancienne alliance, il n'y a rien de menaçant pour la paix de l'Europe, particulièrement pour la France, qui semblerait plutôt au contraire retrouver quelque appui et même quelque faveur, en certaines occasions, parmi les alliés de Skierniewice.

S'il y a aujourd'hui quelque point noir, il n'est pas dans les relations du continent, dans le mouvement des choses en Europe, il est

en Égypte, et l'Angleterre, il faut l'avouer, ne néglige rien pour que ce point noir des bords du Nil devienne un orage sérieux. Il n'en sera pas ainsi, nous l'espérons bien, parce que ni l'Angleterre ni les autres puissances ne voudront compromettre la paix universelle pour les finances égyptiennes. La question, cependant, commence à se compliquer d'une étrange façon, et le cabinet de Londres, par un coup d'autorité, vient de se placer, de placer les autres cabinets dans une situation aussi délicate que difficile. Qûe s'est-il passé, en effet? Il y a quelques mois, le gouvernement de la reine, préoccupé de la détresse financière de l'Égypte, qu'il a contribué à créer et à aggraver par son intervention, fait appel à une conférence européenne, qui seule pouvait modifier des arrangemens internationaux. La conférence se réunit à Londres : le cabinet anglais fait ses propositions; la France, de son côté, fait d'autres propositions auxquelles les représentans de quelques puissances semblent disposés à se rallier. On ne s'entend pas du premier coup, et, sans plus de cérémonie, lord Granville congédie lestement cette malheureuse conférence, qui a eu le tort de vouloir discuter un peu sérieusement les affaires égyptiennes. Aussitôt, le cabinet anglais, délivré ou se croyant délivré de la diplomatie, se met à l'œuvre : il expédie au Caire son meilleur général, lord Wolseley, pour secourir Khartoum, pour aller sauver Gordon, et il envoie en même temps un des membres du ministère, lord Northbrook, pour examiner de plus près la situation de l'Égypte, pour procéder à une enquête nouvelle. L'enquête a-t-elle été faite, et le cabinet de Londres en connaît-il les résultats? Toujours est-il que, sans plus attendre, sans consulter les représentans étrangers et les créanciers, le premier ministre du khédive, Nubar-Pacha, obéissant manifestement aux agens anglais, a pris, il y a quelques jours à peine, une mesure des plus expéditives : il a suspendu tout simplement l'amortissement institué au profit des créanciers de l'Égypte, et il est allé chercher de l'argent là où il était sûr d'en trouver, dans la caisse de la dette publique. En d'autres termes, cette loi de liquidation, qui était un pacte sanctionné diplomatiquement, que l'Angleterre, il y a quelque temps, croyait ne pouvoir modifier qu'avec le concours de l'Europe, cette loi se trouve lacérée et mise en pièces par l'acte sommaire d'un agent anglais déguisé sous le nom de Nubar-Pacha. Voilà qui est clair, et ce n'est sans doute encore que le commencement.

L'Angleterre cependant ne peut se faire illusion. Elle sait bien qu'elle entre dans une voie où elle doit rencontrer à chaque pas le droit public, les garanties diplomatiques, qu'il y a une légalité internationale qu'elle a contribué à créer, qu'elle a elle-même protesté plus d'une fois contre des actes du gouvernement égyptien violant cette légalité, prétendant toucher aux fonds de la dette publique sans le consentement des créanciers ou de leurs représentans. L'Angleterre, dit-on, avait prévenu les

cabinets de ses intentions et elle ne fait que mettre en pratique ce qu'elle avait proposé à la conférence de Londres; elle n'avait pas laissé ignorer son opinion sur la nécessité de réformer la loi de liquidation, de suspendre l'amortissement, de diminuer les intérêts de la dette égyptienne. C'est là, en vérité, une théorie diplomatique qui pourrait avoir d'étranges conséquences; il s'ensuivrait qu'une puissance n'aurait qu'à demander la modification d'un traité pour être par cela même déliée de ses obligations. C'est tout simplement le régime de l'arbitraire et de la force dans les relations des peuples. Encore si le cabinet anglais avait eu tout un système, un ensemble de mesures à proposer pour ramener l'Égypte à l'ordre politique, administratif et financier, c'eût été à demi plausible! Mais non, ce qu'il a suggéré au docile ministre du khédive n'est qu'un palliatif assez vain, le commencement d'une série d'usurpations par voie subreptice. C'est la violation des garanties diplomatiques érigée en système par une sorte de dérision de la conférence à laquelle on vient de faire un inutile appel. Qu'en est-il résulté? Les puissances qui ont participé aux stériles délibérations de Londres, qui voient dans tout ce qui se passe en Égypte une affaire européenne, ne pouvaient évidemment laisser passer ce premier acte sans protester. L'Allemagne, l'Autriche, la Russie, aussi bien que la France, ont protesté là où elles le pouvaient, à Alexandrie, par une note identique où elles considèrent le décret sur la suspension de l'amortissement comme « nul et non avenu, » où elles rendent le gouvernement du khédive responsable de tout ce qui pourra survenir. L'Italie elle-même, qui avait paru jusqu'ici favorable au gouvernement anglais, l'Italie vient de joindre sa protestation à celle des autres puissances. L'Angleterre, par le fait, s'est placée dans cette position singulière et toujours hasardeuse où elle est seule contre tout le monde. Elle n'en fera ni plus ni moins, assure-t-on; elle suivra son chemin sans avoir à craindre que ces protestations qui s'élèvent contre sa politique soient suivies d'actes plus décisifs. C'est possible, c'est même vraisemblable, si l'on veut. L'Angleterre en sera-t-elle plus avancée pour cela? Aura-t-elle vaincu par une violation de la légalité diplomatique les difficultés qu'elle s'est créées, avec lesquelles elle a plus que jamais à se débattre, et n'aura-t-elle pas un jour ou l'autre à compter avec ces intérêts européens qu'elle offense ou qu'elle méconnaît?

Oui, sans doute, l'Angleterre, qui a jusqu'ici médiocrement conduit les affaires d'Égypte, a eu une mauvaise inspiration; et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que ce triste incident met entre la France et l'Angleterre un nouveau grief, de nouvelles causes d'irritation que des passions intéressées ou frivoles peuvent trop facilement exploiter. Qu'il y ait en Europe des politiques trouvant leur avantage et mettant leur habileté à séparer les deux pays, cela se peut; ceux qui cherchent leur

propre sécurité dans la mésintelligence des deux grandes nations de l'Occident, ceux-là sont dans leur rôle en semant les défiances et les divisions, en se servant de tout pour exciter tour à tour l'Angleterre contre la France et la France contre l'Angleterre; ils arrivent du moins à ce résultat d'isoler successivement ou alternativement chacune des deux nations. C'est une politique qui ne manque ni de dextérité ni de profondeur; mais nous nous demandons ce que veulent, ce que se proposent ceux qui, sans avoir les mêmes intérêts, les mêmes intentions, se prêtent des deux côtés du détroit, à Londres comme à Paris, à ce jeu redoutable, et travaillent à envenimer tous les incidens qui peuvent surgir entre les deux pays. C'est pourtant ce qui se passe tous les jours sous nos yeux. Depuis quelque temps déjà, en effet, nous assistons à ce singulier spectacle. A Londres, tout au moins dans certaines régions de la presse anglaise, on dirait qu'il y a un système organisé d'excitation, une préméditation d'acrimonie et d'hostilité contre la France. Il y a des journaux anglais qui passent leur temps à chercher partout des prétextes de déclamation contre notre pays. Tout ce que la France peut tenter pour sauvegarder ses intérêts et sa dignité dans le monde, en Chine comme ailleurs, est dénaturé et interprété avec des sentimens de colère ou de malveillance. La conduite de nos soldats, de nos marins est diffamée, et ce sont ceux qui ont approuvé, qui approuveraient encore les rigueurs inutiles du bombardement d'Alexandrie en pleine paix, ce sont ceux-là qui n'ont pas assez de récriminations contre le bombardement de Fou-Tchéou. Si la France défend comme elle le doit les nombreux et puissans intérêts qu'elle a en Égypte, c'est qu'elle médite manifestement de supplanter l'Angleterre et qu'elle n'attend qu'une occasion pour envoyer une armée à la place de l'armée anglaise dans la vallée du Nil. Et, d'un autre côté, il est malheureusement vrai qu'il y a aussi souvent en France toute sorte de déclamations contre l'Angleterre. Il y a des journaux, peut-être même des politiques de parlement, qui, oubliant tout ce qui s'est passé, la retraite de la France, nos refus d'intervention ou de concours, ne peuvent admettre que l'Angleterre ait des droits privilégiés, non pas sans doute le droit de se mettre au-dessus des lois internationales, mais une certaine prépondérance sur les bords du Nil. Ils se font un plaisir de réveiller tous les ressentimens, tous les vieux préjugés contre l'alliance anglaise, et au besoin, sans craindre de fausser toutes nos relations, ils se feraient les auxiliaires de M. de Bismarck dans une croisade contre la puissance britannique.

Eh bien ! c'est là ce que nous appellerons une mauvaise politique des deux côtés, un dangereux système de polémiques qui ne répond ni aux intérêts ni aux vrais sentimens des deux pays. Qu'il y ait parfois des questions, des incidens sur lesquels la France et l'Angleterre peuvent être en désaccord, que la France sauvegarde ses droits en Égypte aussi

bien qu'en Chine, rien certes de plus simple. Ce n'est pas la première fois qu'il y a des dissentimens entre des nations ou entre des gouvernemens. Le danger est de trop grossir des incidens qui n'ont qu'une gravité momentanée, qui doivent se dénouer par d'équitables transactions, de laisser s'établir des habitudes d'animosité entre des pays liés par tant d'intérêts communs. Que peuvent gagner les deux peuples à ces séparations arbitraires fomentées par les polémiques imprévoyantes? Les Anglais nous ont rappelé souvent avec peu de bienveillance que nous étions isolés : ils le sont à leur tour ; et qu'on y songe bien : quand l'Angleterre et la France sont séparées, isolées, ce n'est pas seulement une faiblesse pour les deux nations, c'est une faiblesse pour l'Europe; quand elles sont unies, alliées, elles représentent une force qui peut rendre impossibles certaines subversions. C'est là l'intérêt supérieur qu'il ne faudrait pas oublier.

La crise qui agite en ce moment la Belgique, pour être étrangère aux grandes affaires diplomatiques du jour, pour n'avoir qu'un caractère tout intérieur, n'a pas moins un intérêt des plus sérieux. C'est une épreuve aussi grave qu'imprévue pour le régime parlementaire, pour les institutions d'un petit pays qui, depuis un demi-siècle, a vécu, a prospéré dans la liberté, par la liberté ; c'est aussi un exemple de plus des inconséquences, des violences que les partis mettent dans leurs luttes, dans leurs revendications. On aurait pu croire qu'après les émotions, les surprises des dernières élections, les esprits s'apaiseraient par degrés et que tout rentrerait bientôt dans l'ordre, que le ministère porté au pouvoir par un mouvement régulier d'opinion ne rencontrerait dans tous les cas qu'une opposition régulière, toute pacifique, une opposition de polémique et de parlement. Ce n'est pas tout à fait ainsi que les choses se sont passées. Depuis que le scrutin a prononcé, accomplissant une révolution de majorité dans la chambre des représentans comme au sénat, ramenant les catholiques au gouvernement, l'irritation n'a fait que s'aggraver et s'envenimer. La lutte des partis n'a pas tardé à se concentrer sur un point capital, sur cette loi scolaire ou d'enseignement primaire que le nouveau cabinet s'est hâté de présenter aux chambres comme le plus clair témoignage de sa récente victoire, comme l'expression de sa politique. La résistance à la loi scolaire a été pour les libéraux le mot d'ordre d'une opposition bruyante, passionnée, dont le premier défaut était de paraître vouloir défaire par les pressions extérieures, par des moyens irréguliers, ce qui venait d'être fait par un scrutin régulier et libre. On ne s'est pas borné à des manifestations qui étaient visiblement destinées à agir sur le parlement et qui ont bientôt dégénéré en scènes tumultueuses, en collisions violentes ; les bourgmestres libéraux des grandes villes de Bruxelles, de Liège, d'Anvers, se sont réunis pour aller présenter solennellement au roi leurs doléances, pour

demander ni plus ni moins au souverain de refuser la sanction à une loi discutée et votée par le parlement. Il y a eu, en un mot, tout un mouvement qui n'aurait eu aucun sens s'il n'avait pas eu pour objet avoué ou inavoué de décider le roi à préluder, par un refus de sanction de la loi scolaire, à une dissolution du parlement trois mois après les élections dernières. On a fini ainsi par se trouver dans une sorte d'état révolutionnaire que les agitateurs, les prédicateurs d'anarchie se sont hâtés d'exploiter et qui peut aujourd'hui donner à réfléchir à ceux qui, sans le vouloir, ont contribué à le créer.

Que les libéraux belges aient éprouvé un amer mécompte lorsqu'ils ont vu les élections du dernier été tourner contre eux et le pouvoir leur échapper, ce n'est pas là ce qu'il y a d'extraordinaire; c'est le premier mouvement des partis vaincus, et le second mouvement de ces partis est de chercher à expliquer leur défaite, à diminuer la victoire de leurs adversaires. Les libéraux belges étaient sans doute dans leur droit en interprétant à leur manière et dans leur intérêt le succès de scrutin qui a rendu le gouvernement aux catholiques; ils étaient encore dans leur droit en rassemblant leurs forces pour constituer dans le parlement une opposition sérieuse; ils étaient toujours dans leur droit en combattant de leur parole, de leur vote la loi scolaire présentée par le nouveau ministère, en protestant, au besoin, contre ce qu'ils appelaient une œuvre de réaction. Ils usaient de leur liberté dans l'intérêt de leurs opinions, rien de mieux. Mais, après tout, cette loi même d'enseignement primaire, qui a été le prétexte des dernières agitations, n'était ni une surprise ni un abus de la victoire. Qu'ont fait les catholiques que les libéraux n'eussent fait avant eux dans leur passage au pouvoir? Les libéraux ont obtenu du parlement en 1879 une loi qui pouvait, sous certains rapports, réaliser d'utiles réformes, qui, dans tous les cas, avait rencontré de vives résistances et avait paru surtout porter atteinte aux libertés communales, diminuées au profit de l'état. Les catholiques avaient vivement, même, si l'on veut, violemment protesté contre cette loi, qu'ils appelaient la loi de malheur. Depuis cinq ans, ils n'ont cessé de déclarer que, le jour qu'ils reviendraient au pouvoir, leur premier acte serait la réforme de la législation de 1879, et cette réforme de la loi scolaire a eu certainement, avec la question financière, une place privilégiée dans les programmes des dernières élections. Ce qu'ils avaient dit, les catholiques, avec leurs alliés les indépendans, l'ont fait à leur arrivée au pouvoir; ils ont proposé et fait voter par le nouveau parlement une loi qui est sans doute conçue de façon à donner satisfaction aux idées religieuses, qui reste cependant encore relativement modérée. Les catholiques, qui ont aujourd'hui la majorité, étaient évidemment, eux aussi, dans leur droit. Les libéraux n'avaient régulièrement

d'autre ressource que de combattre la loi et de protester en faisant appel à des élections futures. Leur erreur a été de sortir de ce rôle d'une opposition régulière pour se laisser entraîner dans une agitation mal définie en suscitant des manifestations qui étaient sans doute parfaitement légales, qui peuvent être dans les mœurs belges, mais qui n'étaient pas moins un danger au milieu des excitations des esprits. Ce qu'il y a eu de plus extraordinaire et de plus irrégulier encore, c'était cette démarche tentée par les bourgmestres libéraux au palais pour demander au roi de refuser sa sanction à la nouvelle loi scolaire. Quelle position faisait-on au roi? On lui demandait de sortir de son rôle correct de souverain constitutionnel, de désavouer les électeurs et le parlement, de faire une sorte de petit coup d'état au profit des vaincus du scrutin. Léopold II s'est sagement refusé au rôle qu'on lui proposait : de sorte que, dans tout cela, c'est le roi qui a donné l'exemple du respect des libertés parlementaires, ce sont les libéraux qui, dans un intérêt de parti, n'ont pas craint de provoquer le souverain à l'acte le plus extraordinaire de gouvernement personnel, à la violation des garanties constitutionnelles. Les libéraux étaient tout simplement des révolutionnaires.

Une fois le signal donné, la crise n'a pas tardé à s'aggraver, et alors ont commencé ces scènes d'agitation qui ont ému la ville de Bruxelles pendant quelques soirées de la dernière semaine. Aux manifestations libérales ont succédé bientôt des manifestations d'une tout autre nature. Ce n'est plus maintenant contre les catholiques et contre le vote du parlement que se sont élevés les nouveaux manifestans; ce sont les institutions qui ont été mises en cause, c'est la royauté elle-même qui a été signalée comme la grande ennemie, et le drapeau de la république a fait son apparition dans les rues de Bruxelles. Ce n'était point là assurément ce que voulaient les libéraux, qui se sont hâtés de désavouer ces étranges auxiliaires : le bourgmestre de Bruxelles s'est fait aussitôt un devoir de publier une proclamation déclarant que la loi scolaire ayant été promulguée, il ne restait plus qu'à se soumettre à la loi. On est resté dans la stricte légalité, soit; mieux aurait valu sans doute n'avoir jamais eu l'air d'en sortir, et la moralité de ces récentes agitations belges, c'est qu'après tout la meilleure manière de servir la cause libérale est toujours de la dégager de toutes les solidarités révolutionnaires.

CH. DE MAZADE.

MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Les rentes françaises ont monté de 0 fr. 20 à 0 fr. 25 pendant la seconde moitié de septembre. Il convient d'ajouter que ce résultat n'a été obtenu que dans les trois derniers jours, mais il était prévu dès le début de la quinzaine. La spéculation comptait sur le mouvement habituel de reprise qui précède les liquidations, et, cette fois encore, l'événement n'a pas trompé son attente. Les baissiers ont bien fait quelques efforts, du 15 au 25, pour peser sur les cours, en vue du dégagement de leurs anciennes positions, devenues difficilement soutenables. Ils ont successivement allégué les lenteurs de notre action navale dans l'extrême Orient, le parti-pris des autorités chinoises de se refuser à toutes nouvelles négociations, la tension de plus en plus accusée de nos relations avec l'Angleterre, le coup d'état financier du gouvernement égyptien, etc. Ils ont encore invoqué des motifs, sinon plus sérieux, du moins se rattachant plus directement à la situation de la place, un ralentissement très sensible dans les achats de rentes au comptant et de nombreuses réalisations à terme, résultant d'un commencement de lassitude ou, pour mieux dire, de satiété chez quelques-uns des gros banquiers et spéculateurs qui ont pris part depuis trois mois au festin de la hausse.

En dépit de toutes ces considérations, dont quelques-unes pouvaient, à bon droit, justifier l'opinion des baissiers que la campagne de hausse était fatalement arrivée à son terme, les vendeurs n'ont pu réussir à ramener le 4 1/2 au-dessous de 108.60. Tout ce qu'ils ont pu faire a été d'empêcher deux fois ce fonds de s'établir solidement à 109 francs. Au dernier moment, les acheteurs, dont aucun de ces incidens quotidiens de bourse n'avait ébranlé la conviction et qui attendaient patiemment leur heure, sont intervenus avec l'énergie qu'on leur a vu déployer à la veille de chacune des dernières liquidations, et les baissiers en ont été pour leurs argumens, bons ou mauvais. Le 4 1/2 finit à 109.15.

L'évolution a été facilitée par quelques dépêches annonçant que l'impératrice de Chine était résolue à conclure la paix et, d'un autre côté, que l'amiral Courbet avait complètement achevé ses préparatifs pour l'occupation de Kelung.

Le marché ne s'est d'ailleurs préoccupé ni des troubles de Belgique, ni de la crise ouvrière à Lyon, ni des ravages de l'épidémie cholérique en Italie, ni des termes si accentués de la protestation adressée par les représentans au Caire des quatre grandes puissances du continent contre la suspension de l'amortissement des dettes unifiée et privilégiée d'Égypte. La situation de la place n'ayant subi aucune modification notable, les vendeurs ne trouvent pas plus de rentes aux prix actuels qu'aux prix du mois précédent ; l'argent n'est pas moins abondant, ni le titre moins rare. La hausse va donc se faire automatiquement et par le fait des baissiers eux-mêmes.

Tous les fonds d'états, au surplus, conservent une inébranlable fermeté, et sur quelques-uns d'entre eux, la dernière quinzaine a vu se produire encore une certaine avance. Les Consolidés anglais, l'Extérieure d'Espagne, le 4 pour 100 belge n'ont pas bougé. Mais l'Italien a monté de 0 fr. 35, bien que l'épidémie sévisse encore à Naples et ait éclaté avec quelque violence à Gênes. Toutes les catégories de valeurs russes ont progressé, le 6 pour 100 1862, de 94 à 95; le 5 pour 100 1870, de 93 à 94; le 4 1/2 1875, de 87 à 88; le 5 pour 100 1877, de 97 à 98. Les obligations du Crédit foncier russe ont repris de 10 à 15 francs.

Le 4 pour 100 or hongrois a passé de 77.75 à 78.50. Cette avance est le résultat naturel de l'achèvement de l'opération relative à la conversion de la rente 6 pour 100 hongroise. Les titres de deux emprunts helléniques se négocient assez régulièrement, sur le marché du comptant, à 422.50 le 6 pour 100 1879 et à 358.75 le 5 pour 100 1881. Un syndicat, composé de la Banque de Constantinople et de plusieurs établissemens de crédit parisiens, va émettre en octobre ou novembre un nouvel emprunt grec dont le produit devra servir à l'abolition du cours forcé. Il s'agit d'une opération analogue à celle qui a si bien réussi à l'Italie. La somme à demander au public s'élève à 170 millions de francs (somme nominale), divisée en obligations de 500 francs, rapportant 25 francs d'intérêt.

La Serbie songe également à emprunter. Les journaux autrichiens annoncent que les pourparlers engagés pour cet objet entre le gouvernement de Belgrade et la Banque des Pays autrichiens unie au Comptoir d'escompte de Paris, ont abouti à un heureux résultat.

Une assemblée de porteurs de fonds mexicains s'est réunie ces jours derniers à Londres et a donné son approbation à un arrangement intervenu entre le comité des porteurs et le représentant du Mexique. On peut légitimement espérer que la mise à exécution de cet arrangement aura pour effet de faciliter et de rendre fructueuses les relations financières qui commencent à se rétablir entre les capitaux français et le Mexique.

Le 5 pour 100 turc est le seul fonds public qui ait reculé cette quinzaine. La fixation au mois de décembre de la date pour l'échange des titres est la cause principale de cette faiblesse. La spéculation suppose qu'un fonds turc coté 80 francs ou 77.50 et rapportant 5 francs, paraîtra beaucoup plus cher que le même fonds coté 8 francs ou 7.75 et rapportant 0 fr. 50. Et c'est pourtant à ce simple changement de cote, correspondant à un échange de titres, que se réduit cette fameuse conversion turque dont la menace pèse depuis si longtemps sur notre marché libre.

L'Unifiée se tenait à 307 francs environ, lorsque le monde financier a été surpris par la nouvelle que le gouvernement du khédive venait de décréter la suspension de l'amortissement. On aurait pu craindre une chute violente de l'Unifiée. Ce titre cependant n'a reculé tout d'abord que de quelques francs et presque aussitôt s'est relevé à ses anciens cours. La spéculation s'est ravisée, en effet, en songeant que le gouvernement anglais, engagé à fond sur les bords du Nil, se résignera fatalement aux dernières conséquences de ses actes arbitraires et sera tôt ou tard amené à offrir sa propre garantie aux créanciers de l'Égypte en compensation du sacrifice qu'il leur impose et de ceux qu'il pourra encore leur imposer.

L'émission des obligations du Panama ayant eu tout le succès qu'il était permis d'espérer dans les circonstances où se faisait l'opération, les établissemens de crédit qui ont ouvert leurs guichets à la souscription ont récolté un bénéfice fort appréciable dans une année de disette. Leurs cours cependant n'ont été nullement affectés par cet incident, et l'immobilité la plus complète est restée le trait caractéristique dans tout le compartiment de la cote. Les porteurs des titres de ces sociétés ne vendent pas, pensant assez justement que la baisse doit avoir dit son dernier mot, mais aucun capitaliste ne se soucie encore de rentrer dans ce genre de valeurs, les dividendes de 1884, selon toute vraisemblance, ne devant pas valoir beaucoup plus que ceux de 1883.

La Banque de France a reculé de 50 à 60 francs, les bénéfices étant en diminution. La Banque de Paris n'a pas bougé à 770 francs. Le Crédit foncier seul a monté, encore de bien peu. Les achats des derniers jours l'ont porté de 1,315 à 1,323. Dans le courant du mois prochain, cet établissement va émettre un emprunt, en obligations communales à lots, 600,000 titres de 500 francs, rapportant 15 francs, participant à six tirages de lots par an, et dont le prix d'émission sera probablement 435 francs. Cet appel au crédit est motivé par l'affluence des demandes de prêts adressées au Crédit foncier par les chambres de commerce, qui cherchent à se procurer les fonds nécessaires pour assurer l'exécution des travaux des ports, dont l'état s'est déchargé sur l'initiative privée.

Les actions de nos grandes compagnies commencent à souffrir quelque peu de la persistance, malheureusement très prévue, des diminutions de recettes. Le Lyon et le Nord ont perdu environ 10 francs. Le Midi et l'Orléans, dont les dividendes sont à l'abri de tout mécompte, se sont maintenus aux cours précédens. L'Est et l'Ouest ne donnent lieu qu'à de rares négociations au comptant. Les obligations des grandes lignes continuent à se négocier sans peine, les petits capitaux réservant toute leur fortune à ce placement; mais le cours de 370 francs est difficilement dépassé.

Les Chemins autrichiens et lombards sont sans changement. La ligne de l'Arlberg a été solennellement inaugurée, le 20 courant, en présence de l'empereur d'Autriche. On ne peut encore raisonnablement tenir compte, au point de vue des cours, de l'influence que l'ouverture du tunnel qui met la Suisse et la France en communication directe avec le Tyrol et avec toute la monarchie austro-hongroise, pourra exercer sur le développement du trafic de la compagnie.

Les lignes espagnoles ont à souffrir des mesures de quarantaine appliquées par le gouvernement de Madrid aux provenances de France. Les recettes sont en diminution constante. Il y a eu des offres sur toutes les actions, et l'on a pu même constater un mouvement assez vif de réalisations sur les obligations du Nord de l'Espagne et du Saragosse.

L'action des Chemins portugais a subi des variations de 40 et 50 francs. Les actionnaires portugais de cette compagnie, moins nombreux que les actionnaires français, ont accompli dans la dernière assemblée générale une sorte de coup d'état dont le résultat a été que la plupart des membres français du conseil d'administration ont été exclus de ce conseil et remplacés par des partisans de la coterie, un moment victorieuse. Les pouvoirs des actionnaires français seront sans doute mieux en règle pour la nouvelle assemblée générale qui va prochainement se réunir, et il est probable que celle-ci défera ce qu'avait fait sa devancière. De 530 les actions sont tombées à 490 pour rebondir à 550 et revenir enfin à 500. Les obligations ont reçu le contrecoup de cette situation troublée; nous les retrouvons à 300 après 315.

Les valeurs de Suez sont immobiles, délaissées par la spéculation. Le Gaz se tient très ferme à 1,550, ainsi que l'Allumette à 600. Les Voitures sont un peu plus faibles à 580. Il ne se traite d'ailleurs que très peu d'affaires et seulement au comptant sur le groupe des valeurs industrielles. L'action de Panama, qui pendant l'émission avait fléchi à 480, s'est relevée, une fois le succès constaté, à 488 francs.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

rir
ni-
:s.
te,
nt
les
r-
est

La
en
e-
ou-
on
se,

ine
ce.
tes
de
se.
et
m-
ère
que
été
un
ans
ro-
vait
on-
tre-
815.
ion.
Les
que
eurs
léchi